

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses, des Macédoniens, des Grecs [Document électronique\$]. T. 5 / par M. Rollin,...

L. 24 ARTS SC. AV.-PR.

p467

combien l' invention des arts et des sciences a été utile au genre humain. Elle doit être attribuée à Dieu.

l' histoire des arts et des sciences, et de ceux qui s' y sont distingués par un mérite particulier, est, à proprement parler, l' histoire de l' esprit humain ; laquelle, en un certain sens, ne le cède point à celle des princes et des héros, que l' opinion

p468

commune place au suprême degré d' élévation et de gloire. Je ne prétends point, en parlant ainsi, donner atteinte à la différence des états et des conditions, ni confondre ou égaler les rangs que Dieu lui-même a distingués parmi les hommes. Il a mis sur nos têtes les princes, les rois, les chefs des états, qu' il a rendu dépositaires de son autorité ; et, après eux, les généraux d' armée, les ministres, les magistrats, et tous ceux avec qui le souverain partage les soins du gouvernement. L' honneur qu' on leur rend, et les prééminences qu' ils possèdent, ne sont point de leur part une usurpation. C' est la divine providence elle-même qui a marqué leurs rangs, et qui nous commande la soumission, l' obéissance, et le respect pour ceux qui tiennent sa place.

Mais il est un autre ordre de choses, et, s' il est permis de parler ainsi, un autre arrangement de cette même providence, qui, sans toucher à ce premier genre

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

de grandeur dont j' ai parlé, en établit un autre totalement différent, où la distinction ne vient ni de la naissance, ni des richesses, ni de l' autorité, ni de l' élévation des places, mais uniquement du mérite et du savoir. C' est elle qui régle encore ici les rangs, par le partage libre et purement volontaire des talents de l' esprit, qu' elle distribue comme il lui plait et à qui il lui plait, sans aucun égard pour la qualité et la noblesse des personnes. Elle forme par l' assemblage des savans en tout genre une nouvelle espèce d' empire, infiniment plus étendu que tous les autres, qui réunit tous les siècles et tous les pays, sans distinction ni d' âge, ni de sexe, ni de condition, ni de climats. Ici le roturier se trouve de niveau avec le noble, le sujet avec le prince, et souvent les devancent. La loi primitive et le titre légitime pour mériter de solides louanges dans cet empire littéraire, est que chacun soit content de sa place ; qu' il ne porte point envie à la gloire des autres ; qu' il les regarde comme des collègues, destinés, aussibien que lui, par la providence à enrichir la société, et à en devenir les bienfaiteurs ; et qu' il se souviennne avec reconnoissance de qui il tient ses talents, et pourquoi il les a reçus. Car enfin ceux qui se distinguent le plus

p469

parmi les savans, peuvent-ils croire qu' ils se soient donné eux-mêmes l' étendue de la mémoire, la facilité de comprendre, l' industrie pour inventer et faire des découvertes, la beauté, la vivacité, la pénétration de l' esprit ? Et s' ils tiennent d' ailleurs tous ces avantages, pourquoi en tireroient-ils vanité ? Mais croient-ils pouvoir en user à leur gré, et ne chercher dans l' usage qu' ils en font que leur gloire et leur réputation ? Comme la providence ne place les rois sur le trône que pour le bien des peuples, elle ne distribue aussi les divers talents de l' esprit aux hommes que pour l' utilité publique. Mais de même que, dans les etats, on voit quelquefois des usurpateurs et des tyrans, qui, pour s' élever eux seuls, oppriment tous les autres ; il peut y avoir aussi parmi les savans, si j' ose m' exprimer ainsi, une sorte de tyrannie d' esprit, qui consiste à voir d' un oeil jaloux le succès des autres, à être blessé de leur réputation, à rabaisser leur mérite, à n' estimer que soi-même, et à vouloir dominer seul. Défaut haïssable, et qui deshonne les lettres ! La solide gloire de l' empire littéraire dont il s' agit, je ne puis trop le répéter, est de travailler, non pour

soi, mais pour le genre humain : et c' est, j' ose le dire, ce qui le met beaucoup au-dessus de tous les autres empires du monde.

Les conquêtes, qui occupent la plus grande partie de l' histoire, et qui attirent le plus l' admiration, n' ont pour effet ordinaire que le ravage des terres, la destruction des villes, le carnage des hommes. Ces héros si vantés dans l' antiquité, ont-ils rendu de leur tems un seul homme meilleur ? Ont-ils fait beaucoup d' heureux ? Et si, par la fondation des villes et des empires ils ont procuré à la postérité quelque avantage, combien l' ont-ils fait acheter à leurs contemporains par les flots de sang qu' ils ont versés ? Ces avantages même sont bornés à certains lieux et à une certaine durée. De quelle utilité sont aujourd' hui pour nous ou Nemrod, ou Cyrus, ou Alexandre ? Tous ces grands noms, toutes ces victoires qui ont étonné les hommes de tems en tems, tous ces princes, tous ces conquérans, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins, sont rentrés dans le néant à notre égard : ce sont des vapeurs

p470

qui se sont dissipées, et des phantômes qui se sont évanouis.

Mais les inventeurs des arts et des sciences ont travaillé pour tous les siècles. Nous jouissons encore du fruit de leur travail et de leur industrie. Ils ont pourvû de loin à tous nos besoins. Ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie. Ils ont converti à nos usages toute la nature. Ils ont forcé les matières les plus intraitables à nous servir. Ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre, et des abymes même de la mer de précieuses richesses : et, ce qui est infiniment plus estimable, ils nous ont ouvert les trésors de toutes les sciences, ils nous ont conduits aux connoissances les plus sublimes, les plus utiles, les plus dignes de l' homme. Ils nous ont mis dans les mains et sous les yeux ce qu' il y a de plus propre à orner l' esprit, à régler les moeurs, à former de bons citoyens, de bons magistrats, de bons princes.

Voila une partie des biens que nous ont procuré ceux qui ont inventé et perfectionné les arts et les sciences. Pour en mieux connoitre le prix et la valeur, transportons-nous en esprit jusqu' à l' enfance du monde, et jusqu' à ces siècles grossiers, où l' homme, condamné à manger son pain à la sueur de son front, se trouvoit sans secours et sans instrumens, obligé néanmoins de labourer la terre pour en tirer sa nourriture, de se construire des cabanes et des

toits pour se mettre en sûreté, de se préparer des vêtements pour se défendre du froid et des pluies, en un mot d'imaginer les moyens de satisfaire à tous les besoins de la vie. Que de travaux ! Que d'embarras ! Quelles inquiétudes ! Tout cela nous a été épargné. Nous ne sentons point assez l'obligation que nous avons à ces hommes également industriels et laborieux, qui ont fait les premiers essais des arts, et qui se sont appliqués les premiers à ces utiles mais pénibles recherches. Si nous sommes commodément logés, si nous sommes vêtus, si nous avons des villes, des murs, des habitations, des temples, c'est à leur industrie et à leur travail que nous le devons. C'est par leur secours que nos mains cultivent les champs, bâtissent des maisons, font des étofes et des

p471

habits, travaillent en cuivre et en fer ; et, pour passer de l'utile et du nécessaire à l'agréable, qu'elles usent du pinceau, qu'elles manient le ciseau et le burin, qu'elles touchent des instrumens. Ce sont là des avantages et des bienfaits solides, stables, permanens ; qui ont toujours été en croissant depuis leur origine ; qui s'étendent à tous les siècles, à toutes les nations, et à tous les hommes en particulier ; qui se perpétueront d'âge en âge, et dureront autant que le monde. Tous les conquérans ensemble ont-ils fait quelque chose, qui puisse être mis en parallèle avec de tels services ? Cependant toute notre admiration se tourne, pour l'ordinaire, du côté de ces héros de sang ; et à peine rappellons-nous dans notre esprit ce que nous devons aux inventeurs des arts.

Mais il faut remonter plus haut, et rendre un juste hommage de louange et de reconnaissance à celui qui seul en a été et en a pu être l'auteur. C'est une vérité reconnue par les payens même, et Cicéron l'atteste bien clairement, que c'est de Dieu seul que les hommes tiennent toutes les commodités de la vie : (...).

Plin le naturaliste s'explique encore plus fortement : c'est en parlant des merveilleux effets des simples et des herbes par rapport aux maladies ; et l'on peut appliquer le même principe à mille autres effets qui paroissent encore plus étonnans. " c'est, dit-il, connoître mal les présens de la divinité, et les paier d'ingratitude, que de vouloir en faire honneur aux hommes. Le hazard paroît avoir donné lieu à ces découvertes, cela est vrai : mais ce hazard est Dieu même ; et par ce nom, aussibien que par celui de nature, c'est lui seul qu'il faut

entendre. "

en effet, pour peu qu' on réfléchisse au peu de rapport et de proportion qui paroît par exemple entre les ouvrages d' or, d' argent, de fer, de cuivre, de plomb, et la matière

p472

brute cachée dans la terre dont on les forme ; entre une toile soit fine et déliée, soit plus solide et plus forte, et le lin ou le chanvre ; entre des étofes de toute sorte, et la toison des brebis ; entre la beauté éclatante de la soie, et la difformité d' un hideux insecte : on doit se convaincre, que jamais l' homme abandonné à ses propres lumières, n' auroit pu faire de si heureuses découvertes. Il est vrai, comme Plin l' a remarqué, que le hazard paroît avoir donné lieu à la plupart des inventions. Mais qui ne voit que Dieu, pour mettre notre reconnoissance à l' épreuve, affecte de se cacher sous ces événemens fortuits comme sous autant de voiles, au travers desquels la raison, pour peu qu' elle soit éclairée de la foi, reconnoît aisément la main bienfaisante qui nous comble de tant de biens !

La divine providence se montre du moins encore autant dans plusieurs découvertes modernes, qui nous paroissent maintenant de la dernière facilité, et qui ont pourtant échappé pendant tous les siècles précédens aux lumières et aux recherches de tant de personnes appliquées à étudier et à perfectionner les arts ; jusqu' à ce qu' il ait plu à Dieu de leur ouvrir les yeux, et de leur montrer ce qu' ils ne voioient pas.

On peut mettre de ce nombre l' invention des moulins soit à eau soit à vent, si commodes pour les usages de la vie, qui n' est pas cependant fort ancienne. Les anciens gravoient sur du cuivre. Comment n' ont-ils point fait réflexion, qu' en imprimant sur du papier ce qu' ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment, ce qu' on avoit été si lontems à graver avec le burin ? Il n' y a néanmoins qu' environ trois cens ans que l' art d' imprimer des livres a été trouvé. On en peut dire autant de la poudre à canon, qui a bien manqué à nos anciens conquérans, et qui eût abrégé de beaucoup la longueur de leurs sièges. La boussole, c' est-à-dire une aiguille aimantée, suspendue sur un pivot dans une boëtte, a de si merveilleuses utilités, que c' est elle seule qui nous a donné la connoissance d' un nouveau monde, et qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Comment les hommes, qui connoissoient toutes les autres propriétés de l' aiman, ont-ils été si lontems

sans en découvrir une qui étoit d' une si grande importance ?

On doit, ce me semble, également conclure, et de l' incroyable difficulté de certaines découvertes qui n' avertissoient par aucune apparence, et qui sont pourtant presque aussi anciennes que le monde ; et de l' extrême facilité d' autres inventions qui sembloient se montrer d' elles-mêmes, et qui cependant n' ont été trouvées qu' après bien des siècles, que les unes et les autres sont absolument soumises aux ordres d' un être supérieur, qui gouverne l' univers avec une sagesse et une puissance infinies.

Nous ignorons à la vérité les raisons de la différente conduite que Dieu a gardée dans la manifestation de ces mystères de la nature, du moins pour la plupart : mais elle n' en est pas pour cela moins respectable. Ce qu' il en laisse quelquefois entrevoir dans certaines découvertes, doit nous instruire pour toutes les autres. Christophe Colombe conçoit le dessein d' aller chercher de nouvelles terres. Il s' adresse pour cela à plusieurs princes, qui regardent son entreprise comme une folie : elle paroissoit telle en effet. Mais il portoit en lui-même, par raport à cette entreprise, un penchant comme naturel, un desir ardent et persévérant, qui le rendoit empressé, inquiet, invincible à tous les obstacles et à toutes les remontrances. Qui lui avoit inspiré ce hardi dessein, et donné cette constance inébranlable, sinon Dieu, qui avoit résolu de toute éternité de faire passer la lumière de l' evangile aux peuples du nouveau monde ? L' invention de la boussole en fut l' occasion. La providence avoit marqué un tems précis pour ce grand événement. Le moment n' en pouvoit être ni avancé, ni retardé. Voila pourquoi cette découverte a été si lontems différée, et ensuite si promptement et si courageusement exécutée.

Après ces observations que j' ai cru nécessaires pour plusieurs de mes lecteurs, j' entrerai en matière. Je diviserai en trois livres tout ce qui regarde les arts et les sciences. Dans le premier, je traiterai de l' agriculture, du commerce, de l' architecture, de la sculpture, de la peinture, de la musique. Dans le second, je parlerai de

la science militaire, et de ce qui regarde la levée et l' entretien des troupes, les batailles, et les sièges tant par terre que par mer. Dans le dernier livre, qui terminera tout mon ouvrage, je parcourrai les arts et

les sciences qui ont plus de rapport à l' esprit : la grammaire, la poétique, l' histoire, la rhétorique, et la philosophie, avec toutes les parties qui en dépendent, ou qui y ont quelque rapport.

Je dois avertir par avance, avec la franchise dont j' ai fait profession jusqu' ici, que j' entreprends de traiter une matière, dont plusieurs parties me sont presque entièrement inconnues. J' ai besoin, par cette raison, d' une nouvelle indulgence. Je demande qu' il me soit permis d' user librement, comme j' ai toujours fait, (et j' y suis forcé plus que jamais) de tous les secours que je trouverai à ma rencontre. Je courrai risque de perdre la gloire d' être auteur et inventeur. J' y renonce volontiers, pourvû que je puisse avoir celle de plaire à mes lecteurs, et de leur être de quelque utilité. On ne doit point s' attendre à trouver ici une érudition profonde, comme la matière semble le comporter. Je ne prétends point instruire les savans, mais choisir ce qu' il y a dans tous les arts le plus à la portée du commun des lecteurs.

L. 24 ARTS SC. CH. 1 AGR. ART. 1

p475

Un tribut, dont son ingratitude l' avoit rendu indigne, et la forcer par le labourage à lui fournir tous les

p476

ans une nourriture qui lui étoit auparavant donnée gratuitement et sans peine.

On voit par là jusqu' où remonte l' origine de l' agriculture, qui, de punition qu' elle étoit, est devenue, par un singulier bienfait de Dieu, comme la mere et la nourricière du genre humain. Elle est en effet la source des véritables biens, et des richesses qui ont un prix réel, et qui ne dépendent pas de l' opinion des hommes : qui suffisent à la nécessité, et même aux délices : qui font qu' une nation n' a pas besoin des étrangers, et qu' elle leur est nécessaire : qui sont le principal revenu d' un etat, et qui lui tiennent lieu de tous les autres s' ils viennent à lui manquer. Quand les mines d' or et d' argent seroient épuisées, et que l' espèce en seroit perdue ; quand les perles et les diamans demeureroient cachées dans le sein de la mer et de la terre ; quand le commerce

seroit interdit avec les voisins ; quand tous les arts qui n' ont d' autre objet que l' embellissement et la parure seroient abolis : la fécondité seule de la terre tiendroit lieu de tout ; elle fourniroit une ressource abondante aux besoins publics ; et elle serviroit à nourrir et le peuple, et les armées qui le défendroient.

On ne doit pas être surpris, après cela, que l' agriculture ait été autrefois si fort en honneur chez les anciens : il doit paroître plutôt bien étonnant qu' elle ait cessé de l' être, et que celle de toutes les professions qui est la plus nécessaire et la plus indispensable, soit tombée dans un si grand mépris. Nous avons vû, dans tout le cours de notre histoire, qu' une des principales attentions des princes les plus sages et des ministres les plus habiles, étoit de soutenir et d' encourager l' agriculture.

Chez les assyriens et chez les perses, on récompensoit les satrapes dans le gouvernement desquels on trouvoit les terres bien cultivées, et l' on punissoit ceux qui négligeoient ce soin. Numa Pompilius, l' un des plus sages rois dont il soit parlé dans l' antiquité, et qui a le mieux compris et le plus fidèlement rempli les devoirs de la roiauté, avoit partagé tout le territoire de Rome en différens cantons. On lui rendoit compte exactement de la manière dont ils étoient cultivés ; et il faisoit venir les laboureurs, pour

p477

louer et encourager ceux dont les terres étoient bien tenues, et pour faire des reproches aux autres. Les biens de la terre, dit l' historien, étoient regardés alors comme les plus justes et les plus légitimes de toutes les richesses, et préférés de beaucoup aux avantages que procure la guerre, qui ne sont pas de longue durée. Ancus Marcius, quatrième roi des romains, qui se piquoit de marcher sur les traces de Numa, après le culte des dieux et le respect pour la religion, ne recommandoit rien tant aux peuples que la culture des terres, et la nourriture des troupeaux. Cet esprit se conserva lontems chez les romains, et dans les tems postérieurs, celui qui s' acquittoit mal de ce devoir, s' attiroit l' animadversion du censeur.

On savoit, par une expérience qui n' avoit jamais trompé, que la culture des terres, et la nourriture des bestiaux qui en est une suite et en fait partie, étoit pour un pays une source assurée et intarrissable de richesse et d' abondance. L' agriculture ne fut

jamais plus considérée en aucun endroit du monde que dans l' Egypte, où elle faisoit un objet spécial du gouvernement et de la politique : et nul pays ne fut plus peuplé, plus riche, plus puissant. La force d' un etat ne se mesure pas au terrain : c' est au nombre des citoiens, et à l' utilité de leurs travaux. On a peine à comprendre comment un canton aussi borné que celui de la terre promise pouvoit contenir et nourrir une multitude presque innombrable d' habitans : c' est que tout le pays étoit cultivé avec un soin extrême.

Ce que l' histoire raporte de l' opulence de plusieurs villes de la Sicile, et en particulier des richesses immenses de Syracuse, de la magnificence de ses édifices, des flotes puissantes qu' elle équipoit, et des armées nombreuses qu' elle mettoit sur pié, paroîtroit incroyable s' il n' étoit attesté par tous les auteurs anciens. D' où croit-on que la Sicile pût tirer de quoi suffire à de si énormes dépenses, sinon du fond même de la terre, qui y étoit mise à profit avec une industrie merveilleuse ? On peut juger de l' attention que l' on y donnoit à la culture des terres par le soin

p478

que prit l' un des plus puissans rois de Syracuse (c' est Hiéron II) de composer un livre sur cette matière, où il donnoit de sages avis et d' excellentes règles pour entretenir et augmenter la fertilité du pays.

Outre Hiéron on nomme encore d' autres princes, qui n' ont pas jugé indigne de leur naissance et de leur rang de laisser à la postérité des préceptes sur l' agriculture, tant ils en connoissoient l' utilité et le prix : Attale surnommé Philométor roi de Pergame, et Archélaüs de Cappadoce. Je suis moins étonné que Platon, Xénophon, Aristote, et d' autres philosophes, qui ont traité en particulier de la politique, n' aient pas omis cet objet qui en fait une partie essentielle. Mais qui s' attendroit de voir paroître ici sur les rangs un général carthaginois ? C' est Magon. Il faloit qu' il eût traité cette matière bien à fond, puisque son ouvrage, qu' on trouva à la prise de Carthage, étoit composé de vingt-huit volumes ; et qu' on en fit un grand cas, puisque le sénat les fit traduire en latin, et qu' un des premiers magistrats voulut bien se charger de ce soin. Cassius Dionysius d' Utique les avoit traduits de punique en grec. Cependant Caton le censeur avoit déjà donné ses livres sur cette même matière. Car Rome n' étoit point encore entièrement gâtée, et le goût de l' ancienne

simplicité s' y conservoit encore jusqu' à un certain point. On se souvenoit au moins avec joie et avec admiration qu' autrefois les sénateurs habitoient presque toujours à la campagne ; qu' ils cultivoient eux-mêmes avec soin leurs propres terres, sans jamais porter d' avides et d' injustes desirs sur celles des autres ; et que c' étoit souvent à la charue qu' on alloit prendre des consuls et des dictateurs. Dans ces heureux tems, dit Pline, la terre, toute glorieuse de se voir cultivée par des mains victorieuses et triomphantes,

p479

sembloit faire des efforts, et produire des fruits avec plus d' abondance : c' est-à-dire sans doute que ces grands hommes, également propres à manier la charue et les armes, à ensemercer des terres et à en conquérir, s' appliquant plus sérieusement à l' ouvrage, travailloient aussi avec plus de succès.

En effet, quand un homme de condition qui a un génie supérieur, s' applique aux arts, l' expérience nous apprend qu' il le fait avec plus d' habileté, plus de lumière, plus d' industrie, plus de goût, plus d' inventions et de découvertes nouvelles, plus d' essais différens : au lieu qu' un homme du peuple demeure toujours renfermé servilement dans sa routine et dans ses anciennes coutumes. Rien ne le réveille, rien ne l' élève au-dessus de l' habitude, et après plusieurs années de travail il demeure toujours le même, sans faire aucun progrès dans la profession qu' il exerce.

Ces grands hommes, que je viens de nommer, n' avoient entrepris d' écrire sur l' agriculture que parce qu' ils en connoissoient l' importance ; et la plupart en avoient fait l' épreuve par eux-mêmes. On sait quel goût Caton avoit pour la vie rustique, et avec quelle application il s' y étoit exercé. L' exemple d' un ancien romain, dont la métairie étoit tout près de la sienne, lui servit infiniment. (c' étoit Manius Curius Dentatus, qui avoit reçu trois fois l' honneur du triomphe.) Caton alloit souvent s' y promener, et considérant la petitesse de cette terre, la pauvreté et la simplicité de la maison, il se sentoit pénétré d' admiration pour cet illustre personnage, qui étant devenu le plus grand des romains, aiant vaincu les nations les plus

p480

belliqueuses, et chassé Pyrrhus de l' Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, et après tant de triomphes habitoit encore une si chétive maison. C' est là, disoit-il en lui-même, que les ambassadeurs des samnites l' aiant trouvé assis auprès de son foier où il faisoit cuire des légumes, et lui aiant offert une grosse somme d' or, reçurent de lui cette sage réponse : *que l' or n' étoit point nécessaire à celui qui savoit se contenter d' un tel diner ; et que pour lui il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or, que de le posséder.* plein de ces pensées, Caton s' en retournoit chez lui, et faisant de nouveau la revûe de sa maison, de ses champs, de ses esclaves, et de toute sa dépense, il augmentoit son ardeur pour le travail, et retranchoit toute vaine superfluité. Quoique jeune encore, il faisoit lui-même l' admiration de tous ceux qui le connoissoient. Valérius Flaccus, l' un des plus nobles et des plus puissans de Rome, avoit des terres contigues à la petite métairie de Caton. Là il entendoit souvent parler ses esclaves de la manière de vivre de son voisin, et du travail qu' il faisoit aux champs. On lui racontoit que dès le matin il alloit aux petites villes des environs plaider et défendre les causes de ceux qui s' adressoient à lui. Que de là il revenoit dans son champ, où, jettant une méchante tunique sur ses épaules si c' étoit en hiver, et presque nud si c' étoit en été, il travailloit avec ses domestiques ; et, après le travail, assis avec eux à table, il mangeoit du même pain, et bûvoit du même vin. On voit, par ces exemples, jusqu' où ces anciens romains portoient l' amour de la simplicité, de la pauvreté,

p481

et du travail des mains. Je lis avec un plaisir singulier dans Varron les reproches spirituels et sensés que fait un sénateur romain à Appius Claudius l' augur sur la magnificence de ses maisons de campagne, en les comparant à la simplicité du lieu où ils se trouvoient actuellement. " ici, dit-il, on ne voit ni tableaux, ni statues, ni boiserie, etc. " depuis que le luxe se fut ainsi introduit chez les romains, il s' en falloit bien que leurs campagnes fussent tenues comme autrefois, et rapportassent autant de revenu. Dans un tems où la terre n' étoit cultivée que par des esclaves et par de vils mercénaires, que pouvoit-on attendre de pareils ouvriers, qu' on ne faisoit travailler qu' à force de mauvais traitemens ?

Aussi est-ce un des plus grands défauts, et des plus contraires au bon sens, qu' ont remarqué dans les derniers tems chez les romains tous ceux qui ont écrit sur ces matières : parce que pour cultiver soigneusement des terres, il faut y travailler d' affection et s' y plaire, et pour cela y trouver son intérêt et son profit.

Il est donc très important pour mettre en valeur toute la terre d' un royaume, ce qui est bien plus utile que d' en étendre les limites, de faire ensorte que chaque pere de famille qui demeure dans les bourgades et les hameaux, ait quelque portion de terre qui lui appartienne en propre, afin que ce champ qui lui est plus cher que tout autre soit cultivé avec soin ; que sa famille s' y intéresse, qu' elle s' y attache, qu' elle y subsiste, et qu' elle soit par là retenue

p482

dans le pays. Lorsque les gens de la campagne ne sont pas dans leur bien, et qu' ils sont simplement à gage, ils ne donnent qu' une partie de leurs soins, et travaillent même à regret. Un seigneur et un maître doivent souhaiter que leurs terres, leurs fermes demeurent lontems dans une même famille, et que leurs fermiers se succèdent de pere en fils : ils s' y affectionnent tout autrement. Et ce qui fait l' intérêt des particuliers, fait aussi le bien de l' etat en général.

Mais quand un laboureur ou un fermier, ont acquis quelque bien par leur industrie et par leur application, ce qui est fort à desirer pour l' avantage même du maître, ce n' est pas sur ce bien, dit Cicéron, qu' il faut mesurer les charges qu' on leur impose, mais sur les terres mêmes qu' ils font valoir, dont il faut estimer le produit, et examiner équitablement ce qu' elles peuvent porter de charges et d' impositions. Car surcharger ainsi et accabler ceux qui ont bien fait leurs affaires, uniquement parce qu' ils les ont bien faites, c' est punir l' industrie et l' éteindre : au lieu que dans tout etat bien policé on a toujours cru qu' il falloit l' animer par l' émulation et par la récompense.

Une des causes du peu de produit que l' on tire des terres, est qu' on ne regarde point l' agriculture comme un art qui ait besoin d' étude, de réflexions, ou de règles : chacun est abandonné à son goût et à sa pratique, sans que personne songe à en faire un examen sérieux, à tenter des épreuves, et à joindre les préceptes à l' expérience. Les anciens ne pensoient pas ainsi. Ils jugeoient trois choses nécessaires

pour réussir dans l' agriculture. *le vouloir* : il faut l' aimer, s' y affectionner, s' y plaire, prendre à coeur cette occupation, et en faire son plaisir. *le pouvoir* : il faut être en

p483

état de faire les dépenses nécessaires pour les engrais, pour le labour, et pour tout ce qui peut améliorer une terre ; et c' est ce qui manque à la plupart des laboureurs. *le savoir* : il faut avoir étudié à fond tout ce qui a rapport à la culture des terres, sans quoi les deux premières parties, non seulement deviennent inutiles, mais causent de grandes pertes au pere de famille, qui a la douleur de voir que le produit des terres ne répond nullement aux frais qu' il a avancés, et à l' espérance qu' il en avoit conçue, parce que les dépenses ont été faites sans discernement et sans connoissance de cause. à ces trois parties on en peut ajouter une quatrième, et les anciens ne l' avoient pas oubliée, c' est *l' expérience* , qui domine dans tous les arts, qui est infiniment au-dessus des préceptes, et qui nous fait mettre à profit les fautes mêmes que nous avons commises : car souvent, c' est en faisant mal qu' on apprend à bien faire.

L' agriculture étoit dans toute une autre estime chez les anciens que parmi nous. La preuve en est dans la multitude et la qualité des ecrivains qui avoient traité cette matière. Varron en cite jusqu' à cinquante parmi les grecs seuls. Il en a écrit aussi, et Columelle après lui. Ces trois auteurs latins, Caton, Varron, Columelle, entrent dans un détail merveilleux sur toutes les parties de l' agriculture. Seroit-ce un travail ingrat et stérile que de comparer leurs avis et leurs réflexions avec la pratique présente ?

Columelle, qui vivoit du tems de Tibère, déplore d' une manière fort vive et fort éloquente le mépris général où de son tems l' agriculture étoit tombée, et la persuasion où l' on étoit que pour y réussir on n' a besoin d' aucun maître. " je voi à Rome, dit-il, etc. "

p485

cette réflexion de Columelle paroît fort solide, et est confirmée par l' expérience. La terre de Chanaan, (et il en faut dire autant des autres) étoit déjà très fertile quand le peuple de Dieu en prit possession ; et il y avoit plus de sept cens ans que les chananéens l' habitoient. Il s' en passa près de

mille jusqu' à la captivité de Babylone. On ne voit point dans les dernières années aucune marque ni d' épuisement, ni de vieillesse, sans parler des âges suivans. Si donc depuis plusieurs siècles elle est presque entièrement stérile, comme on le dit, on doit conclure avec Columelle, que ce n' est point qu' elle soit épuisée ou vieillie, mais c' est qu' elle est déserte et négligée. Et l' on doit conclure aussi que la fertilité de certains pays dont il est tant parlé dans l' histoire, venoit du soin particulier que l' on donnoit au labour de la terre, à la culture des vignes, à la nourriture des troupeaux. Il est tems d' en dire un mot.

L. 24 ARTS SC. CH. 1 AGR. ART. 2

du labour de la terre. Pays célèbres chez les anciens pour l' abondance du blé.

je me borne, en parlant du labour de la terre, à ce qui regarde le froment, comme en faisant la partie la plus importante.

Les pays les plus renommés pour l' abondance du blé, étoient la Thrace, la Sardaigne, la Sicile, l' Egypte, l' Afrique.

Athenes tiroit tous les ans de Byzance seule, ville de Thrace, quatre cens mille médimnes de blé : c' est Démosthène

p486

qui nous l' apprend. Le médimne contenoit six boisseaux, et de son tems n' étoit vendu que cinq dragmes, c' est-à-dire cinquante sols de notre monnoie. à combien d' autres villes et d' autres contrées la Thrace fournissoit-elle du blé, et combien par conséquent devoit-elle être fertile ?

Ce n' est point sans raison que Caton le censeur, à qui la gravité de ses moeurs fit donner le surnom de Sage, appelloit la Sicile le grenier et la mere nourrice du peuple romain. En effet c' est de là que Rome d' abord tiroit presque tous ses blés, soit pour la nourriture de ses citoyens, soit pour l' entretien de ses armées. On voit dans Tite-Live que la Sardaigne fournissoit aussi beaucoup de blé aux romains.

Tout le monde sait combien le terroir d' Egypte, humecté et engraisé par le Nil, qui lui tenoit lieu de laboureur, étoit fertile en blé. Quand Auguste l' eut réduite en province romaine, il prit un soin particulier du lit et des canaux de ce fleuve

bienfaisant, qui s' étoient peu à peu remplis de limon par la négligence des rois d' Egypte, et les fit nettoier par les troupes romaines qu' il y avoit laissées. Il en venoit régulièrement à Rome tous les ans vingt millions de boisseaux de blé. Sans ce secours, la capitale du monde étoit exposée à périr de faim. Elle se vit dans ce danger sous Auguste. Il ne restoit plus de blé dans la ville que pour trois jours. Ce prince, qui étoit plein de tendresse pour le peuple, avoit résolu de se faire mourir par le poison, si les flotes qu' on attendoit n' arrivoient avant l' expiration de ce tems. Elles arrivèrent à propos, et l' on attribua le salut du peuple au bonheur du prince. Nous verrons qu' on prit depuis de sages précautions pour éviter un pareil danger. L' Afrique, pour la fertilité, ne le cédoit pas à l' Egypte.

p487

On marque une de ses contrées, où un boisseau de blé semé en terre en raportoit cent cinquante. D' un seul grain venoient quelquefois près de quatre cens épis, comme on le voit dans les lettres écrites sur ce sujet à Auguste et à Néron par ceux qui gouvernoient l' Afrique en leur nom. Cela étoit apparemment fort rare. Mais le même Pline, qui rapporte ces faits, assure que c' étoit une chose assez ordinaire en Béotie et en Egypte, qu' un grain rendit cent épis : et il fait remarquer à cette occasion l' attention de la providence, qui a voulu que de toutes les plantes, celle qui est destinée pour la nourriture de l' homme, et par conséquent la plus nécessaire, fût aussi la plus féconde.

J' ai dit que d' abord Rome tiroit presque tous ses blés de la Sicile et de la Sardaigne. Dans la suite, quand elle se fut rendue maitresse de Carthage et d' Alexandrie, l' Afrique et l' Egypte devinrent ses plus abondans greniers. Chaque année elles faisoient partir de nombreuses flotes, chargées de froment pour la nourriture du peuple maître de l' univers : et quand la recolte manquoit dans une de ces provinces, l' autre venoit à son secours, et nourrissoit la capitale du monde. Le blé, par ce moien, étoit d' un fort bas prix à Rome, et ne se vendoit quelquefois que deux as ou deux sols le boisseau. Toute la côte d' Afrique étoit extrêmement abondante en froment ; et c' est ce qui faisoit une partie des richesses de Carthage. La seule ville de Leptis, située dans la petite Syrte, lui paioit en tribut chaque jour un talent, c' est-à-dire trois mille francs. Dans la guerre contre Philippe les ambassadeurs de Carthage fournirent aux romains

un million de boisseaux de froment, et cinq cens mille d'orge. Ceux de Masinissa en donnèrent autant. Il en fut de même pour Constantinople, lorsque le siège de l'empire y eut été transporté. On gardoit un ordre merveilleux dans ces deux villes pour la nourriture du peuple immense qui les habitoit. L'empereur Constantin faisoit distribuer par jour à Constantinople près de quatre-vingts mille boisseaux de blé qu'on y apportoit d'Alexandrie, c'est-à-dire pour nourrir six cens quarante mille hommes,

p488

le boisseau romain n'étant que pour huit personnes par jour. Lorsque l'empereur Septime Sévère mourut, il y avoit à Rome dans les greniers publics du blé pour sept ans, à dépenser par jour soixante quinze mille boisseaux, c'est-à-dire pour nourrir six cens mille hommes. Quelle prévoiance pour l'avenir contre les années de stérilité ! Outre les pays que j'ai nommés, il y en avoit encore beaucoup d'autres très fertiles en blé. Pour ensemer de blé un arpent, on employoit ordinairement un médimne : *medimnum*. le médimne étoit composé de six boisseaux, dont chacun contenoit vingt livres pesant de blé à peu près. (on marque dans le *spectacle de la nature* que la quantité ordinaire et suffisante pour ensemer un arpent, est cent vingt livres de blé. Cela revient au même.) le plus haut produit d'un arpent étoit de dix pour un : l'ordinaire étoit de huit, et pour lors on se trouvoit bien partagé. C'est Cicéron qui nous apprend ce détail, et il en devoit être bien instruit, puisque c'étoit en plaidant la cause des siciliens contre Verrès. Il parle du pays des léontins, l'un des plus fertiles de la Sicile. Le plus haut prix d'un boisseau montoit à trois sesterces, ou sept sols et demi. Il étoit plus petit que le nôtre de près d'un quart. Notre septier contient douze boisseaux, et se vend assez ordinairement dix francs. Sur ce pié notre boisseau vaut seize sols et quelque chose de plus, c'est-à-dire le double de l'ancien, et par delà. Tout ce que j'ai rapporté de Cicéron au sujet du blé, pour montrer quel en étoit le prix, combien il en falloit pour ensemer un arpent, combien cette semence raportoit, ne doit point être regardé comme une règle fixe : car tout cela varioit beaucoup selon la différence des terres, des pays, et des tems. Les anciens avoient différentes manières de battre le blé. Ils se servoient pour cela, ou de traîneaux armés de pointes, ou des piés des chevaux qu'ils faisoient passer dessus, ou de fléaux avec lesquels ils

battoient les gerbes, comme on le pratique encore en bien des endroits.

Ils emploioient aussi divers moyens pour garder longtemps le blé, surtout en le serrant avec les épis dans des fosses

p489

qu'ils creusoient sous terre, où ils l'environnoient de toutes parts de paille pour le défendre contre l'humidité, et dont ils fermoient l'entrée avec grand soin, afin que l'air ne pût point y pénétrer. Varron atteste que le blé se conservoit ainsi pendant cinquante ans.

L. 24 ARTS SC. CH. 1 AGR. ART. 3

La culture de la vigne. Vins célèbres en Grèce et en Italie.

on juge aisément que les hommes n'ont pas donné moins de soin à la culture de la vigne qu'à celle du blé, quoiqu'ils s'en soient avisés plus tard. L'écriture nous apprend que l'usage du vin n'a été connu que depuis le déluge. *Noé s'appliquant à l'agriculture, commença à cultiver la terre, et il planta la vigne.* elle étoit sans doute connue auparavant, mais pour le fruit, et non pour le vin. Noé la planta avec ordre, et découvrit l'usage qu'on pouvoit faire du raisin en exprimant sa liqueur, et la conservant. Il fut trompé par une douceur et une force qu'il n'avoit pas éprouvées, *et aiant bu du vin il s'enivra.* les payens ont transporté l'honneur de l'invention du vin à Bacchus qu'ils n'ont jamais bien connu, et ce qui est dit de l'ivresse de Noé, leur a fait regarder Bacchus comme le dieu de la licence et de l'ivrognerie.

Les enfans de Noé s'étant répandus en différentes contrées du monde, y portèrent de proche en proche la vigne, et enseignèrent l'usage qu'on en pouvoit faire.

L'Asie sentit la première la douceur de ce bienfait, et en fit bientôt part à l'Europe et à l'Afrique.

On voit dans Homère que du tems de la guerre de Troie le transport des vins faisoit partie du commerce.

Le vin se conservoit pour lors dans de grandes cruches de terre, ou des outres, c'est-à-dire dans des peaux de bêtes ; et ce dernier usage continue encore dans les pays où le bois n'est pas commun. On croit que c'est aux gaulois établis le long du Po que nous devons l'invention utile de conserver le vin dans des vaisseaux de bois exactement

fermés, et de le contenir dans des liens malgré sa fougue. Depuis ce tems la garde et le transport en devinrent plus aisés que quand on le conservoit dans des vaisseaux de terre sujets à se briser, ou dans des sacs de peau sujets à se découdre, ou à se moisir. Il est parlé dans Homère d' un vin de Maronée en Thrace fort célèbre, et qui portoit vingt fois autant d' eau. Mais il étoit assez ordinaire aux thraces de le boire pur. Aussi n' ignore-t-on pas à quels excès de brutalité cette nation étoit sujette. Pline remarque que de son tems Mucien, qui avoit été trois fois consul, s' étant trouvé dans le pays, avoit fait l' expérience dont parle Homère, et avoit vû que dans une mesure de vin qui répond à nos trois demi-setiers, on y mettoit quatre-vingts fois autant d' eau, c' est trois fois plus que ne dit le poète grec.

Le même auteur parle de vins fort célèbres dans l' Italie, qui portoit le nom d' Opimius, sous le consulat duquel on les avoit recueillis, qui se conservoient encore de son tems, c' est-à-dire depuis près de deux cens ans, et qui n' avoient point de prix. On en méloit une très modique quantité avec d' autres vins, ausquels on prétend qu' ils communiquoient une qualité merveilleuse de force et de douceur. Quelque grande que fût la réputation de ces vins recueillis sous le consulat d' Opimius, ou sous celui d' Anicius, car ceux de cette année étoient encore fort vantés, Cicéron n' en faisoit plus grand cas, et, plus de cent ans avant que Pline écrivît, il les trouvoit déjà trop vieux pour être supportables.

La Grèce et l' Italie, distinguées par tant d' endroits, l' étoient particulièrement par l' excellence des vins.

Dans la Grèce, outre beaucoup d' autres, les vins de Cypre, de Lesbos, de Chio étoient fort célèbres. Ceux de Cypre sont encore aujourd' hui fort estimés.
Horace

p491

parle souvent de ceux de Lesbos, et les représente comme des vins bienfaisans et agréables. Mais Chio l' emportoit sur tous les autres pays, et effaçoit leur réputation : jusques-là qu' on a cru que c' étoient les habitans de cette ile qui avoient les premiers planté la vigne, et qui en avoient enseigné l' usage aux autres peuples. Tous ces vins de Grèce étoient si estimés et d' un si grand prix, qu' à Rome, jusqu' au tems de l' enfance de Luculle, dans les meilleurs repas, on n' en bûvoit qu' un seul coup à la fin. Leur qualité dominante étoit la douceur et l' agrément.

Pline étoit persuadé que les libations de lait instituées par Romulus, et la défense faite par Numa d'honorer les morts en versant du vin sur leur bucher, prouvoient que les vignes en ce tems-là étoient encore fort rares en Italie. Elles s'y multiplièrent dans les siècles suivans, et il y a beaucoup d'apparence qu'elle eut cette obligation à la Grèce dont les vins étoient fort en réputation, comme dans la suite elle en reçut aussi le goût des arts et des sciences. Ce furent les vins d'Italie, qui, du tems de Camille, y attirèrent de nouveau les gaulois. L'agrément de cette liqueur, plaisir nouveau pour eux, fut un attrait puissant pour leur faire quitter leur patrie.

De tous les endroits renommés pour la bonté du vin, les deux tiers se trouvoient dans l'Italie. La coutume ancienne dans ce pays, et elle s'y observe encore, étoit d'attacher les vignes à des arbres, et sur tout à des peupliers,

p492

jusqu'au haut desquels elles portoient leurs branches : ce qui faisoit un très bel effet, et donnoit un spectacle très agréable à la vûe. Dans plusieurs endroits on se servoit d'échalas. Le seul territoire de Capoue fournissoit les vins de Massique, de Cales, de Formies, de Cécube, de Falerne, si fort célébrés dans Horace. Il faut convenir que le fonds de la terre et l'heureuse situation de tous ces endroits contribuèrent beaucoup à l'excellence de ces vins : mais il faut aussi avouer qu'ils la devoient encore plus à l'attention et à l'industrie des vigneron, qui donnoient toute leur application et tous leurs soins à la culture de ces vignes. La preuve en est que du tems de Pline, c'est-à-dire environ cent ans depuis Horace, la réputation de ces vins, autrefois si vantés, étoit entièrement tombée par la négligence et par l'ignorance des vigneron, lesquels, aveuglés par l'appas et l'espérance du gain, songèrent plus à recueillir beaucoup de vin, qu'à l'avoir bon. Pline cite plusieurs exemples de l'extrême différence que met dans un même terroir celle de la culture. Entr'autres, un célèbre grammairien, qui vivoit du tems de Tibère et de Claude, avoit acheté à fort bas prix un vignoble négligé depuis longtemps par ses anciens maîtres. Le soin extraordinaire qu'il en prit, et la façon singulière dont il le cultiva, y apportèrent en assez peu d'années un

changement qui tenoit du prodige, (...). Un succès si prodigieux, au milieu des autres vignes qui étoient presque toujours stériles, lui attira l'envie de tous ses voisins ; et, pour couvrir leur paresse et leur ignorance, ils l'accusèrent de magie et de sortilèges. Parmi tous les vins de Campanie dont j'ai parlé, celui de Falerne étoit extrêmement recherché. Il avoit beaucoup de force et d'âpreté, et n'étoit potable qu'après avoir été gardé dix ans au moins. Pour adoucir sa rudesse et dompter son austérité, on employoit le miel, ou on le méloit avec du vin de Chio ; et par ce mélange on le rendoit excellent. On doit, ce me semble, s'en rapporter au goût fin et délicat de ces romains voluptueux, qui dans les derniers tems n'épargnoient rien pour assaisonner les plaisirs de la table par tout ce qu'il y avoit de plus agréable et de plus capable de flater les sens. Il y avoit d'autres vins de Falerne plus tempérés, plus doux, mais qui étoient moins estimés. Les anciens, qui connoissoient si bien l'excellence du vin, n'en ignoroient pas les dangers. Je ne parle point de la loi de Zaleucus, par laquelle, chez les locres epizéphyriens, l'usage du vin, excepté le cas de maladie, étoit généralement interdit sous peine de mort. Les habitans de Marseille et de Milet montrèrent plus de modération et d'indulgence, en se contentant de l'interdire aux femmes. à Rome, dans les premiers tems, il n'étoit permis aux jeunes gens de condition libre de boire du vin qu'à l'âge de trente ans : mais pour les femmes, l'usage leur en étoit absolument défendu ; et la raison de cette défense étoit, que l'intempérance en ce genre peut conduire aux derniers crimes. Sénèque se plaint avec amertume, de ce que de son tems cette coutume étoit presque généralement violée. La complexion foible et délicate des femmes,

p494

dit-il, n'a point changé : mais leurs moeurs ont changé et ne sont plus les mêmes. Elles se piquent de porter l'excès du vin aussi loin que les hommes les plus robustes. Elles passent, comme eux, les nuits entières à table : et tenant à la main une coupe pleine de vin pur, elles font gloire de les défier, et même, si elles le peuvent, de les vaincre. L'empereur Domitien donna un edit au sujet des vignes, qui pouvoit avoir un juste fondement. Une année aiant rendu beaucoup de vin et très peu de blé, il crut qu'on avoit plus de soin de l'un que de l'autre ; et sur cela il ordonna qu'on ne planteroit plus aucune

nouvelle vigne dans l' Italie, et que dans les provinces on arracheroit au moins la moitié de celles qui y étoient. Philostrate s' exprime même comme s' il eût ordonné de les faire toutes arracher, au moins dans l' Asie ; parce, dit-il, que l' on attribuoit au vin les séditions qui y arrivoient dans les villes. Toute l' Asie lui députa à ce sujet Scopélien, qui professoit l' éloquence à Smyrne. Il réussit si bien dans ses remontrances, qu' il obtint non seulement que l' on continueroit à cultiver les vignes, mais que même ceux qui ne le feroient pas seroient mis à l' amende. On crut que ce qui le porta principalement à abolir son edit, fut qu' on avoit semé des billets, qui portoient en deux vers grecs, que, quoiqu' il fût, il resteroit encore assez de vin pour le sacrifice où l' on immoleroit l' empereur. Il semble néanmoins, dit M De Tillemont, que son edit ait subsisté dans la plus grande partie de l' occident jusques à Probe, c' est-à-dire durant près de deux cens ans. Cet empereur, qui après plusieurs guerres avoit établi une solide paix dans tout l' empire, occupoit les troupes à divers ouvrages utiles pour le public, afin qu' elles ne se corrompissent pas par l' oisiveté, et que le soldat ne mangeât pas sa paie sans la mériter. Ainsi, comme Annibal avoit autrefois peuplé toute l' Afrique d' oliviers, de peur que ses soldats n' aiant rien à faire ne se portassent à des séditions ; Probe, de même, employa les siens à planter des vignes sur les collines des Gaules, de la Pannonie, de

p495

la Mésie, et en beaucoup d' autres endroits. Il permit généralement aux gaulois, aux pannoniens, et aux espagnols d' avoir des vignes autant qu' ils voudroient, au lieu que depuis Domitien la permission n' en étoit pas donnée à tout le monde. *li produit des vignes en Italie du tems de Columelle.*

avant que de finir cet article des vignes, je ne puis m' empêcher d' extraire un endroit de Columelle, qui fait connoître quel profit on en tiroit de son tems. Il entre sur cela dans un détail qui m' a paru assez curieux, et il fait un calcul exact des frais et du produit de sept arpens de vigne. Son dessein est de prouver que la culture des vignes est plus fructueuse et plus lucrative que toute autre, et que celle même du blé. Cela pouvoit être vrai de son tems, mais ne l' est pas du nôtre, du moins dans l' opinion commune. Cette différence vient peut-être des divers accidens auxquels la vigne est sujette dans ces pays-ci,

gélées, pluies, coulure, qu' on n' a point tant à craindre dans les pays chauds. Ajoutez encore la cherté des tonneaux dans les années abondantes, qui absorbe la plus grande partie du profit des vigneron, et les entrées qui diminuent beaucoup le prix du vin. Chez les anciens même tout le monde n' étoit pas du sentiment de Columelle. Caton à la vérité donnoit le premier rang aux vignes, mais à celles qui produisoient d' excellent vin, et en quantité. En supposant ces deux conditions, on pense encore de même aujourd' hui. Plusieurs donnoient la préférence aux prairies ; et leur principale raison étoit que les frais pour la culture des vignes en emportent presque tout le produit.

p496

I frais nécessaires pour sept arpens de vigne.

ces frais sont :

1 pour l' achat d' un esclave, qui seul suffit pour cultiver sept arpens de vigne, huit mille sesterces.

2 pour l' achat du fonds des sept arpens, sept mille sesterces.

3 pour les échelas et autres dépenses nécessaires pour sept arpens quatorze mille sesterces.

Ces trois sommes ensemble font vingt-neuf mille sesterces.

4 pour l' intérêt de ladite somme de 29000 sesterces à six pour cent pendant deux ans que la terre ne rapporte point, et que cette somme est morte, trois mille quatre cents quatre-vingts sesterces.

Le total de la dépense monte à 32480 sesterces.

li produit de sept arpens de vigne.

le produit des sept arpens de vigne par an est de six mille trois cents sesterces, c' est-à-dire de sept cents quatre-vingts sept livres dix sols. Ce qui va être prouvé.

Le *culeus* est une mesure qui contient vingt *amphores* , ou quarante *urnes* . L' amphore contient vingt-six pintes, et un peu plus. Par conséquent le *culeus* contient cinq cents vingt pintes, ce qui fait deux muids mesure de Paris moins cinquante six pintes.

Le moins que puisse valoir le *culeus* c' est trois cents sesterces, c' est-à-dire trente sept livres dix sols. Le moins que doive rapporter chaque arpent c' est trois *culeus* , qui vaudront neuf cents sesterces, ou cent douze livres dix sols. Les sept arpens rapporteront donc de profit six mille trois cents sesterces, qui font sept cents quatre-vingts sept livres dix sols.

L' intérêt de la dépense totale, laquelle est de trente-deux mille quatre cents quatre-vingts sesterces, c' est-à-dire de quatre mille soixante livres ; cet intérêt, dis-je, à six pour cent par an, monte à mille neuf cents quarante-quatre sesterces, et quelque chose de plus ; c' est-à-dire à deux cents quarante trois livres. L' intérêt de cette même somme, que l' on tire par an du produit de sept arpens de vignes, est de six mille trois cents sesterces ; c' est-à-dire de sept cents quatre-vingts sept livres dix sols. Par où l' on voit combien ce dernier intérêt surpasse l' autre ; qui étoit pourtant le commun et l' ordinaire dans l' usage. Et c' est ce que Columelle vouloit prouver.

Outre ce produit, Columelle compte encore un autre profit qu' on tiroit des *marcottes* . La marcotte est un rejetton, une branche de vigne qu' on couche en terre, et qui prend racine quand on veut provigner. Chaque arpent produisoit par an dix mille marcottes au moins, qui se vendoient trois mille sesterces, ou trois cents soixante et quinze livres. Les marcottes produisoient donc pour les sept arpens vingt et un mille sesterces, ou deux mille six cents vingt-cinq livres. Columelle met le produit de ces marcottes au plus bas prix : car pour lui il assure qu' il en tiroit régulièrement le double. Il parle des vignes d' Italie seulement, et non de celles des provinces.

En joignant ces deux produits, l' un du vin, l' autre des marcottes, sept arpens de vignes donnoient de profit par an trois mille quatre cents douze livres. Le produit de ces *marcottes* , inconnu chez nos vigneron, venoit sans doute de ce que les vignes étant alors fort rares dans un grand nombre de provinces, et la réputation des vins d' Italie s' étant répandue au loin, on y venoit de tous côtés pour s' y fournir de ces marcottes, et pour se mettre par ce moien en état de faire de bons plans de vignes dans des endroits qui n' en avoient point eu jusques-là, ou qui n' en avoient eu que de médiocres.

L. 24 ARTS SC. CH. 1 AGR. ART. 4

de la nourriture des bestiaux.

j' ai dit que la nourriture des bestiaux faisoit partie de l' agriculture. Elle en est certainement une

partie essentielle, non seulement parce que ce sont ces bestiaux qui par un fumier abondant fournissent à la terre les engrais qui lui sont nécessaires pour conserver et renouveler ses forces, mais encore parce qu'ils partagent avec l'homme les travaux du labour, et lui en épargnent la plus grande peine. De là vient que le beuf, laborieux compagnon de l'homme dans l'agriculture, étoit si fort considéré chez les anciens, que quiconque avoit tué un beuf étoit puni de mort comme s'il avoit tué un citoyen, par cette raison sans doute, qu'il étoit regardé comme un meurtrier du genre humain, dont la nourriture et la vie ont un besoin absolu du secours de cet animal. Plus on remonte dans l'antiquité, plus on voit que chez tous les peuples la nourriture des bestiaux produisoit des revenus considérables. Sans parler ni d'Abraham, dont le nombreux domestique montre combien le devoient être ses troupeaux, ni de Laban son petit neveu ; l'écriture nous fait remarquer que la plus grande partie des richesses de Job consistoit en troupeaux, et qu'il possédoit sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de beufs, et cinq cents ânesses.

C'est par là que la terre promise, quoique d'une étendue assez médiocre, enrichissoit ses princes et les habitans du pays, dont le nombre étoit presque incroyable, et montoit à plus de trois millions de personnes, en comptant les femmes et les enfans. Nous lisons qu'Achab, roi d'Israel, se faisoit paier chaque année par les moabites qu'il avoit vaincus un tribut de cent mille brebis. Combien, en peu de tems, ce nombre

p499

multiplioit-il, et quelle abondance devoit-il répandre dans tout le pays !

L'écriture sainte, en nous représentant Ozias comme un prince accompli pour toutes les parties d'un sage gouvernement, ne manque pas de faire observer qu'il avoit un grand nombre de laboureurs et de vigneron, et qu'il nourrissoit beaucoup de troupeaux. Il fit bâtir dans les campagnes de grandes enceintes, de vastes étables, et des logemens fortifiés de tours, pour y retirer les bestiaux et les pasteurs, et pour les y mettre à couvert et en sûreté ; et il eut soin aussi d'y faire creuser beaucoup de citernes : travaux moins éclatans, mais non moins estimables que les plus superbes palais. Ce fut sans doute la protection particulière qu'il accorda à tous ceux qui étoient employés à la culture de la terre et à la nourriture des troupeaux, qui rendit son règne un des

plus opulens qu' on eût encore vûs dans Juda. Et il agit de la sorte, ajoute l' ecriture sainte, " parce qu' il se plaisoit fort à l' agriculture. " (...). Le texte hébreu est encore plus fort : (...). " il aimoit la terre " : il s' y plaisoit : peut-être la cultivoit-il de ses propres mains : du moins il en mettoit la culture en honneur, il en connoissoit tout le prix, et comprenoit que la terre cultivée avec soin et avec intelligence étoit une source assurée de richesses et pour le prince et pour le peuple : ainsi il regardoit cette attention comme un des principaux devoirs de la roiauté, quoique souvent il soit un des plus négligés.

L' ecriture dit aussi du saint roi Ezéchias *qu' il avoit une infinité de troupeaux de brebis, et de toutes sortes de grandes bêtes, et que le Seigneur lui avoit donné une abondance extraordinaire de biens* . On comprend aisément que la seule tonte des bêtes à laine, sans parler des autres profits qu' on en tiroit, devoit former un revenu très considérable dans un pays qui en nourrissoit une multitude presque sans nombre. Aussi voions-nous que la tonte des brebis étoit un tems de festin et de réjouissance.

Dans l' antiquité payenne les troupeaux faisoient aussi la richesse des rois, comme on le voit de Latinus dans Virgile, et d' Ulysse dans Homère. Il en étoit de même chez

p500

les romains ; et par les anciennes loix, les amendes n' étoient pas en argent, mais en beufs et en brebis. Il ne faut pas s' étonner, après ce que nous avons vû des grands avantages que produit la nourriture des bestiaux, qu' un aussi savant homme que Varron n' ait pas dédaigné de descendre dans le dernier détail de toutes les bêtes qui peuvent être de quelque usage à la campagne, soit pour le labour, ou pour la nourriture, ou pour le transport des fardeaux et la commodité des hommes. Il parle d' abord du menu bétail, brebis, chèvres, truies : *greges*. il passe ensuite au gros bétail, beufs, ânes, chevaux, chameaux : *armenta*. il finit par les bêtes, qu' on peut appeller de la basse cour, *villaticoe pecudes* : les pigeons, les tourterelles, les poules, les oies, et beaucoup d' autres. Columelle entre aussi dans le même détail : et Caton le censeur en parcourt une partie. Ce dernier, interrogé quelle étoit la voie la plus sûre et la plus courte de s' enrichir à la campagne, répondit que c' étoit la nourriture des bestiaux, qui procure à ceux qui s' y appliquent avec

soin et avec industrie une infinité d'avantages. Effectivement les bêtes de la campagne rendent à l'homme des services continuels et importants, et l'utilité qu'il en retire, ne finit pas même avec leur vie. Elles partagent avec lui, ou plutôt lui épargnent les pénibles travaux du labour ; sans quoi la terre, quelque féconde qu'elle soit par son propre fonds, demeureroit pour lui stérile, et ne lui produiroit aucun fruit. Elles servent à transporter dans sa maison et à mettre en sûreté les richesses qu'il a amassées au dehors, et à le porter lui-même dans ses voyages. Plusieurs d'entr'elles couvrent sa table de lait, de fromages, de nourritures succulentes, de viandes même les plus exquises ; et lui fournissent la riche matière de toutes les étofes dont il a besoin pour se vêtir, et mille autres commodités de la vie.

On voit, par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, que la campagne, couverte de blés, de vignes, et de troupeaux, est pour l'homme un vrai Pérou, bien plus précieux et plus estimable que celui d'où il tire l'or et l'argent, qui, s'il étoit seul, le laisseroit périr de faim, de soif, et de froid. Placé dans un terroir fertile, il voit autour de lui d'un

p501

seul coup d'oeil tous ses biens ; et, sans sortir de son petit domaine, il trouve sous sa main des richesses immenses et innocentes, qu'il reconnoit sans doute pour des dons de la main libérale du souverain maître à qui il doit tout, mais qu'il regarde aussi comme le fruit de ses travaux, et qui, par cette raison, lui deviennent encore plus agréables.

L. 24 ARTS SC. CH. 1 AGR. ART. 5

innocence et agrément de la vie rustique et de l'agriculture.

le revenu et le profit qui revient de la culture de la terre, n'est pas le seul ni le plus grand avantage qu'on y doive considérer. Tous les auteurs qui ont écrit de la vie rustique, en parlent toujours avec éloge, comme d'une vie sage et heureuse ; qui porte l'homme à la justice, à la tempérance, à la sobriété, à la sincérité, en un mot à toutes les vertus ; et qui le met comme à l'abri de toutes les passions, en le tenant renfermé dans l'enceinte de son devoir, et d'un travail journalier qui lui laisse peu de loisir. Le luxe, l'avarice, l'injustice, la

violence, l' ambition, compagnes presque inséparables des richesses, font leur séjour ordinaire dans les grandes villes qui en fournissent la matière et l' occasion : la vie dure et laborieuse de la campagne n' admet point ces sortes de vices. C' est ce qui a donné lieu aux poètes de feindre que c' est là qu' Astrée déesse de la justice, en quittant la terre, a fait sa dernière demeure.

On voit dans Caton une formule de prières pour les gens de la campagne, où l' on reconnoit des traces précieuses de l' ancienne tradition des hommes qui attribuoient tout à Dieu, et s' adressoient à lui dans tous leurs besoins temporels, parce qu' ils savoient qu' il présidoit à tout, et que tout dépendoit de lui. J' en rapporterai une bonne partie,

p502

et j' espère qu' on ne m' en saura pas mauvais gré. C' est dans une cérémonie appelée *solitaurilia* , et selon d' autres *suovetaurilia* , où les paysans faisoient le tour de leurs terres en offrant à certains dieux des libations et des sacrifices.

" pere Mars, dit le suppliant, etc. " quelle honte que des chrétiens, et souvent ceux qui ont le plus de part aux biens de la terre, soient maintenant si peu soigneux de la demander à Dieu, et qu' ils rougissent de l' en remercier ! Chez les payens tous les repas commençoient et finissoient par des prières : elles sont maintenant bannies de presque toutes nos tables. Columelle entre dans un détail sur les devoirs du maître ou du fermier par raport aux domestiques, qui paroît plein de raison et d' humanité. " il faut, dit-il, avoir soin qu' ils soient bien vêtus, etc. " il desire qu' on en use ainsi à l' égard même des esclaves qui travailloient souvent chargés de chaînes, et que l' on traitoit pour l' ordinaire fort durement. Ce qu' il dit à l' occasion de la fermière est très remarquable.

p503

La providence, en unissant l' homme à la femme, a prétendu qu' ils se prêtassent un mutuel secours, et pour cela leur a assigné à chacun leurs fonctions particulières. L' un destiné aux affaires du dehors, est obligé de s' exposer au chaud et au froid, d' entreprendre des voyages, de soutenir les travaux de la paix et de la guerre, c' est-à-dire de vaquer

aux ouvrages de la campagne, ou de porter les armes : tous exercices qui demandent un corps robuste et capable de fatigues. La femme au contraire, inhabile à tous ces ministères, est réservée pour les affaires du dedans. La garde de la maison lui est confiée : et comme le caractère propre de cet emploi est l' attention et l' exactitude, et que la crainte rend plus attentif et plus exact, il étoit convenable que la femme fût plus timide. Au contraire, parce que l' homme agit et travaille presque toujours au dehors, et qu' il est souvent obligé de repousser l' injure, Dieu lui a donné la hardiesse en partage. Aussi de tout tems, et chez les grecs et chez les romains, le gouvernement domestique est dévolu aux femmes, de sorte que les maris, après avoir satisfait aux affaires extérieures, rentrent dans leur maison libres de tous soins, et y trouvent un parfait repos. C' est ce qu' Horace décrit si élégamment dans une de ses odes. " la femme du fermier, recommandable par une chaste pudeur, etc.

p504

Il semble que les anciens aient travaillé à se surpasser eux-mêmes en traitant cette matière, tant elle leur fournit de belles pensées et de riches expressions. " trop heureux, s' écrit Virgile, habitans de la campagne, etc. "

p505

la belle description que fait Cicéron dans son traité de la vieillesse, de la manière dont le blé et le raisin arrivent, par différens degrés, à une parfaite maturité, montre le goût qu' il avoit pour la vie de la campagne, et nous apprend en même tems avec quels yeux on doit considérer ces merveilleuses productions, qui pour être ordinaires et annuelles, n' en méritent pas moins notre admiration. En effet, si un simple récit cause tant de plaisir, quel effet doit produire sur un esprit raisonnablement curieux la réalité même et le spectacle actuel de ce qui se passe dans une vigne et dans une pièce de blé, jusqu' à ce que les fruits de l' une et de l' autre soient portés et mis en sureté dans les celliers et dans les greniers ? Et il en faut dire autant de toutes les autres richesses dont la terre se couvre chaque année. Voilà ce qui rend le séjour de la campagne si agréable et si délicieux, et ce qui en fait l' objet des desirs

des magistrats, et des personnes occupées d' affaires sérieuses et importantes. Las et fatigués des soins continuels de la ville, ils s' écrivent volontiers avec Horace : " ô campagne, quand te vérai-je ? Etc. " on y goûte en effet des plaisirs bien purs. Il semble, selon la belle expression du même poète, que la campagne nous rend à nous-mêmes en nous tirant comme de servitude, et que c' est là proprement vivre et régner. On entre, pour ainsi dire, en conversation avec les arbres, on les interroge, on leur demande compte du peu de fruit qu' ils ont produit,

p506

et l' on reçoit les excuses qu' ils en apportent, rejettant la faute tantôt sur les trop grandes pluies, tantôt sur les excessives chaleurs, d' autres fois sur la rigueur du froid : c' est Horace qui leur prête ce langage.

Out ce que je viens de dire marque assez que je ne parle plus de cette agriculture pénible et laborieuse à laquelle l' homme a été d' abord condamné ; mais que j' en ai en vûe une autre, destinée à faire son plaisir, et à l' occuper agréablement ; parfaitement conforme à l' institution primitive de l' homme et à l' intention du créateur, puisqu' il l' avoit commandée à Adam aussitôt après l' avoir formé. En effet elle semble nous retracer une image du paradis terrestre, et se ressentir en quelque sorte de l' heureuse simplicité et de l' innocence qui y régnoit alors. Nous voions que dans tous les tems elle a fait le divertissement le plus agréable des princes même et des rois les plus puissans. Sans parler des fameux jardins suspendus, qui faisoient l' ornement de Babylone ; l' ecriture nous apprend qu' Assuérus (c' est le même que Darius fils d' Hystaspe) avoit planté une partie des arbres de son jardin, et qu' il le cultivoit de ses mains roiales : (...). On sait ce que Cyrus le jeune répondit à Lysandre, qui admiroit la beauté, l' économie, et la disposition de ses jardins : que c' étoit lui-même qui en avoit tracé le plan, qui en avoit donné les alignemens, et qu' il avoit planté plusieurs arbres de sa main. (...).

On voudroit, si cela étoit possible, ne quitter jamais un séjour si délicieux. On a tâché au moins, pour se consoler, de se faire une sorte d' illusion, en transportant, pour ainsi dire, la campagne au milieu des villes : non une campagne simple et presque brute, qui ne connoit de beautés que les naturelles, et qui n' emprunte rien de l' art ; mais une sorte de campagne peignée, ajustée, embellie,

j' ai presque dit fardée. J' entends parler de ces jardins si ornés et si élégans, qui offrent aux yeux un si doux et si brillant spectacle. Quelle beauté, quelle richesse, quelle abondance, quelle variété d' odeurs, de couleurs, de nuances, de découpures ! Il semble, à voir la fidélité et la régularité invariable des fleurs à se succéder les unes aux autres, (et il en faut dire autant des fruits) que la terre, attentive à plaire à son maître, cherche à perpétuer ses présens, en lui payant toujours dans chaque saison de nouveaux tributs. Quelle foule de réflexions tout cela ne fournit-il point à un esprit curieux, et encore plus à un esprit religieux !

Pline, après avoir reconnu qu' il n' y a point d' éloquence capable d' exprimer dignement cette incroyable abondance et cette merveilleuse diversité de richesses et de beautés que la nature répand dans les jardins comme en se jouant, et avec une sorte de complaisance ; ajoute une remarque bien sensée et bien instructive. Il fait observer la différence que la nature a mise pour la durée entre les arbres et les fleurs. Aux plantes et aux arbres, destinés à nourrir l' homme par leurs fruits, et à entrer dans la construction des édifices et des navires, elle a accordé des années et même des siècles entiers. Aux fleurs et aux odeurs, qui ne servent qu' au plaisir, elle n' a donné que quelques momens et quelques journées, comme pour avertir que ce qui brille avec le plus d' éclat, passe et se flétrit bien rapidement. Malherbe exprime cette dernière pensée d' une manière bien vive, en déplorant la mort d' une personne qui joignoit à une grande jeunesse une extrême beauté :
et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
l' espace d' un matin.
C' est le grand avantage de l' agriculture, d' être liée

p508

plus étroitement qu' aucun autre art avec la religion, comme elle l' est aussi avec les bonnes moeurs : ce qui a fait dire à Cicéron, comme nous l' avons vû, que la vie de la campagne approchoit beaucoup de celle du sage, c' est-à-dire qu' elle étoit comme une philosophie pratique.

Pour finir ce petit traité par où je l' ai commencé, il faut avouer que, de toutes les occupations des hommes qui n' ont point un raport immédiat à Dieu et à la justice, la plus innocente est l' agriculture. Elle étoit, comme on l' a vû, celle du premier homme encore juste et fidèle. Elle a fait depuis une partie de lapénitence que Dieu lui a imposée. Ainsi, dans

les deux tems, d'innocence et de péché, elle lui a été commandée, et dans sa personne à tous ses descendans. Elle est devenue néanmoins l'exercice le plus vil et le plus bas au jugement de l'orgueil ; et pendant qu'on protège des arts inutiles et qui ne servent qu'au luxe et à la volupté, on laisse dans la misère tous ceux qui travaillent à l'abondance et au bonheur des autres.

L. 24 ARTS SC. CH. 2 COMMERCE 1

p509

excellence et avantages du commerce.

on peut dire, sans crainte d'être soupçonné d'exagération, que le commerce est le plus solide fondement de la société civile, et le lien le plus nécessaire pour unir entr'eux tous les hommes de quelque pays et de quelque condition qu'ils soient. Par son moyen, le monde entier semble ne former qu'une seule ville et qu'une seule famille. Il y fait régner de toutes parts une abondance universelle. Les richesses d'une nation deviennent celles de tous les autres peuples. Nulle contrée n'est stérile, ou du moins ne se sent de sa stérilité. Tous ses besoins lui sont apportés à point nommé du bout de l'univers, et chaque région est étonnée de se trouver chargée de fruits étrangers que son propre fonds ne pouvoit lui fournir, et enrichie de mille commodités qui lui étoient inconnues, et qui cependant font toute la douceur de la vie. C'est par le commerce de la mer et des rivières, c'est-à-dire par la navigation, que Dieu a uni entr'eux tous les hommes d'une manière si merveilleuse, en leur enseignant à conduire et à gouverner les deux choses les plus violentes qui soient dans la nature, la mer et les vents, et à les faire servir à leurs usages et à leurs besoins. Il a joint ainsi les peuples les plus éloignés, et il a conservé entre les nations différentes une image de la liaison qu'il a mise entre les parties d'un même corps par les veines et les artères.

p510

Ce n'est là qu'une foible et légère idée des avantages que le commerce procure à la société en général. Pour peu qu'on voulût l'approfondir en descendant dans

quelque détail, quelles merveilles n' y découvrirait-on pas ? Mais ce n' est pas ici le lieu de le faire. Je me borne à une seule réflexion, qui me paroît bien propre à faire connoître en même tems et la foiblesse et la grandeur de l' homme.

Je le considère d' abord dans le plus haut point d' élévation où il puisse arriver, je veux dire sur le trône : logé dans de superbes palais, environné de tout l' éclat de la majesté roiale, respecté et presque adoré par une foule de courtisans qui tremblent devant lui, placé au centre des richesses et des plaisirs qui s' offrent à lui à l' envi, soutenu par des armées nombreuses qui n' attendent que ses ordres pour agir. Voilà le comble de la grandeur humaine. Mais ce prince si puissant et si terrible, que devient-il, si le commerce vient à cesser tout d' un coup, s' il est réduit à lui seul, à son industrie, et à ses propres efforts ? Isolé de la sorte, séparé de ce pompeux dehors qui n' est point lui-même, et qui lui est absolument étranger, privé du secours des autres, il retombe dans la misère et l' indigence où il est né, et, pour dire tout en un mot, il n' est plus rien.

Considérons maintenant l' homme dans l' état le plus médiocre : renfermé dans une petite maison ; réduit, pour sa nourriture, à un peu de pain, de vin, et de viande ; couvert des vétemens les plus simples ; et jouissant dans sa famille, non sans peine, des autres commodités de la vie. Quelle solitude en apparence ! Quel abandon général ! Quel oubli de la part de tous les autres mortels ! On se trompe infiniment, lorsqu' on pense de la sorte. Tout l' univers est attentif à lui. Mille bras travaillent pour le couvrir, pour le vêtir, pour le nourrir. C' est pour lui que les manufactures sont établies, que les greniers et les celliers sont remplis de blé et de vin, que les différens métaux sont tirés des entrailles de la terre avec tant de peines et de dangers.

Il n' est pas jusqu' aux délices mêmes que les pays les plus éloignés ne s' empressent de faire passer jusqu' à lui au travers des mers les plus orageuses. Voilà les secours que le

p511

commerce, ou plutôt, pour parler plus juste, que la providence divine, toujours occupée de nos besoins, procure sans cesse par le commerce à chacun de nous en particulier : secours, qui, à en bien juger, tiennent du miracle ; qui devoient nous remplir d' une perpétuelle admiration, et nous faire écrier avec le

prophète, dans les transports d' une vive reconnaissance : *Seigneur, qu' est donc l' homme, pour vous souvenir ainsi de lui ?*

il seroit inutile de dire que nous n' avons aucune obligation à ceux qui travaillent ainsi pour nous, parce que c' est la cupidité et l' intérêt qui les mettent en mouvement. Cela est vrai : mais en profitons-nous moins de leur travail ? Dieu, à qui seul il appartient de bien user du mal même, se sert de la cupidité des uns, pour faire du bien aux autres. C' est dans cette vûe que la providence a établi parmi nous une si étonnante diversité de conditions, et qu' elle a partagé les biens avec une si prodigieuse inégalité. Si les hommes étoient tous à leur aise, tous riches et opulens, qui d' entr' eux voudroit se donner la peine de labourer la terre, de creuser les mines, de traverser les mers ? La pauvreté ou la cupidité y suppléent, et se chargent de ces travaux pénibles, mais utiles. Par là on voit que tous les hommes, riches ou pauvres, puissans ou foibles, rois ou sujets, sont dans une mutuelle dépendance les uns des autres pour les besoins de la vie ; le pauvre ne pouvant vivre sans le secours du riche, ni le riche sans le travail du pauvre. Et c' est le commerce, qui, à la faveur de ces différens intérêts, fournit le genre humain de toutes ses nécessités, et même de toutes ses commodités.

antiquité du commerce. Lieux et villes où il a été le plus célèbre.

il est fort vraisemblable que le commerce n' a guères moins d' antiquité que l' agriculture. Il a commencé, comme cela étoit naturel, entre particuliers, les hommes s' entr' aidant les uns les autres de ce qu' ils avoient chacun

p512

d' utile ou de nécessaire pour la vie. Caïn sans doute fournissoit à Abel des blés et des fruits de la terre pour sa nourriture ; et Abel, en échange, fournissoit à Caïn des peaux et des laines pour s' en revêtir, des laitages et peut-être des viandes pour sa table. Tubalcaïn, uniquement occupé à mettre en oeuvre le cuivre et le fer pour différens usages nécessaires à l' usage commun de la vie, et pour les armes propres à se défendre ou contre les hommes ennemis, ou contre les bêtes farouches, étoit certainement obligé d' échanger ses ouvrages de cuivre et de fer contre d' autres marchandises nécessaires pour se nourrir, pour se vêtir, pour se loger. Le

commerce ensuite s'avançant toujours de proche en proche, s'établit entre les villes et les contrées voisines, puis se porta au loin, passa les mers, et après le déluge pénétra jusqu'aux extrémités du monde.

L'écriture sainte nous fournit un exemple fort ancien de trafic dans ces caravanes d'ismaélites, et de madianites, à qui Joseph fut vendu par ses frères. Ils revenoient de Galaad, ramenant leurs chameaux chargés d'aromates, et d'autres précieuses marchandises de ce pays-là, qu'ils portoient en Egypte, où il s'en faisoit un grand débit pour l'usage qu'ils pratiquoient d'embaumer les corps des hommes après leur mort avec un grand soin et de grandes dépenses.

Homère nous apprend que l'usage des tems héroïques du siège de Troie étoit d'échanger entre les peuples les choses les plus nécessaires à la vie : preuve, dit Plin, que c'est plutôt la nécessité que la cupidité qui donna lieu à ce premier de tous les commerces. On lit, à la fin du VII^e livre de l'Iliade, qu'à l'arrivée de quelques vaisseaux toutes les troupes vont en foule acheter du vin, les uns pour du cuivre, les autres pour du fer, ceux-là pour des peaux, ceux-ci pour des beufs, et d'autres pour des esclaves.

On ne voit point dans l'histoire de plus anciens navigateurs

p513

que les égyptiens et les phéniciens. Il semble que ces deux peuples voisins avoient partagé entr'eux le commerce de la mer : que les égyptiens s'étoient principalement emparé du commerce d'orient par la Mer Rouge, et les phéniciens de celui d'occident par la Mer Méditerranée.

Ce que les auteurs fabuleux disent d'Osiris, qui est le Bacchus des grecs, qu'il alla conquérir les Indes, comme le fit depuis Sésostri, peut faire croire que les égyptiens entretenrent un grand commerce avec les indiens.

Comme le commerce des phéniciens étoit bien plus fréquent en occident que celui des égyptiens, il ne faut pas s'étonner s'ils ont été plus célébrés sur ce point par les auteurs grecs et romains, et si Hérodote a dit que c'étoient eux qui voituloient les marchandises d'Egypte et d'Assyrie, et qui faisoient tout leur commerce, comme si les égyptiens ne s'en fussent pas mêlés ; et s'ils ont été crus les inventeurs du trafic, et de la navigation, quoique cette gloire soit dûe bien plus légitimement aux égyptiens. Ce qui est certain, c'est que par rapport

au commerce ancien ce sont les phéniciens qui se sont le plus distingués ; et ce sont eux aussi qui peuvent prouver davantage à quel comble de gloire, de puissance, et de richesses une nation est capable de s' élever par les seules ressources du commerce.

Ces peuples n' occupoient qu' une lisière assez étroite le long des côtes de la mer, et Tyr elle-même étoit bâtie dans un terrain fort ingrat ; et qui, quand il auroit été plus gras et plus fertile, n' auroit pu être suffisant pour nourrir ce grand nombre d' habitans que les premiers succès de son commerce y avoient attirés.

Deux avantages les dédommagèrent de ce défaut. Ils avoient sur les côtes de leur petit état d' excellens ports, particulièrement celui de leur capitale ; et ils étoient nés avec un génie si heureux pour le négoce, qu' ils furent regardés comme les inventeurs du commerce de mer, sur tout de celui qui se fait par des voyages de long cours.

Les phéniciens surent si heureusement profiter de ces deux avantages, que bientôt ils se rendirent les maîtres

p514

de la mer et du commerce. Le Liban et les autres montagnes voisines leur fournissant d' excellens bois pour la construction des vaisseaux, on leur vit en peu de tems de nombreuses flotes marchandes, qui hazardèrent des navigations inconnues, pour y établir leur négoce. Ils ne se bornèrent pas aux côtes et aux ports de la Mer Méditerranée, ils entrèrent dans l' océan par le détroit de Cadix ou de Gibraltar, et s' étendirent à droite et à gauche. Comme leurs peuples se multiplioient presque à l' infini par le grand nombre d' étrangers que le desir du gain et l' occasion sûre de s' enrichir attiroient dans leur ville, ils se virent en état de jeter au-dehors quantité de peuplades, et particulièrement la fameuse colonie de Carthage, qui conservant l' esprit phénicien par rapport au trafic, ne le céda pas même à Tyr dans son négoce, et la surpassa de beaucoup par l' étendue de sa domination, et par la gloire de ses expéditions guerrières.

Le degré de gloire et de puissance où le commerce et la navigation avoient élevé la ville de Tyr la rendit si célèbre, qu' on auroit peine à ne pas croire qu' il y a de l' exagération dans ce qu' en rapportent les auteurs profanes, si les prophètes eux mêmes n' en avoient parlé avec encore plus de magnificence. Tyr, dit Ezéchiél pour nous donner quelque idée de son pouvoir, est un vaisseau superbe. Le corps du

bâtiment est fait du bois précieux des sapins du Sanir. Les cédres du Liban lui ont fourni ses mats. Ses rames sont coupées dans les forêts de Basan. L'ivoire des Indes est employé pour faire les bancs de ses rameurs. Ses voiles sont de fin lin d'Egypte tissu en broderie, et son pavillon est d'hyacinthe et de pourpre. Les habitans de Sidon et d'Arad sont ses rameurs. Les perses, les lydiens, et ceux de la Libye lui servent de soldats, et ses pilotes sont les plus sages et les plus habiles de Tyr même. Le prophète, par ce langage figuré, a dessein de nous montrer la puissance de cette ville. Mais il le fait d'une manière encore plus énergique par le détail circonstancié des différens peuples qui entroient dans son commerce. Il semble que les marchandises de toute la terre fussent rassemblées dans cette seule ville, et les autres peuples paroissent moins ses alliés que ses tributaires.

p515

Les carthaginois trafiquoient avec Tyr en lui apportant toutes sortes de richesses, et remplissoient ses marchés d'argent, de fer, d'étain, et de plomb. La Grèce, Tubal, et Mosoch lui amenoient des esclaves, et des vases d'airain. Thogorma des chevaux, et des mulets : Dédam, des dents d'ivoire, et de l'ébène. Les syriens y exposoient en vente des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées, du fin lin, de la soie, et toutes sortes de marchandises précieuses. Les peuples de Juda et d'Israel y apportoient le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile et la résine : ceux de Damas, du vin excellent, et des laines d'une couleur vive et éclatante : d'autres peuples des ouvrages de fer, de la myrrhe, des cannes d'excellente odeur, de superbes tapis pour s'asseoir. L'Arabie, et tous les princes de Cédar, y amenoient leurs agneaux, leurs béliers, et leurs boucs : Saba et Réma les plus excellens parfums, les pierres précieuses, et l'or : d'autres enfin des bois de cédre, des balles d'hyacinthe et d'ouvrages en broderie, et toutes sortes de marchandises précieuses.

Je n'entreprends point de distinguer exactement la situation des différens peuples dont il est parlé dans Ezéchiël : ce n'en est point ici le lieu. Il me suffit d'avertir en général que ce long dénombrement, dans lequel il a plu au Saint-Esprit de descendre par rapport à la ville de Tyr, est une preuve bien claire que son commerce n'avoit d'autres bornes que celles du monde connu pour lors. Aussi se regardoit elle comme la ville commune de toutes les

nations, et comme la reine de la mer. Isaïe nous peint sa fierté par des couleurs bien vives, mais bien naturelles, en marquant que Tyr portoit sur son front le diadème ; que les plus illustres princes de l' univers étoient ses correspondans,

p516

et ne pouvoient se passer de son trafic ; que les riches négocians qu' elle renfermoit dans son enceinte étoient en état de disputer le rang aux têtes couronnées, et prétendoient au moins leur être égaux. (...).

J' ai rapporté ailleurs la ruine de l' ancienne Tyr par Nabucodonosor après un siège de treize ans, et l' établissement de la nouvelle Tyr, qui se remit bientôt en possession de l' empire de la mer, et continua son négoce avec plus de succès encore et plus d' éclat qu' auparavant, jusqu' à ce qu' enfin Alexandre Le Grand l' aiant prise d' assaut, lui ôta sa marine et son commerce, qui furent transférés à Alexandrie, comme je le dirai bientôt.

Pendant que l' une et l' autre Tyr éprouvoient de si grandes révolutions, Carthage, la plus considérable de ses colonies, étoit devenue très florissante. Le trafic lui avoit donné la naissance, le trafic lui donna l' accroissement, et la mit en état de disputer lontems à Rome l' empire du monde. Sa situation étoit bien plus avantageuse que celle de Tyr. Elle étoit en égale distance de toutes les extrémités de la Mer Méditerranée ; et les côtes d' Afrique, où elle étoit située, région vaste et fertile, lui fournissoit abondamment les blés nécessaires pour sa subsistance. Avec de tels avantages, ces africains, mettant à profit l' heureux génie pour le négoce et la navigation qu' ils avoient apporté de Phénicie, acquirent une si grande science de la mer, qu' en cela, selon le témoignage de Polybe, nulle autre nation ne les égaloit. Par là ils parvinrent à une si grande puissance, qu' au commencement de la troisième guerre qu' ils eurent contre les romains, et qui causa leur ruine entière, Carthage avoit sept cens mille habitans, et trois cens villes de sa dépendance dans le seul continent d' Afrique. Ils avoient été maîtres, non seulement de toute cette lisière qui s' étend depuis la grande Syrte jusqu' aux colonnes d' Hercule, mais encore de celle qui s' étend depuis ces mêmes colonnes vers le midi, où Hannon carthaginois bâtit tant de villes, et établit tant de colonies. En Espagne, qu' ils avoient presque toute conquise, Asdrubal, qui y vint commander

après Barca pere d' Annibal, y avoit fondé Carthagène, une des plus célèbres villes qui fût alors. La Sicile en grande partie, et la Sardaigne avoient aussi autrefois reconnu leur puissance. La postérité auroit tiré de grandes lumières des deux monumens illustres des navigations de ce peuple dans les relations des voïages de Hannon qui est qualifié roi des carthaginois, et de Himilcon, si le tems les avoit conservés. Le premier avoit décrit les voïages qu' il avoit faits dans l' océan hors des colonnes d' Hercule, le long de la côte occidentale d' Afrique ; et le second, ceux qu' il avoit faits le long de la côte occidentale de l' Europe : l' un et l' autre par l' ordre du sénat de Carthage. Mais le tems a consumé ces écrits.

Ce peuple n' épargnoit ni soins ni dépenses pour perfectionner le négoce et la navigation. C' étoit là son unique étude. Les autres arts et les sciences n' étoient point cultivées à Carthage. On ne s' y piquoit point de bel esprit. On n' y faisoit profession ni de poésie, ni d' éloquence, ni de philosophie. Les jeunes gens, dès leur enfance, n' entendoient parler que de comptes, que de marchandises, que de vaisseaux, que de voïages sur mer. L' habileté dans le trafic étoit comme une succession dans les familles, et faisoit la meilleure partie de l' héritage des enfans : et comme ils ajoutoient à l' expérience de leurs peres leurs propres réflexions, on ne doit pas être surpris que cette habileté allât toujours en croissant, et fît de si merveilleux progrès.

Aussi le commerce éleva Carthage à un si haut degré de richesses et de puissance, qu' il falut aux romains deux guerres, l' une de vingt-trois ans, l' autre de dix-sept, toutes deux cruelles et douteuses, pour domter cette rivale ; et qu' enfin Rome triomphante crut ne pouvoir l' assujettir et la subjuguier entièrement, qu' en lui ôtant les ressources qu' elle eût encore pu trouver dans le négoce, et qui pendant un si long tems l' avoit soutenue contre toutes les forces de la république.

Jamais Carthage n' avoit été plus puissante sur mer, que lorsqu' Alexandre assiégea Tyr sa métropole. Sa fortune

p518

commença dès lors à décliner. L' ambition fut la ruine des carthaginois. Il leur couta cher de s' être ennuiés de l' état pacifique de marchands, et d' avoir préféré la gloire des armes à celle du trafic. Leur ville, que le commerce avoit peuplé d' une si grande

multitude d'habitans, en vit diminuer le nombre, pour fournir des troupes et des recrues à leurs armées. Leurs flotes, accoutumées à ne porter que des marchands et des marchandises, ne furent plus chargées que de munitions de guerre et de soldats ; et de leurs plus sages et plus heureux négocians, il se forma des chefs et des généraux d'armées, qui lui procurèrent à la vérité une gloire bien éclatante, mais de peu de durée, et bientôt suivie de sa ruine entière.

La prise de Tyr par Alexandre Le Grand, et la fondation d'Alexandrie qui la suivit de près, causèrent une grande révolution dans les affaires du commerce. Ce nouvel établissement est, sans contredit, le plus grand, le plus noble, le plus sage, et le plus utile dessein qu'ait formé ce conquérant.

Il n'étoit pas possible de trouver une plus heureuse situation, ni plus propre à devenir le dépôt de toutes les marchandises de l'orient et de l'occident. Cette ville avoit d'un côté un libre commerce avec l'Asie et avec tout l'orient par la Mer Rouge. La même mer et le Nil lui donnoient entrée dans les vastes et riches contrées de l'Ethiopie. Le commerce du reste de l'Afrique et de l'Europe lui étoit ouvert par la Mer Méditerranée : et si elle vouloit faire le négoce intérieur de l'Egypte, elle avoit, outre la commodité du Nil et des canaux faits de main d'hommes, le secours des caravanes, si commodes pour la sûreté des marchands, et pour le transport des marchandises.

Voilà ce qui porta Alexandre à juger cette place très propre à en faire une des plus belles villes et un des plus beaux ports du monde. Car l'île de Pharos, qui n'étoit pas alors jointe au continent, lui en fournissoit un magnifique après sa jonction, aiant deux entrées, où l'on voioit arriver de toutes parts les vaisseaux étrangers, et d'où

p519

partoient sans cesse des vaisseaux égyptiens, qui portoient leurs négocians et leur commerce dans toutes les parties de la terre alors connues.

Alexandre vécut trop peu pour être le témoin de l'état heureux et florissant où le commerce devoit élever sa ville. Les ptolémées, qui, après sa mort, eurent l'Egypte en partage, prirent le soin de soutenir le négoce naissant d'Alexandrie ; et bientôt ils le portèrent à un degré de perfection et d'étendue, qui fit oublier et Tyr et Carthage, lesquelles, pendant un très long tems, avoient fait presque seules et rassemblé chez elles le commerce de

toutes les autres nations.

De tous les rois d' Egypte, Ptolémée Philadelphie fut celui qui contribua le plus à y perfectionner le commerce. Pour cet effet, il entretenoit sur mer de nombreuses flotes, dont Athénée fait un dénombrement et une description, qu' on ne peut lire sans étonnement. Outre plus de six vingts vaisseaux à rames de grandeur extraordinaire, il lui attribue plus de quatre mille autres navires, qui étoient employés au service de son etat et à l' avancement du commerce. Il possédoit un grand empire, qu' il avoit formé en étendant les bornes du royaume d' Egypte dans l' Afrique, dans l' Ethiopie, dans la Syrie ; et au dela de la mer, s' étant rendu maître de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lycie, de la Carie, et des Cyclades ; et possédant dans ses etats près de quatre mille villes. Pour mettre le comble au bonheur de ces provinces, il voulut y attirer par le commerce les richesses et les commodités de l' orient, et pour en faciliter la route, il bâtit exprès une ville sur la côte occidentale de la Mer Rouge, creusa un canal depuis Coptus jusqu' à cette mer, et fit préparer des hotelleries le long de ce canal pour la commodité des marchands et des voyageurs, comme je l' ai marqué dans son lieu.

Ce fut cette commodité de l' entrepos des marchandises à Alexandrie, qui répandit dans toute l' Egypte des richesses immenses : richesses si considérables, qu' on assure que le seul produit des droits d' entrée et de sortie sur les marchandises qui entroient dans les douannes d' Alexandrie, montoient chaque année à plus de trente sept millions

p520

de livres, quoique la plupart des Ptolémées fussent assez modérés dans les impôts qu' ils mettoient sur leurs peuples.

Tyr, Carthage, et Alexandrie ont été sans contredit les villes de l' antiquité les plus fameuses pour le commerce. Il s' exerça aussi avec succès, mais non avec tant de réputation, à Corinthe, à Rhodes, à Marseille, et dans plusieurs autres villes particulières.

L. 24 ARTS SC. CH. 2 COMMERCE 3

objet et matière du commerce.

le passage d' Ezéchiel que j' ai cité au sujet de

Tyr, renferme presque tout ce qui faisoit la matière de l' ancien commerce : l' or, l' argent, le fer, le cuivre, l' étain, le plomb ; les perles, les diamans, et toutes sortes de pierres précieuses ; la pourpre, les étofes, les toiles ; l' ivoire, l' ébène, les bois de cédre ; la myrrhe, les cannes odoriférentes, les parfums ; les esclaves, les chevaux, les mulets ; le froment, le vin, les bestiaux ; enfin toutes sortes de marchandises précieuses. Je ne m' arrêterai ici qu' à ce qui regarde les mines de fer, de cuivre, d' or, d' argent ; les perles, la pourpre, la soie ; et je ne traiterai que fort légèrement toutes ces matières. Pline le naturaliste sera mon guide ordinaire dans celles qu' il a expliquées. Je ferai grand usage des savantes remarques de l' auteur de l' histoire naturelle de l' or et de l' argent, extraite du Xxxiiiie livre de Pline, et imprimée à Londres.

l mines de fer.

il est certain que l' usage des métaux, particulièrement du fer et du cuivre, est presque aussi ancien que le monde : mais il ne paroît pas que dans les premiers siècles il fût beaucoup question de l' or ni de l' argent. Uniquement occupés des besoins pressans, les premiers habitans du monde firent ce que font et doivent faire ceux des nouvelles colonies. Ils pensèrent à bâtir des maisons,

p521

à défricher la terre, et à se fournir des instrumens nécessaires pour couper des arbres, pour tailler des pierres, et pour toutes les opérations mécaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer, de cuivre, ou d' acier, ces matériaux essentiels devinrent, par une conséquence nécessaire, les principaux objets de leur recherche. Ceux qui se trouvèrent établis dans les pays qui les produisent, ne furent pas lontems sans en connoître l' importance. On en venoit chercher de toutes parts ; et leur terre, ingrate en apparence et stérile pour toute autre chose, devint pour eux un fonds des plus fertiles. Rien ne leur manquoit avec cette marchandise, et les barres de fer étoient des lingots qui leur procuroient toutes les commodités et toutes les douceurs de la vie.

Il seroit curieux de savoir où, quand, comment, et par qui ces matériaux ont été découverts. Cachés comme ils sont à nos yeux, et envelopés dans les entrailles de la terre en petites particules presque imperceptibles, qui n' ont aucun raport apparent et aucune disposition prochaine aux différens ouvrages que l' on en compose, qui peut avoir indiqué aux

hommes les usages qu' ils en pouvoient tirer ? C' est faire trop d' honneur au hazard, de lui en imputer la découverte. L' importance infinie, et la nécessité presque indispensable des instrumens qu' ils nous fournissent, méritent bien, ce semble, que l' on y reconnoisse le concours et la bonté de la providence. Il est vrai qu' elle se plait ordinairement à cacher ses plus merveilleux bienfaits sous des événemens qui ont toute l' apparence de cas fortuit et de pur hazard. Mais des yeux attentifs et religieux ne s' y trompent point, et découvrent clairement sous ces voiles la bonté et la libéralité de Dieu, d' autant plus digne d' admiration et de reconnoissance qu' elle se montre moins. C' est une vérité que les payens mêmes ont reconnue, comme je l' ai déjà observé. Il est remarquable que le fer, qui est de tous les métaux le plus nécessaire, est aussi le plus commun, le plus

p522

facile à trouver, le moins profondément caché en terre, et le plus abondant.

Comme je trouve peu de choses dans Plin sur la manière dont les anciens découvroient et préparoient les métaux, je suis obligé d' avoir recours à ce qu' en disent les modernes, pour donner au moins aux lecteurs quelque légère idée de ce qui se pratique actuellement dans la découverte, la préparation, et la fonte de ces métaux, dont une partie avoit lieu aussi dans l' antiquité.

La matière d' où se tire le fer (en terme de l' art on l' appelle *la mine de fer*) se trouve dans la terre à différentes profondeurs, quelquefois en pierres de la grosseur du poing, et quelquefois en grains détachés les uns des autres, et de la grosseur des pois. Celle-ci est ordinairement la meilleure. Pour faire fondre cette matière, après qu' on l' a bien lavée, on en jette à des heures réglées une certaine quantité dans un grand fourneau bien échauffé par un feu de charbon dont l' activité est produite par le vent perpétuel de deux soufflets énormes qu' une roue fait hausser et baisser, et dont les deux ouvertures aboutissent dans un seul tuyau placé au bas du fourneau à l' endroit jusqu' où peut s' élever la superficie de la matière fondue. à cette quantité de mine on ajoute toujours en même tems une autre quantité également réglée de charbon pour entretenir le feu, et de castine, qui est une espèce de pierre blanche, sans laquelle la mine bruleroit plutôt que de fondre.

à certains tems marqués, comme de douze heures en

douze heures, et quand il y a une quantité suffisante de matière fondue, on la fait couler du fourneau par un trou fait exprès pour cela, et qui n' étoit bouché qu' avec du mortier ; d' où sortant avec rapidité comme un torrent de feu, elle tombe dans un creux fait dans le sable, de forme triangulaire comme un prisme, de la longueur d' environ quatorze ou quinze piés. C' est ainsi que se forme ce qu' on appelle *la gueuse* , qui est une grosse pièce de cette matière pesant souvent jusqu' à deux ou trois mille livres, et qui n' est encore que de la fonte pareille à celle dont on fait les plaques de cheminées.

p523

On la porte ensuite à un fourneau de la forge appelé *la raffinerie* , où par le moien du feu qui la purifie, et du marteau qui en écarte et détache les parties étrangées, elle commence à acquérir la qualité de fer.

Les nouvelles pièces de fer qu' en termes de l' art on a mises à terre à ce fourneau, passent de là à un autre nommé *chauferie ou martellerie* ; où, après un nouvel épurement par le feu, on en forge des barres avec l' aide d' un gros marteau pesant quelquefois jusqu' à quinze cens livres, et mis en mouvement, comme les autres, par des roues que l' eau fait tourner.

Il y a encore une autre machine composée de différentes roues assemblées avec un art merveilleux, où ces mêmes barres de fer, quand on les destine à certains usages, sont tout d' un coup séparées en sept ou huit verges ou baguettes d' environ un demi-pouce d' épaisseur. C' est ce qu' on appelle *la fenderie* .

Dans quelques endroits, au lieu de former *une gueuse* de la matière qui sort du premier fourneau, pour la réduire en fer, on se borne à la faire couler dans des moules diversement préparés, suivant la diversité des ouvrages qu' on veut fondre, comme des marmites, plaques de cheminées, et autres ustenciles de fonte.

L' acier est une espèce de fer raffiné et purifié par le feu, qui le rend plus blanc, plus solide, et d' un grain plus menu et plus fin. C' est de tous les métaux le plus dur, quand il est préparé et *trempe* comme il faut. Cette *trempe* se fait dans de l' eau froide, et demande une grande attention de la part de l' ouvrier, pour tirer du feu l' acier quand il y a pris un certain degré de chaleur.

Qu' on examine un couteau, un rasoir, bien tranchans, bien affilés : croiroit-on qu' ils pussent se former d' un peu de terre, ou de quelques pierres noirâtres ?

Quelle distance d' une matière si informe à des instrumens si polis et si luisans ! De quoi n' est point capable l' industrie humaine !

Mr Reaumur observe, au sujet du fer, une chose qui paroît bien digne d' être remarquée. Quoique le feu le rende rarement, ou ne le rende presque jamais, aussi liquide qu' il rend l' or, l' argent, le cuivre, l' étain, et le

p524

plomb ; cependant c' est de tous les métaux celui qui se moule le plus parfaitement, qui s' insinue le mieux dans les plus petits creux des moules, et qui en prend le plus exactement les impressions.

li mines de cuivre ou d' airain.

le cuivre, qu' on nomme autrement l' airain, est un métal dur, sec, pesant. On le tire des mines, comme les autres métaux ; et on l' y trouve, aussi bien que le fer, ou en poudre, ou en pierre.

Avant que de le fondre, il faut beaucoup le laver, afin d' en séparer la terre qui y est mêlée. On le fait fondre ensuite dans les fourneaux par de grands feux, et l' on fait couler la matière fondue dans des moules. Le cuivre qui n' a eu que cette première fonte, est le cuivre commun et ordinaire.

Pour le rendre plus pur et plus beau, on le fait refondre une ou deux fois. Lorsqu' il a soutenu plusieurs fois le feu, et qu' on en a séparé les parties les plus grossières, on l' appelle *rosette* , et c' est le cuivre le plus pur et le plus net.

Le cuivre naturel est rouge ; et ce qu' on nomme cuivre jaune, est du cuivre jauni avec la calamine.

La *calamine* , qu' on nomme aussi *cadmie* , est un minéral, ou terre fossile, qui s' emploie par les fondeurs, pour teindre le cuivre rouge en jaune. Elle ne devient jaune, que quand on la fait recuire à la manière des briques : et ce n' est qu' après cette cuisson qu' on s' en sert pour jaunir et augmenter la rosette, ou cuivre rouge.

Le cuivre jaune est donc un mélange de cuivre rouge avec de la calamine, laquelle augmente son poids depuis dix jusqu' à cinquante par cent selon la différente bonté du cuivre. On l' appelle aussi *léton* , et en latin *aurichalcum* .

Le *bronze* est un métal factice, et composé du mélange de plusieurs métaux.

p525

Pour les belles statues de bronze, l' alliage se fait moitié de cuivre rouge, et moitié de léton ou cuivre jaune. Dans le bronze ordinaire, l' alliage se fait avec de l' étain, et même avec du plomb quand on va à l' épargne.

La *fonte* est aussi une espèce de cuivre mélangé, qui ne diffère du bronze que par le plus ou le moins d' alliage.

L' art de fondre, ou, comme on dit maintenant, de jeter en bronze, est très ancien. On a eu en tout tems des vases de métal, et différens ouvrages curieux qui en étoient formés. Il faloit qu' à la sortie d' Egypte la fonte fût déjà très commune, puisque dans le désert, sans grands préparatifs, on forma une statue qui avoit ses linéamens et sa figure, et qui représentoit un veau. On fabriqua, bientôt après, la mer d' airain, et toutes sortes de vases pour le tabernacle, et ensuite pour le temple. On se contentoit souvent de former une statue de lames battues, et jointes ensemble par le marteau.

L' invention de ces simulacres ou fondus, ou battus, prit son origine en orient aussibien que l' idolatrie, et se communiqua ensuite à la Grèce, qui porta cet art à sa dernière perfection.

L' airain le plus célèbre et le plus estimé chez les grecs, étoit celui de Corinthe dont j' ai parlé ailleurs, et celui de Délos. Cicéron les joint dans une de ses harangues, où il parle d' un vase d' airain, appelé *authepsa* , où la viande se cuisoit avec très peu de feu et comme d' elle-même : vase qui fut vendu si cher, que les passans, qui en entendoient crier le prix à l' encant, crurent qu' il s' agissoit de la vente d' une terre.

On prétend que l' airain a été employé avant le fer pour fabriquer les armes. Il l' a été certainement avant l' or et l' argent pour la fabrique des monnoies, du moins à Rome. Elles consistoient d' abord dans une masse d' airain plus ou moins pesante, que l' on donnoit au poids, sans qu' elle eût

p526

aucune marque ni figure déterminée : d' où vient cette formule usitée dans les ventes, (...). Ce fut Servius Tullius, sixième roi de Rome, qui le premier l' assujettit à une forme et à une empreinte particulière. Et comme alors les plus grandes richesses consistoient en bestiaux, beufs, brebis, pourceaux, on fit imprimer leur figure, ou celle de leur tête, sur la première monnoie qui fut fabriquée ; et elle fut appelée *pecunia* , du mot *pecus* ,

qui signifie toute sorte de bétail. Ce ne fut que sous le consulat de Q. Fabius, et de Ogulnius, cinq ans avant la première guerre punique, l'année de Rome 485, que la monnaie d'argent y fut mise en usage. On retint toujours néanmoins l'ancien langage et l'ancienne dénomination tirée du mot *aes*, airain. De là ces expressions : *aes grave*, (du cuivre pesant) pour exprimer, au moins dans l'origine de cette dénomination, les as du poids d'une livre ; *aerarium*, le trésor public, où il n'y avoit autrefois que de l'airain ; *aes alienum*, l'argent qu'on a emprunté ; et beaucoup d'autres pareilles.

l'or tiré des rivières.

pour trouver l'or, dit Plin, on s'y prend parmi nous de trois manières différentes. On le tire ou des rivières, ou des entrailles de la terre en la creusant, ou des ruines des montagnes en les perçant et les bouleversant.

l'or tiré des rivières.

on ramasse l'or en petits grains ou parcelles sur le bord des rivières, comme en Espagne sur les bords du Tage, en Italie sur le Po, en Thrace sur l'Hébre, sur le Pastole en Asie, et enfin sur le Gange dans les Indes : et il faut convenir que celui qu'on trouve de cette manière est le meilleur de tous, parce qu'ayant couru longtemps sur

p527

les cailloux, ou sur l'arène, il a eu tout le loisir de s'y dégraisser et de s'y polir.

Les rivières que je viens de nommer n'étoient pas les seules qui traînassent de l'or. Notre Gaule avoit aussi cet avantage. Diodore dit que la nature lui avoit donné l'or par privilège, sans le lui faire chercher par l'art et par le travail ; qu'il étoit mêlé avec le sable des rivières ; que les gaulois savoient laver ces sables, en tirer l'or, et le fondre ; et qu'ils en faisoient des anneaux, des bracelets, des ceintures, et d'autres pareils ornemens. On nomme encore quelques rivières en France qui ont conservé ce privilège : le Rhein, le Rhône, la Garonne, le Doux qui passe dans la Franche-Comté, la Céze et le Gardon qui prennent leur origine dans les Sévennes, l'Ariège dans le pays de Foix, et quelques autres. à la vérité les récoltes qu'on y fait ne sont pas considérables, et suffisent à peine pour faire vivre pendant quelques mois les paysans qui s'occupent à ce travail. Il y a des jours heureux, qui leur valent plus d'une pistole : mais ils sont achetés par d'autres qui ne

leur produisent presque rien.

2 or tiré des entrailles de la terre.

ceux qui cherchent de l' or, commencent par aller à la découverte de ce qu' on appelle en françois la manne, sorte de terre, qui par sa couleur, et par les exhalaisons qui en sortent, donne à connoître à ceux qui s' entendent aux mines qu' il y a de l' or au-dessous.

Aussitôt que *le banc de terre à or* se découvre, il faut en détourner l' eau, et creuser à force de bras cette terre précieuse, qu' on enleve, et qu' on porte aux lavoirs. La terre y aiant été mise, on y fait couler un ruisseau d' eau vive, proportionnée à la terre qu' on veut laver ; et pour aider la rapidité de l' eau, on se sert d' un crochet de fer, avec lequel on remue et délaie cette terre, ensorte qu' il ne reste plus dans le bassin qu' un sédiment de sable noir, où l' or se trouve mêlé. On met ce sédiment dans un grand

p528

plat de bois, enfoncé dans son milieu de quatre ou cinq lignes, et à force de le laver à plusieurs eaux, et de l' agiter fortement, *conjecturâ*, il ne reste plus qu' un sable de pur or. Voila ce qu' on fait aujourd' hui au Chily. Et c' est ce qu' on faisoit aussi du tems de Pline. (...). Tout se trouve réuni dans ce peu de mots. (...) ? C 4 est ce que nous appellons la manne. (...) : c' est le banc de terre à or. (...) : voila les lavoirs. (...) : voila le sédiment de sable noir où l' or est renfermé. (...) : voila l' agitation des matières, et l' écoulement de l' eau, et le sable de pur or qui demeure.

Il arrive quelquefois, que, sans souiller bien avant, on trouve l' or sur la superficie de la terre : mais ce bonheur est rare, quoiqu' il ne soit pas sans exemple. Car il n' y a pas encore fort lontems, dit Pline, qu' on en trouva en Dalmatie de cette espèce sous l' empire de Néton, et en si grande quantité, qu' on en ramassoit jusqu' à cinquante livres par jour pour le moins.

Pour l' ordinaire, il faut creuser bien avant, et former des canaux souterrains, où l' on trouve du marbre et de petits cailloux envelopés de l' or même. On pousse ces canaux à droite et à gauche selon le cours de la veine d' or ; et à l' égard de la terre qui demeure suspendue par dessus, on la soutient par de bonnes poutres d' espace en espace. Quand on en a tiré la *mine*, c' est-à-dire la glébe ou pierre métallique dont se forme l' or, qu' on appelle communément *mineral*, on la casse, on la pile, on

la réduit en poudre, on la lave, puis on la fait passer par le feu. Ce qui sort le premier du fourneau, n' est encore nommé qu' argent : car il y en a toujours de mêlé avec l' or.

On appelle en latin *scoria* l' ecume qui résulte du fourneau. C' est comme l' ordure ou la crasse du métal, que le feu rejette ; ce qui n' est pas particulier à l' or, mais commun à toutes les matières métalliques.

Du reste, on ne jette point cette crasse : on la pile et on la calcine de nouveau, pour en extraire ce qui y est resté de bon. Le Creuset

p529

où se fait cette préparation, doit être d' une certaine terre blanche qui approche de l' argile. Il n' y en a guère d' autre qui puisse souffrir le feu, le soufflet, et l' ardeur même de la matière fondue.

Ce métal est bien précieux, mais coute des peines infinies. On emploioit au travail des mines les esclaves, et les criminels condamnés à mort. La soif de l' or a toujours éteint dans les hommes tout sentiment d' humanité. Diodore De Sicile marque que ces malheureux, chargés de chaînes, n' avoient aucun repos ni jour ni nuit ; qu' ils étoient traités avec la dernière dureté ; et que pour leur ôter toute espérance de pouvoir se sauver en corrompant leurs gardes, on choisissoit pour ce ministère des soldats qui parlassent une autre langue qu' eux, et avec qui par conséquent ils ne pussent avoir aucun commerce, ni former aucun complot.

3 or tiré des mines qui se rencontrent dans les montagnes.

il y a une autre méthode de trouver l' or, qui regarde proprement les lieux élevés et montagneux, tels qu' on en rencontre souvent en Espagne. Ce sont des montagnes sèches et stériles pour toute autre chose, qu' on force à rendre leur or, pour se dédommager en quelque sorte de leur stérilité à tout autre égard.

D' abord, on commence par faire de grands trous à droite et à gauche. On attaque ensuite la montagne même à l' aide des flambeaux ou des lampes. Car il ne faut plus parler de jour : la nuit y dure autant que le travail, et se prolonge l' espace de plusieurs mois. à peine a-t-on percé un peu avant, qu' il se forme dans la terre des crevasses qui l' éboulent, et qui accablent quelquefois les pauvres mineurs : ensorte, dit Plin, qu' il y a aujourd' hui beaucoup moins d' audace et de témérité à aller chercher les perles

p530

en orient au fond des eaux, qu' à fouiller l' or dans le sein de la terre, devenue par notre avarice plus dangereuse que la mer même.

Il faut donc dans ces mines-ci, comme dans les premières dont j' ai parlé, ménager d' espace en espace de bonnes voutes, qui soutiennent la montagne percée. Car on y trouve aussi de grandes masses de pierre, qu' il faut rompre à force de feu et de vinaigre. Mais comme la fumée et les vapeurs du feu étoufferoient bientôt les ouvriers, on est obligé le plus souvent, et surtout lorsqu' on est un peu avancé, de rompre à coups de pics et de pieux ces masses énormes, et d' en arracher peu-à-peu de gros quartiers, et de se les donner ensuite de main en main et d' épaule en épaule le long du boiau, jusqu' à ce qu' on en soit délivré. On passe à ce travail les jours et les nuits. Il n' y a que les derniers des ouvriers qui voient la lumière du jour : tous les autres travaillent à la lueur des lampes. Si le roc se trouve trop long ou trop épais, ils prennent à côté, et conduisent leur boiau en ligne courbe.

Quand l' ouvrage est achevé, et que ces conduits souterrains sont poussés assez loin, ils coupent par le bas les soutiens de ces voutes situés d' espace en espace. C' est le signal ordinaire de la ruine qui va s' en suivre, et dont s' aperçoit le premier celui qui fait sentinelle au-dessus de la montagne par l' affaissement de la voute qui commence à crouler : et celui-ci aussitôt, de la voix ou par le bruit de l' airain qu' il frape, avertit les travailleurs de se mettre en sûreté, et court le premier pour s' y mettre lui-même. La montagne, sappée ainsi de tous côtés, tombe sur elle-même, et se brise avec un fracas épouvantable. Les ouvriers victorieux jouissent alors paisiblement du spectacle de la nature bouleversée. Cependant l' or n' est pas encore trouvé, et quand ils ont commencé à percer la terre, ils ne savoient pas encore s' il y en avoit. L' espérance et l' avidité leur ont suffi pour entreprendre ces travaux, et pour affronter ces dangers.

Mais ce n' est là que le prélude d' un nouveau travail, encore plus grand et plus onéreux que le premier. Car il

p531

faut conduire l' eau des montagnes voisines et plus élevées par des détours d' un très long espace, pour la lâcher ensuite avec impétuosité sur les ruines qu' ils ont formées, et en enlever le métal précieux. Pour cela il faut pratiquer de nouveaux canaux,

tantôt plus ou moins élevés selon le terrain, et c' est ici où est le grand travail. Car il faut bien placer le niveau, et prendre ses hauteurs dans tous les endroits où doit passer le torrent jusqu' à la montagne inférieure qu' on a éboulée, afin que l' eau ait assez de force pour arracher l' or par tout où elle passe : ce qui les oblige à la faire venir du plus haut qu' ils peuvent. Et pour ce qui est des inégalités qui se présentent dans son cours, ils y subviennent par des canaux artificiels qui lui conservent sa pente, et qui l' empêchent de se dissiper. Si ce sont des rochers scabreux qui s' opposent au passage, il faut les tailler, les aplanir par la pointe, et y ménager des ornières pour les planches, qui doivent resserrer et continuer le canal. Aiant amassé leurs eaux des montagnes voisines les plus élevées d' où se doit faire le jet, ils y creusent de grands réservoirs, larges de deux cens piés en quarré, et de la profondeur de dix piés. Ils y laissent ordinairement cinq ouvertures de la largeur de trois ou quatre piés en quarré, pour y recevoir l' eau de divers endroits. Après quoi, la mare étant remplie, on leve la bonde, d' où se forme un torrent si violent et si impétueux, qu' il emporte tout, jusqu' à de grosses pierres même.

Autre manoeuvre dans la plaine, et au pié de la mine. Il faut y creuser de nouveaux fossés, qui forment divers lits au torrent de degré en degré, jusqu' à ce qu' il se décharge dans la mer. Mais, de peur que l' or ne leur échape, ils y pratiquent d' espace en espace de bonnes couches d' *ulex* , sorte d' arbrisseau qui revient assez à notre romarin, mais plus âpre, et par conséquent plus propre à retenir cette proie comme dans ses filets. Ajoutez qu' il faut encore de bonnes planches de chaque côté du fossé pour retenir l' eau dans son lit ; et lorsqu' il se rencontre des inégalités dangereuses, suspendre ces nouveaux canaux par des chevalets, jusqu' à ce qu' enfin le torrent se perde dans les sables

p532

de l' océan, au voisinage duquel sont communément les mines.

L' or qu' on tire de la sorte au pié des montagnes, n' a pas besoin d' être purifié par le feu : car il est d' abord ce qu' il doit être. On le trouve en masses de diverses grandeurs, comme on en trouve aussi dans les mines profondes, mais non pas si communément. Pour ce qui est de ces branches de romarin sauvage qu' on y a employées, on les ramasse soigneusement, on les fait sécher, puis on les brûle : ensuite de quoi

on en lave les cendres sur le gazon, où l' or tombe, et se recueille facilement.

Pline examine pourquoi l' or a été préféré aux autres métaux, et il en apporte plusieurs raisons.

C' est le seul de tous les métaux qui ne perd rien ou presque rien par le feu, pas même dans les buchers et dans les incendies, où les flammes font le plus de ravage. On prétend même qu' il n' en est que meilleur lorsqu' il y a passé plusieurs fois. C' est aussi le feu qui en fait l' épreuve : car, pour être bon, il faut qu' il en prenne la couleur. C' est celui que les ouvriers appellent *obryzum* , de l' or affiné. Ce qu' il y a d' admirable dans cette épreuve, c' est que les charbons les plus ardents n' y font rien : il faut un feu clair, un feu de paille pour le résoudre, et y mettre un peu de plomb pour l' affiner.

L' or ne perd que très peu par l' usage, et beaucoup moins qu' aucun autre métal, au lieu que l' argent, le cuivre, l' étain salissent les mains, et tracent des lignes noires sur quelque matière que ce soit ; ce qui est une preuve qu' ils souffrent du déchet, et que leur substance se détache plus aisément.

Il est le seul de tous les métaux qui ne contracte point de rouille, ni rien qui puisse en altérer la beauté, ni en diminuer le poids. C' est une chose bien digne de notre admiration, que de toutes les substances celle de l' or se conserve

p533

le mieux et en son entier sans rouille, sans crasse, dans l' eau, dans la terre, dans l' ordure, dans les sépulcres, et cela à travers tous les siècles. On voit des médailles frappées depuis plus de deux mille ans, qui paroissent comme sorties tout récemment des mains de l' ouvrier.

On remarque que l' or résiste aux impressions et aux morsures du sel et du vinaigre, qui résolvent et qui domtent toutes les autres matières.

Il n' y a point de métal qui s' étende mieux, ni qui se divise en un plus grand nombre de parcelles en différens sens. Une once d' or, par exemple, se partage en sept cens cinquante feuilles, et plus s' il le faut ; et chacune de ces feuilles a quatre doigts en carré de largeur. Ce que dit Pline ici est certainement bien admirable : mais nous verrons bientôt que nos ouvriers modernes ont poussé l' habileté en ce point, comme en beaucoup d' autres, infiniment plus loin que les anciens.

Enfin l' or se laisse filer et tisser comme l' on veut, de même que la laine. On peut même le travailler sans laine et sans soie, ou avec l' une et l' autre. Le

premier des tarquins triompha autrefois avec une tunique de drap d' or : et Agrippine, mere de Néron, lorsque l' empereur Claude son époux donna au peuple un combat naval, y parut habillée d' une longue robe, toute de fil d' or sans aucune autre matière.

Ce que l' on raporte de l' extrême petitesse et délicatesse de l' or et de l' argent réduits en fil paroîtroit incroyable, s' il n' étoit confirmé par une expérience journalière. Je ne ferai que copier ici ce qu' on en lit dans les mémoires de l' académie des sciences.

On sait, y est-il dit, qu' un fil d' or n' est qu' un fil d' argent doré. Il faut donc étendre par le moien de la filière un cylindre d' argent couvert de feuilles d' or ; et ce cylindre devient fil, et fil toujours doré, à quelque longueur qu' il puisse parvenir. On le prend ordinairement de quarante-cinq

p534

marcs, et il a quinze lignes de diamètre, et à peu près vingt-deux pouces de hauteur. Mr De Reaumur prouve que ce cylindre d' argent de 22 pouces vient par la filière à en avoir 13963240, ou 1163520 piés, c' est-à-dire qu' il est devenu 634692 fois plus long qu' il n' étoit, et qu' il a près de 97 lieues de longueur, en mettant deux mille toises à la lieue. Ce fil se file sur de la soie ; et avant que de l' y filer, on le rend plat de cylindre qu' il étoit : et en l' applatissant on l' allonge ordinairement encore de (...) au moins, de sorte que sa longueur de vingt-deux pouces se change en une de cent onze lieues. Mais on peut aller jusqu' à allonger ce fil de (...) par l' applatissage, au lieu de ne l' allonger que de (...), et par conséquent il aura six vingts lieues. Cela doit paroître une prodigieuse extension : et ce n' est encore rien.

Le cylindre d' argent de 45 marcs, et de 22 pouces de long, a pu n' être couvert que d' une once de feuilles d' or. Il est vrai que la dorure sera légère, mais elle sera toujours dorure ; et quand le cylindre passera par la filière, et acquerra la longueur de 120 lieues, l' or n' abandonnera jamais l' argent. On peut voir déjà par là combien l' once d' or qui enveloppoit le cylindre d' argent de 45 marcs, a dû devenir extrêmement mince pour suivre toujours l' argent pendant un chemin d' une pareille longueur. Mr Reaumur ajoute encore à cette considération, que l' on voit sensiblement que l' argent est une fois plus doré en certains endroits qu' en d' autres : et il trouve enfin par le calcul que dans ceux où il l' est le moins, il faut que l' épaisseur de l' or ne soit que

de (...) de ligne, petitesse si énorme, qu' elle échape autant à notre imagination, que celle des infiniment petits de la géométrie. Cependant elle est réelle, et produite par des instrumens mécaniques, qui ne peuvent être si fins qu' ils ne soient encore fort grossiers. Notre esprit se perd et s' éblouit dans la considération de tels objets : combien plus dans celle des infiniment petits de Dieu !

p535

electre.

il faut savoir, dit Pline que je copie dans toute la suite, qu' en toute sorte d' or il y a toujours de l' argent mêlé, plus ou moins : tantôt un dixième, tantôt un neuvième, ou un huitième. On ne compte qu' une seule mine dans la Gaule, où l' on tire de l' or qui ne contient qu' une trentième partie d' argent : et c' est ce qui en fait monter le prix au-dessus de tous les autres. On nomme cet or, *albicratense*, d' Albicrat. (c' est un ancien lieu de la Gaule près de Tarbes.) il y avoit plusieurs mines dans les Gaules, qui depuis ont été négligées ou épuisées. Strabon parle de quelques-unes, et entr' autres de celles de Tarbes, qui étoient, dit-il, *très fécondes en or*. car, sans pousser leurs canaux fort avant, ils trouvoient des pepins qui remplissoient le creux de la main, et qui n' avoient pas grand besoin de passer par le feu. Ils avoient aussi beaucoup de poudre d' or et comme des grains, qui ne demandoient presque point d' affinage. Pour l' or, continue Pline, où l' on trouve jusqu' à un cinquième d' argent, on lui donne le nom d' *electre*. (on pourroit l' appeller de l' *or blanc* , parce qu' il approche un peu de cette couleur, et qu' il est plus pâle.) il paroît que les peuples les plus anciens en faisoient grand cas. Homère, dans la description du palais de Ménélas, le dépeint tout brillant d' or, d' électre, d' argent, et d' ivoire. L' *electre* a ceci de particulier, qu' il brille beaucoup plus à la lumière des lampes que ni l' or ni l' argent.

lv mines d' argent.

il en est des mines d' argent, pour plusieurs choses, comme de celles d' or. On creuse la terre, et on fait de longs boiaux à droite et à gauche selon le cours de la veine. Ce n' est point la couleur du métal qui fait naître l' espérance des travailleurs : nul éclat, nulle étincelle dans ces mines, comme dans les autres. La terre qui renferme l' argent, est tantôt rousse, et tantôt cendrée : c' est aux

p536

ouvriers à la discerner par la pratique. Pour l' argent même, on ne sauroit l' affiner que par le feu, avec du plomb, ou avec la mine même de l' étain. On appelle cette mine *galena* , et on la trouve communément dans la veine des mines d' argent. Le feu ne fait autre chose que séparer ces matières, dont l' une se réduit en plomb ou en étain, et l' autre en argent : mais le dernier surnâge toujours, parce qu' il est plus léger, à peu près comme l' huile sur l' eau.

On trouvoit des mines d' argent dans presque toutes les provinces de l' empire romain. En effet on en tiroit d' Italie, près de Verceil ; de Sardaigne, où il y en avoit beaucoup ; des Gaules, en divers endroits ; de l' Angleterre même ; de l' Alsace, témoin Strasbourg, qui en a tiré son nom, *argentoratum*, et Colmar, *argentaria* ; de la Dalmatie et de la Pannonie, qui est maintenant la Hongrie ; et enfin de l' Espagne et du Portugal, où étoit le plus beau. Ce qu' il y a d' admirable dans les mines d' Espagne, c' est que les travaux qui y furent commencés par les ordres d' Annibal, y subsistent encore de nos jours, dit Pline, c' est-à-dire depuis plus de trois cens ans, et que les fossés y ont conservé les noms de ceux qui en firent la découverte, et qui étoient tous carthaginois. Une de ces mines entr' autres, encore aujourd' hui existante et nommée *bébullo* , celle-là même qui produisoit à Annibal jusqu' à trois cens livres d' argent par jour, a été poussée depuis jusqu' à quinze cens pas d' étendue, et même à travers la montagne, par les peuples accitaniens : lesquels, sans se reposer ni jour ni nuit, et se relevant seulement à la mesure chacun de leurs lampes, en ont fait écouler les eaux. Il y a aussi des veines d' argent qu' on découvre comme à fleur de terre. Du reste, les anciens connoissoient aisément quand ils

p537

étoient parvenus au bout de la veine ; c' est lorsqu' ils trouvoient de l' alun, après quoi ils ne cherchoient plus rien : quoique depuis peu (c' est toujours Pline qui parle) on ait trouvé, après l' alun, une veine blanche de cuivre, ce qui a servi de nouvel indice aux ouvriers, pour leur marquer la fin de la veine. La découverte des métaux dont nous avons parlé jusqu' ici, est une merveille qu' on ne se lasse point d' admirer. Il n' y avoit rien de plus caché dans la nature, que l' or et l' argent. Ils étoient ensevelis dans de profondes mines, mêlées de roches fort dures, et en apparence fort inutiles ; et les parties de ces précieux métaux étoient si confondues avec des corps

étrangers, si imperceptibles par ce mélange, si difficiles à séparer, qu' il ne paroissoit pas possible que l' industrie de l' homme pût les déterrer, les réunir, les purifier, les convertir à ses usages. L' homme cependant en est venu à bout ; et il a tellement perfectionné ses premières découvertes sur cette matière par ses réflexions, qu' on diroit que l' or et l' argent ont été formés en masse dès le commencement, et qu' ils ont été aussi visibles que les cailloux qui sont sur la surface de la terre. Mais l' homme, par lui-même, étoit-il capable de faire de si merveilleuses découvertes ? Cicéron dit en termes exprès, qu' en vain Dieu auroit formé dans le sein de la terre l' or, l' argent, l' airain, et le fer, s' il n' avoit enseigné aux hommes par quel moien ils pouvoient parvenir jusqu' aux veines qui cachent ces précieux métaux.

V produits des mines d' or et d' argent, une des principales sources de la richesse des anciens.
on conçoit aisément que les mines d' or et d' argent devoient produire un gros revenu aux particuliers et aux princes qui en possédoient, pour peu qu' ils fussent attentifs à les faire valoir.
Philippe, pere d' Alexandre Le Grand, avoit des mines

p538

d' or aux environs de Pydna ville de Macédoine, dont il tiroit tous les ans mille talens, c' est-à-dire trois millions. Il avoit aussi d' autres mines d' or ou d' argent dans la Thessalie et dans la Thrace. Et il paroît que ces mines subsistoient encore à la fin du royaume de Macédoine : car les romains, aiant vaincu Persée, en ôtèrent l' usage et l' exercice aux macédoniens.

Les athéniens avoient des mines d' argent et dans l' Attique à Laurium, et surtout dans la Thrace, dont ils tiroient un grand profit. Xénophon nomme plusieurs citoyens qui s' y enrichissoient. Hipponicus avoit six cens esclaves : Nicias, qui périt en Sicile, en avoit mille. Les fermiers qui avoient loué leurs mines, rendoient tous frais faits au premier chaque jour cinquante francs, sur le pié d' une obole par jour pour chaque esclave ; et autant à proportion au second : ce qui faisoit un revenu considérable. Xénophon, dans le traité où il propose différens moiens d' augmenter les revenus d' Athènes, donne pour cela d' excellens avis aux athéniens, et les exhorte surtout à mettre en honneur le commerce, à encourager et à soutenir ceux qui s' y appliquent soit citoyens soit étrangers, à faire des avances pour eux en

prenant des suretés, à leur fournir des galères pour le transport des marchandises, et à se bien persuader qu' en cette matière la richesse des particuliers fait l' opulence et la force de l' etat. Il insiste beaucoup sur ce qui regarde les mines, et desire que la republique en fasse valoir en son nom et à son profit, sans craindre que par là elle fasse tort aux particuliers ; parce qu' il y a de quoi enrichir les uns et les autres, et que ce ne seront pas les mines qui manqueront aux ouvriers, mais les ouvriers qui manqueront aux mines.

Mais ce qui provenoit des mines de l' Attique et de la Thrace n' est rien, en comparaison de ce qu' on tiroit de celles d' Espagne. C' étoient les tyriens qui d' abord en profitèrent, les habitans du pays n' en connoissant pas le

p539

prix. Les carthaginois leur succédèrent, et dès qu' ils eurent mis le pié dans l' Espagne, ils sentirent bien que les mines seroient pour eux une source inépuisable de richesses. Pline nous a marqué qu' une seule fournissoit à Annibal chaque jour trois cens livres pesant d' argent, ce qui monte à douze mille six cens livres, en comptant quatre-vingts quatre deniers pour une livre, comme le même Pline l' observe ailleurs. Polybe, cité par Strabon, dit que de son tems il y avoit quarante mille hommes occupés aux mines qui étoient dans le voisinage de Carthagéne, et qu' ils fournissoient chaque jour au peuple romain vingt-cinq mille dragmes, c' est-à-dire douze mille cinq cens livres.

L' histoire fait mention de particuliers qui avoient des revenus immenses, et qu' on a peine à croire. Varron parle d' un ptolémée, simple particulier, qui du temps de Pompée commandoit en Syrie, qui entretenoit à ses frais huit mille cavaliers, et avoit d' ordinaire mille conviés à sa table, et pour chacun une coupe d' or, qu' on renouvelloit même à chaque service. Ce n' est encore rien, en comparaison de Pythius de Bithynie, qui fit présent au roi Darius de ce *platane* et de cette *vigne* si vantés dans l' histoire, l' un et l' autre d' or massif : qui traita un jour splendidement toute l' armée de Xerxès, forte de dix-sept cens mille hommes, en offrant à ce prince cinq mois de paie pour tout ce monde, avec toutes les provisions nécessaires pendant ce tems-là. De quelle source pouvoient venir de si énormes trésors, sinon principalement des mines d' or et d' argent que ces particuliers possédoient ?

On est surpris quand on lit dans Plutarque tout ce

qui fut transporté à Rome pour le triomphe de Paul Emile, pour celui de Luculle, et pour d' autres pareils.

Mais tout cela disparoit, quand on songe aux millions innombrables d' or et d' argent amassés par David et par Salomon, et employés pour la construction et pour l' ornement du temple de Jérusalem. Ces richesses immenses, dont le dénombrement effraie, étoient en partie le fruit du commerce que David avoit établi en Arabie, en Perse, et dans l' Indostan, à la faveur de deux ports qu' il

p540

avoit fait bâtir en Idumée sur l' extrémité de la Mer Rouge, et que Salomon augmenta encore considérablement, puisque dans un seul voiage sa flote lui raporta quatre cens cinquante talens d' or, qui font plus de cent trente-cinq millions. La Judée n' étoit qu' un petit pays : et cependant le revenu annuel, du tems de Salomon, sans compter beaucoup d' autres sommes, y montoit à six cens soixante et six talens d' or, ce qui fait près de deux cens millions. Il faloit que dès ce tems-là, pour fournir une quantité d' or si incroyable, on eût creusé bien des mines : et celles du Pérou et du Mexique n' étoient point encore découvertes.

Vi des monnoies et des médailles.

quoique le commerce se soit fait d' abord par l' échange des denrées, comme cela paroît dans Homère, l' expérience fit bientôt sentir l' incommodité de ces échanges par la nature de plusieurs marchandises, qui ne pouvoient ni se partager ni se couper sans perdre beaucoup de leur prix ; ce qui obligea peu à peu les négocians à en venir aux métaux, qui ne diminuoient ni de bonté ni d' intégrité par le partage. Ainsi du tems d' Abraham, et avant lui sans doute, on introduisit l' or et l' argent dans le commerce, et aussi peut-être le cuivre pour les moindres denrées. Comme il s' y introduisit des fraudes pour le poids et pour la qualité de la matière, la police et l' autorité publique intervint pour établir la sureté du commerce, et imprima à ces métaux des marques pour les distinguer et les autoriser. De là sont venues les premières empreintes des monnoies, les noms des monétaires, l' effigie des princes, les années des consulats, et d' autres marques pareilles.

Les grecs mettoient sur leurs monnoies des hiéroglyphes énigmatiques, qui étoient particuliers à chaque province. Ceux de Delphes y représentoient un dauphin ; c' étoient comme des armes parlantes : les athéniens, l' oiseau de leur minerve, une chouette,

signe de la vigilance, même pendant la nuit : les béotiens, un Bacchus avec une grappe de raisin et une grande coupe, pour marquer

p541

l'abondance et les délices de leur terroir : les macédoniens, un bouclier, pour désigner la force et la bravoure de leur milice : les rhodiens, la tête du soleil, auquel ils avoient dédié leur fameux colosse. Enfin chaque magistrat prenoit plaisir d'exprimer dans sa monnoie la gloire de sa province, ou les avantages de sa ville.

La falsification des monnoies a toujours eu lieu dans tous les états, et dans tous les tems. Au premier paiement que firent les carthaginois de la somme à laquelle les romains les avoient condamnés à la fin de la seconde guerre punique, il se trouva que l'argent que leurs ambassadeurs apportèrent n'étoit pas de bon aloi, et l'on reconnut, en le faisant fondre, qu'il y avoit dans cet argent un quatrième de mélange. Ils furent obligés, pour remplacer ce déchet, d'emprunter de l'argent à Rome. Le triumvir Antoine, dans le tems de ses plus grands besoins, fit mêler le fer avec l'argent dans les deniers qu'il fit frapper. Cette falsification se faisoit d'ordinaire ou par le mélange du cuivre, ou par la soustraction plus ou moins forte de son légitime poids. Il devoit être, comme le remarque Plin, de quatre-vingts seize ou de cent deniers pour la livre en or et en argent. Marius Gratidianus, parent du célèbre Marius, supprima à Rome, pendant sa préture, plusieurs desordres au sujet de la monnoie par de sages réglemens. Le peuple, toujours sensible à ces sortes de réformes, pour en témoigner sa reconnaissance, lui érigea des statues de quartier en quartier par toute la ville. C'est ce Marius, à qui Sylla, pour se venger des cruautés exercées par son frere, fit couper les mains, casser les jambes, et crever les yeux, par le ministère de Catilina.

p542

On avoit heureusement remédié à l'incommodité des échanges par la monnoie d'or et d'argent, devenue le prix commun de toutes les marchandises, dont par là on épargnoit le transport pénible, et souvent inutile. Mais il manquoit encore à l'ancien commerce une grande facilité, qu'on a depuis sagement imaginée : je veux

dire la manière de remettre de l' argent d' un lieu à un autre par une lettre qui en indique le paiement. Il est difficile de démêler bien certainement la différence qu' il y a entre les monnoies et les médailles : les avis sur cette matière sont fort partagés. Ce qui paroît de plus vraisemblable, c' est que l' on doit appeller monnoie la pièce de métal, qui d' un côté porte la tête du prince régnant, ou de quelque divinité, et dont le revers est toujours le même : parce que la monnoie étant faite pour avoir cours, il faut que le peuple puisse aisément la connoître, afin d' en savoir la valeur. Ainsi la tête de Janus avec une proue de galère au revers, étoit la première monnoie de Rome. Servius Tullius y mit, au lieu d' une proue, une brebi ou un beuf, d' où vient le nom de *pecunia* , à cause que ces sortes d' animaux étoient du genre de ceux qu' on appelloit *pecus* . On y mit ensuite, à la place de Janus, une femme armée, avec l' inscription roma, et au revers un char tiré à deux, ou à quatre chevaux, ce qui fit des pièces de monnoie appellées *bigati*, *quadrigati* . On mit aussi des victoires, *victoriati*. toutes ces pièces différentes sont reconnues pour monnoies, de même que celles qui portent certaines marques, comme un x, c' est-à-dire *denarius* ; une l, *libra* ; une s, *semis*. ces diverses marques font connoître le poids ou la valeur de la pièce. Les médailles sont les pièces qui pour l' ordinaire marquent au revers quelque événement considérable. Les parties d' une médaille sont ses deux côtés : dont l' un s' appelle la face ou la tête, et l' autre le revers. De chaque côté il y a le champ, qui est le milieu de la médaille ; le tour, ou le bord ; et l' exergue, qui est la partie qui se trouve au bas du sol sur lequel sont posées les figures que la médaille représente. Sur ces deux faces on distingue

p543

le type, et l' inscription ou légende. Le type, sont les figures représentées : l' inscription ou légende, c' est l' écriture qu' on y lit, et principalement celle qui est sur le tour de la médaille. Pour avoir quelque idée de la science des médailles, il faudroit savoir, quelle est leur origine, leur usage ; comment on les divise en antiques et modernes, en grecques et en romaines ; ce que l' on entend par médailles du haut ou du bas empire, du grand ou du petit bronze ; ce que c' est qu' une suite dans le langage des antiquaires. Mais ce n' est pas ici le lieu d' expliquer toutes ces choses. Le livre de la science des médailles du P Joubert jésuite,

contient ce que l' on en doit savoir, quand on ne veut pas approfondir cette matière.

Je me contente d' avertir les jeunes gens qui voudront étudier à fond l' histoire, que la connoissance des médailles est absolument nécessaire pour cette étude. Car l' histoire ne s' apprend pas seulement dans les livres, qui ne disent pas toujours tout, ni toujours la vérité. Il faut donc recourir aux pièces qui la justifient, et ausquelles la malice et l' ignorance n' ont pu donner atteinte : et tels sont les monumens que l' on appelle médailles. On y apprend mille choses également importantes et curieuses, que l' on ne trouve point ailleurs. Le pieux et savant auteur des mémoires sur l' histoire des empereurs, nous y donne une preuve et un modèle de l' usage que l' on peut faire de la science des médailles.

Il en faut dire autant des pierres gravées, qui ont cet avantage sur les médailles, qu' étant d' une substance plus dure, et représentant en creux les figures qu' elles portent, elles les conservent toujours dans toute leur perfection : au lieu que les médailles sont plus sujettes à se corrompre, tant par le frottement, que par la corrosion des liqueurs salines, à quoi elles sont toujours exposées. Mais en récompense, celles-ci se trouvant en grand nombre chacune dans leur espèce, sont d' un bien plus grand usage pour les savans.

L' académie roiale des inscriptions et des belles-lettres, établie et renouvelée si avantageusement

p544

sous le régime précédent, et qui embrasse dans son objet toute l' érudition antique et moderne, ne contribuera pas peu à conserver parmi nous, non seulement le bon goût des inscriptions et des médailles qui consiste dans une noble simplicité, mais en général le bon goût de tous les ouvrages d' esprit, qui se puise principalement dans les auteurs anciens, dont cette académie fait une étude particulière. Je n' oserois marquer ici tout ce que je pense d' une compagnie où je suis agrégé, et dont je fais partie. On me fit l' honneur de m' y appeller dans le tems de son renouvellement, sans que j' eusse brigué une place si honorable, et même sans que j' en sùsse rien : entrée, ce me semble, véritablement digne des compagnies savantes. Je souhaiterois l' avoir mieux méritée, et y avoir mieux rempli que je n' ai fait les fonctions d' académicien.

Vii perles.

la perle est une substance dure, blanche, et claire,

qui se forme au-dedans de certaine espèce d' huitres. Le poisson testacé où se trouvent les perles, est trois ou quatre fois plus grand que les huitres ordinaires. On le nomme communément *perle* , ou *mere-perle* .

Chaque mere-perle en produit ordinairement dix ou douze. Cependant un auteur qui a traité de leur production, prétend en avoir vû dans une huitre jusqu' à cent cinquante, mais dans divers degrés de perfection. La plus parfaite se pousse toujours la première : les autres restent sous l' huitre au fond de l' écaille.

La pêche des perles, chez les anciens, se faisoit principalement dans la mer des Indes. Elle s' y fait encore, aussi bien que dans les mers de l' Amérique, et en quelques endroits de l' Europe. Des plongeurs, auxquels on lie sous les bras une corde dont l' extrémité reste attachée à la barque, descendent dans la mer à plusieurs reprises, et après avoir arraché du rocher les huitres, et les avoir jettées dans un panier, remontent avec une grande promptitude.

p545

Cette pêche se fait dans une certaine saison de l' année. On met ordinairement les huitres dans du sable, où elles se corrompent par la chaleur extraordinaire du soleil ; et en s' ouvrant d' elles-mêmes, elles font paroître leurs perles, qu' il suffit, après cela, de nettoier et de sécher.

Les autres pierres précieuses sont toutes brutes quand on les tire de leurs rochers, et elles n' ont leur lustre que de l' industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher : il faut que l' art les acheve en les polissant. Mais pour les perles elles naissent avec cette eau nette et éclatante qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abymes de la mer, et la nature y met la dernière main, avant qu' on les arrache de leurs nacles.

La perfection des perles, selon Pline, est lorsqu' elles sont d' une blancheur éclatante, grosses, rondes, polies, et d' un grand poids : qualités qui se trouvent rarement réunies.

C' est une vision de croire que les perles naissent de la rosée ; qu' elles sont molles dans la mer, et ne se durcissent que quand elles sentent l' air ; qu' elles s' amaigrissent et avortent quand il tonne, comme dit Pline, et beaucoup d' autres auteurs après lui.

On vante beaucoup de certaines choses, uniquement parce qu' elles sont rares, et dont le principal mérite consiste dans le péril où l' on s' expose pour les avoir. Les hommes sont dignes d' estimer si peu

leur vie, et de la juger moins précieuse que des coquilles cachées dans le fond de la mer. S' il étoit nécessaire, pour acquérir la sagesse, d' essuier toutes les peines qu' on se donne pour trouver quelque perle d' une grosseur et d' une beauté non commune, (et il en faut dire autant de l' or, de l' argent, et des pierreries) il ne faudroit pas balancer un moment à exposer sa vie, et plusieurs fois, pour un tel trésor. La sagesse est

p546

le plus grand des biens, une perle est de tous les biens le plus frivole : cependant les hommes ne font rien pour la sagesse, et ils tentent tout pour une perle.

Viii la pourpre.

les etofes teintes en pourpre faisoient une des parties les plus considérables du commerce ancien, surtout de celui de Tyr, dont l' industrie et l' extrême habileté avoit porté cette précieuse teinture au plus haut degré de perfection où elle pût être conduite. La pourpre le disputoit de prix avec l' or même quelque rare qu' il fût dans ces tems reculés, et faisoit la marque distinctive des plus grandes dignités de l' univers, étant réservée principalement pour les princes, les rois, les sénateurs, les consuls, les dictateurs, les empereurs, et pour ceux à qui Rome accordoit l' honneur du triomphe.

La pourpre est une couleur rouge tirant sur le violet, qui vient d' un poisson de mer enfermé dans un coquillage, que l' on nommoit aussi pourpre. Malgré divers traités faits par les modernes sur cette couleur si vantée chez les anciens, on est peu instruit de la nature de la liqueur qui la fournissoit.

Aristote et Plin ont laissé bien des choses remarquables sur cette matière, mais plus propres à exciter la curiosité, qu' à la satisfaire pleinement.

Le dernier, qui a parlé le plus au long de la préparation de la pourpre, a renfermé tout ce qu' il nous en a dit en quelques lignes. C' en étoit peut-être assez pour retracer dans ce tems-là l' idée d' une pratique connue : mais c' en étoit trop peu pour nous en éclaircir suffisamment dans le nôtre, où l' on a cessé d' en faire usage depuis plusieurs siècles.

Plin range toutes les espèces de coquillages qui donnent la teinture pourpre, sous deux genres : dont le premier comprend les petites espèces de *buccinum* , ainsi appelé

parce que la coquille de ce poisson a quelque ressemblance avec un cors de chasse ; et le second comprend les coquillages qui portent le nom de pourpre comme la teinture qu' ils fournissent. On croit que ce dernier genre s' appelloit aussi *murex* .

Quelques auteurs prétendent que ce fut le hazard seul qui fit connoître aux tyriens la teinture dont il s' agit ici. Un chien affamé aiant brisé avec ses dents un de ces coquillages sur le bord de la mer, et dévoré un de ces poissons, en eut tout le tour de la gueule teint d' une si belle couleur, qu' elle donna de l' admiration à ceux qui la virent, et fit naître l' envie de s' en servir.

La pourpre de Gétulie en Afrique, et celle de la Laconie en Europe, étoient fort estimées : mais la tyrienne en Asie l' emportoit sur toutes les autres, celle principalement qui étoit mise deux fois à la teinture, et que l' on appelloit pour cette raison *dibapha* . La livre s' en vendoit à Rome mille deniers, c' est-à-dire cinq cens francs.

Le *buccinum* et le *murex* ne diffèrent presque que par la grosseur du coquillage, par la manière de les prendre, et par celle de les préparer. Le *murex* se pêche pour l' ordinaire en pleine mer, au lieu que le *buccinum* se prend sur des pierres et des rochers où il s' attache. Je ne parlerai ici que du *buccinum* , et je copierai une légère partie de ce que j' en trouve dans la savante dissertation de Mr De Reaumur.

Les *buccinum* ne pouvoient être dépouillés de leur liqueur, sans qu' on y employât un tems très considérable. Il falloit d' abord casser la dure coquille dont ils sont revêtus. Cette coquille cassée à quelque distance de son ouverture, ou de la tête du *buccinum* , on enlevoit les morceaux cassés. C' est alors que l' on apercevoit une petite veine, pour me servir de l' expression des anciens ; ou, pour parler plus juste, un petit réservoir plein de la liqueur propre à teindre en pourpre. La couleur de la liqueur

renfermée dans ce petit réservoir, le fait aisément distinguer : elle est très différente de celle des chairs de l' animal. Aristote et Pline disent qu' elle est blanche : aussi est-elle d' une couleur qui tire sur le blanc, ou d' un blanc jaunâtre. Le petit réservoir dans lequel elle est contenue, n' est pas

d' égale grandeur dans tous les *buccinum* : il a pourtant communément une ligne de large ou environ, et deux ou trois lignes de long... c' étoit ce petit réservoir que les anciens étoient obligés d' enlever au *buccinum* , pour avoir la liqueur qu' il renferme. Ils étoient contraints de le couper séparément à chaque poisson, ce qui étoit un fort long ouvrage, du moins par rapport à ce qu' on en retiroit : car il n' y a pas la valeur d' une bonne goutte de liqueur contenue dans chaque réservoir. De là il est peu surprenant que la belle pourpre fût à un si haut prix parmi eux. Aristote et Pline disent, à la vérité, que l' on ne se donne pas la peine d' enlever séparément ces petits vaisseaux aux plus petits coquillages de cette espèce : qu' on les piloit simplement dans des mortiers, ce qui étoit un moien d' expédier beaucoup d' ouvrage en peu de tems. Il semble même que Vitruve donne cette préparation comme générale. Il est néanmoins peu aisé de concevoir qu' on pût avoir une belle couleur pourpre par ce moien. La matière des excréments de l' animal devoit altérer très considérablement la couleur pourpre, lorsqu' on les faisoit chauffer ensemble après les avoir mêlés dans de l' eau. Car cette matière est elle-même colorée d' un brun verdâtre, couleur qu' elle communiquoit apparemment à l' eau, et qui devoit fort changer la couleur pourpre, parce que la quantité de cette matière est incomparablement plus grande que celle de la liqueur. On n' en étoit pas quitte, dans la préparation de la pourpre, pour la peine que l' on avoit eue à enlever un petit réservoir de liqueur à chaque *buccinum* . On jettoit ensuite tous ces petits réservoirs dans une grande quantité d' eau, qu' on mettoit pendant dix jours sur un feu modéré. Si on laissoit pendant un tems si long sur le feu tout ce mélange, ce n' est pas qu' il fût nécessaire pour donner la

p549

couleur pourpre à la liqueur : elle la prendroit beaucoup plus vite, comme je m' en suis assuré, dit Mr De Reaumur, par un grand nombre d' expériences. Mais il falloit en séparer les chairs, ou le petit vaisseau lui-même dans lequel la liqueur étoit contenue : ce qu' on ne pouvoit faire, sans perdre beaucoup de la liqueur, qu' en faisant dissoudre ces chairs dans l' eau chaude, au dessus de laquelle elles montoient ensuite en écume, qu' on avoit grand soin d' ôter. Voilà une des manières dont se faisoit anciennement la teinture en pourpre, qui n' a point été, comme on le

croit, absolument perdue, ou du moins qui a été retrouvée il y a environ cinquante ans par la société royale d' Angleterre. Un des coquillages qui la fournit, et qui est une espèce de *buccinum* , est commun sur les côtes de ce pays-là. Les observations d' un anglois sur cette nouvelle découverte, furent imprimées dans les journaux de France en 1686.

Un autre *buccinum* , qui donne aussi la teinture de pourpre, et qui apparemment est un de ceux que Pline a décrits comme aiant cet usage, se trouve sur les côtes du Poitou. Les plus grandes coquilles de cette espèce ont douze à treize lignes de long, et sept à huit de diamètre dans l' endroit où elles sont le plus grosses. Ce sont des coquilles d' une seule pièce, tournées en spirale comme celles de nos limaçons de jardin, mais en spirales un peu plus alongées.

Dans le journal des sçavans de 1686, on a décrit les changemens de couleurs singuliers qui arrivent à la liqueur des *buccinum* . Si, au lieu de détacher le vaisseau qui la contient, comme les anciens le pratiquoient pour faire leur teinture pourpre, on ouvre seulement ce vaisseau, et qu' en le ratissant on lui enleve sa liqueur, les linges, ou les autres étofes soit de soie soit de laine, qui seront imbibés de cette liqueur, ne feront voir d' abord qu' une couleur jaunâtre. Mais ces mêmes linges exposés à une chaleur du soleil médiocre, telle qu' elle est le matin dans l' été, prennent en peu d' heures des couleurs bien différentes. Ce jaune commence d' abord à paroître un peu plus verdâtre : puis il devient couleur de citron. à cette couleur de citron

p550

succède un verd plus gai. Ce même verd se change dans un verd foncé, qui se termine à une couleur violette : après laquelle enfin on voit un fort beau pourpre. Ainsi ces linges arrivent de leur première couleur jaunâtre à une belle couleur de pourpre, en passant par tous les différens degrés de verd. Je passe beaucoup d' observations très curieuses de Mr De Reaumur sur ces changemens, mais qui ne sont point de mon sujet.

Il doit paroître surprenant qu' Aristote et Pline, nous aiant parlé de la teinture de pourpre, et des coquillages qui la donnent en différens endroits, ne nous aient pas dit un mot de ces changemens de couleurs si dignes de remarque, par lesquels passe la liqueur avant que d' arriver à la pourpre. Peutêtre que n' aiant pas assez examiné ces coquillages par eux-mêmes, et n' en étant instruits que par des

mémoires peu exacts, ils n' auront rien dit d' un changement qui n' arrivoit point dans la préparation ordinaire de la pourpre : car, dans ce cas, la liqueur étant mêlée dans les chaudières avec une grande quantité d' eau, elle passoit tout d' un coup au rouge.

Mr De Reaumur, dans le voiage qu' il fit sur les côtes du Poitou l' année 1710, en considérant au bord de la côte les coquillages appellés *buccinum* , que la mer avoit laissés à découvert pendant son reflux, trouva une nouvelle teinture de pourpre qu' il ne cherchoit point, et qui, selon toutes les apparences, a été inconnue aux anciens, quoique de même espèce que la leur. Il remarqua que les *buccinum* s' assembloient ordinairement autour de certaines pierres, ou sous certaines arcades de sable en si grande quantité, qu' on pouvoit les y ramasser à pleines mains, au lieu qu' ils étoient dispersés çà et là par tout ailleurs. Il remarqua en même tems que ces pierres, ou ces arcades de sable, étoient couvertes de certains grains, dont la figure avoit quelque air d' une petite boule allongée. La longueur de ces grains étoit d' un peu plus de trois lignes, et leur grosseur d' un peu plus d' une ligne. Ils lui parurent contenir une liqueur d' un blanc tirant sur le jaune. Il en exprima le suc sur les manchettes de sa chemise, qui n' en devinrent qu' un peu plus sales ; il n' y vit d' autre couleur

p551

qu' un petit oeil jaunâtre, qu' il déméloit à peine dans certains endroits. Divers objets qui attiroient son attention, lui firent oublier ce qu' il venoit de faire. Il n' y pensoit plus du tout, lorsque jettant par hazard les yeux sur les mêmes manchettes un demi quart d' heure après, il fut frappé d' une agréable surprise, et vit une fort belle couleur pourpre sur les endroits où les grains avoient été écrasés. Cette rencontre fortuite donna lieu à plusieurs expériences, dont le récit fait un plaisir merveilleux, et montre quel trésor c' est dans un royaume que des hommes d' un certain génie, nés avec un goût et des dispositions naturelles pour faire d' heureuses découvertes dans les opérations de la nature.

Mr De Reaumur remarque qu' on tireroit la liqueur de ces grains, qu' il appelle *des oeufs de pourpre* , d' une manière infiniment plus commode que celle dont les anciens se servoient pour ôter la liqueur des *buccinum* . Car il n' y auroit d' autre façon à faire, après avoir ramassé de ces oeufs, et les avoir lavés dans l' eau de la mer pour leur ôter, autant qu' il

seroit possible, les ordures qui pourroient altérer par leur mélange la couleur pourpre ; il n' y auroit, dis-je, qu' à mettre ces oeufs dans des linges. On exprimeroit alors leur liqueur en tournant les deux bouts de ces linges en sens contraires, à peu près comme on exprime le suc des groseilles, lorsqu' on en veut faire de la gelée. Et même, pour abrégé davantage, on pourroit employer de petits pressoirs, qui dans un moment feroient sortir toute la liqueur. On a vû auparavant combien il falloit de tems et de soins pour tirer la liqueur des *buccinum* .

Le *coccus ou coccum* , fournissoit aux anciens la belle couleur et la belle teinture, que nous nommons *ecarlate* , qui le disputoit en quelque sorte à la pourpre pour la beauté et l' éclat. Quintilien les joint ensemble, en se plaignant des peres et meres de son tems, qui, dès le berceau, revétoient leurs enfans d' écarlate et de pourpre, et leur inspiroient déjà le goût du luxe et de la magnificence.

p552

L' écarlate, selon Pline, fournissoit à l' homme une parure plus éclatante que la pourpre, et en même tems plus innocente, parce qu' il ne falloit point exposer sa vie pour la recueillir.

On croit ordinairement que l' écarlate est la graine d' un arbre, qui est une espèce de chêne verd. On a reconnu que c' étoit une petite excressence ronde, rouge, et de la grosseur d' un petit pois, qui croît sur les feuilles d' un petit arbrisseau, qui est une espèce d' yeuse, et qu' on appelle *ilex aculeata cocci glandifera* . Cette excressence est causée par la piqure d' un insecte qui y dépose des oeufs. Les arabes nomment ce grain *kermès* ; les latins *coccus* , et *vermiculus* , d' où nous est venu le mot de *vermillon*, et *cusculium ou quisquillum* . On en recueille une grande quantité dans la Provence et dans le Languedoc. La rivière des gobelins a une eau propre pour les teintures en écarlate.

Il y a de deux espèces d' écarlate. L' écarlate de France ou des Gobelins, qui se fait avec la graine dont je viens de parler ; et l' écarlate de Hollande, qui se fait avec la cochenille. C' est une drogue qui vient des Indes Orientales. Les auteurs ne sont pas d' accord entr' eux sur la nature de la cochenille. Les uns croient que c' est une espèce de ver ; et les autres, que c' est simplement la graine d' un arbre. On se sert rarement de la première graine, depuis qu' on a découvert la cochenille, qui donne une écarlate plus vive et plus éclatante que celle que donne le *kermès* , qui est plus foncée, et qui

approche plus de la pourpre romaine. Elle a pourtant un avantage sur celle de la cochenille, qu' elle ne change point de couleur quand il y tombe de l' eau par dessus, comme il arrive à l' autre, qui devient noirâtre à l' instant.

p553

Ix etofes de soie.

la soie, comme l' observe Mr Mahudel dans la dissertation qu' il nous a donnée sur cette matière, dont je ferai ici grand usage ; la soie, dis-je, est une de ces choses dont on s' est servi, pendant plusieurs siècles, presque dans toute l' Asie, en Afrique, et en beaucoup d' endroits de l' Europe, sans que l' on connût ce que c' étoit : soit parce que les peuples chez qui elle se trouvoit, donnoient peu d' accès chez eux aux étrangers ; soit que jaloux d' un avantage qui leur étoit particulier, ils appréhendoient de se le voir ravir par d' autres. C' est sans doute de la difficulté qu' il y avoit de s' instruire de l' origine de ce fil précieux, que sont nées tant d' opinions singulières des plus anciens auteurs. à juger de la description qu' Hérodote fait d' une laine plus belle et plus fine que l' ordinaire, et qu' il dit être le fruit d' un arbre des Indes, (pays le plus reculé que les orientaux connussent de son tems du côté du levant) il paroît que c' étoit la première idée qu' ils aient eue de la soie. Il n' étoit pas extraordinaire que des gens envoyés dans ce pays-là pour le reconnoître, ne voiant qu' en passant les cocons des vers à soie dont ces arbres étoient chargés, sous un climat où ces insectes éclosent sur leurs feuilles, s' y nourrissent, et montent naturellement sur leurs branches, prissent ces cocons pour des pelotons de laine.

Il y a apparence que ce n' a été que sur la relation de ces gens peu fidèles, que Théophraste regardoit ce genre d' arbres comme existant ; et qu' il les rangeoit dans une classe particulière qu' il a formée d' arbres portant de la laine. Il y a tout lieu de croire que c' étoit aussi le sentiment de Virgile : (...).

Aristote, quoique le plus ancien des naturalistes, est celui qui a donné la description d' un insecte le plus approchant du ver à soie. C' est en parlant des différentes espèces

p554

de chenilles, qu' il en décrit une qui vient d' un vers cornu, et à laquelle il ne donne le nom de (...) que lorsqu' elle s' est renfermée dans une coque, d' où il dit qu' elle sort en papillon ; changemens, qui, selon lui, s' accomplissent en six mois.

Environ quatre cens ans après Aristote, Pline, auquel l' histoire des animaux écrite par ce philosophe étoit très connue, a répété dans la sienne le même fait à la lettre. Il y range aussi sous le nom de *bombyx* , non seulement cette espèce de ver qu' on a prétendu qui produisoit la soie de Cos, mais encore diverses autres chenilles qui naissent dans cette île, et qu' il suppose y former des cocons, dont, à ce qu' il dit, les femmes du pays filoient la soie, et en faisoient des étofes d' une grande légéreté, et d' une grande beauté.

Pausanias, qui a écrit quelques années après Pline, est le premier qui nous apprend que ce ver est indien, et que les grecs l' appelloient (...), d' où est dérivé le nom de *seres* , habitans des Indes, chez lesquels on s' est convaincu depuis que cet insecte naissoit.

Ce ver qui produit la soie est un insecte moins merveilleux encore par la matière précieuse qu' il fournit pour diverses étofes, que par les différentes formes qu' il prend, soit avant, soit après s' être envelopé dans la riche coque qu' il se file lui-même. De graine ou semence qu' il est d' abord, il devient un ver assez gros, d' un blanc tirant sur le jaune.

Devenu ver il s' enferme dans sa coque, où il prend la forme d' une espèce de fève grisâtre, à qui il semble qu' il ne reste ni mouvement, ni vie. Il ressuscite ensuite pour devenir papillon, après s' être fait une ouverture pour sortir de son tombeau de soie. Et enfin mourant véritablement, il se prépare par la graine ou semence qu' il jette une nouvelle vie, que le beaux et la chaleur de l' été lui doivent aider à reprendre. On peut voir dans le premier tome du spectacle de la nature une description plus étendue et plus exacte de ces divers changemens.

C' est de cette coque où le ver s' étoit enfermé, qu' on nomme *coquon ou couquon* , qu' on tire les différentes qualités des soies qui servent également au luxe et à la magnificence

p555

des riches, et à la subsistance des pauvres qui les filent, les deivent, ou les mettent en oeuvre. On trouve ordinairement dans chaque coquon plus de neuf cens piés de fil : et ce fil est double et collé l' un

sur l' autre dans toute sa longueur ; ce qui revient par conséquent à près de deux mille piés de fil. Quelle merveille, qu' on puisse d' une matière si fine, si déliée, et qui échape presque à l' oeil, composer des étofes aussi fermes et aussi durables que le sont celles de soie ! Mais quel éclat, quelle beauté, quelle délicatesse dans ces étofes ! Il n' est pas étonnant qu' elles aient fait une partie considérable du commerce ancien, et que comme elles étoient alors fort rares, elles aient été d' un grand prix. Vopisque assure que l' empereur Aurélien refusa, par cette raison, à l' impératrice sa femme un habit de soie, qu' elle lui demandoit avec empressement ; et qu' il lui dit : *aux dieux ne plaise que j' achette du fil au poids de l' or* ; car le prix d' une livre de soie étoit pour lors une livre d' or.

Ce n' est que bien tard que l' usage des vers à soie a été connu et est devenu commun dans l' Europe. L' historien Procope en place l' époque vers le milieu du Ve siècle, sous l' empereur Justinien. Il donne l' honneur de cette découverte à deux moines, qui étant nouvellement arrivés des Indes à Constantinople, entendirent parler de l' embarras dans lequel étoit Justinien, pour ôter aux persans le commerce de la soie avec les romains. Ils se firent présenter à lui, et lui proposèrent, pour se passer des persans, une voie plus courte que celle d' un commerce avec les ethiopiens, à laquelle il songeoit, qui étoit d' apprendre aux romains l' art de faire eux-mêmes la soie. L' empereur, persuadé par leur récit de la possibilité de ce moien, les renvoia à Serinde (nom de la ville où ils avoient demeuré) chercher les oeufs des insectes qu' ils disoient ne pouvoir en être transportés vivans. Ces moines, après un second voiage, étant de retour à Constantinople,

p556

firent éclore dans le fumier les oeufs qu' ils avoient apportés de Serinde. Il en sortit des vers, qu' ils nourrirent avec des feuilles de meurier blanc ; et ils prouvèrent par cette expérience qui leur réussit, toute la mécanique de la soie, dont l' empereur avoit souhaité d' être éclairci.

Depuis ce tems-là l' usage de la soie se répandit peu à peu, et passa dans d' autres parties de l' Europe. Il s' en fit des manufactures à Athènes, à Thèbes, à Corinthe. Ce ne fut environ qu' en 1130, que Roger roi de Sicile en établit une à Palerme. On vit alors dans cette ile et dans la Calabre des ouvriers en soie, qui furent une partie du butin que ce prince raporta des villes de Grèce que j' ai

nommées, dont il fit la conquête dans son expédition de la terre sainte. Enfin le reste de l' Italie et l' Espagne aiant appris des siciliens et des calabrois à nourrir les vers qui font la soie, à la filer, et à la mettre en oeuvre, les étofes de soie commencèrent aussi à se fabriquer en France, sur tout dans les parties méridionales de ce royaume, où les meuriers viennent plus facilement. Louis Xi en 1470, établit des manufactures de soies à Tours. Les premiers ouvriers qui y travaillèrent furent appelés de Gènes, de Venise, de Florence, et même de la Grèce. Les ouvrages de soie étoient encore si rares, même à la cour, que Henri li fut le premier qui porta un bas de soie aux noces de sa soeur. Maintenant ils sont devenus fort communs, mais ils n' ont point cessé d' être une des merveilles de la nature les plus étonnantes. Les plus habiles ouvriers ont-ils pu jusqu' ici imiter cet ingénieux travail des vers à soie ? Ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu ? Ont-ils une matière plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étofes ? Sait-on comment ce vers convertit le suc d' une feuille en des filets d' or ? Peut-on rendre raison, de ce qu' une matière, liquide avant qu' elle ait pris l' air, s' affermit et s' allonge à l' infini dès qu' elle l' a senti ? Peut-on expliquer comment ce vers est averti de se former une retraite pour l' hiver sous les contours sans nombre de la soie dont il est le principe, et d' attendre dans ce riche tombeau une espèce de résurrection

p557

qui lui donne des ailes, que sa première naissance lui avoit refusées. Ce sont les réflexions que fait l' auteur du nouveau commentaire sur Job à l' occasion de ces paroles : (...). Qui a donné à *certaines animaux qui ont l' industrie de filer cette espèce de sagesse ?*

conclusion.

Tout ce que j' ai dit jusqu' ici doit faire conclure que le commerce est une des parties du gouvernement qui peuvent le plus contribuer à la richesse et à l' abondance d' un etat, et que par cette raison il mérite que les princes et leurs ministres y donnent une attention particulière. Il ne paroît pas à la vérité que les romains en aient fait grand cas. Eblouis de la gloire des armes, ils auroient cru que c' eût été se dégrader, que de donner leurs soins à l' exercice du trafic, et de devenir en quelque sorte marchands, eux qui se croioient destinés à gouverner

les peuples, et qui étoient uniquement occupés du dessein de conquérir l' univers. Il semble en effet que l' esprit de conquête et l' esprit de commerce s' excluent mutuellement dans une même nation. L' un entraîne nécessairement le tumulte, le desordre, la désolation, et porte par tout le trouble : l' autre, au contraire, ne respire que la paix et la tranquillité. Je n' examine point ici si cet éloignement des romains pour le commerce étoit fondé en raison, et si un peuple qui n' est que belliqueux, en est pour cela plus heureux. Je dis seulement qu' un roi qui aime véritablement ses sujets, et qui cherche à répandre l' abondance dans ses états, ne manquera pas de donner tous ses soins pour y faire fleurir le trafic ; et il y réussira sans peine. On a dit souvent, et c' est une maxime généralement reçue, que le commerce ne demande que liberté, et protection : liberté, renfermée dans de sages bornes, en ne gênant point ceux qui l' exercent par l' asservissement à des règles incommodes, onéreuses, et souvent inutiles ; protection, en leur accordant tous les secours dont ils ont besoin. On a vû quelles dépenses fit Ptolémée Philadelphie pour rendre le commerce florissant en Egypte, et combien l' heureux

p558

succès qu' eurent ses soins lui a acquis de gloire. Un prince intelligent et bien intentionné ne se mêle du commerce que pour en bannir sévèrement la fraude et la mauvaise foi, et il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine, bien persuadé qu' il en tirera assez d' avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses états.

Je sai que le commerce a des inconvéniens et des dangers. L' or, l' argent, les diamans, les perles, les étofes précieuses, qui en font une grande partie, contribuent à entretenir une infinité d' arts pernicieux qui ne vont qu' à amollir et qu' à corrompre les moeurs. Il seroit à souhaiter qu' on pût écarter d' un royaume chrétien le commerce à l' égard de toutes les choses qui ne servent qu' à nourrir le luxe, la vanité, la mollesse, et les folles dépenses. Mais cela n' est pas possible. Tant que la cupidité régnera parmi les hommes, on abusera de tout, et même des meilleures choses. L' abus est condamnable, mais n' est point une raison d' abolir des usages qui ne sont point mauvais par eux-mêmes. Cette maxime aura lieu dans tous les arts dont j' ai à parler dans la suite.

L. 24 ARTS SC. CH. 3 ARTS LIB.

Avant-propos.

des arts libéraux. Honneurs rendus à ceux qui s' y sont distingués.

nous entrons dans l' examen des *arts* qu' on appelle *libéraux* , par opposition aux *mécaniques* ; parce que les premiers sont regardés comme plus nobles, dépendant davantage de l' esprit. Ces arts sont principalement l' architecture, la sculpture, la peinture, la musique.

Il est d' heureux siècles où les arts, aussi bien que les sciences, paroissent avec éclat, et jettent une grande lumière : mais, comme l' observe un historien, cet éclat et cette lumière s' obscurcissent bientôt, et la durée de ces tems de perfection est ordinairement renfermée dans un assez court espace. Elle a été plus longue dans la Grèce que par tout ailleurs. à ne commencer le règne des beaux arts qu' au tems de Périclès, et à ne le conduire que jusqu' à la mort des premiers successeurs d' Alexandre, (et l' on pourroit reculer plus loin ces deux époques de part et d' autre) cet intervalle aura été au moins de deux cens ans, pendant lesquels a paru une foule d' hommes illustres dans tous les arts.

On ne peut pas douter que les récompenses, l' honneur,

l' émulation n' aient beaucoup contribué à former ces grands hommes. Quelle ardeur pense-t-on que dut exciter en eux cette louable coutume qui régnoit dans plusieurs villes de la Grèce, de donner en spectacle ceux qui réussissoient le mieux dans les arts, d' établir entr' eux des disputes publiques, et de distribuer des prix aux vainqueurs à la vûe et avec les applaudissemens de tout un peuple !

La Grèce, comme on le verra bientôt, se crut obligée de rendre presque autant de respects au célèbre Polygnote, qu' elle auroit pu faire à Lycurgue et à Solon ; de lui préparer des entrées magnifiques dans les villes où il avoit fait quelques peintures ; et d' ordonner par un décret des amphictyons qu' il seroit défraïé aux dépens du public dans tous les lieux où il iroit.

Quels honneurs les plus grands princes n' ont-ils point rendus dans tous les siècles à ceux qui se sont

distingués dans les arts ! Nous avons vû Alexandre Le Grand et Démétrius Poliorcète, oubliant leur rang, se familiariser avec deux illustres peintres, et venir dans leur atelier rendre en quelque sorte hommage au rare talent et au mérite supérieur de ces hommes extraordinaires.

Charles V, un des plus grands empereurs qui aient régné en Occident depuis Charlemagne, montra le cas qu' il faisoit de la peinture lorsqu' il fit le Titien comte palatin en l' honorant de la clé d' or, et de plusieurs autres marques de distinction.

Le Roi François I, son illustre rival dans les actions de la paix aussi bien que dans celles de la guerre, enchérit de beaucoup sur lui lorsqu' il dit aux seigneurs de sa cour en faveur de Léonard Del Vinci, qui expiroit entre ses bras : *vous avez tort de vous étonner etc.*

des princes qui parlent et qui agissent ainsi, se font du moins autant d' honneur à eux-mêmes, qu' à ceux dont ils relevent et honorent le mérite. Il est vrai que les arts,

p561

par l' estime qu' en témoignent les rois, acquièrent une noblesse et un éclat qui les illustre et les élève : mais les arts, à leur tour, rendent aux rois un pareil service, et les annoblissent aussi en quelque façon eux-mêmes, en immortalisant leur nom et leurs actions par des ouvrages qui passent jusqu' à la postérité la plus reculée.

Paterculus, que j' ai déjà cité sur le peu de durée qu' ont les arts quand ils sont arrivés à leur perfection, fait une autre remarque qui est bien vraie, et attestée par l' expérience soit des siécles reculés, soit des derniers tems : c' est que les grands hommes en tout genre, dans les arts, dans les sciences, dans la politique, dans la guerre, se trouvent ordinairement contemporains.

Qu' on rappelle en sa mémoire le tems où florissoient dans la Grèce les Apelles, les Praxitéles, les Lysippes, et d' autres pareils ; c' est alors que vivoient ses plus grands philosophes, ses plus grands orateurs, et ses plus grands poetes. Socrate, Platon, Aristote, Démosthène, Isocrate, Thucydide, Xénophon, Eschile, Euripide, Sophocle, Aristophane, Ménandre, et plusieurs autres, ont vécu à peu près dans le même siécle. Quels hommes, quels généraux grecs de ce tems-là ! Vit-on jamais rien de plus accompli ?

Le siécle d' Auguste eut la même destinée en tout genre. Sous celui de Louis Le Grand quelle foule de

grands hommes de toute espèce, dont les noms, les actions, les ouvrages rendront célèbre à jamais le souvenir de ce glorieux règne !

Il semble qu'il arrive des tems, où je ne sai quel esprit de perfection se répand généralement dans un même pays sur toutes les professions, sans qu'on puisse trop expliquer comment et pourquoi cela arrive de la sorte. On peut dire pourtant que tous les arts, tous les talens se tiennent par quelque endroit. Le goût de perfection est le même dans tout ce qui dépend du génie. Si la culture manque, une

p562

infinité de talens demeurent ensevelis. Lorsque le vrai goût se réveille, ces talens alors, tirant un secours mutuel les uns des autres, brillent d'une manière particulière. Le malheur est que cette perfection même, quand elle est arrivée à son suprême degré, est un avantcoureur de la décadence des arts et des sciences, qui ne sont jamais plus près de leur ruine, que quand ils en paroissent plus éloignés : tant il y a d'instabilité et de variation dans toutes les choses humaines !

L. 24 ARTS SC. CH. 3 ARCHITECT.

Article premier.

De l'architecture en général.

l commencement, progrès, perfection de l'architecture.

il est hors de doute que le soin de bâtir des maisons a suivi de près celui de cultiver les terres, et que l'architecture n'est pas de beaucoup postérieure à l'agriculture. C'est pourquoi Théodoret appelle celle-ci la soeur aînée de l'architecture. Les excessives chaleurs de l'été, les rigueurs de l'hiver, l'incommodité des pluies, la violence des vents ont bientôt averti l'homme de chercher des abris, et de se procurer des retraites qui lui servissent d'asyle contre les injures de l'air.

D'abord ce n'étoient que de simples cabanes, construites fort grossièrement de branchages d'arbres, et assez mal couvertes. Du tems de Vitruve, on monroit encore à Athènes, comme une chose curieuse pour son antiquité, les toits de l'aréopage faits de terre grasse ; et à Rome, dans le temple du Capitole, la cabane de Romulus couverte de chaume.

Il y eut ensuite des bâtimens de bois, qui ont donné l' idée des colonnes et des architraves. Ces colonnes ont pris leur modèle sur les arbres qui ont d' abord été employés pour soutenir le faite : et l' architrave n' est autre chose qu' une grosse poutre, comme son nom le porte, pour être mise entre les colonnes et le comble.

De jour en jour, à force de travailler aux bâtimens, les ouvriers devinrent plus industrieux, et leurs mains plus habiles. Au lieu de ces frêles cabanes dont on s' étoit contenté dans les commencemens, ils élevèrent sur des fondemens solides des murailles de pierre et de brique, et les couvrirent de bois et de tuile. Dans la suite, leurs réflexions, fondées sur l' expérience, les conduisirent enfin à la connoissance des règles certaines de la proportion, dont le goût est naturel à l' homme, et dont l' auteur de son être a mis en lui des principes invariables, qui devoient lui faire connoître qu' en tout il est né pour l' ordre. De là vient, comme le remarque Saint Augustin, que dans un bâtiment, où toutes les parties ont un raport mutuel entre elles, et sont rangées chacune à leur place, cette symmétrie frappe agréablement la vûe, et fait plaisir, au lieu que, si les fenêtres, par exemple, sont mal disposées, que les unes soient plus grandes, les autres plus petites, les unes placées plus haut, les autres plus bas, ce dérangement blesse les yeux, et semble leur faire une sorte d' injure, c' est l' expression de Saint Augustin. C' est donc par degrés que l' architecture est parvenue à ce point de perfection où les maîtres de l' art l' ont conduite. D' abord elle s' est renfermée dans ce qui étoit nécessaire à l' homme pour l' usage de la vie, ne cherchant dans les édifices que la solidité, la salubrité, la commodité. Il faut qu' une maison soit durable, qu' elle soit placée dans un endroit propre à conserver la santé, et qu' elle ait

toutes les commodités qu' on peut desirer. Ensuite l' architecture a travaillé à l' ornement et à la décoration des édifices, et a appelé pour cela d' autres arts à son secours. Enfin sont venues la pompe, la grandeur, la magnificence, fort louables en plusieurs occasions, mais dont le luxe a bientôt fait un étrange abus.

L' ecriture sainte nous parle d' une ville bâtie par Caïn depuis que Dieu l' eut maudit pour avoir tué

son frere Abel ; et c' est la première fois qu' il soit fait mention d' édifices dans l' histoire. Par là nous apprenons le tems et le lieu où l' architecture a pris son origine. Les descendans de Caïn, à qui la même ecriture attribue l' invention de presque tous les arts, portèrent sans doute celui-ci à une assez grande perfection. Ce qui est certain, c' est qu' après le déluge les hommes, avant que de se séparer les uns des autres, et de se disperser en différens pays de la terre, voulurent se signaler par un superbe bâtiment, qui attira encore sur eux la colére de Dieu. C' est donc l' Asie qui a été comme le berceau de l' architecture, où elle a pris naissance, où elle s' est beaucoup perfectionnée, et d' où ensuite elle s' est répandue dans les autres parties de l' univers. Babylone et Ninive, les plus vastes et les plus magnifiques villes dont il soit parlé dans l' histoire, furent l' ouvrage de Nemrod, l' arrière petit-fils de Noé, et le plus ancien des conquérans. Je croi bien qu' elles ne furent pas portées d' abord à cette prodigieuse magnificence, qui depuis fit l' étonnement de l' univers : mais certainement elles étoient fort grandes et fort étendues dès lors, comme les noms des autres villes bâties en même tems sur le modèle de la capitale le témoignent.

La construction des fameuses pyramides, du lac de Moeris, du labyrinthe, de ce nombre considérable de temples répandus dans l' Egypte, et de ces obélisques qui font encore l' admiration et l' ornement de Rome, marque avec quelle ardeur et avec quel succès les égyptiens s' étoient appliqués à l' architecture.

p565

Cependant ce n' est ni à l' Asie ni à l' Egypte que cet art est redevable de ce degré de perfection où il est parvenu, et il y a lieu de douter si les bâtimens si vantés de l' une et de l' autre étoient autant estimables par la justesse et la régularité, que par l' énorme grandeur qui en faisoit peut-être le principal mérite. Les desseins que nous avons des ruines de Persépolis font voir que les rois de Perse, dont l' histoire ancienne nous vante si fort l' opulence, n' avoient à leurs gages que des ouvriers médiocres. Quoi qu' il en soit, il paroît par les noms mêmes des trois principaux ordres qui composent l' architecture, que c' est à la Grèce qu' on en attribue, sinon l' invention, du moins la perfection ; et que c' est elle qui en a prescrit les règles, et fourni les modèles. Il en faut dire autant de tous les autres arts, et de presque toutes les sciences. Pour ne point parler ici des grands capitaines, les philosophes de

toute secte, les poètes, les orateurs, les géomètres, les peintres, les sculpteurs, les architectes, et généralement tout ce qui a rapport à l' esprit, est sorti de la Grèce ; et c' est là qu' il faut encore aller comme à l' école du bon goût en tout genre pour se perfectionner.

Il est fâcheux qu' il ne nous reste aucun écrit des grecs sur l' architecture. Les seuls livres que nous ayions d' eux sur cette matière, ce sont les ouvrages de ces vieux maîtres qu' on voit encore aujourd' hui en pié, dont la beauté universellement reconnue, fait depuis près de deux mille ans, l' admiration de tous les connoisseurs : ouvrages infiniment au-dessus de tous les préceptes qu' ils auroient pu nous laisser, la pratique en tout étant préférable à la théorie.

Au défaut des grecs, Vitruve, auteur latin, viendra à mon secours. La qualité d' architecte de Jules-César et d' Auguste (car selon la plus commune opinion il étoit de leur tems) doit beaucoup faire présumer de l' excellence de son ouvrage, et du mérite de l' auteur. Aussi les critiques le mettent-ils au premier rang des grands esprits de l' antiquité. On peut ajouter à ce premier motif la réputation du siècle où il a vécu, où le bon goût régnoit

p566

généralement pour tout, et où l' empereur Auguste se piqua d' embellir Rome par des bâtimens qui répondoient à la grandeur et à la majesté de l' empire ; ce qui lui fit dire, qu' aiant trouvé la ville bâtie de brique, il l' avoit laissée presque toute de marbre. J' avois besoin d' un guide aussi éclairé que Vitruve, dans une matière que j' ignore absolument. Je ferai grand usage des notes que Mr Perrault a jointes à la traduction qu' il nous a donnée de cet auteur, aussi bien que des réflexions de Mr De Chambray dans son ouvrage intitulé, *parallèle de l' architecture antique et de la moderne*, dont je voi que les connoisseurs font un grand cas ; et de celles de Mr Felibien dans son ouvrage intitulé *des principes de l' architecture, etc.*

les anciens avoient, comme nous, trois sortes d' architectures : la civile, la militaire, la navale. La première prescrit des règles pour tous les édifices publics et particuliers à l' usage des citoyens dans la paix. La seconde regarde la fortification des places, et tout ce qui a rapport à la guerre en ce genre. La troisième a pour objet la construction des vaisseaux, et tout ce qui en est la suite, et y est attaché. Je ne parlerai ici que de la

première, réservant à dire quelque chose ailleurs des deux autres ; et je commencerai par donner une idée générale des différens ordres.

li des trois ordres de l' architecture des grecs, et des deux autres qui y ont été ajoutés.

le besoin qu' on a eu de construire diverses sortes de bâtimens, a fait que les ouvriers ont aussi établi différentes proportions, afin qu' on en eût qui convinssent à toutes sortes d' édifices, selon leur grandeur, et selon la force, la délicatesse, et la beauté qu' on vouloit y faire paroître : et de ces différentes proportions, ils ont composé différens ordres.

p567

ordre, en termes d' architecture, se dit des divers ornemens, mesures, et proportions des colonnes et pilastres, qui soutiennent ou qui parent les grands bâtimens.

Il y a trois ordres de l' architecture des grecs : le dorique, l' ionique, et le corinthien. On peut les appeller avec raison la fleur et la perfection des ordres, puisqu' ils contiennent non seulement tout le beau, mais encore tout le nécessaire de l' architecture ; n' y aiant que trois manières de bâtir, la solide, la moienne, et la délicate, lesquelles sont toutes parfaitement exprimées en ces trois ordres-ci. à ces trois premiers ordres on en ajoute deux, qui sont latins, le toscan et le composite, bien éloignés du prix et de l' excellence des trois autres.

l' ordre dorique.

on peut dire que l' ordre dorique a été la première idée régulière de l' architecture, et que comme fils aîné de cet art, il a eu l' honneur aussi d' être le premier à bâtir des temples et des palais. L' antiquité de son origine est presque immémoriale : néanmoins Vitruve la raporte avec assez de vraisemblance à un prince d' Achaïe nommé Dorus, celui apparemment qui a donné son nom aux doriens, lequel étant souverain du Péloponnèse, fit bâtir dans la ville d' Argos à la déesse Junon un superbe temple, qui fut le premier modèle de cet ordre. à l' imitation de ce temple, les peuples voisins en dressèrent plusieurs autres ; dont le plus renommé fut celui que les habitans de la ville d' Olympie consacrèrent à Jupiter qui fut surnommé Olympien.

Le caractère essentiel et la qualité spécifique de l' ordre dorique, est la solidité. Pour cette raison il doit être employé principalement aux grands édifices et aux magnifiques bâtimens, comme aux portes des citadelles et des villes, aux dehors des temples, aux

places publiques et autres semblables lieux, où la délicatesse des ornemens paroît moins convenir : au lieu que la manière héroïque et gigantesque de cet ordre y fait merveilleusement bien

p568

son effet, et montre une certaine beauté mâle et naïve, qui est proprement ce qu' on appelle la grande manière.

Ii ordre ionique.

depuis qu' on eut vû des bâtimens réguliers, et ces fameux temples à la dorique, l' architecture n' en demeura pas lontems à ces premiers essais : l' émulation des peuples voisins la fit bientôt croître et arriver à sa perfection. Les ioniens furent les premiers rivaux des doriens ; et comme ils n' avoient pas eu la gloire de l' invention, ils tâchèrent d' enchérir sur les auteurs. Considérant donc que la figure du corps d' un homme, tel par exemple qu' étoit Hercule, sur laquelle on avoit formé l' ordre dorique, étoit d' une taille trop robuste et trop massive pour convenir aux maisons sacrées et à la représentation des choses célestes, ils en voulurent composer un à leur mode, et choisirent un modèle d' une proportion plus délicate et plus élégante, qui étoit le corps de la femme, aiant plus d' égard à la beauté qu' à la solidité de l' ouvrage, auquel ils ajoutèrent beaucoup d' ornemens.

Entre les temples célèbres bâtis par le peuple d' Ionie, le plus mémorable, quoiqu' il ne soit pas le plus ancien, est le fameux temple de Diane construit à Ephèse, dont il sera bientôt parlé.

Iii ordre corinthien.

c' est à Corinthe qu' a pris naissance l' ordre corinthien, qui est le plus haut degré de perfection où l' architecture ait jamais monté. Quoiqu' on ne sache pas précisément son antiquité, ni le tems précis où vivoit Callimaque à qui Vitruve en attribue toute la gloire, on peut néanmoins juger par la noblesse de ses ornemens qu' il fut inventé pendant la magnificence et la splendeur de Corinthe, et bientôt après l' ordre ionique, auquel il est fort semblable, à la réserve du chapiteau seulement. Une espèce de hazard y donna lieu. Callimaque aiant vû, en passant près d' un tombeau, un panier que l' on avoit mis

p569

sur une plante d'acanthé, fut frappé de l'arrangement fortuit et du bel effet que produisoient les feuilles naissantes de cet acanthé qui environnoient le panier ; et quoique le panier avec l'acanthé n'eussent aucun rapport naturel avec le chapiteau d'une colonne, et avec un bâtiment massif, il en imita la manière dans les colonnes qu'il fit depuis à Corinthe, établissant et réglant sur ce modèle les proportions et les ornemens de l'ordre corinthien.

Ce Callimaque fut appelé par les athéniens (...), *habile et excellent dans l'art*, à cause de la délicatesse et de l'habileté avec laquelle il tailloit le marbre : et, selon Pline et Pausanias, il fut aussi appelé (...), parce qu'il n'étoit jamais content de lui-même, et ne cessoit de retoucher ses ouvrages, dont il étoit toujours mécontent, parce que, plein des idées supérieures du beau et du grand, il trouvoit que l'exécution n'y répondoit pas assez : (...), dit Pline.

lv ordre toscan.

L'ordre toscan, selon l'opinion commune, a pris son origine dans la Toscane, dont il garde encore le nom. De tous les ordres il est le plus simple et le plus dépourvû d'ornemens. Il est même si grossier, qu'on le met rarement en usage, si ce n'est pour quelque bâtiment rustique où il n'est besoin que d'un seul ordre, ou bien pour quelque grand édifice, comme d'un amphithéâtre, ou pour d'autres ouvrages semblables.

Mr De Chambray estime que la colonne toscane sans aucun architrave, est la seule pièce qui mérite d'être mise en oeuvre, et qui peut rendre cet ordre recommandable. Il en apporte pour exemple la colonne trajane, un des plus superbes restes de la magnificence romaine, qu'on voit encore aujourd'hui en pié, et qui a plus immortalisé l'empereur Trajan, que toutes les plumes des historiens n'auroient pu faire. Ce mausolée, si l'on peut le nommer ainsi, lui fut érigé par le sénat et par le peuple romain, en reconnaissance des grands services qu'il avoit rendus à sa patrie. Et afin que la mémoire en fût présente à tous

p570

les siècles, et qu'elle durât autant que l'empire, ils voulurent qu'on les gravât sur le marbre, du plus riche stile qui ait jamais été employé. L'architecture fut l'historiographe de cet ingénieux genre d'histoire : et parce qu'elle devoit préconiser un romain, elle ne se servit pas des ordres grecs, quoiqu'ils fussent incomparablement plus parfaits, et

plus en usage dans l' Italie même que les deux autres originaires du pays ; de peur que la gloire de ce monument admirable ne se trouvât en quelque façon partagée, et pour faire voir aussi qu' il n' y a rien de si simple que l' art ne sache perfectionner. Elle choisit donc la colonne de l' ordre toscan, qui jusques alors n' avoit eu place que dans les choses grossières et rustiques ; et de cette masse informe elle en fit naître le plus riche et le plus noble chef-d' oeuvre du monde, que le tems a épargné et conservé tout entier jusqu' à présent au milieu d' une infinité de ruines dont Rome est remplie. C' est, en effet, une espèce de merveille de voir que le Colisée, le théâtre de Marcellus, ces grands cirques, les thermes de Dioclétien, de Caracalla, et d' Antonin, ce superbe mole de la sépulture d' Adrien, le septizone de Sévère, le mausolée d' Auguste, et tant d' autres édifices qui sembloient être bâtis pour l' éternité, soient maintenant si caducs et si délabrés, qu' à peine peut-on remarquer leur ancienne forme ; pendant que la colonne trajane, dont la structure paroissoit beaucoup moins durable, subsiste encore en son entier.

V ordre composite.

l' ordre composite a été ajouté aux autres par les romains. Il participe et est composé de l' ionique et du corinthien, ce qui l' a fait appeller composite : mais il est encore plus orné que le corinthien.

Vitruve, le pere des architectes, n' en parle point.

Mr De Chambrai s' élève beaucoup contre le mauvais goût des compositeurs modernes, lesquels, parmi tant d' exemples de l' incomparable et unique architecture des grecs, quittant le droit chemin que ces grands maîtres

p571

leur ont ouvert, prennent une route détournée, et se livrent aveuglément au mauvais génie de l' art, qui est venu s' introduire entre les ordres sous le nom de composite.

architecture gothique.

on appelle architecture gothique celle qui est éloignée des proportions antiques, et qui est chargé d' ornemens chimériques. Les goths l' ont apportée du nord.

On distingue deux architectures gothiques : l' une ancienne, et l' autre moderne. L' ancienne est celle que les goths ont apportée du nord dans le Ve siècle.

Les édifices construits selon la *gothique* ancienne, étoient massifs, pesans, et grossiers. Les ouvrages de la *gothique* moderne étoient plus

déliés, plus déliés, plus légers, et d' une hardiesse de travail à donner de la surprise. Elle a été longtemps en usage, sur tout en Italie. Il est étonnant que l' Italie, remplie de tant de monumens d' un goût exquis, ait quitté son architecture excellente, autorisée par l' antiquité, par le succès, par la possession, pour en adopter une barbare, étrangère, confuse, irrégulière, peu gracieuse. Mais elle a réparé cette faute, en retournant la première à l' ancienne manière, qui est l' unique par tout aujourd' hui. La gothique moderne a duré depuis le XIIIe siècle jusqu' au rétablissement de l' architecture antique dans le XVIIe siècle. Toutes les anciennes cathédrales sont d' une architecture gothique. Il y a quelques églises très anciennes construites à la pure manière du goût gothique, qui ne manquent ni de solidité ni de beauté, et qui sont encore admirées des plus habiles architectes, à cause de quelques proportions générales qui s' y trouvent.

Une estampe des cinq ordres d' architecture dont j' ai parlé, mettra les jeunes gens, que je ne perds point de vûe, en état d' en avoir quelque idée. Je la ferai précéder de l' explication des termes de l' art, que Mr Le Camus, membre de l' académie des sciences, et professeur et secrétaire de l' académie d' architecture, a bien voulu faire exprès pour mon ouvrage. Je l' ai prié de l' abréger beaucoup, ce qui la rend moins complete.

p572

l'ii explication des termes de l' art qui entrent dans les cinq ordres d' architecture.

chez les grecs, un ordre étoit composé de colonnes, et d' un entablement. Les romains ont ajouté des piédestaux sous les colonnes de la plupart des ordres, pour en relever la hauteur.

La *colonne* est un pilier rond, fait pour soutenir ou pour orner un bâtiment.

Toute colonne, si l' on en excepte la dorique à laquelle les romains ne donnoient point de base, est composée d' une base, d' un fût, et d' un chapiteau.

La base est la partie de la colonne qui est au-dessous du fût, et qui pose sur le piédestal, lorsqu' il y en a. Elle a une *plinthe*, qui est une pièce plate et quarrée comme une brique, appelée en grec (...); et des *moultures*, qui représentent des anneaux dont on lioit le bas des piliers pour les empêcher de se fendre. Ces anneaux se nomment *tores* quand ils sont gros, et *astragales* quand ils sont petits.

Les tores laissent ordinairement entr' eux des intervalles creusés en rond, que l' on nomme *scoties*

ou trochiles .

Le fût de la colonne est la partie ronde et unie, qui s' étend depuis la base jusqu' au chapiteau. Cette partie de la colonne est plus étroite par le haut que par le bas. Il y a des architectes qui veulent que les colonnes soient plus grosses au tiers de leur hauteur qu' au bas de leur fût. On ne trouve point d' exemple de ce sentiment dans l' antiquité. D' autres font le fût de la même grosseur du bas au tiers, et le diminuent depuis le tiers jusqu' au haut. D' autres enfin sont d' avis de commencer la diminution dès le bas.

Le chapiteau est la partie supérieure de la colonne qui pose immédiatement sur son fût.

L' entablement est la partie de l' ordre qui est au-dessus des colonnes. Il comprend l' architrave, la frise, et la corniche.

l' architrave représente une poutre, et porte immédiatement sur les chapiteaux des colonnes. Les grecs l' appellent *épistyle* .

p573

La *frise* est l' intervalle qui se trouve entre l' architrave et la corniche. Elle représente le plancher du bâtiment.

La *corniche* est le couronnement de l' ordre entier. Elle est composée de plusieurs moulures, qui saillant les unes sur les autres peuvent mettre l' ordre à l' abri des eaux du toit.

Le piédestal est la partie la plus basse de l' ordre. C' est un corps carré, qui renferme trois parties : le *soc* , qui porte sur l' aire ou pavé ; le *dé* , qui est sur le soc ; la *cymaise* , qui est la corniche du piédestal, et sur laquelle la colonne est assise.

Les architectes ne conviennent pas entr' eux sur les proportions des colonnes avec l' entablement et les piédestaux. En suivant celle que propose Vignole, lorsque l' on voudra faire un ordre entier avec piédestaux dans une hauteur donnée, on divisera cette hauteur en dix-neuf parties égales pour en donner douze à la colonne avec sa base et son chapiteau, trois à l' entablement, et quatre au piédestal. Mais si l' on veut avoir un ordre sans piédestal, on divisera la hauteur donnée en quinze parties seulement, et l' on en donnera douze à la colonne, et trois à l' entablement.

C' est sur le diamètre du bas du fût des colonnes que toutes les parties des ordres sont réglées. Mais ce diamètre n' a pas la même proportion avec la hauteur de la colonne dans tous les ordres.

Le demidiamètre du bas du fût se nomme *module* . Ce module sert d' échelle pour mesurer les moindres parties des ordres. Plusieurs architectes le divisent en trente parties, de sorte que le diamètre en contient soixante, qu' on peut appeller *minutes* .

La différence qui se trouve entre le raport des hauteurs des colonnes avec leurs diamètres ; entre leurs bases, leurs chapiteaux, et leurs entablemens, forme la différence des cinq ordres d' architecture. Mais c' est principalement par leurs chapiteaux qu' on peut les distinguer ; excepté le toscan, que l' on pourroit confondre avec le dorique, si l' on ne considéroit que leurs chapiteaux.

Les colonnes doriques et toscanes n' ont à leurs chapiteaux

p574

que des moulures en forme d' anneaux, et par dessus une pièce plate et quarrée, que l' on nomme *tailloir* . Mais le dorique est aisé à distinguer du toscan par la frise. Dans l' ordre toscan la frise est unie, et dans le dorique elle est ornée de *triglifes* , qui sont des bossages quarrés longs, lesquels imitent assez bien les bouts de plusieurs poutres qui porteroient sur l' architrave pour former un plancher. Cet ornement est affecté à l' ordre dorique, et ne se trouve point dans les autres ordres. Le chapiteau ionique est aisé à reconnoitre par ses *volutes* , qui sont des enroulemens spiraux qui sortent de dessous le tailloir.

Le chapiteau corinthien est orné de deux rangs de huit feuilles chacun, et de huit petites volutes, qui sortent d' entre les feuilles.

Enfin le chapiteau composite est composé du chapiteau corinthien, et du chapiteau ionique. Il y a deux rangs de huit feuilles, et quatre grandes volutes, qui paroissent sortir de dessous le tailloir.

Pour être instruit pleinement de toutes les particularités qui sont affectées aux différens ordres, il faudroit entrer dans un long détail qui me meneroit fort loin, et qui ne convient point au plan de mon ouvrage.

Mr Buache, membre de l' académie des sciences, s' est donné la peine de tracer le dessein de la planche suivante sur les ordres d' architecture.

Article second.

des architectes et des bâtimens les plus célèbres dans l' antiquité.

je ne puis toucher que très légèrement cette matière, qui demanderoit des livres entiers pour être traitée à fond. Je choisirai ce qui me paroitra le plus

propre à instruire le lecteur, et à satisfaire sa juste curiosité, sans même donner exclusion à ce que pourra me fournir l'histoire romaine, comme j'en ai déjà averti.

p575

L'écriture sainte, en parlant de la construction du tabernacle, et ensuite de celle du temple de Jérusalem qui y fut substitué, nous apprend une particularité bien honorable à l'architecture, c'est que Dieu voulut bien être le premier architecte de ces deux grands ouvrages, et en traça en quelque sorte de sa main divine le plan, qu'il remit entre les mains de Moïse et de David pour servir de modèle aux ouvriers qui devoient y être employés. Il fit plus. Afin que l'exécution répondît pleinement à ses desseins, *il remplit de son esprit béséléel* qu'il avoit destiné pour présider à la construction du tabernacle, c'est-à-dire, comme l'écriture le marque expressément, *qu'il le remplit de sagesse, d'intelligence, et de science pour toutes sortes d'ouvrages, pour inventer tout ce que l'art peut faire avec l'or, l'argent, l'airain, le marbre, les pierres précieuses, et tous les bois différens.* il lui donna pour adjoint Ooliab, *qu'il remplit de sagesse, aussi bien que tous les artisans, afin qu'ils suivissent en tout ses ordonnances.* il est dit pareillement qu'Hiram, qui fut employé par Salomon pour la construction du temple, *étoit rempli de sagesse, d'intelligence, et de science pour faire toutes sortes d'ouvrages de bronze.* les paroles que je viens de citer, sur tout celles de l'exode, montrent que la science, l'habileté, l'industrie des ouvriers les plus excellens, ne vient point de leur propre fonds, mais est un don de Dieu, dont il est rare qu'ils connoissent l'origine, et qu'ils en fassent un bon usage. Il ne faut pas s'attendre à trouver des sentimens si épurés parmi les payens dont nous avons à parler. Je passe sous silence les fameux bâtimens et de la Babylonie et de l'Egypte, dont j'ai fait mention ailleurs plus d'une fois, et où l'on avoit employé si heureusement la brique. J'insérerai ici seulement une remarque de Vitruve qui y a quelque rapport. Cet excellent architecte observe que les anciens, dans leurs bâtimens, faisoient beaucoup d'usage de la brique, parce que la massonnerie de brique est beaucoup plus durable que celle de pierre. Aussi y avoit-il beaucoup de villes, où les édifices tant publics que particuliers, et même les maisons roiales, n'étoient que de brique. Entre

beaucoup d' autres exemples, il cite celui de Mausole roi de Carie. Dans la ville d' Halicarnasse, dit-il, le palais du puissant roi Mausole a des murailles de brique, quoiqu' il soit par tout orné de marbre de Proconnése ; et l' on voit encore aujourd' hui ces murailles fort belles et fort entières, couvertes d' un enduit si poli, qu' il ressemble à du verre. Cependant on ne peut pas dire que ce roi n' ait pas eu le moien de faire des murailles d' une matière plus riche, lui qui étoit si puissant, et qui d' ailleurs avoit tant de goût pour la belle architecture, comme les superbes bâtimens, dont il orna sa ville, le font assez connoitre.

1 temple d' Ephése.

le temple de Diane d' Ephése a passé pour l' une des sept merveilles du monde. Ctésiphon ou Chersiphron, car les auteurs varient sur ce nom, s' est rendu fort célèbre par la construction de ce temple. Il en donna les desseins, qui furent exécutés en partie sous sa conduite et sous celle de son fils Métagéne, et le reste par d' autres architectes, qui y travaillèrent après eux dans l' espace de deux cens vingt ans qu' on fut à bâtir ce superbe édifice. Ctésiphon travailloit avant la Lxe olympiade. Vitruve dit que la figure de ce temple étoit *diptérique* , c' est-à-dire qu' il régnoit tout à l' entour deux rangs de colonnes en forme d' un double portique. Il avoit près de soixante et onze toises de longueur, sur plus de trente-six toises de largeur. Il y avoit dans cet édifice cent vingt-sept colonnes de marbre hautes de soixante piés, données par autant de rois. Entre ces colonnes, trente-six étoient sculptées par les plus habiles ouvriers de leurs tems. Scopas, l' un des plus célèbres sculpteurs de la Grèce, en avoit travaillé une, qui faisoit le plus bel ornement de ce superbe édifice. Toute l' Asie avoit contribué avec un empressement incroyable à le construire et à l' embellir.

Vitruve raconte la manière dont on trouva une grande partie du marbre qui entra dans cet édifice. Quoique ce récit paroisse un peu fabuleux, je ne laisserai pas de le rapporter. Il y avoit un berger, nommé Pyxodore, qui menoit

souvent ses troupeaux aux environs d' Ephése, dans le tems que les ephésiens se proposoient de faire venir

de Paros, de Proconnése, et d' autres endroits, les marbres dont ils vouloient construire le temple de Diane. Un jour qu' il étoit avec son troupeau, il arriva que deux béliers qui couroient pour se choquer, passèrent l' un d' un côté et l' autre de l' autre sans se toucher, de sorte que l' un alla donner de ses cornes contre un rocher dont il rompit un éclat, qui parut au berger d' une blancheur si vive, qu' à l' heure même, laissant ses moutons sur la montagne, il courut porter cet éclat à Ephése, où l' on étoit en grande peine pour le transport des marbres. On dit qu' à l' instant on lui décerna de grands honneurs. Son nom de Pyxodore fut changé en celui d' *evangelus* , qui signifie *porteur de bonnes nouvelles* : et à présent encore, dit Vitruve, le magistrat de la ville va tous les mois sur le lieu pour lui sacrifier ; et, s' il y manque, on le condanne à l' amende. Ce n' étoit pas assez d' avoir trouvé des marbres : il falloit les transporter dans le temple après les avoir travaillés ; ce qui ne pouvoit s' exécuter sans beaucoup de peine et de danger. Ctésiphon inventa une machine, qui facilita beaucoup ce transport. Son fils Métagéne en inventa une autre pour transporter les architraves. Vitruve nous a laissé la description de ces deux machines.

Le même Vitruve nous apprend que ce furent Démétrius, qu' il appelle serf de Diane, *servus dianae*, et Péonius Ephésien, qui achevèrent la construction de ce temple : il étoit d' ordre ionique. Il ne marque point précisément le tems où vivoient ces deux architectes.

La folle extravagance d' un particulier détruisit en un seul jour le travail de deux cens années. On sait qu' Hérostrate, pour immortaliser son nom, mit le feu à ce fameux temple, qui en fut entièrement consumé. C' étoit le jour même de la naissance d' Alexandre Le Grand ; ce qui donna lieu à cette froide pensée d' un historien, que Diane, occupée aux couches d' Olympias, n' avoit pu secourir son temple.

Ce même Alexandre, qui étoit avide et insatiable de tout genre de gloire, offrit dans la suite aux ephésiens de

p578

leur fournir tous les frais nécessaires pour le rétablissement du temple, pourvû qu' on consentît à lui en faire honneur à lui seul, en ne mettant que son nom dans l' inscription du temple. Cette condition déplut aux ephésiens, mais ils couvrirent leur refus d' une flatterie, dont ce prince parut se contenter,

en lui répondant, *qu' il ne convenoit pas à un dieu d' ériger un monument à un autre dieu.* Le temple fut rebâti avec plus de magnificence encore que le premier.

2 bâtimens construits à Athènes, principalement sous Périclès.

je ne finirois point, si j' entreprenois de parcourir tous les bâtimens célèbres dont la ville d' Athènes étoit ornée. Je mets à la tête de tous les autres le Pirée, parce que c' est ce port qui contribua le plus à la grandeur et à la puissance d' Athènes. Avant Thémistocle c' étoit une simple bourgade : les athéniens pour lors n' avoient d' autre port que le Phalère, qui étoit fort borné, et fort incommode. Thémistocle, qui songeoit à tourner toutes les forces d' Athènes du côté de la mer, sentit bien qu' il falloit, pour faire réussir ce dessein véritablement digne d' un grand homme, préparer une retraite assurée pour un grand nombre de vaisseaux. Il jetta sa vûe sur le Pirée, qui, par sa situation naturelle, offroit dans la même enceinte trois ports différens. Il y fit travailler sans relâche, eut soin de le bien fortifier, et le mit bientôt en état de recevoir de nombreuses flotes. Ce port étoit éloigné de la ville d' environ deux lieues, (quarante stades) distance avantageuse, selon la remarque de Plutarque, pour écarter de la ville la licence qui régné ordinairement dans les ports. La ville étoit en état d' être secourue par le Pirée, et le Pirée par la ville, sans que le bon ordre qui devoit être observé dans la ville en souffrît. Pausanias rapporte un grand nombre de temples qui décoroient cette partie d' Athènes, qui formoit comme une seconde ville séparée de l' autre. Ce fut Périclès qui joignit ces deux parties par le fameux

p579

mur dont la longueur étoit de deux lieues, qui faisoit la beauté et la sureté du Pirée et de la ville : on l' appelloit *la longue muraille* . Démétrius De Phalère, pendant qu' il gouvernoit Athènes, s' appliqua particulièrement à fortifier et à embellir le Pirée. L' Arcenal, qui y fut alors construit, a été regardé comme un des plus beaux ouvrages qu' il y ait eu dans la Grèce. Démétrius en donna la conduite à Philon, l' un des plus célèbres architectes de son tems. Il s' acquitta de cette commission avec tout le succès qu' on devoit attendre d' un homme de sa réputation. Quand il en rendit compte dans l' assemblée publique, il le fit avec tant d' élégance, de netteté, et de

précision, que le peuple d' Athènes, bon juge en matière d' éloquence, le trouva aussi disert orateur que savant architecte, et n' admira pas moins son talent pour la parole, que son habileté pour les bâtimens. Le même Philon fut chargé du changement qu' on jugea à propos de faire au magnifique temple de Cérès et de Proserpine à Eleusis, dont je parlerai bientôt.

Pour revenir à Périclès, c' est sous son gouvernement aussi long que glorieux, qu' Athènes, enrichie de temples, de portiques, de statues, devint l' admiration de tous les peuples voisins, et qu' elle se rendit presque aussi illustre par la magnificence de ses bâtimens, qu' elle l' étoit d' ailleurs par l' éclat de ses exploits guerriers. Périclès la trouvant dépositaire et maitresse des trésors publics, c' est-à-dire des contributions auxquelles chaque ville de la Grèce étoit taxée, et qui étoient destinées à l' entretien des troupes et des flotes contre les perses, crut, après avoir pourvû suffisamment à la sureté du pays, ne pouvoir employer plus utilement les sommes qui lui restoient qu' à orner et embellir une ville qui faisoit l' honneur et qui travailloit à la défense de toutes les autres. Je n' examine point ici s' il avoit tort ou non, car on lui

p580

en fit un crime ; ni si cet emploi des deniers publics étoit bien conforme à l' intention de ceux qui les fournissoient : j' ai dit ailleurs ce qu' on en doit penser. Je me contente de remarquer qu' un homme seul inspira du goût aux athéniens pour tous les arts ; qu' il mit toutes les mains habiles en mouvement, et qu' il jetta une si vive émulation parmi les plus excellens ouvriers en tout genre, qu' uniquement occupés du soin d' immortaliser leur nom, ils s' efforçoient à l' envi, dans les ouvrages qu' on confioit à leurs soins, de surpasser la magnificence du dessein par la beauté et l' excellence de l' exécution. On auroit cru qu' il n' y avoit aucun de ces bâtimens auquel il ne falût un grand nombre d' années et une longue suite d' hommes se succédant les uns aux autres pour l' achever : et l' on voioit avec étonnement qu' ils avoient tous été portés à une souveraine perfection sous le gouvernement d' un seul homme, et dans un assez petit nombre d' années eu égard à la difficulté et à la qualité du travail. Une autre considération, que j' ai déjà touchée ailleurs, en relève encore infiniment le prix : je ne fais ici que copier Plutarque ; et je voudrois bien

pouvoir approcher de l' énergie et de la vivacité de ses expressions. Pour l' ordinaire la facilité et la promptitude ne communiquent pas aux ouvrages une grace solide et durable, ni une beauté parfaite : mais le tems associé avec le travail paie bien l' usure du délai, et donne à ces mêmes ouvrages une force capable de les conserver, et de les faire triompher des siècles. C' est ce qui rend encore plus admirables les ouvrages de Périclès, qui ont été achevés en si peu de tems, et qui ont eu une si longue durée. Car dans le moment même qu' ils étoient sortis des mains de l' ouvrier, ils avoient une beauté qui sentoit déjà son antique : et aujourd' hui encore, dit Plutarque, c' est-à-dire environ six cens ans après, ils ont une fraîcheur de jeunesse, comme s' ils venoient d' être achevés, tant ils conservent encore une fleur de grace et de nouveauté qui empêche que le tems n' en ternisse l' éclat, comme s' ils avoient en eux-mêmes un principe de jeunesse immortelle, et un esprit de vie incapable de vieillir.

p581

Plutarque rapporte ensuite plusieurs temples et plusieurs bâtimens superbes, auxquels les plus savans ouvriers avoient travaillé. Périclès avoit choisi Phidias pour avoir l' intendance sur tous ces ouvrages. C' étoit le plus fameux architecte, et en même tems le plus habile sculpteur et statuaire de son tems. J' en parlerai bientôt, quand je traiterai l' article de la sculpture.

3 mausolée.

le superbe tombeau qu' Artémise érigea à Mausole son mari, roi de Carie, est un des plus fameux bâtimens de l' antiquité, puisqu' on a cru devoir lui donner place parmi les sept merveilles du monde. Je rapporterai, dans le chapitre suivant qui regarde la sculpture, ce que Plin en dit.

4 ville et fanal d' Alexandrie.

on s' attend bien que tout ce qui part d' Alexandre doit avoir quelque chose de grand, de noble, de frappant. C' est le caractère de la ville qu' il fit bâtir en Egypte, et qui porta son nom. Il chargea Dinocrate de la conduite de cette importante entreprise. L' histoire de cet architecte est fort singulière.

Il étoit de Macédoine. Se fiant sur son esprit et sur ses grandes idées, il en partit pour se rendre à l' armée d' Alexandre, dans le dessein de se faire connoître de ce prince, et de lui proposer des vûes qui seroient de son goût. Il prit des lettres de recommandation de ses parens et de ses amis pour les

premiers et les plus qualifiés de la cour, afin d' avoir un accès plus facile auprès du roi. Il fut fort bien reçu de ceux à qui il s' adressa, qui lui promirent de le présenter au plutôt à Alexandre. Comme ils différoient de jour à autre sous prétexte d' attendre une occasion favorable, il prit leurs remises pour une défaite, et résolut de se produire lui-même. Il étoit d' une taille avantageuse : il avoit le visage agréable, et l' abord d' une personne de naissance. Ainsi, comptant sur sa bonne mine,

p582

il se dépouilla de ses habits ordinaires, s' huila tout le corps, se couronna d' une branche de peuplier, et couvrant son épaule gauche d' une peau de lion, prit une massue en sa main, et dans cet équipage s' approcha du trône sur lequel le roi étoit assis, et rendoit la justice. La nouveauté de ce spectacle aiant fait écarter la foule, il fut aperçu d' Alexandre, qui en fut surpris, et l' aiant fait approcher lui demanda qui il étoit. Il lui répondit, " je suis l' architecte Dinocrate macédonien, qui apporte à Alexandre des pensées et des desseins dignes de sa grandeur. " le roi l' écouta. Il lui dit qu' il songeoit à tailler le mont Athos en forme d' un homme, qui tiendrait en sa main gauche une grande ville, et en sa droite une coupe qui recevrait les eaux de tous les fleuves qui découlaient de cette montagne pour les verser dans la mer. Alexandre, goûtant ce dessein gigantesque, lui demanda s' il y avoit des campagnes aux environs de cette ville qui pussent fournir des blés pour la faire subsister ; et aiant reconnu qu' il en auroit fallu faire venir par mer, il dit qu' il louoit la hardiesse de l' invention, mais qu' il ne pouvoit approuver le choix du lieu où il prétendoit l' exécuter. Il le retint cependant auprès de lui, ajoutant qu' il feroit usage de son habileté pour d' autres entreprises. En effet Alexandre, dans le voyage qu' il fit en Egypte, y aiant découvert un port qui avoit un fort bon abri, et un abord facile, qui étoit environné d' une campagne fertile, et qui avoit beaucoup de commodités à cause du voisinage du Nil ; il commanda à Dinocrate d' y bâtir une ville, qui fut, de son nom, appelée Alexandrie. L' art de l' architecte et la magnificence du prince concoururent à l' envi pour l' embellir, et semblèrent s' épuiser pour la rendre une des plus grandes et des plus magnifiques villes du monde. Elle étoit environnée d' une grande étendue de murailles, et fortifiée de tours. Il y avoit un port, des aqueducs, des fontaines, des canaux d' une

grande beauté ; un nombre presque infini de maisons pour les habitans, des places et des bâtimens magnifiques, des lieux publics pour les jeux et pour les spectacles ; enfin des temples et des palais si spacieux et en si grand nombre, qu' ils occupoient

p583

presque le tiers de toute la ville. J' ai marqué ailleurs comment Alexandrie étoit devenue le centre du commerce de l' orient et de l' occident.

Un bâtiment considérable qu' on fit quelque tems après dans le voisinage de cette ville, la rendit encore plus célèbre : j' entends le fanal de l' île de Pharos.

Les ports étoient ordinairement munis de tours, tant pour les défendre, que pour servir la nuit à guider ceux qui navigeoient sur la mer, par le moien des feux qu' on y allumoit. Ces tours étoient d' abord d' une structure fort simple : mais Ptolémée Philadelphie en fit faire une, dans l' île de Pharos, si grande et si magnifique, que quelques-uns l' ont mise parmi les merveilles du monde : elle couta huit cens talens, c' est-à-dire huit cens mille écus.

L' île de Pharos étoit éloignée du continent de sept stades, c' est-à-dire de plus d' un quart de lieue.

Elle avoit un promontoire ou une roche, contre laquelle les flots de la mer se brisoient. Ce fut sur cette roche que Ptolémée Philadelphie fit bâtir de pierre blanche la tour du phare, ouvrage d' une magnificence surprenante, à plusieurs étages voutés, à peu près comme la tour de Babylone qui avoit huit étages. Il en donna l' intendance à un célèbre architecte nommé Sostrate, qui grava sur la tour cette inscription : *Sostrate cnidien, fils de Dexiphane, aux dieux sauveurs, en faveur de ceux qui vont sur mer.* on peut voir dans l' histoire de Philadelphie ce qui s' est dit sur cette inscription.

Un auteur qui vivoit il y a environ six cens ans, parle de la tour du phare comme d' un édifice qui subsistoit encore de son tems. La hauteur de la tour, selon lui, est de trois cens coudées, c' est-à-dire de quatre cens cinquante piés, ou de soixante et quinze toises. Un scholiaste de Lucien manuscrit, cité par Isaac Vossius, assure que pour la grandeur elle pouvoit être comparée aux pyramides d' Egypte ; qu' elle étoit quarrée ; que ses côtés avoient près d' un stade de long, près de cent quatre toises ; que de son sommet on découvroit jusqu' à cent mille loin, c' est-à-dire environ jusqu' à trente ou quarante lieues.

Cette tour prit bientôt le nom de l' isle, et fut appelée

phare : et ce nom a passé aux autres tours construites pour le même usage. L'île où elle étoit bâtie devint péninsule dans la suite du tems. La reine Cléopâtre la joignit à la terre par une chaussée, et par un pont qui alloit de la chaussée à l'île : travail important, dont fut chargé l'architecte Dexiphane natif de l'île de Cypre. Elle lui donna pour récompense une charge considérable auprès de sa personne, et la conduite de tous les bâtimens qu'elle fit construire ensuite. On croit qu'il vaut mieux attribuer cet ouvrage à Ptolémée Philadelphie.

On voit en plus d'une occasion que les habiles architectes étoient fort estimés et fort honorés chez les anciens. Les habitans de Rhodes avoient assuré une pension considérable à Diognète leur concitoyen pour récompense des machines de guerre qu'il leur avoit construites. Il survint un architecte étranger, il se nommoit Callias, qui fit un essai en petit d'une machine capable, selon lui, d'enlever quelque poids que ce pût être, et de triompher par là de toutes les autres machines. Diognète, jugeant la chose absolument impossible, ne rougit point d'avouer qu'elle étoit au-dessus de sa science. La pension de celui-ci fut assignée à Callias comme beaucoup plus habile que lui. Quand Démétrius Poliorcète se prépara à faire approcher sa terrible *hélépole* des murs de Rhodes qu'il assiégeoit, les habitans sommèrent Callias de faire usage de sa machine. Il déclara qu'elle étoit trop foible pour pouvoir enlever de si pesans fardeaux. Les rhodiens sentirent pour lors l'énorme faute qu'ils avoient commise en traitant avec une telle ingratitude un citoyen à qui ils avoient de si grandes obligations. Ils prièrent avec instance Diognète de vouloir secourir sa patrie exposée au dernier danger. Il refusa d'abord, et demeura inflexible à leurs prières. Mais quand il vit que les prêtres et les enfans des plus nobles de la ville, baignés de larmes, venoient implorer son secours, il se rendit enfin, et céda à un spectacle si touchant. Il s'agissoit d'empêcher que les ennemis n'approchassent leur formidable machine de la muraille. Il en vint à bout sans beaucoup de peine, aiant fait inonder le terrain par où l'hélépole devoit passer ; ce qui la rendit absolument

inutile, et obligea Démétrius de lever le siège

après s' être accommodé avec les rhodiens. Diognéte fut comblé d' honneurs, et sa pension rétablie au double.

5 les quatre principaux temples de la Grèce.

Vitruve dit qu' il y avoit entr' autres quatre temples chez les grecs qui étoient bâtis de marbre, et enrichis de si beaux ornemens, qu' ils faisoient l' admiration des plus habiles connoisseurs, et étoient devenus comme la règle et le modèle des bâtimens dans les trois ordres d' architecture. Le premier de ces ouvrages est le temple de Diane à Ephése. Le second est celui d' Apollon dans la ville de Milet. Ils étoient l' un et l' autre d' ordre ionique. Le troisième est le temple de Cérès et de Proserpine à Eleusis, qu' Ictinus fit d' ordre dorique, d' une grandeur extraordinaire, capable de contenir trente mille personnes : car il s' en trouvoit autant, et souvent plus, à la célèbre procession de la fête d' Eleusis. D' abord ce temple étoit sans colonnes au dehors pour laisser plus de place à l' usage des sacrifices. Mais Philon ensuite, au tems que Démétrius De Phalére commandoit à Athènes, y mit des colonnes sur le devant, pour rendre cet édifice plus majestueux. Le quatrième enfin est le temple de Jupiter olympien à Athènes, d' ordre corinthien. Pisistrate l' avoit commencé, mais il étoit demeuré imparfait après sa mort à cause des troubles qui survinrent dans la république. Plus de trois cens ans après, Antiochus Epiphane, roi de Syrie, se chargea de faire la dépense nécessaire pour achever la nef du temple qui étoit fort grande, et pour les colonnes du portique. Cossutius, citoyen romain, qui s' étoit rendu célèbre parmi les architectes, fut choisi pour exécuter ce grand ouvrage. Il y acquit beaucoup d' honneur, cet édifice étant estimé tel qu' il y en avoit peu qui en pussent égaler la magnificence. Ce Cossutius fut un des premiers parmi les romains qui bâtit à la manière des grecs. Il me donnera occasion de parler de quelques édifices de Rome, qui souvent ont eu des grecs pour architectes, et par cet endroit rentrent en quelque sorte dans mon plan.

p586

6 bâtimens célèbres à Rome.

l' art de batir a été presque aussitôt connu dans l' Italie que dans la Grèce, s' il est vrai que les toscans n' eussent pas encore eu de commerce avec les grecs, lorsqu' ils inventèrent la composition d' un ordre particulier, qui s' appelle encore aujourd' hui de leur nom. Le tombeau que Porsenna roi d' Etrurie se fit élever proche de Clusium pendant qu' il

vivoit, marque la grande connoissance qu' on y avoit alors de cet art. Cet édifice étoit de pierre, et construit à peu près de la même manière que le labyrinthe bâti par Dédale dans l' île de Crète, si le tombeau étoit tel que Varron l' a décrit dans un passage que Pline raporte.

Le premier Tarquin avoit un peu auparavant fait faire à Rome des travaux fort considérables. Car ce fut lui qui le premier environna cette ville d' une muraille de pierre. Il jetta aussi les fondemens du temple de Jupiter Capitolin, que son petit-fils Tarquin le superbe acheva avec beaucoup de dépense, aiant pour cela fait venir les meilleurs ouvriers d' Etrurie. Les citoiens romains ne furent point dispensés de ce travail ; et, quoiqu' il fût très penible et très accablant, étant ajouté aux fatigues de la guerre, ils ne s' en trouvèrent point surchargés, tant ils avoient de joie et se croioient honorés de construire de leurs propres mains les temples de leurs dieux.

Ce même Tarquin l' ancien fit deux autres ouvrages, moins éclatans à la vérité pour le dehors, mais d' un travail et d' une dépense encore plus considérables : ouvrages, dit Tite Live, ausquels la magnificence de nos jours, portée ce semble au suprême degré, n' a presque pu rien faire d' égal.

p587

Un de ces ouvrages étoit les décharges et les conduits souterrains destinés à recevoir toutes les ordures et toutes les immondices de la ville, dont les restes donnent encore aujourd' hui de l' admiration, et étonnent par la hardiesse de l' entreprise, et par la grandeur des dépenses qu' il a falu faire pour la conduire à sa fin. En effet, de quelle épaisseur et de quelle solidité devoient être ces voutes, conduites depuis l' extrémité de la ville jusqu' au Tibre, pour avoir pu soutenir pendant tant de siècles, sans s' ébranler le moins du monde, l' énorme poids des grandes rues de Rome bâties dessus, dans lesquelles passaient des voitures sans nombre, et d' une charge immense !

M Scaurus, pour orner pendant son edilité la scène d' un théâtre qui ne devoit durer qu' un mois tout au plus, avoit fait préparer trois cens soixante colonnes de marbre, dont plusieurs avoient trente huit piés de hauteur. Quand le tems du spectacle fut fini, il fit conduire toutes ces colonnes dans sa maison. L' entrepreneur, chargé de l' entretien des egouts, exigea de cet edile qu' il s' engageât à paier le dommage que le transport de tant de colonnes si

pesantes pourroit causer à ces voutes, qui depuis Tarquin l' ancien, c' est-à-dire depuis près de huit cens ans, étoient toujours demeuré immobiles : et elles soutinrent encore une si violente secousse sans s' ébranler.

Au reste, ces conduits souterrains contribuoient infiniment à la propreté des maisons et des rues, aussibien qu' à la pureté et à la salubrité de l' air. Les eaux de sept ruisseaux qu' on avoit réunies ensemble, et qu' on lâchoit fréquemment, nettoioient parfaitement ces fosses souterraines en fort peu de tems, et entraînoient avec elles toutes les immondices dans le Tibre.

De pareils travaux, quoique cachés sous la terre et ensevelis dans les ténèbres, paroîtront sans doute à tout juge équitable plus dignes de louanges que les édifices les plus magnifiques et que les palais les plus superbes. Ceux-ci conviennent à la majesté des rois, mais ne rehaussent point leur mérite, et à proprement parler, ne font honneur qu' à l' habileté de l' architecte : au lieu que les autres marquent des princes qui connoissent le vrai prix des choses,

p588

qui ne se laissent point éblouir à un vain éclat, qui sont plus occupés de l' utilité publique que de leur propre gloire, et qui cherchent à étendre leurs services et leurs bienfaits jusques dans la postérité la plus reculée : digne objet de l' ambition d' un prince !

Après que les Tarquins eurent été chassés de Rome, le peuple aiant aboli le gouvernement monarchique, et repris la souveraine autorité, ne songea plus qu' à étendre les bornes de son état. Lorsque dans la suite il eut plus de commerce avec les grecs, il commença à élever des bâtimens plus superbes et plus réguliers. Car ce fut des grecs que les romains apprirent l' excellence de l' architecture. Avant cela leurs édifices n' avoient rien de recommandable que leur solidité et leur grandeur. De tous les ordres, ils ne connoissoient que l' ordre toscan. Ils ignoroient presque entièrement la sculpture, et n' avoient pas même l' usage du marbre : du moins ne savoient-ils ni le polir, ni en faire des colonnes, ou d' autres ouvrages, qui par leur éclat et l' excellence du travail fissent paroître de la richesse dans les lieux où ils pouvoient être employés.

Ce n' est à proprement parler, que vers les derniers tems de la république et sous les empereurs, c' est-à-dire lorsque le luxe fut devenu dominant à Rome, que l' architecture y parut dans tout son

éclat. Quelle foule de bâtimens superbes et d' ouvrages magnifiques, qui font encore l' ornement de Rome ! Le Panthéon, les Thermes, l' amphithéâtre nommé le Colisée, les aqueducs, les grands chemins, la colonne de Trajan, celle d' Antonin. Le fameux pont sur le Danube, bâti par l' ordre de Trajan, auroit suffi pour immortaliser son nom. Il avoit vingt piles pour porter les arches, épaisses chacune de soixante piés, hautes de cent cinquante sans compter les fondemens, et à cent soixante-dix piés l' une de l' autre, ce qui fait en tout sept cens quatre-vingts quinze toises de large. C' étoit néanmoins l' endroit de tout le pays où le Danube étoit le plus étroit : mais il y étoit aussi le plus rapide et le plus profond ; et c' est ce qui paroissoit un obstacle insurmontable à l' industrie humaine. Il fut impossible d' y faire des

p589

atardeaux pour fonder les piles. Au lieu de cela il falut jeter dans le lit de la rivière une quantité prodigieuse de divers matériaux, et par ce moien former des manières d' empatemens qui s' élevassent jusques à la hauteur de l' eau, pour pouvoir ensuite y construire les piles, et tout le reste du bâtiment. Trajan avoit fait ce pont pour s' en servir contre les barbares : Adrien son successeur craignit au contraire que les barbares ne s' en servissent contre les romains, et en fit abattre les arches. Apollodore De Damas fut l' architecte qui présida à la construction de ce pont : il avoit travaillé à beaucoup d' autres ouvrages sous Trajan. Il eut une fin bien triste. L' empereur Adrien avoit fait construire un temple en l' honneur de Rome et de Vénus, au fond et au haut duquel elles étoient placées, assises chacune sur un trône : on a lieu de croire que lui-même en avoit dressé le plan, et donné les mesures, parce qu' il se piquoit d' exceller en toutes sortes d' arts et de sciences. Après qu' il fut bâti, Adrien en envia le dessein à Apollodore. Il se souvenoit, qu' un jour s' étant voulu mêler de donner son avis sur quelque édifice dont Trajan entretenoit Apollodore, cet architecte l' avoit renvoyé avec mépris, comme parlant de choses qu' il n' entendoit point. Aussi ce fut pour lui insulter, et lui montrer qu' on pouvoit faire quelque chose de grand et de parfait sans lui, qu' il lui envia le dessein de ce temple, avec ordre exprès de lui en mander son avis. Apollodore n' étoit pas né flateur, et il sentit bien l' insulte qu' on lui vouloit faire. Après avoir loué la beauté, la délicatesse, la

magnificence du bâtiment, il ajouta que, puisqu' on lui ordonnoit de dire sa pensée, il ne pouvoit dissimuler qu' il y trouvoit un défaut : c' est que, s' il prenoit envie aux déesses de se lever, elles courroient risque de se casser la tête, parce que la voute étoit trop écrasée, et le temple non assez exhaussé. L' empereur sentit dans le moment la faute grossière et irréparable qu' il avoit faite, et ne put s' en consoler. L' architecte en porta la peine, et sa trop grande franchise, qui n' étoit peutêtre pas assez mesurée ni assez respectueuse, lui couta la vie. Je n' ai point mis au nombre des bâtimens magnifiques

p590

de Rome le palais, appelé la maison dorée, que Néron fit élever dans Rome, quoique peutêtre on n' ait jamais rien vû de pareil pour l' étendue de l' espace qu' il renfermoit, pour la beauté des jardins, pour le nombre et la délicatesse des portiques, pour la somptuosité des édifices, où l' or, les perles, les pierreries, et toutes les autres matières précieuses, brilloient de toutes parts. Je ne croi pas qu' il soit permis de donner le nom de magnificence à un palais bâti des dépouilles et cimenté en quelque sorte du sang des citoiens. Aussi Suétone dit-il que les bâtimens de Néron furent plus ruineux à l' empire, que toutes ses autres folies. (...).

Cicéron en auroit jugé encore bien plus sévèrement, lui qui ne rangeoit au nombre des dépenses véritablement louables que celles qui avoient pour objet l' utilité publique, comme les murs des villes et des citadelles, les arsenaux, les ports, les aqueducs, les grands chemins, et d' autres pareilles. Il portoit la rigidité jusqu' à improuver les théâtres, les portiques, et même les nouveaux temples ; et il s' appuioit de l' autorité de Démétrius De Phalére, qui condannoit nettement les dépenses excessives que Périclès avoit employées pour de pareils édifices.

Le même Cicéron fait d' excellentes réflexions sur les bâtimens des particuliers : car certainement sur cet article, comme sur tous les autres, il y a une distinction à faire pour les princes. Il veut que les personnes qui tiennent le premier rang dans un état soient logées honorablement, et qu' elles soutiennent leur dignité par le bâtiment qu' elles occupent, de sorte pourtant que le bâtiment ne fasse pas leur principal mérite, et que ce soit le maître qui fasse honneur à la maison, et non la maison au maître. Il recommande aux grands seigneurs qui bâtissent d' éviter avec soin les dépenses excessives qu' entraîne la magnificence

des édifices : dépenses qui deviennent d' un exemple funeste et contagieux dans une ville, la plupart ne manquant pas et se faisant un mérite d' imiter les grands, et quelquefois même de les surpasser. Ces palais ainsi multipliés font honneur, dit-on, à une ville. Ils la deshonnorent plutôt, si l' on en veut juger sainement, parce qu' ils la corrompent, en lui rendant pour toujours le luxe et le faste nécessaires, par la somptuosité des meubles, et par les autres ornemens précieux, qu' exige un bâtiment superbe ; outre que souvent ils sont la cause de la ruine des familles.

Caton, dans son livre sur la vie rustique, donne un conseil bien sage. Quand il s' agit de bâtir, dit-il, il faut délibérer longtemps, et souvent ne point bâtir : mais quand il s' agit de planter, il ne faut point délibérer, mais planter sans délai.

En cas qu' on bâtisse, la prudence demande qu' on prenne de justes précautions. " autrefois, dit Vitruve, il y avoit à Ephèse une loi très sévère, etc. " cette réflexion est bien sensée, et montre dans Vitruve un caractère bien estimable, et un grand fond de probité, qui brille en effet dans tout son ouvrage, et ne lui fait pas moins d' honneur que son extrême habileté. Il exerçoit sa profession avec un desintéressement

et une noblesse bien rares dans ceux qui s' en mêlent. La réputation, non l' argent, étoit son motif. Il avoit appris de ses maîtres, dit-il, qu' il faut qu' un architecte attende qu' on le prie de prendre la conduite d' un ouvrage, et qu' il ne peut sans rougir, faire une demande qui le fait paroître intéressé : puisqu' on sait qu' on ne sollicite pas les gens pour leur faire du bien, mais pour en recevoir.

Il exige, pour cette profession, une étendue de connoissances qui étonne. Il faut, selon lui, que l' architecte soit ingénieux et laborieux tout ensemble : car l' esprit, sans le travail, et le travail sans l' esprit, ne rendent jamais aucun ouvrier parfait. Il doit donc savoir dessiner, être instruit dans la géométrie, n' être pas ignorant de l' optique, avoir appris l' arithmétique, savoir beaucoup de l' histoire, avoir bien étudié la philosophie, avoir connoissance de la musique, et quelque teinture de la médecine, de la jurisprudence, et de l' astrologie. Il entre ensuite dans le détail, et montre en quoi chacune de ces

connoissances peut aider un architecte.
Quand il vient à la philosophie, outre ce que la physique peut lui fournir de connoissances nécessaires pour son art, il la considère par rapport aux moeurs. " l' étude de la philosophie, dit-il, etc. " Vitruve ne s' avise pas de demander, pour un architecte, le talent de la parole, dont même souvent il est à

p593

propos de se défier, comme nous le marque un assez bon mot que Plutarque nous a conservé. Il s' agissoit d' un bâtiment considérable que les athéniens vouloient faire construire, pour l' exécution duquel deux architectes se présentèrent devant le peuple. L' un, beau parleur, mais peu habile dans son art, charma et éblouit toute l' assemblée par la manière élégante dont il s' exprima en exposant le plan qu' il se proposoit de suivre. L' autre aussi mauvais orateur qu' il étoit excellent architecte, se contenta de dire aux athéniens : *messieurs, je ferai comme celui-ci vient de parler.*

j' ai cru ne pouvoir mieux terminer cet article qui regarde l' architecture, qu' en donnant quelque idée de l' habileté et des moeurs de celui, qui, au jugement de tous les connoisseurs, l' a enseignée et exercée avec le plus de réputation.

L. 24 ARTS SC. CH. 4 SCULPTURE

p594

l des différentes espèces renfermées dans la sculpture.

la sculpture est un art qui par le moien du dessein et de la matière solide imite les objets palpables de la nature. Elle a pour matière le bois, la pierre, le marbre, l' ivoire ; différens métaux, comme l' or, l' argent, le cuivre ; les pierres précieuses, comme l' agate, et autres pareilles. On travaille sur ces matières, ou en creusant, ou en relief. Cet art comprend aussi la fonte, qu' on subdivise en l' art de faire des figures de cire, et en celui de les fondre de toutes sortes de métaux. J' entends ici par sculpture toutes ces différentes espèces.
Les sculpteurs et les peintres ont eu souvent parmi

eux de grandes disputes sur la prééminence de leur profession ; les premiers se voulant prévaloir de la durée de leurs ouvrages, les autres leur opposant l'effet du mélange et de la vivacité des couleurs. Mais, sans entrer dans une question qui n'est pas facile à décider, on peut considérer la sculpture et la peinture comme deux soeurs, qui n'ont qu'une origine, et dont les avantages doivent être communs ; je dirois presque comme un même art, dont le dessein est l'ame et la règle, mais qui travaille diversement, et sur différentes matières. Il est difficile, et peu important, de démêler, dans l'obscurité des siècles éloignés, les premiers inventeurs de la sculpture. Son origine remonte jusqu'à celle du monde,

p595

et l'on peut dire que Dieu fut le premier statuaire, lorsqu'ayant créé tous les êtres, il sembla redoubler d'attention pour former le corps de l'homme, à la beauté et à la perfection duquel il parut travailler avec une sorte de complaisance. Lontems après qu'il eut achevé ce chef-d'oeuvre de ses mains toutes-puissantes, il voulut être honoré principalement par le ministère des sculpteurs dans la construction de l'arche d'alliance, dont il donna lui-même l'idée au législateur des hébreux. Mais en quels termes parle-t-il de cet ouvrier admirable qu'il y vouloit employer ? Je ne crains point de les rapporter une seconde fois. *J'ai choisi*, dit-il à son prophète, *un homme de la tribu de Juda, que j'ai rempli de mon esprit, de sagesse, d'intelligence, et de science en toute sorte d'ouvrages, pour inventer ce qui se peut faire d'or ou d'argent, de bronze ou de marbre, de bois différens ou de pierres précieuses.* ne semble-t-il pas qu'il s'agit d'inspirer le prophète même pour donner des loix à son peuple ? Il parle de même des ouvriers destinés à bâtir et à orner le temple de Jérusalem. Rien ne releveroit tant le mérite de la sculpture qu'une si noble destination, si elle l'avoit remplie fidèlement. Mais, lontems avant la construction du temple et même du tabernacle, elle s'étoit vendue honteusement à l'idolatrie, qui par son moien remplit l'univers des statues de ses fausses divinités, qu'elle exposoit à l'adoration des peuples. On voit dans l'écriture qu'une des causes qui ont donné le plus de cours à ce culte impie, a été l'extrême beauté que les ouvriers s'efforçoient à l'envi de donner aux statues. L'admiration que causoit la vûe de ces excellens ouvrages de l'art, étoit une espèce

d' enchantement, qui, en frappant les sens, faisoit illusion aux esprits, et entraînoit toute la multitude. " c' est de cette séduction, etc. "

p596

il faut avouer aussi que la sculpture ne contribua pas peu à la corruption des moeurs par la nudité des images, et par des représentations contraires à la pudeur, comme les payens même l' ont reconnu. J' en fais la remarque de bonne heure, afin que dans tout ce que je dirai dans la suite à la louange de la sculpture, on voie que je distingue l' excellence de l' art en lui-même de l' abus que les hommes en ont fait. Les sculpteurs ont commencé à travailler sur de la terre, soit pour former des statues, soit pour faire des moules et des modèles. C' est ce qui a fait dire au statuaire pasitéle que les ouvrages en fonte, au ciseau, et au burin devoient leur naissance à l' art de faire des figures de terre, appelé *plastique* . On prétend que Démarate, pere de Tarquin l' ancien, qui se réfugia de Corinthe dans l' Etrurie, y amena avec lui beaucoup d' ouvriers habiles dans cet art, et y en fit naître le goût, qui de là se communiqua au reste de l' Italie. Les statues qu' on y érigea aux dieux, n' étoient d' abord que de terre, ausquelles, pour tout ornement, on donnoit une couleur de rouge. Des hommes, qui honoroient sincérement de tels dieux, ne doivent pas, dit Plin, nous faire honte. Ils ne faisoient cas de l' or et de l' argent ni pour eux-mêmes, ni pour leurs dieux. Juvénal appelle une statue, comme celle que Tarquin l' ancien fit mettre dans le temple du pere des

p597

dieux, le Jupiter de terre, que l' or n' avoit point gâté ni souillé.

(...)

on ne commença que fort tard à Rome à y mettre des statues dorées. L' époque en est marquée sous le consulat de P Cornel. Céthégus, et M Baebius Tamphilus, l' année de Rome 571 ou 573.

On fit aussi dans la suite des portraits de plâtre et de cire. L' invention en est attribuée à Lysistrate De Sicyone, frere de Lysippe.

On voit que les anciens ont fait des statues presque de toutes sortes de bois. Il y avoit à Sicyone une image d' Apollon qui étoit de buis. à Ephése celle

de Diane étoit de cédre selon quelques-uns, aussi bien que le toit du temple. Le citronier, le cyprès, le palmier, l'olivier, l'ébène, la vigne, en un mot tous les arbres qui ne sont point sujets à se corrompre, ni à être endommagés des vers, étoient employés pour faire des statues.

Le marbre devint bientôt la matière la plus ordinaire et la plus recherchée des ouvrages de sculpture. On croit que Dipéne et Scyllis, tous deux de Crète, en firent les premiers usage à Sicyone, qui a été longtemps comme le centre et l'école des arts : ils vivoient vers la Le olympiade, un peu avant que Cyrus régnât en Perse.

Deux freres, Bupale et Anthénis, se rendirent fort illustres dans l'art de tailler le marbre du tems d' Hipponax, c'est-à-dire vers la Lxe olympiade. Ce poète étoit fort laid de visage. Ils firent son portrait pour l'exposer à la risée des spectateurs. Hipponax entra dans une fureur plus que poétique, et fit contr'eux des vers si sanglans, que, selon quelques-uns, ils se pendirent de honte et de douleur.

Mais ce fait ne peut pas être véritable, puisqu'il y a eu des ouvrages d'eux faits depuis ce tems-là. Dans ces commencemens on ne se servoit que de marbre blanc tiré de l'île de Paros. On prétend qu'en taillant des blocs de marbre on y trouvoit quelquefois des figures

p598

naturelles d'un Silène, d'un dieu Pan, d'une baleine, et d'autres poissons. Le marbre jaspé et tacheté devint ensuite fort à la mode. On le tiroit principalement des carrières de Chio : et bientôt presque tous les pays en fournirent.

On trouva, et l'on croit que ce fut dans la Carie, le moyen de couper un gros bloc de marbre en plusieurs parties assez minces, pour incruster les murailles des maisons. Le palais du roi Mausole à Halicarnasse est la plus ancienne maison où il paroisse qu'on ait fait usage de ces incrustations de marbre, qui en faisoient un des plus grands ornemens.

L'usage de l'ivoire dans les ouvrages de sculpture étoit connu dès les premiers tems de la Grèce. Homère en parle, quoiqu'il ne parle jamais des éléphans.

L'art de fondre l'or et l'argent est de l'antiquité la plus reculée, sans qu'on en puisse précisément marquer l'origine. Les dieux de Laban que Rachel vola, paroissent avoir été de fonte. Les bijoux offerts à Rébecca étoient d'or fondu. Avant que de sortir de l'Egypte, les israélites y avoient vû des

statues de fonte, qu' ils imitérent en fondant le veau d' or ; et depuis ils firent le serpent d' airain. Dès lors toutes les nations de l' orient avoient des dieux de fonte, (...) ; et Dieu défendit sous peine de mort à son peuple de les imiter. Dans la construction du tabernacle, les ouvriers n' inventèrent pas l' art de la fonte : Dieu ne fit que diriger leur goût. Il est marqué que Salomon fit fondre les figures employées dans le temple et ailleurs près de Jéricho, parce que la terre y étoit argilleuse, (...) : ce qui montre qu' ils avoient déjà la même manière que nous pour fondre de très grosses masses.

Il seroit à souhaiter que l' on trouvât dans les auteurs grecs ou latins de quelle sorte les anciens fondoient leurs métaux pour en faire des figures. L' on voit par ce que Plin en a écrit, qu' ils se servoient quelquefois de moules de pierre. Vitruve parle d' une espèce de pierres qui se trouvoient aux environs du lac de Volsène, et en d' autres endroits d' Italie, lesquelles résistoient à la violence du

p599

feu, et dont l' on faisoit des moules pour jeter diverses sortes d' ouvrages. Les anciens avoient l' art de mêler dans la fonte différens métaux, pour exprimer dans les statues différentes passions, différens sentimens, par la diversité des couleurs.

Il y a diverses manières de graver sur les métaux, et sur les pierres précieuses : car sur les uns et sur les autres, on y fait des ouvrages en relief, en bosse ; ou en creux, qui s' appellent de gravure. Les anciens excelloient dans l' un et dans l' autre genre.

Les bas reliefs qui nous restent d' eux sont infiniment estimés par les connoisseurs : et pour ce qui regarde la gravure des pierres, comme de ces belles agates, et de ces cristaux, dont on voit une assez grande quantité dans le cabinet du roi, on prétend qu' il n' y a rien de si parfait que ce qui reste de ces anciens maîtres.

Quoiqu' ils aient gravé presque toutes sortes de pierres précieuses, néanmoins les figures les plus achevées qu' on ait d' eux sont sur des onyces qui sont une espèce d' agate opaque, ou sur des cornalines, qu' ils trouvoient plus propres à être gravées que les autres pierres, parce qu' elles sont plus fermes, plus égales, et qu' elles se gravent nettement ; et encore parce qu' il se rencontre dans les onyces diverses couleurs qui sont par lit les unes au-dessus des autres, par le moien desquelles ils faisoient que dans les pièces de relief le fond demeurait d' une couleur, et les figures d' une autre. Pour graver sur

les pierres précieuses et sur les cristaux ils se servoient de la pointe du diamant, comme on s' en sert encore.

On vante beaucoup la pierre précieuse attachée à l' anneau de Polycrate tyran de Samos, qu' il jetta dans la mer, et qui lui revint par un hazard fort singulier : on prétendoit l' avoir à Rome du tems de Pline. C' étoit, selon les uns, un sardoine, et selon les autres une émeraude. Celle de Pyrrhus n' étoit pas moins estimée. On y voioit Apollon avec sa guitare, et les neuf muses chacune avec leur attribut particulier. Et tout cela n' étoit point l' effet de l' art, mais de la nature : (...).

p600

C' étoit sur les coupes à boire dans les repas que l' art de sculpter étoit le plus exercé : ces pièces étoient les plus riches, les plus curieuses, et la matière de la plus grande somptuosité.

Un des plus grands avantages que l' art de peindre ait reçu pour éterniser ses ouvrages, est la gravure sur le bois et sur le cuivre, par le moien de laquelle on tire un grand nombre d' estampes, qui multiplient presque à l' infini un même dessein, et font voir en différens lieux la pensée d' un ouvrier, qui auparavant n' étoit connue que par le seul travail qui sortoit de ses mains. Il y a lieu de s' étonner que les anciens, qui ont gravé tant d' excellentes choses sur les pierres dures et sur les cristaux, n' aient point découvert un si beau secret, qui véritablement n' a encore paru qu' après celui de l' imprimerie, et qui sans doute en a été une suite et comme une imitation. Car l' impression des figures et les estampes n' ont commencé à être en usage qu' à la fin du quinzième siècle. L' invention en est dûe à un orfèvre qui travailloit à Florence.

Après avoir rapporté en abrégé la plus grande partie de ce qui occupoit anciennement la sculpture, il me reste à faire connoître quelques-uns de ceux qui l' ont exercée avec le plus de succès et de réputation.

li sculpteurs célèbres, qui se sont le plus distingués dans l' antiquité.

quoique la sculpture ait pris naissance dans l' Asie et dans l' Egypte, c' est, à proprement parler, la Grèce qui l' a mise dans tout son lustre, et l' a fait paroître avec éclat. Pour ne point parler des premières ébauches de cet art, qui se sentent toujours comme d' une sorte d' enfance, on vit, sur tout du tems de Périclès et après lui, sortir du sein de la Grèce une foule d' excellens ouvriers, et travailler à l' envi à mettre la sculpture en honneur par un

nombre infini d' ouvrages, qui ont fait et feront
l' admiration

p601

de tous les siècles. L' Attique, fertile en carrières
de marbres, et plus riche encore en génies heureux
pour les arts, fut bientôt remplie d' un nombre infini
de statues.

Je ne rapporterai ici que ceux qui se sont le plus
distingués par leur habileté et leur réputation. Les
plus célèbres sont Phidias, Polyclète, Myron,
Lysippe, Praxitèle, Scopas.

Il en est un autre, plus illustre encore que tous ceux
que je viens de nommer, mais dans un genre différent :
c' est le fameux Socrate. Je ne dois pas envier à la
sculpture l' honneur qu' elle a eu de le compter parmi
ses élèves. Il étoit fils d' un statuaire, et il le
fut lui-même, avant que d' être philosophe. On lui
attribuoit communément les trois graces qu' on
conservoit avec soin dans la citadelle d' Athènes.
Elles n' étoient point nues, comme on avoit coutume de
les représenter, mais couvertes : ce qui marque quel
étoit dès lors son penchant pour la vertu. Il disoit
que cet art lui avoit enseigné les premiers préceptes
de la philosophie ; et que, comme la sculpture donne
la forme à son objet en ôtant les superfluités, de
même cette science introduit la vertu dans le coeur
de l' homme, en retranchant peu-à-peu toutes ses
imperfections.

Phidias.

Phidias mérite par bien des raisons d' être mis à la
tête des sculpteurs. Il étoit d' Athènes, et
florissoit dans la Lxxxiii^e olympiade, tems heureux,
où, après les victoires remportées contre les perses,
l' abondance, fille de la paix et mere des beaux arts,
faisoit éclore divers talens par la protection que
leur donna Périclès. Phidias n' étoit pas de ces
artisans qui ne savent que manier les instrumens de
leur art. Il avoit l' esprit orné de toutes les
connoissances qui pouvoient être utiles à un homme
de sa profession ; histoire, poésie, fable,
géométrie, optique.

p602

Un fait assez curieux montrera combien cette dernière
lui fut utile.
Alcaméne et lui furent chargés de faire chacun une

statue de Minerve, afin que l' on pût choisir la plus belle des deux, que l' on vouloit placer sur une colonne fort haute. Quand les deux statues furent achevées, on les exposa aux yeux du public. La Minerve d' Alcaméne vûe de près parut admirable, et eut tous les suffrages. Celle de Phidias au contraire fut trouvée hideuse : une grande bouche ouverte, des narines qui sembloient se retirer, je ne sai quoi de rude et de grossier dans le visage. On se moqua de Phidias et de sa statue. *placez-les*, dit-il, *à l' endroit où elles doivent être*. on les y plaça l' une après l' autre. Alors la Minerve d' Alcaméne ne parut plus rien, au lieu que celle de Phidias frapoit par un air de grandeur et de majesté qu' on ne pouvoit se lasser d' admirer. On rendit à Phidias l' approbation que son rival avoit surprise, et celui-ci se retira confus et honteux, se repentant bien de n' avoir pas appris les régles de l' optique. Les statues que l' on vante avant le tems dont nous parlons, étoient plus recommandables par leur antiquité que par leur mérite. Phidias donna le premier aux grecs le goût de la belle nature, et leur apprit à l' imiter. Aussi, dès que ses ouvrages parurent, ils saisirent l' estime du public. Ce qui est étonnant, ce n' est pas qu' il ait fait des statues admirables, mais qu' il en ait pu faire un si grand nombre : car le dénombrement qu' en font les auteurs paroît presque incroyable ; et il est peutêtre le seul qui ait joint tant de facilité à tant de perfection. Je croi qu' il travailla de bon coeur sur un bloc de marbre qu' on trouva dans le camp des perses après la bataille de Marathon, où ils furent entièrement défaits. Ces barbares, qui comptoient sur une victoire assurée, l' avoient apporté pour en ériger un trophée. Phidias en fit une Némésis, déesse qui avoit pour fonction d' humilier et de punir l' orgueil insolent des hommes. La haine que les grecs

p603

portoient naturellement aux barbares, et le doux plaisir de venger sa patrie, animèrent sans doute d' un nouveau feu le génie du sculpteur, et prêtèrent à son ciseau et à ses mains une nouvelle adresse. Du prix des dépouilles remportées sur les mêmes ennemis, il fit aussi pour les platéens une statue de Minerve. Elle étoit de bois doré. Le visage, aussi bien que l' extrémité des mains et des piés, étoit de marbre pentélique. Son grand talent étoit de bien représenter les dieux. Il avoit l' imagination grande et noble, de sorte que, selon la remarque de Cicéron, il n' alloit pas chercher

leurs traits et leur ressemblance dans quelque objet visible, mais par la force de son génie il s' étoit fait une idée du vrai beau, à laquelle il avoit sans cesse l' esprit appliqué, qui devenoit sa règle et son modèle, et qui dirigeoit son art et sa main.

Aussi Périclès, qui s' en fioit plus à lui qu' à tous les architectes, l' avoit-il fait directeur et comme surintendant des bâtimens de la république. Quand le Parthénon fut achevé, ce magnifique temple de Minerve, dont quelques restes assez bien conservés charment encore aujourd' hui les voyageurs, il songea à en faire la dédicace, qui consistoit à y mettre une statue de la déesse. Phidias fut chargé de l' ouvrage, et ce fut alors qu' il se surpassa lui-même. Il fit une statue d' or et d' ivoire, haute de vingt-six coudées. (trente-neuf piés) les athéniens voulurent de l' ivoire, qui étoit alors beaucoup plus rare et plus précieux que le plus beau marbre.

Quelque riche que fût cette prodigieuse statue, l' art y surpassoit infiniment la matière. Phidias avoit gravé sur la partie convexe du bouclier de Minerve, le combat des athéniens contre les amazones ; sur la partie concave, le combat des géans contre les dieux ; sur la chaussure de la déesse, le combat des centaures et des lapithes ; sur le

p604

piédestal, la naissance de Pandore, et tout ce qu' en dit la fable. Cicéron, Pline, Plutarque, Pausanias, et plusieurs autres grands écrivains de l' antiquité, tous connoisseurs, tous témoins oculaires, ont parlé de cette statue. Sur leur témoignage on ne peut pas douter que ce ne fût en effet un des plus beaux ouvrages qu' on eût jamais vûs.

Quelques-uns assurent, dit Plutarque, que Phidias avoit mis son nom au piédestal de sa Minerve d' Athènes. Cette circonstance n' est point marquée dans Pausanias, et se trouve démentie par Cicéron qui dit positivement que Phidias, n' aiant pas eu la liberté de mettre son nom à cette statue, il avoit gravé son portrait sur le bouclier de la déesse. Plutarque ajoute que Phidias s' étoit représenté lui-même sous la forme d' un vieillard tout chauve qui leve une grosse pierre de ses deux mains, et qu' il avoit aussi représenté Périclès combattant contre une amazone, mais dans une telle attitude, que sa main qu' il étendoit pour lancer un javelot cachoit une partie du visage.

Les habiles ouvriers ont toujours été curieux d' insérer leur nom dans leurs ouvrages, pour participer à l' immortalité qu' ils procuroient aux

autres. Myron, ce fameux statuaire, pour rendre son nom éternel, l'avoit mis sur une des cuisses de la statue d'Apollon en caractères presque imperceptibles. Pline rapporte que deux architectes lacédémoniens, Saurus et Batrachus, sans exiger de récompense, bâtirent quelques temples dans un endroit de la ville de Rome qu'Octavia fit depuis environner de galeries. Ils s'étoient flatés d'y pouvoir mettre leur nom ; et c'étoit, ce semble, la moindre récompense qu'on dûit à leur généreux desintéressement. Mais il paroît qu'alors ceux qui mettoient en oeuvre les plus habiles gens prenoient toutes les précautions possibles pour ne pas partager avec de simples ouvriers les suffrages et l'attention de la postérité. On refusa à ceux-ci impitoyablement ce qu'ils demandoient. Leur adresse leur fournit un dédommagement.

p605

Ils semèrent, en manière d'ornemens, des lézards et des grenouilles sur les bases et sur les chapiteaux de toutes les colonnes. Le nom de *saurus* étoit désigné par le lézard que les grecs nomment (...), et celui de *batrachus* par la grenouille qu'ils appellent (...).

Cette défense dont je viens de parler n'étoit point générale dans la Grèce, comme on en aura bientôt une preuve éclatante par rapport à Phidias même : peut-être étoit-elle particulière à Athènes. Quoiqu'il en soit, on lui fit un crime des deux portraits qu'il avoit fait entrer dans le bouclier de Minerve. On ne s'en tint pas là. Ménon, un de ses élèves, demanda à être entendu, et se fit son dénonciateur. Il l'accusa d'avoir détourné à son profit une partie des quarante-quatre talens d'or qu'il devoit employer à la statue de Minerve. Périclès avoit eu un pressentiment de ce qui devoit arriver, et par son conseil Phidias avoit tellement appliqué l'or à sa Minerve, qu'on pouvoit l'en détacher aisément, et le peser. L'or fut donc pesé, et à la honte de l'accusateur on y retrouva les quarante-quatre talens. Phidias, qui sentit bien que son innocence ne le mettroit pas à couvert contre la noire jalousie de ses envieux, et contre le complot des ennemis de Périclès qui lui avoient suscité cette affaire, prit la fuite, et se retira en Elide.

Là il songea à se venger de l'injustice et de l'ingratitude des athéniens d'une manière qui pourroit paroître permise ou pardonnable à un ouvrier, si jamais la vengeance pouvoit l'être : ce fut d'employer toute son industrie à faire pour les éléens une

statue qui pût effacer sa Minerve, que les athéniens regardoient comme son chef-d'oeuvre. Il y réussit. Son Jupiter olympien fut un prodige de l'art ; et si bien un prodige, que pour l'estimer sa juste valeur, on crut le devoir mettre au nombre des sept merveilles du monde. Aussi n'avoit-il rien oublié pour amener cet ouvrage à sa dernière perfection. Avant que de l'achever entièrement, il l'exposa aux yeux et au jugement du public, se

p606

tenant caché derrière une porte, d'où il entendoit tous les discours qui se tenoient. L'un trouvoit le nez trop épais, un autre le visage trop allongé, d'autres remarquoient d'autres défauts. Il profita de toutes les critiques qui lui parurent avoir un juste fondement ; persuadé, dit Lucien qui rapporte ce fait, que plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Excellente réflexion pour toutes sortes d'ouvrages ! Cette statue d'or et d'ivoire, haute de soixante piés, et d'une grosseur proportionnée, fit le desespoir de tous les grands statuaires qui vinrent après. Aucun d'eux n'eut la présomption de penser seulement à l'imiter : (...), dit Pline. Selon Quintilien, la majesté de l'ouvrage égaloit celle du dieu, et ajoutoit encore à la religion des peuples : (...). Ceux qui la voioient, saisis d'étonnement demandoient si le dieu étoit descendu du ciel en terre pour se faire voir à Phidias, ou si Phidias avoit été transporté au ciel pour contempler le dieu. Phidias lui-même, interrogé où il avoit pris l'idée de son Jupiter olympien, cita les trois beaux vers d'Homère, où ce poète représente la majesté de ce dieu en termes magnifiques, voulant donner à entendre que c'étoit le génie d'Homère qui l'avoit inspiré. Au bas de la statue on lisoit cette inscription : Phidias athenien, fils de Charmide, m'a fait. Il semble que Jupiter, faisant gloire ici en quelque sorte d'avoir été travaillé de la main de Phidias, et le déclarant par cette inscription, reprochoit tacitement aux athéniens leur mauvaise délicatesse, de n'avoir pu souffrir que cet excellent ouvrier mît ou son nom ou son image à la statue de Minerve. Pausanias, qui avoit vû cette statue de Jupiter olympien, et qui l'avoit soigneusement examinée, nous en a laissé une fort longue et fort belle description. Mr l'abbé Gédoyne l'a insérée dans sa dissertation sur Phidias, dont il a fait lecture à notre académie des inscriptions, et qu'il a bien voulu me communiquer. J'en ai fait usage dans ce que j'ai rapporté de ce fameux statuaire.

p607

La statue de Jupiter olympien mit le comble à la gloire de Phidias, et lui assura une réputation que deux mille ans ne lui ont point ravie. Ce fut par ce grand chef-d'oeuvre qu'il termina ses travaux. Lontems après lui on conservoit encore son atelier, et les voyageurs l'alloient voir par curiosité. Les éléens, pour faire honneur à sa mémoire, créèrent en faveur de ses descendans une charge, dont toute la fonction consistoit à nettoier cette magnifique statue, et à la préserver de tout ce qui pourroit en ternir la beauté.

Polyclète.

Polyclète étoit de Sicyone, ville du Péloponnèse.

Il vivoit en la Lxxxviii olympiade. Il avoit eu

Agélade pour maître, et eut pour disciples plusieurs sculpteurs très célèbres, entr' autres Myron, dont nous parlerons bientôt. Il fit plusieurs statues

d'airain, qui furent fort estimées. Il y en eut une qui représentoit un beau jeune homme couronné, laquelle fut vendue cent talens, c'est-à-dire cent mille écus. Mais ce qui lui donna le plus de

réputation, fut la statue d'un doryphore, où il rencontra si heureusement toutes les proportions du corps humain, qu'elle fut appelée *la règle* ; et les sculpteurs venoient de toutes parts pour se

former, en voiant cette statue, une idée juste de ce qu'ils avoient à faire pour exceller dans leur art.

Polyclète passe sans contredit pour avoir porté à sa dernière perfection l'art de la sculpture, comme Phidias pour l'avoir le premier mis en honneur.

Travaillant à une statue, par ordre du peuple, il eut la complaisance d'écouter tous les avis qu'on vouloit bien lui donner, de retoucher son ouvrage, d'y changer et d'y corriger tout ce qui déplaisoit aux athéniens.

Mais il en fit une autre en particulier, où il n'écouta que son propre génie et les règles de l'art.

Quand elles furent exposées

p608

aux yeux du public, il n'y eut qu'une voix pour condamner la première, et pour admirer l'autre. *ce que vous condamnez*, leur dit Polyclète, *est votre ouvrage : ce que vous admirez, est le mien.*

Myron.

On sait peu de choses de ce statuaire. Il étoit

athénien, ou du moins passoit pour tel, parce que les habitans d' Eleuthérie, lieu de sa naissance, s' étoient réfugiés à Athènes, et en étoient regardés comme citoyens. Il vivoit dans la Lxxxive olympiade. Ses ouvrages le rendirent fort célèbre, une vache sur tout qu' il représenta en cuivre, et qui a donné lieu à beaucoup de belles épigrammes grecques, raportées dans le 4 e livre de l' antologie.

Lysippe.

Lysippe étoit de Sicyone, et vivoit du tems d' Alexandre Le Grand dans la Cxiiiie olympiade. Il exerça d' abord le métier de serrurier : mais son génie heureux le porta bientôt à une profession plus noble et plus digne de lui. Il avoit coutume de dire que le doryphore de Polycléte lui avoit tenu lieu de maître. Mais le peintre Eupompe lui en indiqua un autre encore meilleur et plus sûr.

Car Lysippe lui aiant demandé qui de ceux qui l' avoient précédé dans son art il devoit se proposer pour modèle et pour maître : *nul homme en particulier*, lui répondit-il, *mais la nature même*. il l' étudia donc uniquement dans la suite, et profita bien de ses leçons.

Il travailloit avec tant de facilité, que de tous les anciens il est celui qui a fait le plus grand nombre d' ouvrages : on en comptoit plus de six cens.

Il fit entr' autres la statue d' un homme qui se frote en sortant du bain, laquelle étoit d' une beauté excellente.

p609

Agrippa l' avoit mise à Rome devant ses thermes. Tibére, qui en étoit charmé, étant parvenu à l' empire, ne put résister à l' envie qu' il avoit de la posséder, quoique ce fût dans les premières années de son règne, où, maître de lui, il savoit encore modérer ses desirs : de sorte qu' il enleva cette statue pour la mettre dans sa chambre, et en fit placer une autre très belle au même endroit. Le peuple, qui craignoit Tibére, ne put néanmoins s' empêcher de crier en plein théâtre qu' il desiroit qu' on remît la première statue : à quoi l' empereur, quelque attache qu' il eût à cette statue, fut obligé de consentir, pour appaiser le tumulte.

Lysippe avoit fait plusieurs statues d' Alexandre selon ses différens âges, aiant commencé dès son enfance. On sait que ce prince avoit défendu à tout autre statuaire que Lysippe de faire sa statue, comme à tout autre peintre qu' Apelle de tirer son portrait ; persuadé, dit Cicéron, que l' habileté de ces grands ouvriers, en éternisant leurs noms,

immortaliseroit aussi le sien : car ce n' étoit pas pour leur faire plaisir qu' il avoit donné cet edit, mais pour l' intérêt de sa propre gloire. Entre ces statues d' Alexandre, il y en avoit une d' une rare beauté, dont Néron faisoit grand cas, et pour laquelle il avoit un attachement particulier. Mais, comme elle n' étoit que de bronze, ce prince, qui étoit sans goût, qui n' étoit frapé que de l' éclat, s' avisa de la faire dorer. Cette nouvelle parure, quelque précieuse qu' elle

p610

fût, lui fit perdre tout son prix, en couvrant la délicatesse de l' art. Il falut ôter tout cet or postiche, moiennant quoi la statue recouvra une partie de sa première beauté et de son ancien prix, malgré les vestiges et les cicatrices qu' avoit laissé l' opération par laquelle on y avoit attaché l' or. Il me semble voir dans le mauvais goût de Néron celui de plusieurs personnes, qui cherchent à substituer le clinquant de pensées brillantes à la précieuse et inestimable simplicité des anciens.

On dit que Lysippe ajouta beaucoup à la perfection de la statuaire, en exprimant les cheveux mieux que ceux qui étoient avant lui, et en faisant les têtes plus petites et les corps moins gros, pour faire paroître les statues plus hautes. Sur quoi Lysippe disoit de lui-même, *que les autres avoient représenté dans leurs statues les hommes, tels qu' ils étoient faits ; mais que pour lui il les représentoit, tels qu' ils paroissoient ; c' est-à-dire, si je ne me trompe, de la manière la plus propre à les faire paroître dans toute leur beauté.* Le premier point, dans la sculpture comme dans la peinture, est de suivre et d' imiter la nature : nous avons vû que Lysippe la regardoit comme son maître et sa règle. Mais l' art ne s' en tient point là. Sans s' écarter jamais de la nature, il y ajoute des traits, des graces, qui ne la changent point, mais qui simplement l' embellissent, et frappent la vûe plus vivement et plus agréablement. On reprochoit à Démétrius, statuaire d' ailleurs très habile, de s' attacher trop scrupuleusement à la vérité dans ses ouvrages, et d' y rechercher plus la ressemblance que la beauté. C' est ce que Lysippe évitoit.

Praxitele.

Praxitele vivoit vers la Cive olympiade. Il ne

p611

faut pas le confondre avec un autre Praxitèle, qui se rendit célèbre du tems de Pompée par d' excellens ouvrages d' orfèvrerie. Celui dont nous parlons ici, est aux premiers rangs entre les statuaires. Il travailloit principalement sur le marbre, et il y avoit un succès extraordinaire.

Parmi le grand nombre de statues qu' il avoit faites, on ne sauroit à laquelle il faudroit donner la préférence, si lui-même ne nous l' avoit appris : et il le fit d' une manière qui a quelque chose de singulier. Phryné, la célèbre courtisane, se l' étoit fort attaché. Elle l' avoit souvent pressé de lui faire présent de celui de ses ouvrages qu' il estimoit davantage, et qui lui paroissoit le plus achevé ; et il n' avoit pu le lui refuser. Mais, quand il s' agit de porter ce jugement, il différoit de jour en jour, soit qu' il eût peine à se déterminer lui-même, ou plutôt parce qu' il cherchoit à se débarrasser de ses vives et pressantes sollicitations, en traînant l' affaire en longueur. L' industrie et l' adresse ne manquent pas pour l' ordinaire aux personnes de la profession de Phryné. Elle sut tirer habilement de Praxitèle son secret malgré lui. Un jour qu' il étoit chez elle, le domestique du statuaire qu' elle avoit sù gagner, accourant tout hors d' haleine : " le feu, lui dit-il, a pris à votre atelier, et a déjà gâté une partie de vos ouvrages. Lesquels faut-il que je sauve ? " le maître, tout hors de lui, s' écria : " je suis perdu, si les flammes n' ont point épargné mon satyre et mon cupidon. Rassurez-vous, reprit aussitôt la courtisane : il n' y a rien de brulé. J' ai appris ce que je voulois savoir. " Praxitèle ne put pas s' en défendre davantage. Elle choisit le Cupidon, qu' elle plaça dans la suite à Thespies sa patrie, ville de Béotie, où lontems après on alloit encore le voir par curiosité. Quand Mummius enleva de Thespies plusieurs statues pour les envoyer à Rome, il respecta celle-ci parce qu' elle étoit consacrée à un dieu. Le Cupidon de Verrès, dont parle Cicéron, étoit aussi de Praxitèle, mais différent de celui-ci.

C' est du premier sans doute qu' il est parlé dans les mémoires de Mr le président De Thou. Le fait est très curieux : je le transcrirai ici tel qu' il y est rapporté. Mr De Thou, encore jeune, accompagnoit en Italie Mr De Foix

p612

que la cour y avoit envoyé. Ils étoient pour lors à Pavie. Entr' autres raretés qu' Isabelle D' Este, grand-mere des ducs de Mantoue, avoit rangées avec

soin et avec ordre dans un cabinet magnifique, on fit voir à De Thou une chose digne d'admiration : c' étoit un Cupidon endormi, fait d' un riche marbre de Spezzia, par Michel-Ange Buonarotti, cet homme célèbre, qui de ses jours avoit fait revivre la peinture, la sculpture, et l' architecture, fort négligées depuis lontems. De Foix, sur le raport qu' on lui fit de ce chef-d' oeuvre, le voulut voir. Tous ceux de sa suite, et De Thou lui-même, qui avoit un goût fort délicat pour ces sortes d' ouvrages, après l' avoir considéré curieusement de tous les côtés, avouèrent tous d' une voix qu' il étoit infiniment au-dessus de toutes les louanges qu' on lui donnoit.

Quand on les eut laissés quelque tems dans l' admiration, on leur fit voir un autre Cupidon, qui étoit envelopé d' une étofe de soie. Ce monument antique, tel que nous le représentent tant d' ingénieuses épigrammes que la Grèce à l' envi fit autrefois à sa louange, étoit encore souillé de la terre d' où il avoit été tiré. Alors toute la compagnie comparant l' un avec l' autre, eut honte d' avoir jugé si avantageusement du premier, et convint que l' ancien paroissoit animé, et le nouveau un bloc de marbre sans expression. Quelques personnes de la maison assurèrent alors que Michel-Ange, qui étoit plus sincère que les grands artistes ne le sont ordinairement, avoit prié instamment la Comtesse Isabelle, après qu' il lui eut fait présent de son Cupidon et qu' il eut vû l' autre, qu' on ne montrât l' ancien que le dernier, afin que les connoisseurs pussent juger en les voiant, de combien, en ces sortes d' ouvrages, les anciens l' emportent sur les modernes. Mais quelquefois les plus habiles s' y trompent, et le même Michel-Ange en fournit une preuve. Aiant fait la figure d' un Cupidon, il la porta à Rome, et lui aiant cassé un bras qu' il retint, il enterra le reste dans un lieu où il savoit qu' on devoit fouiller. Cette figure y aiant été

p613

trouvée, fut admirée des connoisseurs, et vendue pour antique au cardinal De Saint Grégoire.

Michel-Ange les détrompa bientôt, en produisant le bras qu' il en avoit réservé. Il est beau d' être assez habile pour imiter parfaitement les anciens, jusqu' à tromper les yeux les plus savans ; et assez modeste, pour avouer ingénument qu' on leur est de beaucoup inférieur, comme nous avons vû que Michel-Ange l' a fait.

On raconte une méprise semblable, mais dans une

matière différente. Joseph Scaliger, le plus habile critique de son temps, s' étoit vanté qu' on ne pouvoit pas le tromper sur le stile des anciens. On fit courir six vers comme trouvés tout récemment : je vais les transcrire.

(...)

ces vers, qui sont admirables, et qui ont tout l' air antique, éblouirent tellement Scaliger, qu' il les cita dans son commentaire sur Varron comme un fragment de Trabea, découvert depuis peu dans un ancien manuscrit. Trabea, poète comique, vivoit six cens ans après la fondation de Rome. Ces six vers étoient de la façon de Muret, qui joua ce tour à Scaliger son rival et son concurrent.

On juge bien que Praxitèle, livré comme il étoit à Phryné, ne manqua pas d' emploier le travail de ses mains pour celle qui s' étoit rendue maitresse de son coeur. Une des statues de Phryné fut placée depuis à Delphes même, entre celles d' Archidamus roi de Sparte et de Philippe roi de Macédoine. Quelle honte ! Si les richesses étoient un titre pour y trouver place, elle la méritoit bien : car les siennes étoient immenses. Elle eut l' effronterie (quel autre nom donner au trait que je vais rapporter ?) de s' engager à rebâtir Thèbes à ses dépens, pourvû qu' on y mît

p614

cette inscription : Alexandre a détruit Thebes, et Phryné l' a retablie.

Les habitans de l' île de Cos avoient demandé une statue de Vénus à Praxitèle. Il en fit deux, dont il leur donna le choix pour le même prix. L' une étoit nue, l' autre voilée ; mais la première l' emportoit infiniment pour la beauté : (...). Ceux de Cos eurent la sagesse de donner la préférence à la dernière, persuadés que la bienséance, l' honnêteté, et la pudeur, ne leur permettoient pas d' introduire dans leur ville une telle image, capable d' y faire un ravage infini pour les moeurs : (...). Cette retenue des payens, à combien de chrétiens fera-t-elle honte ? Les cniens furent moins attentifs aux bonnes moeurs. Ils achetèrent avec joie la Vénus rebutée, qui fit depuis la gloire de leur ville, où l' on alloit exprès de fort loin pour voir cette statue, qui passoit pour l' ouvrage le plus achevé de Praxitèle. Nicomède, roi de Bithynie, en fit un tel cas, qu' il offrit aux habitans de Cnide d' acquitter toutes leurs dettes qui étoient fort grandes, s' ils vouloient la lui céder. Ils crurent que ce seroit se deshonoré, et même s' appauvrir, que de

vendre, pour quelque prix que ce fût, une statue qu' ils regardoient comme leur gloire et leur trésor. Scopas.

Scopas étoit en même tems excellent architecte et excellent sculpteur. Il étoit de l' île de Paros, et florissoit dans la Lxxxviiie olympiade. Parmi tous ses ouvrages, sa Vénus tenoit le premier rang. On prétend même qu' elle l' emportoit sur celle de Praxitèle qui étoit si renommée. Elle fut portée à Rome : mais, dit Pline, le nombre et l' excellence des ouvrages dont cette ville est remplie, en obscurcit l' éclat ; outre que les emplois et les affaires dont on y est occupé ne laissent guères le tems de s' amuser à

p615

ces curiosités, qui demandent, pour en admirer la beauté, des personnes de loisir et desoeuvrées, aussi bien qu' un lieu tranquille et éloigné du tumulte. J' ai déjà remarqué ailleurs que la colonne qu' il fit pour le temple de Diane d' Ephèse, fut celle de toutes qui eut le plus de réputation.

Il contribua aussi beaucoup à la beauté et à l' ornement du fameux mausolée, que la reine Artémise fit ériger à Mausole son mari dans la ville d' Halicarnasse, et qui a été mis au nombre des sept merveilles du monde, tant pour sa grandeur et la noblesse de son architecture, que pour la quantité et l' excellence des ouvrages de sculpture dont il étoit enrichi. D' illustres compétiteurs en partagèrent la gloire avec Scopas. J' ai différé et remis pour ce lieu-ci la description que Pline nous a laissée d' une partie de ce superbe édifice, parce qu' elle regarde encore plus la sculpture que l' architecture.

L' étendue de ce mausolée étoit de soixante-trois piés du midi au septentrion. Les faces étoient un peu moins larges ; et son tour étoit de quatre cens onze piés.

Il avoit trente-six piés et demi de hauteur, et trente-six colonnes dans son enceinte. Scopas entreprit ce qui regarde l' orient ; Timothée eut le côté du midi ; Léocharé travailla au couchant, et Briaxis au septentrion. C' étoient les plus renommés ouvriers qui fussent alors pour la sculpture.

Artémise mourut avant qu' ils eussent achevé l' ouvrage : mais ils crurent qu' il étoit de leur honneur de ne le point laisser imparfait. On doute encore aujourd' hui, dit Pline, lequel des quatre avoit le mieux réussi : (...). Pythis se joignit à eux, et ajouta une pyramide au-dessus du mausolée, sur laquelle il posa un char de marbre attelé de quatre chevaux. Anaxagore De Clazoméne dit froidement,

quand il le vit, *voilà bien de l'argent changé en pierre.*

je ne dois pas terminer cet article sans parler d'un combat fort singulier auquel deux des plus célèbres statuaires

p616

dont j' ai fait mention furent exposés même après leur mort : ce sont Phidias et Polyclète. J' ai marqué ci-devant que le temple de Diane d' Ephèse ne fut achevé qu' après une longue suite d' années. Il s' agissoit, dans un tems que Pline ne fixe point, d' y placer des statues d' amazones au nombre de quatre apparemment. On en avoit plusieurs travaillées par les plus grands maîtres tant morts que vivans. La majesté du temple demandoit qu' on n' y admît que ce qu' il y avoit de plus achevé dans l' art. Il falut s' en rapporter au jugement des plus habiles statuaires du tems, quelque intéressés qu' ils pussent être dans la dispute. Ils s' ajugèrent chacun à eux-mêmes la première place, et nommèrent ensuite ceux qu' ils croioient avoir le mieux réussi : et ce furent ceux qui eurent la pluralité de ces derniers suffrages, qu' on déclara victorieux. Polyclète eut la première place, Phidias la seconde, Ctésilas et Cylon les deux suivantes. Il étoit arrivé lontems auparavant quelque chose de pareil, mais pour un sujet bien différent. Après la bataille de Salamine, les capitaines grecs, selon une coutume usitée pour lors, devoient marquer sur un billet celui qu' ils croioient s' être le plus distingué dans la bataille. Chacun se nomma le premier, et Thémistocle le second. C' étoit lui donner bien réellement la première place. On voit bien que dans le court dénombrement que j' ai fait des statuaires anciens, je n' ai choisi que la fleur des plus renommés. Il en reste beaucoup d' autres, et d' une grande réputation, que je suis obligé d' omettre, pour ne pas trop allonger mon ouvrage. Cicéron vante beaucoup la Sappho de bronze du célèbre statuaire Silanion. Rien n' étoit plus parfait que cette statue : Verrès l' avoit enlevée du Prytanée de Syracuse. Pline raconte que le même Silanion avoit jetté en bronze la statue d' Apollodore son confrere, homme emporté et violent contre lui-même, et à qui il arrivoit souvent de briser par dégoût ses propres ouvrages, parce qu' il ne pouvoit les porter à la souveraine

p617

perfection dont il avoit l' idée dans l' esprit.
Silanion représenta d' une manière si vive cette
mauvaise humeur et cet emportement, que l' on croioit
voir, non Apollodore, mais la colére en personne :
(...).

Le même Plin vante fort aussi un Laocoon qui étoit
dans le palais de l' empereur Tite, et lui donne la
préférence sur tous les ouvrages de peinture et de
sculpture. Trois habiles ouvriers, Agésandre,
Polydore, et Athénodore rhodiens, l' avoient
travaillé de concert, et avoient fait d' une seule
pierre Laocoon, ses enfans, et les serpens avec tous
leurs plis et replis. L' ouvrage étoit bien excellent,
s' il égaloit l' admirable description que Virgile fait
de cette histoire, ou même s' il en approchoit.
Il me reste à peindre le caractère de ces illustres
ouvriers, si habiles eux-mêmes à représenter au
naturel les dieux et les hommes. Je le ferai d' après
Quintilien et Cicéron, deux excellens peintres en
fait de caractères et de portraits, mais qu' on ne peut
copier ordinairement sans les gâter.

Le premier avoit marqué combien, dans la peinture, il
se trouve de manières différentes : il continue
ainsi. La même différence se trouve encore dans la
sculpture. Car les premiers statuaires dont il soit
fait mention, Calon et Egésias, travailloient
durement, et à peu près dans le goût toscan. Calamis
vint après eux, et ses ouvrages étoient déjà moins
contraints. Ceux de Myron ensuite eurent un air plus
naturel et plus aisé. Polycléte ajouta la
régularité et l' agrément. La plupart lui donnent le
premier rang : cependant, comme on ne trouve rien
sans défauts, ils disent que ses statues auroient
besoin d' un peu plus de force. En effet il a représenté
les hommes avec des graces infinies, et mieux qu' ils
ne sont : mais il n' a pas tout-à-fait atteint la
majesté des dieux. On dit même que l' âge robuste
étonnoit ses savantes mains : c' est pourquoi il n' a
guères exprimé que la tendre jeunesse. Mais ce qui
manquoit à Polycléte, Phidias et Alcaméne l' ont eu
en partage. On tient pourtant que Phidias représentoit
mieux les dieux que les hommes. Jamais ouvrier n' a si

p618

bien manié l' ivoire, quand nous n' en jugerions que par
sa Minerve d' Athènes, et par son Jupiter
olympien ; dont la beauté semble avoir encore ajouté
quelque chose à la religion des peuples, tant la
majesté de l' ouvrage égaloit le dieu. On estime que
Lysippe et Praxitéle sont les deux qui ont le mieux

copié la nature. Car, pour Démétrius, on le blâme d' avoir porté ce soin jusqu' à l' excès, et de s' être plus attaché à la ressemblance qu' à la beauté. L' endroit de Cicéron est plus court, et il y parle aussi de quelques anciens peu connus. Je trouve, dit-il, que Canachus dans ses statues fait voir un goût sec et dur. Calamis, tout dur qu' il est, ne l' est pas tant que Canachus. Myron n' est pas encore assez dans le vrai, quoiqu' absolument parlant, ce qui sort de ses mains soit beau. Polyclète est fort au-dessus, et, à mon sens, il a attrapé la perfection.

J' ai déjà remarqué plus d' une fois que c' est à la Grèce que la sculpture est redevable de la souveraine perfection où elle a été portée. La grandeur de Rome, qui devoit s' élever sur les débris de celle des successeurs d' Alexandre, demeura lontems dans la simplicité rustique de ses premiers dictateurs et de ses consuls, qui n' estimoient et n' exerçoient d' autres arts que ceux qui servent à la guerre et aux besoins de la vie. On ne commença à avoir du goût pour les statues et les autres ouvrages de sculpture, qu' après que Marcellus, Scipion, Flamininus, Paul Emile, et Mummius eurent exposé aux yeux des romains ce que Syracuse, l' Asie, la Macédoine, Corinthe, l' Achaïe, et la Béotie avoient de plus beaux ouvrages de l' art. Rome vit avec admiration les tableaux, les bronzes, les marbres, et tout ce qui sert de décoration aux temples et aux places publiques. On se piqua d' en étudier les beautés, d' en discerner toute la délicatesse, d' en connoître le prix ; et cette intelligence devint un nouveau mérite, mais en même tems l' occasion d' un abus funeste à la république. Nous avons vû que Mummius, après la prise de Corinthe, chargeant des entrepreneurs de faire transporter à Rome quantité de statues et de tableaux de la main des premiers maîtres, les menaça, s' il s' en perdoit ou s' en gâtoit en chemin,

p619

de les obliger d' en fournir d' autres à leurs propres frais et dépens. Cette grossière ignorance n' est-elle pas, dit un historien, infiniment préférable à la prétendue science qui en prit bientôt la place ? Foiblesse étrange de l' humanité ! L' innocence est-elle donc attachée à l' ignorance ? Et faut-il que des connoissances et un goût estimables en soi ne puissent s' acquérir, sans que les moeurs en souffrent par un abus, dont la honte retombe quelquefois, quoiqu' injustement, sur les arts mêmes ? Ce nouveau goût pour les pièces rares fut bientôt

porté à l' excès. Ce fut à qui orneroit le plus superbement ses maisons à la ville et à la campagne. Le gouvernement des pays conquis leur en offroit les occasions. Tant que les moeurs ne furent pas corrompues, il n' étoit pas permis aux gouverneurs de rien acheter des peuples que le sénat leur soumettoit, parce que, dit Cicéron, quand le vendeur n' a pas la liberté de vendre les choses le prix qu' elles valent, ce n' est plus une vente de sa part, c' est une violence qu' on lui fait : (...). On sait que ces merveilles de l' art, qui portent le nom des grands maîtres, étoient souvent sans prix. En effet elles n' en ont point d' autre, que celui qu' y mettent l' imagination, la passion, et, pour me servir de l' expression de Sénèque, la fureur de quelques particuliers. Les gouverneurs de provinces achetoient pour rien ce qui étoit fort estimé : encore étoient-ce les plus modérés. La plupart usoient de force et de violence.

L' histoire nous en a fourni des preuves dans la personne de Verrès préteur de Sicile : et il n' étoit pas le seul qui en usât de la sorte. Il est vrai que, sur cet article, il porta l' impudence à un excès qui ne se conçoit point. Cicéron

p620

ne sait comment l' appeller : passion, maladie, folie, brigandage ! Il ne trouve point de nom qui l' exprime assez fortement. Ni bienséance, ni sentiment d' honneur, ni crainte des loix, rien ne l' arrêtoit. Il comptoit être dans la Sicile, comme dans un pays de conquête. Nulle statue, soit petite soit grande, pour peu qu' elle fût estimée et précieuse, n' échappoit à ses mains rapaces. Pour dire tout en un mot, Cicéron prétend que la curiosité de Verrès avoit plus coûté de dieux à Syracuse, que la victoire de Marcellus ne lui avoit coûté d' hommes.

L. 24 ARTS SC. CH. 5 PEINTURE 1

p621

De la peinture en général.

l' origine de la peinture.

il en est de la peinture comme de tous les autres arts, c' est-à-dire qu' elle a eu des commencemens très

grossiers et très imparfaits. L' ombre d' un homme marquée et circonscrite par des lignes y a donné naissance, aussi bien qu' à la sculpture. La première manière de peindre tira donc son origine de l' ombre, et ne consista qu' en quelques traits, qui se multipliant peu-à-peu formèrent le dessein. On ajouta ensuite la couleur. Elle fut d' abord unique dans chaque dessein, sans en mêler plusieurs dans la même pièce : cette manière de peindre fut appelée *monochrome* , c' est-à-dire d' une seule couleur. Enfin, l' art se perfectionnant de jour en jour, on introduisit le mélange de quatre couleurs seulement : il en sera parlé dans la suite.

Je n' examine point ici l' antiquité de la peinture. Les égyptiens se vantent d' en avoir été les inventeurs, et cela peut bien être : mais ce ne sont point eux qui l' ont mise en honneur et en crédit. Pline, dans le long dénombrement qu' il fait des habiles ouvriers en chaque genre et des chef-d' oeuvres de l' art, ne nomme pas un seul égyptien. C' est donc dans le sein de la Grèce, soit à Corinthe, soit à Sicyone, soit à Athènes, et dans d' autres villes, que

p622

la peinture s' est perfectionnée. On la croit postérieure à la sculpture, parce qu' Homère, qui parle souvent de statues, de bas-reliefs, et de gravûres, ne fait mention d' aucun tableau ni d' aucune peinture.

Ces deux arts ont beaucoup de parties qui leur sont communes, mais elles arrivent à leur fin, qui est l' imitation de la nature, par différens moiens : la sculpture, par le relief de la matière ; la peinture, par les couleurs sur une superficie plate ; et il faut avouer que le ciseau dans les mains d' un homme de génie intéresse presque autant que le pinceau. Mais sans prétendre régler les rangs entre ces deux arts, ni donner la préférence à l' un sur l' autre, quelle merveille de voir que la main d' un artisan, par quelques coups de ciseau, puisse animer le bronze et le marbre ; et qu' en se jouant sur une toile avec un pinceau et des couleurs, elle imite par des lignes, des jours, et des ombres tous les objets de la nature ? Si Phidias forme l' image de Jupiter, dit Sénèque, il semble que ce dieu va lancer la foudre : s' il représente Minerve, on diroit qu' elle va parler pour instruire ceux qui la considèrent, et que cette sage déesse ne garde le silence que par modestie. Doux prestige, agréable imposture, qui trompe sans induire en erreur, et qui fait illusion aux sens pour

éclairer l' esprit !

li des différentes parties de la peinture. Du vrai dans la peinture.

la peinture est un art qui par des lignes et des couleurs représente sur une surface égale et unie tous les objets visibles. L' image qu' elle en fait, soit de plusieurs corps ensemble, ou d' un seul en particulier, s' appelle tableau ; dans lequel il y a trois choses à considérer, la composition, le dessein, le coloris, qui sont

p623

les trois parties nécessaires pour former un bon peintre.

1 la composition, qui est la première partie de la peinture, contient deux choses : l' invention, et la disposition.

l' invention est un choix des objets qui doivent entrer dans la composition du sujet que le peintre veut traiter. Elle est ou historique simplement, ou allégorique. L' invention historique est un choix d' objets qui simplement par eux-mêmes représentent le sujet. Elle ne regarde pas seulement toutes les histoires vraies ou fabuleuses, mais elle comprend encore les portraits des personnes, la représentation des pays, des animaux, et de toutes les productions de l' art et de la nature. L' invention allégorique est un choix d' objets qui servent à représenter dans un tableau, ou en tout ou en partie, autre chose que ce qu' ils sont en effet. Tel est, par exemple, le tableau d' Apelle qui représente la calomnie, duquel Lucien fait la description : je la rapporterai dans la suite. Telle est la peinture morale d' Hercule entre Vénus et Minerve, où ces divinités payennes ne sont introduites que pour nous marquer les attraits de la volupté et de la vertu.

la disposition contribue beaucoup à la perfection et au prix d' un tableau. Car, quelque avantageux que soit le sujet, quelque ingénieuse que soit l' invention, quelque fidèle que soit l' imitation des objets que le peintre a choisis, s' ils ne sont bien distribués, l' ouvrage n' aura point une approbation générale. L' économie et le bon ordre est ce qui fait tout valoir, ce qui attire l' attention, et ce qui attache l' esprit, par un arrangement ingénieux et prudent, qui met toutes les figures dans leur place naturelle. C' est cette économie et cet arrangement qu' on appelle disposition.

2 le dessein, entant qu' il fait une des parties de la peinture, est pris pour la circonscription des objets, pour les mesures et les proportions des formes

extérieures. Il regarde également les peintres, les sculpteurs, les architectes, les graveurs, et généralement tous les artisans dont les ouvrages ont besoin de grace et de symmétrie. On considère plusieurs choses dans le dessein : la correction,

p624

le bon goût, l'élégance, le caractère, la diversité, l'expression, la perspective. Mon dessein est de ne parler des principes de la peinture qu'autant que mes lecteurs peuvent en avoir besoin pour entendre ce qui sera rapporté de l'ancienne peinture, et pour en pouvoir juger avec quelque discernement et quelque justesse.

correction est un terme dont les peintres se servent ordinairement pour exprimer l'état d'un dessein qui est exempt de fautes dans les mesures. Cette correction dépend de la justesse des proportions, et de la connoissance du corps humain et de ses parties.

le goût est une idée qui suit l'inclination naturelle du peintre, ou qu'il s'est formée par l'éducation. Chaque école a son goût de dessein ; et depuis le rétablissement des beaux arts en Europe celle de Rome a toujours été estimée la meilleure, parce qu'elle s'est formée sur l'antique. L'antique est donc ce qu'il y a de meilleur pour le goût du dessein.

l'élégance du dessein est une manière d'être qui embellit les objets, sans en détruire la vérité. Cette partie, qui est fort importante, sera traitée plus au long dans la suite.

le caractère est la marque propre et particulière qui distingue et caractérise chaque espèce d'objet, qui tous demandent des touches différentes pour exprimer l'esprit de leur caractère.

la diversité consiste à donner à chaque personnage d'un tableau l'air et l'attitude qui lui sont propres. Le peintre habile a le talent de discerner le naturel qui est toujours varié. Ainsi la contenance et l'action des personnes qu'il peint sont toujours variées. Il est pour un grand peintre, par exemple, une infinité de joies et de douleurs différentes, qu'il sait varier encore par les âges, par les tempéramens, par les caractères des nations et des particuliers, et par mille autres moies. Le sujet le plus rebatu devient un sujet neuf sous son pinceau.

Le mot d'*expression* se confond ordinairement en parlant de peinture avec celui de passion. Ils diffèrent néanmoins en ce que, *expression* est un

terme général qui

p625

signifie la représentation d' un objet selon le caractère de sa nature, et selon le tour que le peintre a dessein de lui donner pour la convenance de son ouvrage. Et la passion, en peinture, est un mouvement du corps accompagné de certains traits sur le visage qui marquent une agitation de l' ame. Ainsi toute passion est une expression, mais toute expression n' est pas une passion.

la perspective est l' art de représenter les objets qui sont sur un plan, selon la différence que l' éloignement y apporte, soit pour la figure, soit pour la couleur. On distingue donc deux sortes de perspectives, la linéaire et l' aérienne. La perspective linéaire consiste dans le juste raccourcissement des lignes ; l' aérienne dans une juste dégradation des couleurs. *dégrader*, c' est, en terme de peinture, ménager le fort et le foible des jours, des ombres, et des teintes selon les divers degrés d' éloignement. Mr Perrault, par un zèle aveugle pour les modernes, prétendoit que la perspective étoit absolument inconnue aux anciens ; et il fonde son sentiment sur le manque de perspective dans la colonne trajane. Mr l' abbé Salier, dans une courte mais élégante dissertation sur cette matière, prouve par plusieurs passages que la perspective n' étoit point inconnue aux anciens, et que c' est cet artifice industrieux qui leur enseignoit si bien à faire illusion aux sens dans leurs tableaux, par la modification des grandeurs, des figures, et des couleurs, dont ils savoient augmenter ou diminuer la force et l' éclat. Quant à la colonne trajane, si la perspective n' y a pas été exactement observée, ce n' est point par ignorance des règles de l' art, mais parce que souvent les grands maîtres se mettent au-dessus des règles mêmes pour atteindre plus sûrement à leur but. Mr De Piles reconnoit que le défaut de dégradation dans cette colonne ne doit être attribué qu' au dessein que l' ouvrier, supérieur aux règles de son art, avoit de soulager la vûe, et de rendre les objets plus sensibles et plus palpables.

3 le coloris est différent de la couleur. Celle-ci est ce qui rend les objets sensibles à la vûe. Le coloris est une des parties essentielles de la peinture, par laquelle le

p626

peintre sait imiter la couleur de tous les objets naturels, en faisant un mélange judicieux des couleurs simples qui sont sur sa palette. Cette partie est bien importante. Elle enseigne de quelle sorte les couleurs doivent être employées pour produire ces beaux effets du *clair-obscur*, qui aident à faire paroître le relief des figures, et les enfoncemens des tableaux.

Plin l' explique assez au long. Après avoir parlé des commencemens fort simples et fort grossiers de la peinture, il ajoute qu' à l' aide du tems et de l' expérience elle se dévelopa peu à peu : qu' elle trouva les jours et les ombres, avec la différence des couleurs qui se relevent l' une par l' autre ; et qu' elle mit en usage le clair-obscur, comme le dernier éclat et la consommation du coloris. Car ce clair-obscur n' est pas proprement la lumière, mais il tient comme le milieu entre les jours et les ombres qui entrent dans la composition du sujet. Et de là vient que les grecs l' ont appelé tonos, c' est-à-dire le ton de la peinture : pour nous faire entendre, que, comme dans la musique il y a mille tons différens qui s' unissent les uns aux autres d' une manière insensible pour faire un son harmonieux ; de même, dans la peinture, il y a une force et une dégradation de lumière presque imperceptibles, lesquelles varient encore selon les couleurs propres ou locales des divers objets où elles tombent. C' est par cette distribution enchanteresse des lumières et des ombres, et, s' il est permis de parler ainsi, par les prestiges de cette espèce de magie, que les peintres font illusion aux sens, et en imposent aux yeux des spectateurs. Ils emploient, avec un art qu' on ne se lasse point d' admirer, les teintes, les demi-teintes, et toutes les diminutions de couleurs nécessaires pour dégrader la couleur des objets. Les nuances ne sont pas mieux fondues dans la nature que dans leurs tableaux.

C' est cet appas séduisant de la peinture qui frappe et

p627

attire tout le monde : les ignorans, les connoisseurs, et les peintres mêmes. Elle ne permet à personne de passer indifféremment par un lieu où sera quelque tableau qui porte ce caractère, sans être comme surpris, sans s' arrêter, et sans jouir quelque tems du plaisir de sa surprise. La véritable peinture est donc celle qui nous appelle, pour ainsi dire, en nous surprenant : et ce n' est que par la force de l' effet qu' elle produit que nous ne pouvons nous empêcher d' en approcher, comme si elle avoit quelque chose à

nous dire. Et quand nous sommes auprès d' elle, nous trouvons en effet qu' elle nous divertit par le beau choix, et par la nouveauté des choses qu' elle nous présente ; par l' histoire, et par la fable dont elle nous rafraîchit la mémoire ; par les inventions ingénieuses, et par les allégories dont nous nous faisons un plaisir de trouver le sens, ou de critiquer l' obscurité.

Il y a plus, comme le remarque Aristote dans sa poétique. Des monstres, et des hommes morts ou mourans, que nous n' oserions regarder ou que nous ne verrions qu' avec horreur, nous les voions avec plaisir imités dans les ouvrages des peintres. Mieux ils sont imités, plus nous les regardons avidement. Le massacre des innocens a dû laisser des idées bien funestes dans l' imagination de ceux qui virent réellement les soldats effrénés égorger les enfans dans le sein des meres sanglantes. Le tableau de Le Brun, où nous voions l' imitation de cet événement tragique, nous émeut et nous attendrit, mais il ne laisse dans notre esprit aucune idée importune. Nous savons que le peintre ne nous afflige qu' autant que nous le voulons, et que notre douleur, qui n' est que superficielle, disparaîtra avec le tableau : au lieu que nous ne serions pas maîtres ni de la vivacité, ni de la durée de nos sentimens, si nous avions été frappés par les objets mêmes.

Mais ce qui doit dominer dans la peinture, et ce qui en fait la souveraine perfection, c' est le vrai. Rien n' est bon, rien ne plait sans le vrai. Tous les arts qui ont pour objet l' imitation, ne s' exercent que pour instruire et

p628

pour divertir les hommes par une fidèle représentation de la nature. J' insérerai ici sur cette matière un morceau, dont j' espère que le lecteur me saura gré. Je l' ai extrait du petit traité de Mr De Piles sur *le vrai dans la peinture* , et encore plus d' une lettre de Mr Du Guet qui y est jointe, et qu' il avoit écrite à une dame qui lui avoit demandé son sentiment sur ce petit traité.

du vrai dans la peinture.

quoique la peinture ne soit qu' une imitation, et que l' objet qui est dans le tableau ne soit que feint, il est pourtant appelé vrai, quand il imite parfaitement le caractère de son modèle.

On distingue trois sortes de vrai dans la peinture : le vrai simple, le vrai idéal, et le vrai composé, ou le vrai parfait.

Le vrai simple, qu' on appelle le premier vrai, est une

imitation simple et fidèle des mouvemens expressifs de la nature, et des objets tels que la peinture les a choisis pour modèle, et qu' ils se présentent d' abord à nos yeux : ensorte que les carnations paroissent de véritables chairs, et les draperies de véritables étofes selon leur diversité, et que chaque objet en détail conserve le véritable caractère de sa nature. Le vrai idéal, est un choix de diverses perfections qui ne se trouvent jamais dans un seul modèle, mais qui se tirent de plusieurs, et ordinairement de l' antique.

Le troisième vrai, qui est composé du vrai simple et du vrai idéal, fait par cette union le dernier achèvement de l' art, et la parfaite imitation de la belle nature. On peut dire que les peintres sont habiles selon le degré auquel ils possèdent les parties du premier et du second vrai, et selon l' heureuse facilité qu' ils ont acquise d' en faire un bon composé.

Cette union concilie deux choses qui paroissent opposées : d' imiter la nature, et de ne se pas borner à l' imiter ; d' ajouter à ses beautés pour les atteindre, et de la corriger pour la bien faire sentir.

p629

Le vrai simple fournit le mouvement et la vie. L' idéal lui choisit avec art tout ce qui peut l' embellir, et le rendre touchant ; et il ne le choisit pas hors du vrai simple, qui est pauvre dans certaines parties, mais riche dans son tout.

Si le second vrai ne suppose pas le premier, s' il l' étouffe et l' empêche de se faire plus sentir que tout ce que le second lui ajoute, l' art s' éloigne de la nature ; il se montre au lieu d' elle ; il en occupe la place, au lieu de la représenter ; il trompe l' attente du spectateur, et non ses yeux ; il l' avertit du piège, et ne sait pas le lui préparer.

Si au contraire le premier vrai, qui a toute la vérité du mouvement et de la vie, mais qui n' a pas toujours la noblesse, l' exactitude, et les graces qui se trouvent ailleurs, demeure sans le secours d' un second vrai toujours grand et parfait, il ne plait qu' autant qu' il est agréable et fini, et le tableau perd tout ce qui a manqué à son modèle.

L' usage donc de ce second vrai consiste à suppléer dans chaque sujet ce qu' il n' avoit pas, mais qu' il pouvoit avoir, et que la nature avoit répandu dans quelques autres ; et à réunir ainsi ce qu' elle divise presque toujours.

Ce second vrai, à parler dans la rigueur, est presque aussi réel que le premier : car il n' invente rien, mais

il choisit par tout. Il étudie tout ce qui peut plaire, instruire, animer. Rien ne lui échape, lors même qu' il paroît échapé au hazard. Il arrête par le dessein ce qui ne se montre qu' une fois ; et il s' enrichit par mille beautés différentes pour être toujours régulier, et ne jamais tomber dans les redites.

C' est pour cette raison que l' union de ces deux vrais a un effet si surprenant. Car alors c' est une imitation parfaite de ce qu' il y a dans la nature de plus spirituel, de plus touchant, et de plus parfait.

Tout est alors vraisemblable, parce que tout est vrai : mais tout est surprenant, parce que tout est rare. Tout fait impression, parce que l' on a observé tout ce qui est capable d' en faire : mais rien ne paroît affecté, parce qu' on a choisi le naturel, en choisissant le merveilleux et le parfait.

p630

C' est ce beau vrai-semblable qui paroît souvent plus vrai que la vérité même : parce que dans cette union le premier vrai saisit le spectateur, sauve plusieurs négligences, et se fait sentir sans qu' on y pense.

Ce troisième vrai est un but où personne n' a encore atteint. On peut dire seulement, que ceux qui en ont le plus approché, sont les plus habiles.

Ce que j' ai rapporté jusqu' ici des parties essentielles de la peinture, facilitera l' intelligence de ce qui sera dit bientôt des peintres mêmes dans l' histoire abrégée que j' en ferai. Les plus grands maîtres conviennent qu' il n' y a jamais eu de peintre qui ait possédé au dernier degré d' excellence toutes les parties de son art. Quelques-uns sont ingénieux dans l' invention, d' autres heureux dans le dessein : ceux-là réussissent dans le coloris, ceux-ci dans l' expression : d' autres enfin peignent avec beaucoup de grace et de beauté. Personne n' a encore possédé tous ces avantages à la fois. Ces talents, et plusieurs autres que j' ai omis, ont toujours été partagés : le plus excellent peintre est celui qui en a réuni en sa personne le plus grand nombre.

L' important est de bien connoître à quoi nous porte notre naturel. Les hommes naissent avec un génie déterminé non seulement pour un certain art, mais pour certaines parties de cet art, qui sont les seules où ils puissent réussir éminemment. S' ils sortent de leur sphère, ils deviennent des hommes au-dessous du médiocre. L' art ajoute beaucoup aux talents naturels, mais ne les supplée point quand ils manquent. Tout dépend du génie. On appelle ainsi l' aptitude qu' un homme a reçue de la nature pour faire bien et facilement certaines choses, que les autres ne

sauroient faire que très mal, même en se donnant beaucoup de peine. Souvent un peintre plait sans observer les règles, pendant qu' un autre déplaît en les observant, parce que ce dernier n' a pas le bonheur d' être né avec du

p631

génie. Ce génie est le feu qui élève les peintres au-dessus d' eux-mêmes, qui leur fait mettre de l' ame dans leurs figures, et qui leur tient lieu de ce qu' on appelle enthousiasme dans la poésie. Au reste, quoiqu' un peintre n' excelle pas dans toutes les parties de son art, cela n' empêche pas que la plupart des ouvrages qui partent de la main des grands maîtres ne doivent être regardés comme des ouvrages parfaits dans leur genre, et selon la mesure de perfection dont la foiblesse humaine est capable. La preuve certaine de leur excellence, c' est l' impression subite qu' ils font également sur tous les spectateurs, ignorans ou savans ; avec cette seule différence, que les premiers n' en sentent que le plaisir, et que les autres en connoissent la raison. En matière d' ouvrages de poésie ou de peinture, le sentiment est un juge non récusable. On pleure à une tragédie ou à la vûe d' un tableau, avant que d' avoir discuté si l' objet que le poète ou le peintre nous y présentent, est un objet capable de toucher par lui-même, et s' il est bien imité. Le sentiment nous apprend ce qui en est, avant que nous ayons pensé à en faire l' examen. Le même instinct qui nous feroit gémir par un premier mouvement à la rencontre d' une mere qui conduiroit son fils au tombeau, nous fait pleurer quand la scène ou le tableau nous font voir l' imitation fidèle d' un pareil événement. Le public est donc capable de bien juger des vers et des tableaux sans savoir les règles de la poésie et de la peinture, parce que, comme l' observe Cicéron, tous les hommes, à l' aide du sentiment intérieur que la nature a mis en eux, connoissent, sans savoir les règles, si les productions des arts sont de bons ou de mauvais ouvrages. On ne sera point étonné que je mette ici la peinture en parallèle avec la poésie. Tout le monde sait ce mot de

p632

Simonide, *que la peinture est une poésie muette,*

et la poésie une peinture parlante. je n' examine point laquelle des deux peut le mieux réussir à représenter un objet, et à peindre une image. Cette question me meneroit trop loin. Elle a été fort bien traitée par l' auteur des réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture, dont j' ai emprunté ici beaucoup de choses. Je me contente d' observer, que comme le tableau qui représente une action, ne nous fait voir qu' un instant de sa durée, le peintre ne peut point exprimer beaucoup de circonstances touchantes qui précèdent ou suivent cet instant, et encore moins faire sentir les passions et les discours, qui en augmentent beaucoup la vivacité : au lieu qu' il est libre au poète de faire l' un et l' autre à loisir, et de leur donner une juste étendue.

Il ne me reste, avant que de passer à l' histoire des peintres, que de donner une idée abrégée des différentes espèces de peinture.

l'ii différentes espèces de peintures.

avant qu' on eût trouvé le secret de peindre en huile, tous les peintres ne travailloient qu' à fresque et à détrempe.

On appelle *fresque* une peinture faite sur un enduit de mortier encore frais, avec des couleurs détrempées dans de l' eau. Ce travail se fait contre les murailles et les voutes. La peinture à fresque venant à s' incorporer avec le mortier, ne périt et ne tombe qu' avec lui. Les murs du temple des dioscures à Athènes avoient été peints à fresque par Polygnote et par Diognète pendant la guerre du Péloponnèse. Pausanias remarque que ces peintures s' étoient bien conservées jusqu' à son tems, c' est-à-dire près de six cens ans depuis celui de Polygnote. Les bons peintres cependant, au raport de Pline, peignoient rarement en fresque. Ils ne croioient pas devoir borner leur travail à des maisons particulières, ni laisser à la discrétion des flammes des chefs-d' oeuvres irréparables. Ils se fixoient à des ouvrages portatifs, qu' on pouvoit, en cas

p633

d' accident, sauver de l' incendie, en les transportant d' un lieu en un autre. Tous les monumens de ces grands peintres, dit Pline, faisoient, pour ainsi dire, la garde dans les palais, dans les temples, et dans les villes, pour être en état d' en sortir à la première allarme ; et un grand peintre, à proprement parler, étoit un bien commun et un trésor public, qui appartenoit à toute la terre.

La *détrempe* est une peinture faite de couleurs délaïées seulement avec de l' eau, et de la colle, ou

de la gomme.

L' invention de *peindre à l' huile* n' a point été connue des anciens. Ce fut un peintre flamand, nommé Jean Van-Eyck, mais plus connu sous le nom de Jean De Bruge, qui en trouva le secret, et qui le mit en usage au commencement du quinzième siècle. Ce secret, qui a été si longtemps caché, ne consiste néanmoins qu' à broier les couleurs avec de l' huile de noix, ou de l' huile de lin. Il a été d' un grand secours pour la peinture, parce que toutes les couleurs se mêlant mieux ensemble, font un coloris plus doux, plus délicat, et plus agréable ; et donnent une union et une tendresse à tout l' ouvrage, qui ne peut se faire dans les autres manières. On peint à huile contre les murailles, sur le bois, sur la toile, sur les pierres, et sur toutes sortes de métaux.

On prétend que les anciens peintres ne peignoient que sur des tables de bois, blanchies avec de la craie, d' où vient le mot de *tabula* , tableau ; et que l' usage de la toile, parmi les modernes, n' est pas même fort ancien.

Pline, après avoir fait un long dénombrement de toutes les couleurs que la peinture employoit de son tems, ajoute : " sur quoi je ne puis m' empêcher, etc. "

p634

on peut croire que leurs ouvrages auroient été encore plus parfaits, si à ces quatre couleurs ils en avoient ajouté deux, qui sont les plus générales et les plus aimables de la nature, le *bleu* qui représente le ciel, et le *verd* qui habille si agréablement toute la terre.

Les anciens avoient une manière de peindre, qui étoit fort en usage encore du tems de Pline, qu' ils appelloient *caustique* . C' étoit une peinture en cire, où le pinceau n' avoit que peu ou point de part. Tout l' art consistoit à préparer des *cires* de diverses couleurs, et à les appliquer sur le bois ou sur l' ivoire par le moyen du feu.

La miniature (on prononce ordinairement mignature) est une sorte de peinture qui se fait de simples couleurs très fines, détremées avec de l' eau et de la gomme sans huile. Elle est distinguée des autres peintures en ce qu' elle est plus délicate, qu' elle veut être regardée de près, qu' on ne la peut faire aisément qu' en petit, qu' on ne la travaille que sur du vélin, ou des tablettes.

Il y a une manière de dessiner *au pastel* , qui est fort estimée et où règne une extrême délicatesse. *pastel* est une pâte faite de plusieurs couleurs gommées, et broiées ensemble, ou séparément, dont on

fait des craions pour peindre sur le papier, ou sur le parchemin.

on peint à l' huile *sur le verre* comme l' on fait sur les jaspes, et les autres pierres fines : mais la plus belle manière d' y travailler, est de peindre sous le verre, c' est-à-dire qu' on voie les couleurs au travers du verre. On avoit autrefois l' art d' incorporer la couleur dans le verre même,

p635

comme on le voit à la sainte chapelle, et dans beaucoup d' autres eglises. On dit que ce secret est perdu.

peinture en email. l' email est une espèce de verre coloré. Sa matière fondamentale est de l' étain et du plomb en parties égales, calcinées au feu ; à quoi l' on ajoute séparément des couleurs métalliques telles qu' on lui veut donner. *l' email* se dit aussi de la peinture et du travail qui se fait avec des couleurs minérales qui se cuisent avec le feu. La porcelaine, la faïence, les pots vernissés de terre, sont autant d' espèces d' *émaux* . L' usage d' *émailler* sur la terre est fort ancien, puisque du tems de Porsenna roi des toscans on faisoit dans ses etats des vases émaillés de différentes figures.

mosaïque. c' est un ouvrage composé de plusieurs petites pièces de raport, et diversifié de couleurs et de figures, mastiquées sur un fond de stuc. D' abord on en fit des compartimens pour orner les lambris et le pavé. Puis les peintres entreprirent d' en revêtir des murailles, et de faire diverses figures dont ils ornèrent leurs temples et plusieurs autres édifices. Ils emploioient pour cela le verre et les emaux, dont ils firent une infinité de petits morceaux de toutes sortes de grosseurs, et coloriés de diverses manières : lesquels aiant un luisant et un poli admirable, font de loin tout l' effet qu' on peut desirer, et résistent comme le marbre même à toutes les injures de l' air. C' est en cela que ce travail surpasse toute sorte de peinture, que le tems efface et consume, au lieu qu' il embellit la mosaïque ; qui subsiste si lontems, qu' on peut dire que sa durée n' a presque point de fin. On voit à Rome, et dans plusieurs endroits de l' Italie, des fragmens de mosaïque antique. On jugeroit mal du pinceau des anciens, si l' on vouloit en juger sur ces mosaïques. Il est impossible d' imiter avec les pierres et les morceaux de verre dont les anciens se sont servis pour peindre de la sorte, toutes les beautés et tous les agrémens que le pinceau d' un habile homme met dans un tableau.

p636

histoire abrégée des peintres de la Grèce les plus connus.

je ne me propose ici de parler que des peintres qui ont eu le plus de réputation, sans examiner qui sont ceux qui les premiers ont fait usage du pinceau.

Plin, dans les chapitres 8, 9, et 10 du 35 e livre de son histoire naturelle, me fournira la plus grande partie de ce que j' ai à dire. Je me contente d' en avertir une fois, après quoi je ne le citerai plus que rarement.

Phidias et Panenus.

Phidias, qui fleurissoit dans la Lxxxive olympiade, a été peintre avant que d' être sculpteur. Il a peint, à Athènes, le fameux Périclès, surnommé l' olympien, à cause de la majesté et des foudres de son éloquence.

J' ai parlé fort au long de Phidias dans l' article de la sculpture. Panenus son frere se distingua aussi parmi les peintres de son tems. Il peignit la fameuse journée de Marathon, où les athéniens défirent en bataille rangée toute l' armée des perses. Les principaux chefs de part et d' autre étoient représentés dans ce tableau de grandeur naturelle, et d' après une exacte ressemblance.

Polygnote.

Polygnote, fils et disciple d' Aglaophon, étoit de Thase, île septentrionale de la mer Egée. Il parut avant la Xce olympiade. Il est le premier qui ait donné quelque grace à ses figures : et il contribua beaucoup au progrès de l' art. Avant lui on n' avoit pas beaucoup avancé cette partie qui regarde l' expression. D' abord il jetta en fonte quelques statues : mais enfin il revint au pinceau, et s' y distingua en diverses manières.

Mais la peinture qui lui fit le plus d' honneur à tous

p637

égards, est celle qu' il fit à Athènes dans le *pécile* , où il représenta les principaux événemens de la guerre de Troie. Quelque important et quelque précieux que fût cet ouvrage, il en refusa le paiement, par une générosité d' autant plus estimable qu' elle est rare dans les personnes qui

tirent du gain de leur art. Le conseil des amphictyons, qui représentoit les états de la Grèce, l' en remercia par un décret solennel au nom de la nation, et ordonna que dans toutes les villes où il passeroit, il seroit logé et défraié aux dépens du public.

Mycon, autre peintre, qui travailla au même portique mais d' un côté différent, moins généreux et peut-être moins riche que Polygnote, reçut de l' argent, et par ce contraste augmenta encore la gloire de son confrère. Apollodore.

Ce peintre étoit d' Athènes, et vivoit dans la Xciii^e olympiade. C' est lui qui trouva enfin le secret de représenter au vif, et dans leur plus grande beauté, les divers objets de la nature, non seulement par la correction du dessein, mais principalement par l' entente du coloris, et par la distribution des ombres, des lumières, et du clair-obscur ; en quoi il porta la peinture à un degré de force et de douceur, où jusques là elle n' avoit pu encore parvenir. Plin remarque qu' avant lui il n' y avoit point de tableau qui appellât et retînt le spectateur : (...). L' effet que doit produire toute peinture excellente, est d' attacher les yeux du spectateur, de les rappeler, de les tenir dans l' admiration. Plin le jeune, après avoir décrit d' une manière fort vive une antique de Corinthe qu' il avoit achetée, et qui représentoit un vieillard debout, termine cette admirable description par ces mots : " enfin tout y est d' une force à arrêter les yeux des maîtres de l' art, et à charmer ceux des ignorans. " (...).

p638

Zeuxis.

Zeuxis, natif d' Héraclée, apprit les premiers éléments de la peinture vers la Lxxxv^e olympiade. Plin dit, qu' aiant trouvé la porte de la peinture ouverte par les soins et l' industrie d' Apollodore son maître, il y entra sans peine, et poussa même le pinceau, qui commençoit déjà à s' enhardir, à une gloire très distinguée. *la porte de l' art* est ici l' entente des couleurs et la pratique du clair-obscur, qui étoit la dernière perfection qui manquoit à la peinture. Apollodore y avoit déjà fait d' heureuses découvertes. Mais, comme ceux qui inventent, ne perfectionnent pas toujours, Zeuxis, aiant profité des lumières de son maître, porta encore plus loin que lui ces deux excellentes parties. De là vient qu' Apollodore, indigné contre son disciple de cette espèce de larcin qui lui étoit si honorable, ne put s' empêcher de le lui reprocher fort aigrement dans une satire en vers, et de le traiter de voleur, qui, non

content de lui avoir dérobé son art, osoit encore s' en parer en tous lieux comme d' un bien légitime. Toutes ces plaintes ne touchèrent point l' imitateur, et ne servirent qu' à lui faire faire encore de plus grands efforts, pour tâcher de se surpasser lui-même après avoir surpassé son maître. Il y réussit parfaitement par les excellens ouvrages qu' il mit au jour, qui lui acquirent en même tems une grande réputation et de grandes richesses. Ce n' est pas ici le bel endroit de Zeuxis. Il fit ostentation de ces richesses d' une manière puérile. Il aima à paroître, et à se donner de grands airs, sur tout dans les occasions éclatantes, comme dans les jeux olympiques, où il se faisoit voir à toute la Grèce couvert d' une robe de pourpre, avec son nom en lettres d' or sur l' étoffe même.

p639

Quand il fut devenu fort riche, il commença à donner libéralement ses ouvrages, sans en recevoir de récompense. Il en apportoit une raison, qui ne fait pas beaucoup d' honneur à sa modestie. *s' il donnoit gratuitement ses ouvrages, c' est,* disoit-il, *qu' aucun prix ne les pouvoit paier.* j' aurois mieux aimé le laisser dire aux autres.

Une inscription qu' il mit à un de ses tableaux, ne marque pas plus de modestie. C' étoit un athlete, dont il fut si content, qu' il ne pouvoit s' empêcher de l' admirer, et de s' en applaudir comme d' un chef-d' oeuvre inimitable. Il écrivit au bas du tableau un vers grec, dont le sens revient à ceci :
à l' aspect du lutteur, etc.

Le vers grec se trouve dans Plutarque, mais il est appliqué aux ouvrages d' Apollodore. Le voici :
(...)

on le critiquera plus facilement qu' on ne l' imitera.

Zeuxis avoit plusieurs rivaux, dont les plus illustres étoient Timanthe et Parrhasius. Ce dernier entra en concurrence avec lui dans une dispute publique où l' on distribuoit les prix de peinture. Zeuxis avoit fait une pièce, où il avoit si bien peint des raisins, que dès qu' elle fut exposée, les oiseaux s' en approchèrent pour en becqueter le fruit. Sur quoi, transporté de joie, et tout fier du suffrage de ces juges non suspects et non récusables, il demanda à Parrhasius qu' il fit donc paroître incessamment ce qu' il avoit à leur opposer. Parrhasius obéit, et produisit sa pièce, couverte, comme il sembloit, d' une étoffe

délicate en manière de rideau. *tirez ce rideau,*
ajouta Zeuxis, *et que nous voyions ce beau*
chef-d' oeuvre. ce rideau étoit le tableau même.
Zeuxis avoua qu' il étoit vaincu. *car,* dit-il,
je n' ai trompé que des oiseaux, et Parrhasius m' a
trompé moi-même qui suis peintre.

le même Zeuxis, quelque tems après, peignit un jeune
homme, qui portoit une corbeille de raisins : et
voiant que les oiseaux les venoient aussi becqueter,
il avoua, avec la même franchise, que si les raisins
étoient bien peints, il falloit que la figure le fût
bien mal, puisque les oiseaux n' en avoient aucune
peur.

Quintilien nous apprend que les anciens peintres
s' étoient assujettis à donner à leurs dieux et à leurs
héros la physionomie et le même caractère que Zeuxis
leur avoit donné, ce qui lui attira le nom de
législateur.

Festus rapporte que le dernier tableau de ce peintre
fut le portrait d' une vieille, et que cet ouvrage le
fit tant rire, qu' il en mourut. Il est étonnant que
nul autre auteur que Verrius Flaccus, cité par
Festus, n' ait rapporté ce fait. Quoique la chose soit
difficile à croire, dit Mr De Piles, elle n' est pas
sans exemple.

Parrhasius.

Parrhasius, natif d' Ephése, fils et disciple
d' Evénor, étoit, comme on l' a vû, émule de Zeuxis.
Ils passoient tous deux pour les plus habiles de leur
tems, qui étoit le beau tems de la peinture ; et
Quintilien dit, qu' ils l' ont portée à un haut degré
de perfection, Parrhasius pour le dessein ; et
Zeuxis pour le coloris.

Pline fait un éloge et trace un caractère de
Parrhasius qui ne laisse rien à desirer. Si on l' en
croit, c' est à ce peintre qu' on devoit l' observation
exacte de la symmétrie,

c' est-à-dire des proportions : outre cela, les airs de
tête spirituels, délicats, et passionnés ; la
distribution élégante des cheveux ; la beauté et la
dignité des visages et des personnes ; et enfin, du
consentement des plus grands maîtres, le finissement
et l' arrondissement des figures, en quoi il a surpassé
tous ses prédécesseurs, et égalé tous ceux qui l' ont
suivi. Pline considère cette partie comme la plus
difficile et la plus importante de la peinture. Car,

dit-il, encore qu' il soit toujours avantageux de bien peindre le milieu des corps, c' est pourtant une chose où plusieurs ont réussi. Mais d' en tracer les contours, les faire fuir, et par le moien de ces affoiblissements faire ensorte qu' il semble qu' on aille voir d' une figure ce qui en est caché, c' est en quoi consiste la perfection de l' art.

Parrhasius avoit été formé dans la peinture par Socrate, à qui un tel disciple ne fit pas peu d' honneur.

Xénophon nous a conservé un entretien court à la vérité, mais bien sensé, où ce philosophe, qui avoit été sculpteur dans sa jeunesse, donne à Parrhasius des leçons, qui font voir qu' il possédoit parfaitement la connoissance de toutes les règles de la peinture. On convient que Parrhasius excelloit dans ce qui regarde les moeurs et les passions de l' ame, ce qui parut bien dans un de ses tableaux, qui fit beaucoup de bruit, et lui acquit beaucoup de réputation. C' étoit une peinture fidèle du peuple d' Athènes, qui brilloit de mille traits savans et ingénieux, et monroit dans le peintre une richesse d' imagination inépuisable. Car, ne voulant rien oublier touchant le caractère de cette nation, il la représenta, d' un côté, bizarre, colére, injuste, inconstante ; et, de l' autre, humaine, clémente, sensible à la pitié ; et avec tout cela, fière, hautaine, glorieuse, féroce ; et quelquefois même basse, fuyarde, et timide. Voila un tableau peint certainement

p642

d' après nature. Mais comment le pinceau peut-il rassembler et réunir tant de traits différens ? C' est la merveille de l' art. C' étoit apparemment un tableau allégorique.

Différens auteurs ont peint aussi d' après nature le portrait de notre peintre. C' étoit un artisan d' un vaste génie et d' une fertilité d' inventions universelle, mais dont jamais personne n' a approché en fait de présomption, ou plutôt de cette arrogance, qu' une gloire justement acquise, mais mal soutenue, inspire quelquefois aux meilleurs ouvriers. Il s' habilloit de pourpre ; il portoit une couronne d' or ; il avoit une canne fort riche, les attaches de ses souliers étoient d' or, et ses brodequins superbes ; enfin il étoit magnifique en tout ce qui environnoit sa personne. Il se donnoit à lui-même libéralement les épithètes les plus flateuses et les noms les plus relevés, qu' il ne rougissoit point d' inscrire au bas de ses tableaux : *le délicat, le poli, l' élégant Parrhasius ; le consommateur de l' art ; sorti*

originaires d' Apollon, et né pour peindre les dieux mêmes. il ajoutoit, qu' à l' égard de son hercule, il l' avoit représenté précisément, et trait pour trait, tel qu' il lui étoit souvent apparu en songe. avec tout ce faste et toute cette vanité, il ne laissoit pas de se donner pour un homme vertueux ; moins délicat en ce point que Mr Despréaux, qui se disoit ami de la vertu, plutôt que vertueux.

Le succès de la dispute qu' eut Parrhasius avec Timanthe dans la ville de Samos, fut bien humiliant pour le premier, et dut coûter beaucoup à son amour propre. Il s' agissoit d' un prix pour celui qui auroit le mieux réussi. La matière du tableau et du combat, étoit un Ajax outré de colère contre les grecs de ce qu' ils avoient adjugé les armes d' Achille à Ulysse. Ici, à la pluralité des meilleurs suffrages, la victoire fut adjugée à Timanthe. Le vaincu, couvrit sa honte et se dédommagea de sa défaite par un bon mot, qui sent un peu la rodomontade. *voiez,*

p643

dit-il, mon héros ! Son sort me touche encore plus que le mien propre. Il est vaincu une seconde fois par un homme qui ne le vaut pas.

Pamphile.

Pamphile étoit d' Amphipolis, sur les confins de la Macédoine et de la Thrace. Il est le premier qui joignit l' érudition à la peinture. Il s' attacha, sur toutes choses, aux mathématiques, et particulièrement au calcul et à la géométrie, soutenant hautement que sans leur secours il n' étoit pas possible d' amener la peinture à sa perfection. On conçoit aisément qu' un tel maître n' avilissoit point son art. Il ne prenoit aucun élève qu' à raison de dix talens pour autant d' années ; et ce ne fut qu' à ce marché que Mélanthe et Apelle devinrent ses disciples. Il obtint, d' abord à Sicyone, et ensuite par toute la Grèce, l' établissement d' une espèce d' académie, où les enfans de condition libre, qui avoient quelque disposition pour les beaux arts, étoient élevés et instruits avec soin. Et de peur que la peinture ne vînt enfin à s' avilir et à dégénérer, il obtint encore des états de la Grèce un édit sévère, qui l' interdisoit absolument aux esclaves.

Le prix excessif que donnoient les élèves à leurs maîtres, et l' établissement des académies pour les personnes libres avec l' exclusion des esclaves, montrent dans quelle haute considération étoit cet art, avec quelle émulation on s' y appliquoit, et avec quel succès et quelle promptitude il devoit parvenir

à sa perfection.

Zeuxis, Parrhasius, Mélanthe, et Pamphile étoient contemporains. On les place vers la Xcve olympiade.

Timanthe.

Timanthe étoit, selon les uns de Sicyone, et selon d' autres de Cythne, l' une des cyclades. Son caractère propre étoit l' invention. Cette partie, si rare et si difficile, ne s' acquiert ni par le travail, ni par les conseils,

p644

ni par les préceptes des maîtres : c' est l' effet d' un génie heureux, d' une vive imagination, et de ce beau feu qui anime les peintres aussi bien que les poètes par une sorte d' enthousiasme.

L' Iphigénie de Timanthe, célébrée par les louanges de tant d' ecrivains, a été regardée par tous les grands maîtres comme un chef-d' oeuvre de l' art dans ce genre ; et c' est principalement ce tableau qui a fait dire que ses ouvrages faisoient concevoir plus de choses qu' ils n' en montroient, et que, quoique l' art y fût porté au suprême degré, le génie enchérissoit encore sur l' art. Le sujet étoit beau, grand, tendre, et tout-à-fait propre à la peinture : mais l' exécution y donna tout le prix. Ce tableau représentoit Iphigénie se tenant debout devant l' autel, telle qu' une jeune et innocente princesse qui va être immolée au salut de sa patrie. Elle étoit environnée de plusieurs personnes, qui toutes s' intéressoient vivement à ce sacrifice, mais néanmoins selon différens degrés. Le peintre avoit représenté le prêtre Calchas fort affligé, Ulysse beaucoup plus triste, et Ménélas oncle de la princesse avec toute l' affliction qu' il étoit possible de mettre sur son visage. Restoit Agamemnon pere d' Iphigénie, et c' étoit là où il falloit se surmonter. Cependant tous les traits de la tristesse étoient épuisés. La nature vint au secours de l' art. Il n' est pas naturel à un pere de voir égorger sa fille : il lui suffit bien d' obéir aux dieux qui la lui demandent, et il lui est permis de se livrer à la plus vive douleur. Le peintre ne pouvant exprimer celle du pere, prit le parti de lui jeter un voile sur les yeux, laissant aux spectateurs à juger de ce qui se passoit au fond de son coeur : (...).

Cette idée est belle et ingénieuse, et elle a fait beaucoup

p645

d' honneur à Timanthe. On ne sait pourtant s' il en est véritablement l' auteur, et il y a beaucoup d' apparence que l' Iphigénie d' Euripide la lui a fournie : voici l' endroit. *lorsqu' Agamemnon vit sa fille qu' on menoit dans le bois pour y être sacrifiée, il gémit, et détournant la tête versa des larmes, et se couvrit les yeux de sa robe.*

un de nos illustres peintres, c' est le poussin, a heureusement imité le trait dont je viens de parler, dans son tableau de la mort de Germanicus. Après avoir traité les différens genres d' affliction des autres personnages comme des passions qui pouvoient s' exprimer, il place à côté du lit de Germanicus une femme remarquable par sa taille et par ses vétemens, qui se cache le visage avec les mains, dont l' attitude entière marque la douleur la plus profonde, et fait clairement entendre que c' est la femme du prince dont on pleure la mort.

Je ne puis m' empêcher de joindre ici un fait très curieux en matière de peinture allégorique. On appelle ainsi une peinture qui emploie une fiction et un emblème pour exprimer une action véritable.

Mr Le Prince De Condé faisoit peindre dans la gallerie de Chantilly l' histoire de son pere, connu en Europe sous le nom du grand Condé. Il se rencontroit un inconvénient dans l' exécution du projet.

Le héros, durant sa jeunesse, s' étoit trouvé lié d' intérêt avec les ennemis de l' etat, et il avoit fait une partie de ses belles actions quand il ne portoit pas les armes pour sa patrie. Il sembloit donc qu' on ne devoit point faire parade de ces faits d' armes dans la gallerie de Chantilly. Mais, d' un autre côté, quelques-unes de ces actions, comme le secours de Cambrai, et la retraite de devant Arras, étoient si brillantes, qu' il devoit être bien mortifiant pour un fils amoureux de la gloire de son pere, de les supprimer dans le monument qu' il élevoit à la mémoire de ce héros. Il trouva lui-même un heureux dénouement : car c' étoit, non seulement le prince, mais l' homme de son tems né avec la conception la plus vive et l' imagination la plus brillante. Il fit donc dessiner la muse de l' histoire, personnage allégorique mais très connu, qui tenoit un livre

p646

sur le dos duquel étoit écrit, *vie du Prince De Condé*. cette muse arrachoit des feuillets du livre qu' elle jettoit par terre, et on lisoit sur ces feuilles, *secours de Cambrai, secours de Valenciennes, retraite de devant Arras* ; enfin,

le titre de toutes les belles actions du Prince De Condé durant son séjour dans les Pays-Bas, actions dont tout étoit louable à l' exception de l' écharpe qu' il portoit quand il les fit. Malheureusement ce tableau n' a pas été exécuté suivant une idée si ingénieuse et si simple. Le prince qui avoit conçu une idée si noble, eut en cette occasion un excès de complaisance, et déférant trop à l' art, il permit au peintre d' altérer l' élégance et la simplicité de sa pensée par des figures qui rendent le tableau plus composé, mais qui ne lui font rien dire de plus que ce qu' il disoit déjà d' une manière si sublime. J' ai tiré ce récit des réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture.

Apelle.

Apelle, que la renommée a mis au-dessus de tous les peintres, parut dans la Cxiie olympiade. Il étoit de l' île de Co, fils de Pithius, et disciple de Pamphile. Il est quelquefois appelé Ephésien, parce qu' il s' établit à Ephèse, où sans doute un homme d' un tel mérite obtint bientôt le droit de bourgeoisie.

Il a eu la gloire de contribuer lui seul, plus que tous les autres ensemble, à la perfection de la peinture, non seulement par ses excellens ouvrages, mais par ses écrits, aiant composé trois volumes sur les principaux secrets de son art, qui subsistoient encore du tems de Pline, mais qui malheureusement ne sont pas parvenus jusqu' à nous.

Le fort de son pinceau a été la grace, c' est-à-dire ce je ne sai quoi de libre, de noble, et de doux en même tems, qui touche le coeur et qui réveille l' esprit. Quand il louoit et admiroit les ouvrages de ses confreres, ce qu' il faisoit fort volontiers, après avoir avoué qu' ils excelloient dans toutes les autres parties, il ajoutoit que la grace leur manquoit, mais que pour lui cette qualité lui étoit échue en partage, et que personne ne pouvoit lui en disputer la

p647

palme. Ingénuité qui se pardonne aux hommes d' un vrai mérite, quand elle ne vient point d' orgueil et de fierté.

La manière dont il fit connoissance et lia une étroite amitié avec Protogéne, célèbre peintre de son tems, est assez curieuse, et mérite d' être rapportée.

Protogéne vivoit à Rhodes, connu d' Apelle seulement de réputation et par le bruit de ses tableaux.

Celui-ci voulant s' assurer de la beauté de ses ouvrages par ses propres yeux, fit un voiage exprès à Rhodes. Arrivé chez Protogéne, il n' y trouva qu' une

vieille femme qui gardoit l' atelier de son maître, et un tableau monté sur le chevalet, où il n' y avoit encore rien de peint. La vieille lui demandant son nom, je vais le mettre ici, lui dit-il : et prenant un pinceau avec de la couleur, il dessina quelque chose d' une extrême délicatesse. Protogène, à son retour, aiant appris de la servante ce qui s' étoit passé, et considérant avec admiration les traits qui avoient été dessinés, ne fut pas lontems à en deviner l' auteur. *c' est Apelle, s' écria-t-il : il n' y a que lui au monde qui soit capable d' un dessein de cette finesse et de cette légéreté.* et prenant d' une autre couleur, il fit sur les mêmes traits un contour plus correct et plus délicat ; et dit à sa gouvernante, que si l' étranger revenoit, elle n' avoit qu' à lui montrer ce qu' il venoit de faire, et l' avertir en même tems que c' étoit-là l' ouvrage de l' homme qu' il étoit venu chercher. Apelle revint bientôt après : mais honteux de se voir inférieur à son emule, il prit d' une troisième couleur, et parmi les traits qui avoient été faits, il en conduisit de si savans et de si merveilleux, qu' il y épuisa toute la subtilité de l' art. Protogène aiant distingué ces derniers traits, *je suis vaincu, dit-il, et je cours embrasser mon vainqueur.* en effet, il vola au port à l' instant, où aiant trouvé son rival, il lia avec lui une étroite amitié, qui depuis ne se démentit jamais : chose assez rare entre deux personnes du premier mérite, et qui courent la même carrière ! Ils convinrent entr' eux, par raport au tableau où ils s' étoient escrimés, de le laisser à la postérité tel qu' il étoit sans y toucher davantage, prévoiant bien, comme en effet cela arriva, qu' il feroit un jour l' admiration de tout le monde, et particulièrement

p648

des connoisseurs et des maîtres de l' art. Mais ce précieux monument des deux plus grands peintres qui furent jamais, fut réduit en cendres au premier embrasement de la maison d' Auguste, dans le palais où il étoit exposé à la curiosité des spectateurs, toujours nouvellement surpris, au milieu de quantité d' autres des plus excellens et des plus finis, de ne trouver dans celui-ci qu' une espèce de vuide, d' autant plus admirable, qu' on n' y voioit que trois desseins au simple trait et de la dernière finesse, qui échapoient à la vûe par leur subtilité, et qui par cela même devenoient encore plus estimables et plus attraians pour de bons yeux. C' est à peu près de cette sorte qu' il faut entendre l' endroit de Plin. Dans ces mots, (...) il ne faut

pas entendre une simple ligne de géométrie, mais un trait de pinceau. Cela est contraire au bon sens, dit Mr De Piles, et choque tous ceux qui savent un peu ce que c' est que peinture.

Quoiqu' Apelle fût fort exact dans ses ouvrages, il savoit jusqu' à quel point il devoit travailler sans fatiguer son esprit, et ne pousoit point l' exactitude jusqu' au scrupule. Il dit un jour, parlant de Protogéne, qu' il avouoit que ce rival pouvoit lui être égalé, ou même préféré pour tout le reste, mais *qu' il ne savoit pas quitter le pinceau* , et qu' il gâtoit souvent les belles choses qu' il faisoit à force de les vouloir perfectionner. Parole mémorable, dit Pline, et qui marque qu' une trop grande exactitude devient souvent nuisible !

Ce n' est pas qu' Apelle approuvât la négligence dans ceux qui se méloient de peinture. Il pensoit bien autrement et pour lui-même, et pour les autres. Il ne passoit aucun jour de sa vie, quelque occupation étrangère qu' il eût d' ailleurs, sans s' exercer au craion, à la plume, ou

p649

au pinceau, tant pour se conserver la main libre et légère, que pour se perfectionner de plus en plus dans toutes les finesses d' un art qui n' a point de bornes.

Un de ses disciples lui montrant un tableau pour savoir ce qu' il en pensoit, et ce disciple lui disant qu' il l' avoit fait fort vite, et qu' il n' y avoit employé qu' un certain tems : *je le voi bien sans que vous me le disiez*, répondit Apelle ; *et je suis étonné que dans ce peu de tems-là même vous n' en aiez pas fait davantage de cette sorte.*

un autre peintre lui faisant voir le tableau d' une Héléne qu' il avoit peinte avec soin, et qu' il avoit ornée de beaucoup de pierreries, il lui dit : *ô mon ami, n' aiant pu la faire belle, vous avez voulu du moins la faire riche.*

s' il disoit son sentiment avec simplicité, il recevoit de la même manière celui des autres. Sa coutume étoit, quand il avoit achevé un ouvrage, de l' exposer aux yeux des passans, et d' entendre, caché derrière un rideau, ce qu' on en disoit, dans le dessein de corriger les défauts que l' on pourroit y remarquer. Un cordonnier aiant trouvé qu' il manquoit quelque chose à une sandale, le dit librement ; et la critique étoit juste. Repassant le lendemain par le même endroit, il vit que la faute avoit été corrigée. Tout fier de l' heureux succès de sa critique, il s' avisa de censurer aussi une jambe, à laquelle il n' y avoit rien à redire. Le peintre alors, sortant de derrière sa

toile, avertit le cordonnier de se renfermer dans son métier, et dans ses sandales. C' est ce qui donna lieu au proverbe, (...) : c' est-à-dire (...).

Apelle rendoit justice avec joie au mérite des grands ouvriers, et ne rougissoit point de se les préférer à lui-même pour de certaines qualités. Ainsi il avouoit ingénument qu' Amphion l' emportoit sur lui pour la disposition, et Asclépiodore pour la régularité du dessein. Nous

p650

avons vû le jugement avantageux qu' il portoit de Protogéne. Il ne s' en tint pas à de simples paroles. Cet excellent peintre n' étoit pas beaucoup estimé de ses compatriotes, comme il arrive assez ordinairement. Pendant qu' Apelle étoit avec lui à Rhodes, lui aiant demandé un jour ce qu' il vendoit ses ouvrages lorsqu' il y avoit mis la dernière main ; et l' autre lui aiant marqué une somme très modique : *et moi, reprit Apelle, je vous en offre cinquante talens pour chacun, et je les prendrai tous à ce prix ;* en ajoutant qu' il ne seroit point en peine de s' en défaire, et qu' il les vendroit comme étant de sa propre main. Cette offre, qui étoit sérieuse, fit ouvrir les yeux aux rhodiens sur le mérite de leur peintre ; qui, de son côté s' en prévalut, et ne livra plus ses tableaux qu' à un prix très considérable.

La souveraine habileté dans la peinture n' étoit pas le seul mérite d' Apelle. La politesse, la connoissance du monde, les manières douces, insinuanes, spirituelles le rendirent fort agréable à Alexandre Le Grand, qui ne dédaignoit pas d' aller souvent chez le peintre, tant pour jouir des charmes de sa conversation, que pour le voir travailler, et devenir le premier témoin des merveilles qui sortoient de son pinceau. Cette affection d' Alexandre pour un peintre qui étoit poli, agréable, délicat, ne doit pas étonner. Un jeune monarque se passionne aisément pour un génie de ce caractère, qui joint à la bonté de son coeur, la beauté de l' esprit, et la délicatesse du pinceau. Ces sortes de familiarités entre les héros de divers genre, ne sont pas rares, et font honneur aux princes.

Alexandre avoit une si haute idée d' Apelle, qu' il donna un edit pour déclarer que sa volonté étoit de n' être peint que par lui, de même qu' il ne donna permission par le même edit qu' à Pyrgotéle de graver ses médailles, et à Lysippe de le représenter par la fonte des métaux.

Il arriva qu' un des principaux courtisans d' Alexandre se trouvant un jour chez Apelle lorsqu' il peignoit,

se répandit en questions ou en réflexions peu justes sur la peinture,

p651

comme il est ordinaire à ceux qui veulent parler d' un art qu' ils ignorent. Apelle, qui étoit en possession de s' expliquer librement avec les plus grands seigneurs, lui dit : " voiez-vous ces jeunes garçons qui broient mes couleurs ? Pendant que vous gardiez le silence, ils vous admiroient, éblouis de l' éclat de votre pourpre, et de l' or qui brille sur vos habits. Depuis que vous avez commencé à parler de choses que vous n' entendez point, ils ne cessent de rire. " c' est Plutarque qui rapporte ce fait. Selon Pline, c' est à Alexandre lui-même qu' Apelle osa faire cette leçon, mais d' une manière plus douce, en lui conseillant seulement de s' expliquer avec plus de réserve devant ses ouvriers : tant le peintre bel-esprit avoit acquis d' ascendant sur un prince, qui faisoit déjà la terreur et l' admiration du genre humain, et qui étoit naturellement colére ! Alexandre lui donna d' autres marques encore plus extraordinaires de son affection et de ses égards.

Le caractère simple et ouvert d' Apelle ne revenoit pas également à tous les généraux du jeune monarque. Ptolémée, l' un d' eux, qui dans la suite eut en partage le royaume d' Egypte, n' avoit pas été des plus favorables à notre peintre, on n' en sait pas la raison. Quoiqu' il en soit, Apelle s' étant embarqué, quelque tems après la mort d' Alexandre, pour une ville de la Grèce, fut malheureusement jetté par la tempête du côté d' Alexandrie, où le nouveau roi ne lui fit aucun accueil. Outre cette mortification à laquelle il devoit s' attendre, il y trouva des envieux assez malins pour chercher à le faire tomber dans un piège. Dans cette vûe, ils engagèrent un des officiers de la cour à l' inviter au souper du roi comme de sa part, ne doutant point que cette liberté, qu' il paroitroit avoir prise de lui-même, ne lui attirât l' indignation d' un prince qui ne l' aimoit pas, et qui ne savoit rien de la supercherie. En effet, Apelle s' y étant rendu par déférence, le roi, irrité de son audace, lui demanda brusquement qui étoit celui de ses officiers qui l' avoit

p652

appellé à sa table, et lui montrant de la main ses

invitateurs ordinaires, il ajouta qu' il vouloit savoir absolument qui d' eux lui avoit fait prendre cette hardiesse. Le peintre, sans s' émouvoir, se tira de ce pas en homme d' esprit et en dessinateur consommé. Il prit d' un réchaut qui étoit là un charbon éteint, et en trois ou quatre coups il craionna sur le champ contre la muraille l' ébauche de celui qui l' avoit invité, au grand étonnement de Ptolémée, qui reconnut, dès les premiers traits, le visage de l' imposteur. Cette aventure le réconcilia avec le roi d' Egypte, qui le combla ensuite de biens et d' honneurs.

Mais elle ne le réconcilia pas avec l' envie, qui n' en devint que plus animée. On l' accusa, quelque tems après, devant le prince d' avoir tramé avec Théodote la conjuration qui avoit éclaté contre lui dans la ville de Tyr. Ce fut un autre peintre de réputation, nommé Antiphile, qui se porta pour délateur.

L' accusation n' avoit pas la moindre vraisemblance.

Apelle n' avoit point été à Tyr : il n' avoit jamais vû Théodote : il n' étoit ni d' un caractère ni d' une profession propre à tramer un tel complot : l' accusateur, peintre comme lui, mais bien inférieur en mérite et en réputation, pouvoit être, sans injure, soupçonné de jalousie de métier. Mais le prince, sans rien écouter, sans rien examiner, comme cela n' est que trop ordinaire, tenant Apelle pour coupable, éclata en plaintes contre son ingratitude et son mauvais coeur ; et il auroit été conduit au supplice, sans la confession volontaire d' un des complices, qui touché de compassion pour l' innocent prêt d' être mis à mort, s' avoua lui-même criminel, et déclara qu' Apelle n' avoit eu aucune part à la conjuration. Le roi, confus d' avoir ajouté foi si légèrement à la calomnie, lui rendit son amitié, le gratifia même de cent talens pour le dédommager de l' injure qu' il lui avoit faite, et lui livra Antiphile pour être son esclave.

Apelle, de retour à Ephése, se vengea de tous ses ennemis par un excellent tableau de la calomnie, dont voici l' ordonnance. à la droite du tableau est assis un homme d' éclat et d' autorité, qui a de grandes oreilles à

p653

peu près comme Midas, et qui tend la main à la calomnie, comme pour l' inviter de s' approcher. à ses côtés sont deux femmes, dont l' une représente l' *ignorance*, et l' autre le *soupçon* .

La *calomnie* paroît s' avancer. C' est une femme d' une grande beauté. On entrevoit sur son visage et dans sa démarche je ne sai quoi de violent et d' emporté, comme

d' une personne animée de colère et de fureur. D' une main, elle tient un flambeau pour allumer le feu de la division et de la discorde ; et, de l' autre, elle traîne par les cheveux un jeune homme, qui tend les mains vers le ciel, et qui implore l' assistance des dieux. Devant elle marche un homme, qui a le visage pâle, le corps sec et décharné, les yeux perçans, et qui semble mener la bande : c' est l' envie. La calomnie est accompagnée de deux autres femmes qui l' excitent, qui l' animent, et qui s' empressent autour d' elle pour relever ses attraits et ses atours. à leur air composé, on conjecture que c' est la ruse et la trahison. Enfin, après tous les autres, suit le repentir, couvert d' un habit noir et déchiré, qui, avec beaucoup de confusion et de larmes, tournant la tête en arrière, reconnoit dans le lointain la vérité, qui s' approche environnée de lumière. Telle fut la vengeance utile et ingénieuse de ce grand homme. Je ne croi pas qu' il eût été sûr pour lui, pendant qu' il étoit en Egypte, de tracer, ou du moins de produire au jour un pareil tableau. Ces grandes oreilles, cette main étendue vers la calomnie comme pour l' inviter d' approcher, et d' autres traits semblables, ne font pas d' honneur à celui qui y tient le premier rang, et marquent un prince soupçonneux, crédule, ouvert à la fraude, et qui semble appeller les délateurs. Pline fait un long dénombrement des tableaux d' Apelle. Celui d' Antigone est un des plus renommés. Ce prince n' avoit qu' un oeil : il le peignit tourné de côté,

p654

pour couvrir cette difformité. On prétend que c' est lui qui le premier a trouvé l' art du profil.

Il fit plusieurs portraits d' Alexandre, dont l' un sur tout fut regardé comme l' un de ses tableaux les plus achevés. Il y étoit représenté la foudre à la main. Ce tableau fut fait pour le temple de la Diane des ephésiens. Il semble, dit Pline qui l' avoit vû, que la main du héros, avec la foudre, sortent réellement du tableau. Aussi ce prince disoit-il lui-même, qu' il comptoit deux Alexandres : l' un de Philippe, qui étoit invincible ; l' autre d' Apelle, qui étoit inimitable.

Pline parle d' un de ses tableaux, qui devoit être d' une grande beauté. Il l' avoit fait pour une dispute publique entre les peintres : le sujet qu' on leur avoit proposé étoit une cavale. S' apercevant que la brigue alloit faire adjuger le prix à quelqu' un de ses rivaux, il en appella du jugement des hommes à celui des animaux, muets, mais plus équitables que les

hommes. Il fit présenter les tableaux des autres peintres à des chevaux qu' il avoit fait venir exprès, qui demeurèrent immobiles devant ces premiers tableaux, et ne hannirent que devant celui d' Apelle. On prétend que sa Vénus, surnommée *Anadyoméne* , c' est-à-dire, qui sort de la mer, étoit son chef-d' oeuvre. Pline dit que cette pièce fut célébrée par les vers des plus grands poètes, et que si la peinture y a été surpassée par la poésie, aussi en a-t-elle été illustrée. Apelle en avoit commencé un autre à Cos sa patrie, qui, selon lui et selon tous les connoisseurs, devoit surpasser la première, mais la mort envieuse l' arrêta au milieu de l' ouvrage. Il ne se trouva personne depuis qui osât y porter le pinceau. On ne sait si c' est cette seconde Vénus, ou la première, qu' Auguste acheta de ceux de Cos, en leur remettant la somme de cent talens, du tribut qui leur avoit été imposé de la part de la république romaine. Si c' est celle-ci, comme il y a beaucoup d' apparence, elle eut un sort aussi triste que l' autre, et même encore plus funeste. Dès le tems d' Auguste, l' humidité en avoit déjà gâté la partie

p655

inférieure. On chercha quelqu' un de la part du prince pour la retoucher : mais il ne se trouva personne qui fût assez hardi pour l' entreprendre, ce qui augmenta la gloire du peintre grec, et la réputation de l' ouvrage même. Enfin cette belle Vénus, que personne n' osoit toucher par vénération ou par timidité, fut insultée par les vers, qui se mirent dans le bois, et la dévorèrent. Néron, qui régnoit alors, en mit une autre à la place, de la main d' un peintre peu connu. Pline fait souvenir le lecteur que tant de merveilleux tableaux, qui faisoient l' admiration de tous les bons connoisseurs, étoient peints simplement avec les quatre couleurs primitives dont il a été parlé. Apelle forma plusieurs eleves, qui profitèrent de ses inventions : mais, dit Pline, une chose en quoi personne n' a pu pénétrer son secret, est la composition d' un certain vernis, qu' il appliquoit à ses tableaux pour leur conserver pendant une longue suite de siècles toute leur fraîcheur et toute leur force. Il tiroit trois avantages de ce vernis. 1 il donnoit du lustre aux couleurs quelles qu' elles fussent, et les rendoit plus moëlleuses, plus unies, et plus tendres : ce qui est maintenant l' effet de l' huile. 2 il garantissoit ses ouvrages de l' ordure et de la poussière. 3 il ménageoit la vûe du spectateur qui s' éblouit facilement, en tempérant les couleurs vives et tranchantes par l' interposition de

ce vernis, qui tenoit lieu de verre à ses ouvrages.

Aristide.

Un des plus fameux contemporains d' Apelle étoit Aristide de Thébes. à la vérité il ne possédoit pas l' élégance et les graces dans le même degré qu' Apelle : mais il est le premier, qui, par génie et par étude, se soit fait des règles sûres pour peindre l' ame, c' est-à-dire

p656

les sentimens les plus intimes du coeur. Il excelloit dans les passions fortes et véhémentes, aussi bien que dans les passions douces : mais son coloris avoit quelque chose de dur et d' austère.

On a de lui cet admirable tableau, (c' est toujours Plin qui parle) où, dans le sac d' une ville, est représentée une mere qui expire d' un coup de poignard qu' elle a reçu dans le sein, et un enfant qui se traîne jusqu' à sa mammelle pour la téter. On voit sur le visage de cette femme, quoique mourante, les sentimens les plus vifs, et les soins les plus pressés de la tendresse maternelle. Elle paroît sentir le danger de son fils, et craindre qu' au lieu du lait qu' il cherche il ne trouve que du sang. On diroit que Plin a le pinceau à la main, tant il peint avec de vives couleurs tout ce qu' il décrit. Alexandre, qui aimoit tant les belles choses, fut si enchanté de cette pièce, qu' il la fit emporter de Thébes où elle étoit, à Pella lieu de sa naissance, ou du moins qui passoit pour tel.

Le même peignit encore une bataille des grecs contre les perses, où il fit entrer dans un seul cadre jusqu' à cent personnages, à raison de mille dragmes (cinq cens livres) pour chaque figure, par accord fait entre lui et le tyran mnason, qui régnoit alors à Elatée dans la Phocide. J' ai parlé ailleurs d' un Bacchus, qui étoit regardé comme le chef-d' oeuvre d' Aristide, et qui fut trouvé à Corinthe lors de sa prise par Mummius.

Il étoit si habile à exprimer la langueur tant du corps que de l' ame, qu' Attale, grand connoisseur en ces sortes de choses, ne fit point difficulté de donner cent talens pour un de ses tableaux, où il ne s' agissoit que d' une expression de cette nature. Il n' y a que des richesses aussi immenses que celles d' Attale, qui étoient passées en proverbe, *attalicis conditionibus* qui puissent rendre vraisemblable un prix si exorbitant pour un seul tableau.

p657

Protogene.

Protogene étoit de Caune, ville située sur la côte méridionale de l' île de Rhodes, dont elle dépendoit. Il n' étoit d' abord occupé qu' à peindre des navires, et vécut lontems dans une grande pauvreté. Peutêtre ne lui fut-elle pas si nuisible : car souvent elle évertue les hommes, et est la soeur, ou plutôt la mere du bon esprit. Il parvint, dans les ouvrages où il fut employé à Athènes, à faire l' admiration du peuple le plus savant du monde.

Son tableau le plus fameux est l' lalyse ; c' étoit un grand chasseur, fils ou petit-fils du soleil, et fondateur de Rhodes. Ce qu' on admiroit le plus dans ce tableau étoit l' écume qui sortoit de la gueule du chien. J' ai raporté au long cette histoire en parlant du siège de Rhodes.

Un autre tableau de Protogène fort renommé, étoit le satyre appuyé contre une colonne. Il le travailloit dans le tems même du siège de Rhodes : c' est pourquoi on disoit *qu' il l' avoit peint sous l' épée* . D' abord il y avoit une perdrix perchée sur la colonne. Mais parce que les gens du lieu, aiant vû le tableau nouvellement exposé, donnoient toute leur attention et toute leur admiration à la perdrix, et ne disoient rien du satyre qui étoit bien plus admirable ; et que des perdrix apprivoisées, qu' on apporta à cet endroit, jettèrent des cris à la vûe de celle qui étoit sur la colonne comme si elle eut été vivante ; le peintre, indigné de ce mauvais goût, qui selon lui faisoit tort à sa réputation, demanda permission aux directeurs du temple où le tableau étoit consacré, de retoucher à son ouvrage : ce qui lui aiant été accordé, il effaça la perdrix.

Il peignit aussi la mere d' Aristote, son bon ami. Ce philosophe célèbre, qui avoit cultivé toute sa vie les

p658

sciences et les beaux arts, estimoit beaucoup les talens de Protogène. Il auroit même souhaité qu' il les eût employés plus dignement qu' à peindre des chasseurs, ou des satyres, ou à faire des portraits. Aussi lui proposoit-il, pour sujet de son pinceau, les batailles et les conquêtes d' Alexandre, comme plus favorables à la peinture par la grandeur des idées, par la noblesse des expressions, par la variété des événemens, et par l' immortalité des choses mêmes. Mais un certain goût particulier, une certaine pente naturelle pour des sujets plus tranquilles et plus gracieux, le tournèrent plutôt du côté des ouvrages qu' on vient de dire. Tout ce que le philosophe put

enfin obtenir du peintre, fut le portrait d' Alexandre, mais sans bataille. Il est dangereux de vouloir tirer les habiles ouvriers de leur goût et de leur talent naturel.

Pausias.

Pausias étoit de Sicyone. Il se distingua sur tout dans un genre particulier de peinture appelé *caustique* , parce qu' on fait tenir les couleurs sur le bois ou sur l' ivoire par le moien du feu. Il eut pour maître dans ce genre de peinture pamphile, qu' il laissa beaucoup derrière lui. Il commença le premier à décorer les voutes et les lambris de ces sortes de peintures. On avoit de lui plusieurs ouvrages considérables. Pausanias parle d' une ivresse ; si bien peinte, dit-il, qu' on aperçoit, à travers un grand verre qu' elle vuide, tous les traits de son visage enluminé.

La courtisane Glycère, de Sicyone comme lui, excelloit dans l' art de faire des couronnes, et elle en étoit regardée comme l' inventrice. Pausias, pour lui plaire et pour l' imiter, s' appliqua aussi à peindre des fleurs. On vit alors un beau combat entre l' art et la nature, chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires pour l' emporter

p659

sur son émule, sans qu' il fût presque possible d' adjuger la victoire à l' un ou à l' autre.

Pausias passa la plus grande partie de sa vie à Sicyone sa patrie, qui étoit comme la mere nourricière des peintres et de la peinture. Il est vrai que cette ville se trouvant fort endettée dans les derniers tems, jusques-là que tous ses tableaux publics et particuliers furent engagés pour de grosses sommes, M Scaurus, beau-fils de Sylla par Métella sa mere, dans le dessein d' immortaliser la gloire de son edilité, paia tous ses créanciers, retira de leurs mains toutes les pièces des plus fameux peintres, et entr' autres celles de Pausias, les transporta à Rome, et les plaça toutes dans ce fameux théâtre qu' il fit élever jusqu' à trois étages, tous soutenus par des colonnes magnifiques de trente-huit piés de haut au nombre de trois cens soixante, et embellis par des statues de marbre et de bronze, et par des peintures antiques des meilleurs maîtres. Ce théâtre ne devoit durer qu' autant de tems que la célébration des jeux. Pline dit de cette edilité, qu' elle fut la ruine des moeurs, et qu' elle en acheva le renversement. (...) ; et il va jusqu' à dire qu' elle fit plus de tort à Rome que la sanglante proscription de Sylla son beau-pere, laquelle fit périr tant de milliers de

citoyens romains.

Nicias d' Athènes se distingua fort parmi les peintres. On avoit de lui un grand nombre de tableaux qui étoient extrêmement estimés, entr' autres celui où il avoit décrit la descente d' Ulysse aux enfers, appelé (...). Attale, ou plutôt selon Plutarque, Ptolémée, lui offrit pour ce tableau soixante talens, c' est-à-dire soixante mille écus, ce qui paroît à peine croiable : mais il les refusa, et en fit présent à sa patrie. Il travailloit à cet ouvrage avec une telle application, que souvent il ignoroit quelle heure il étoit, et qu' il demandoit à son domestique, *ai-je diné ?* quand on vouloit savoir de Praxitèle lequel de ses ouvrages

p660

de marbre il estimoit le plus : *celui*, disoit-il, *auquel Nicias a mis la main*. il marquoit par là le vernis excellent que ce peintre ajoutoit à ses statues de marbre qui en relevoit l' éclat.

Je passe sous silence beaucoup d' autres peintres habiles, mais moins connus et moins illustres que ceux dont j' ai parlé, et qui ont fait tant d' honneur à la Grèce.

Il est fâcheux que leurs ouvrages ne soient point parvenus jusqu' à nous, et qu' on ne soit point en état de juger de leur mérite par ses propres yeux. Nous pouvons bien comparer la sculpture antique avec la nôtre, parce que nous sommes certains d' avoir encore aujourd' hui les chef-d' oeuvres de la sculpture grecque, c' est-à-dire ce qui s' est fait de plus beau dans l' antiquité. Les romains, dans le siècle de leur plus grande splendeur, qui fut celui d' Auguste, ne dispuoient aux grecs que l' habileté dans la science du gouvernement. Ils les reconnurent pour leurs maîtres dans les arts, et nommément dans l' art de la sculpture.

(...).

Ce que j' ai rapporté de Michel-Ange, qui donna si hautement la préférence au Cupidon de Praxitèle sur le sien, est une preuve bien claire que Rome la moderne ne le dispuoit pas plus aux grecs pour la sculpture, que l' ancienne Rome.

On ne peut pas juger de même à quel point les peintres de l' antiquité ont réussi. Cette question ne peut être décidée sur de simples récits. Il faut, pour juger, avoir des pièces de comparaison. Elles nous manquent. Il reste quelques peintures mosaïques de l' antiquité à Rome, mais peu de peintes au pinceau ; encore sont-elles endommagées. D' ailleurs ce qui nous reste, et ce qui étoit peint à Rome sur les murailles,

n' a été fait que longtemps après la mort des peintres célèbres de la Grèce.

p661

Il faut pourtant avouer, que, tout bien considéré, les préjugés sont extrêmement favorables pour l' antiquité par rapport même à la peinture. Du tems de Crassus, que Cicéron fait parler dans ses livres *de l' orateur* , on ne se lassoit point d' admirer les ouvrages des anciens peintres, et on étoit bientôt dégoûté de ceux des modernes, parce que dans les premiers on trouvoit un goût de dessein et d' expression qui perpétuoit les extases des connoisseurs, et que dans les autres on ne trouvoit presque que la variété du coloris. " je ne sai, dit Crassus, comment il arrive etc. " ce double témoignage nous laisse entrevoir que les anciens n' avoient pas moins réussi dans la peinture que dans la sculpture : et leur supériorité

p662

dans celle-ci n' est pas contestée. Il paroît au moins, pour ne rien outrer, que les anciens avoient poussé la partie du dessein, du clair-obscur, de l' expression, et de la composition, aussi loin que les modernes les plus habiles peuvent l' avoir fait ; mais que pour le coloris ils leur étoient de beaucoup inférieurs. Je ne puis terminer ce qui regarde la peinture et la sculpture, sans déplorer l' abus qu' en ont fait ceux qui y ont le plus excellé : je parle également des anciens et des modernes. Tous les arts en général, mais sur tout les deux dont nous parlons, si estimables par eux mêmes, si dignes d' admiration, qui produisent des effets si merveilleux, qui savent, par quelques coups de ciseau animer le marbre et le bronze, et par l' heureux mélange de quelques couleurs représenter au vif tous les objets de la nature : ces arts, dis-je, doivent un hommage particulier à la vertu, pour l' honneur et l' avancement de laquelle l' auteur et l' inventeur primitif de tous les arts, c' est-à-dire la divinité même, les a singulièrement destinés. C' est l' usage que les payens mêmes croioient devoir faire de la sculpture et de la peinture, en les consacrant aux portraits des grands hommes, et à l' expression de leurs belles actions. Fabius, Scipion, et les autres illustres personnages de Rome, avouoient

qu' à la vûe des images de leurs prédécesseurs ils se sentoient extraordinairement animés à la vertu. Ce n' étoit pas la cire dont ces figures étoient formées, ni ces figures mêmes, qui produisoient sur leurs esprits de si fortes impressions, mais la vûe des grands hommes et des grandes actions dont elles renouveloient et perpétuoient le souvenir, et leur inspiroient en même tems un vif desir de les imiter. Polybe remarque que ces images, c' est-à-dire les bustes de cire qu' on exposoit aux jours solennels dans la salle des

p663

magistrats romains, et qu' on portoit avec pompe dans leurs funérailles, allumoient une ardeur incroyable dans l' esprit des jeunes gens, comme si ces grands hommes, sortis de leurs tombeaux et pleins de vie, les eussent animés de vive voix à marcher sur leurs traces. Agrippa, gendre d' Auguste, dans une harangue magnifique, et digne du premier et du plus grand citoyen de Rome, faisoit voir par plusieurs raisons, dit Pline, combien il seroit utile à la république d' exposer publiquement dans la capitale les plus belles pièces de l' antiquité en tout genre, pour exciter parmi les jeunes gens une noble émulation : ce qui sans doute, ajoute-t-il, auroit bien mieux valu, que de les reléguer à la campagne dans les jardins ou autres lieux de plaisance des particuliers. En effet, Aristote dit que les sculpteurs et les peintres enseignent à former les moeurs par une méthode plus courte et plus efficace que celle des philosophes ; et qu' il est des tableaux aussi capables de faire rentrer en eux-mêmes les hommes vicieux que les plus beaux préceptes de morale. Saint Grégoire De Naziance raporte l' histoire d' une courtisane, qui, dans un lieu où elle n' étoit pas venue pour faire des réflexions sérieuses, jetta les yeux par hazard sur le portrait d' un Polémon, philosophe fameux pour son changement de vie qui tenoit du prodige, et laquelle rentra en elle-même à la vûe de ce portrait. Cédrenus raconte qu' un tableau du jugement dernier contribua beaucoup à la conversion d' un roi des bulgares. Le sentiment de la vûe est bien plus vif que celui de l' ouïe, et une image qui représente vivement un objet frappe tout autrement qu' un discours. Saint Grégoire De Nysse avoue qu' il fut touché jusqu' aux larmes par la vûe d' un tableau.

p664

Cet effet de la peinture est encore plus prompt pour le mal que pour le bien. La vertu nous est étrangère, et le vice naturel. Sans qu'il soit besoin de guides ni d'exemples, (et il s'en trouve par tout) une pente aisée nous y porte, ou, pour mieux dire, nous y précipite. à quoi faut-il donc s'attendre, quand la sculpture avec toute la délicatesse de l'art, et la peinture avec toute la vivacité de ses couleurs, viennent animer une passion déjà trop allumée et trop ardente par elle-même ? Quels ravages ne causent point dans l'imagination des jeunes personnes ces nudités indécentes, que les sculpteurs et les peintres se permettent si communément ! Elles peuvent bien faire honneur à l'art, mais elles deshonnorent pour toujours l'artiste.

Sans parler même ici du christianisme, qui abhorre toutes ces sculptures et ces peintures licentieuses : les sages du paganisme, tout aveugles qu'ils étoient, les condamnent presque avec la même sévérité. Aristote, dans ses livres de la république, recommande aux magistrats, comme un de leurs devoirs les plus essentiels, de veiller attentivement à ce qu'il ne se rencontre point dans les villes de ces sortes de statues et de tableaux, propres à enseigner le vice, et capables de corrompre toute la jeunesse. Sénèque dégrade la peinture et la sculpture, et leur ôte le nom d'arts libéraux, dès qu'elles prétent leur ministère au vice. Pline le naturaliste, tout enthousiasmé qu'il est pour la beauté des ouvrages antiques, traite d'action deshonorante et criminelle la liberté licentieuse que s'étoit donné sur ce point à Rome un peintre d'ailleurs fort célèbre : (...). Il fait paroître une juste indignation contre des sculpteurs qui gravoient d'infames

p665

images sur des coupes et sur des gobelets, pour ne plus boire, en quelque sorte, qu'à travers des obscénités ; comme si, dit-il, l'ivresse ne portoit pas déjà assez par elle-même à la débauche, et qu'il falût encore l'éguillonner par de nouveaux attraits. (...).

Il n'est pas jusqu'aux poètes qui se déclarent vivement contre ce désordre. Properce s'étonne qu'on érige en public des temples à la pudeur, pendant que l'on souffre dans les maisons particulières des tableaux immodestes, qui ne peuvent que corrompre l'esprit des jeunes vierges, qui sous l'amorce d'un spectacle agréable aux yeux cachent un poison mortel qui pénètre jusqu'au cœur, et qui semblent donner des

leçons publiques d' impureté. On ne voioit point, dit-il en finissant, ces indécentes figures chez nos ancêtres ; et les murailles de leurs appartemens, peintes par des mains impures, ne mettoient point ainsi le crime en honneur, et ne le donnoient point en spectacle. L' endroit est trop beau, pour n' être pas ici raporté en entier.

(...)

nous avons vû une ville, qui avoit le choix de deux statues de Vénus, toutes deux de la main de Praxitèle, c' est tout dire, l' une voilée et l' autre nue, préférer la première quoique beaucoup moins estimée, parce qu' elle étoit plus conforme à la modestie et à la pudeur. Que pourrois-je ajouter à un tel exemple ? Quelle condamnation pour nous, si nous rougissions de le suivre !

L. 24 ARTS SC. CH. 6 MUS.

p666

La musique des anciens étoit une science bien plus étendue qu' on ne le pense ordinairement. Outre la composition des chants musicaux, et l' exécution de ces chants avec la voix et sur les instrumens, à quoi se borne la nôtre, l' ancienne comprenoit l' art poétique, qui enseignoit à faire des vers de toute sorte, aussibien qu' à mettre en chant ceux qui en étoient susceptibles ; l' art de la *saltation* ou du geste, qui enseignoit les pas et l' attitude soit de la danse proprement dite, soit de la marche ordinaire, et les gestes qui doivent être employés dans la déclamation ; enfin elle renfermoit l' art de composer et d' écrire en notes la simple déclamation, pour régler par ces notes tant le son de la voix, que la mesure et les mouvemens du geste, art fort usité chez les anciens, et qui nous est absolument inconnu. Toutes ces différentes parties, qui ont réellement entr' elles une liaison naturelle, composoient dans l' origine un seul et même art, exercé par les mêmes artistes ; quoique dans la suite elles se soient séparées, sur tout la poésie, qui a fait un ordre à part.

Je traiterai ici légèrement toutes ces parties, excepté celle qui regarde la structure des vers, qui trouvera ailleurs sa place ; et je commencerai par la musique proprement dite, et telle qu' elle est connue parmi nous.

L. 24 ARTS SC. CH. 6 MUS. ART. 1

de la musique proprement dite.

la musique est un art qui enseigne les propriétés des sons capables de produire quelque mélodie et quelque harmonie.

l'origine et effets merveilleux de la musique.

quelques auteurs prétendent que ce sont les oiseaux qui ont appris à l'homme à chanter, en lui faisant remarquer par leur ramage et leurs gazouillemens combien les différentes inflexions et les divers tons de la voix sont capables de flater agréablement l'oreille. L'homme a eu un plus excellent maître, auquel seul il doit faire remonter sa reconnaissance. L'invention de la musique, et des instrumens qui en font une principale partie, est un présent de Dieu, comme l'invention des autres arts. Elle ajoute au simple don de la parole, déjà bien précieux par lui-même, quelque chose de plus vif, de plus animé, et de plus propre à produire au dehors les sentimens de l'ame. Lorsqu'elle est saisie et pénétrée de la vûe de quelque objet qui l'occupe fortement, le langage ordinaire ne suffit pas à ses transports. Elle s'élance pour ainsi dire hors d'elle-même, elle se livre sans mesure aux mouvemens qui l'agitent, elle anime et redouble le ton de la voix, elle répète à divers reprises ses paroles ; et peu contente de tous ces efforts qui lui paroissent encore trop foibles, elle appelle à son secours les instrumens, qui semblent la soulager en donnant aux sons une variété, une étendue, et une continuité, que la voix humaine ne peut avoir.

Voilà ce qui a donné lieu à la musique, et ce qui l'a rendu si intéressante et si recommandable ; et voilà ce qui montre en même tems qu'à proprement parler elle n'a de véritable usage que pour la religion, à laquelle seule il appartient de causer à l'ame des sentimens vifs qui la transportent

et l'enlèvent, qui nourrissent sa reconnaissance et son amour, qui répondent à son admiration et à son ravissement, et qui lui fassent éprouver qu'elle est heureuse, en applaudissant, pour ainsi dire, à sa joie et à son bonheur, comme David le fait dans tous ses divins cantiques, qu'il emploie uniquement à adorer,

à louer, à rendre graces, à chanter la grandeur de Dieu, et à publier ses merveilles.

Tel fut le premier usage que les hommes firent de la musique, simple, naturelle, sans art et sans raffinement dans ces tems d'innocence et dans cette enfance du monde ; et sans doute que la famille de Seth, dépositaire du vrai culte, la conserva dans toute sa pureté. Mais les enfans du siècle, plus asservis aux sens et aux passions, plus occupés à adoucir les peines de cette vie, à rendre leur exil agréable, et à se consoler de leurs maux, se livrèrent plus promptement aux agrémens de la musique, et furent plus attentifs à la perfectionner, à la réduire en art, à rappeler leurs observations à des règles fixes, à la soutenir, à la fortifier, à la varier par le secours des instrumens.

En effet l'écriture sainte place l'origine de cette sorte de musique dans la famille de Caïn, qui étoit celle des réprouvés, et lui donne pour auteur Jubal l'un des descendans de ce chef des impies. Aussi voions-nous que c'est ordinairement aux objets des passions que la musique est asservie. Elle sert à les embellir, à les agrandir, à les rendre plus touchans, à les faire pénétrer jusqu'au fond de l'ame par un nouveau plaisir, à la rendre captive des sens, à la faire habiter toute entière dans ses oreilles, à lui inspirer une nouvelle pente à chercher hors d'elle sa consolation, et à lui communiquer une nouvelle aversion pour les réflexions utiles et pour l'attention à la vérité. L'abus de la musique, presque aussi ancien que son invention, a fait plus d'imitateurs de Jubal que de David. Mais il ne faut pas faire retomber ce reproche sur la musique même. Car, comme l'observe Plutarque sur le sujet que je traite, en général tout homme de bon sens n'imputera jamais aux sciences mêmes l'abus que quelques-uns en font : il ne s'en prendra qu'aux dispositions vicieuses de ceux qui les corrompent.

p669

Cet exercice a fait dans tous les tems le plaisir de toutes les nations, des plus barbares comme de celles qui se piquoient le plus de politesse. Et il faut avouer que l'auteur de la nature a mis dans l'homme un goût et un penchant secret pour le chant et l'harmonie, qui sert à nourrir sa joie dans les tems de prospérité, à dissiper son chagrin dans ses afflictions, à soulager sa peine dans ses travaux. Il n'est point d'artisan qui n'ait recours à cet innocent artifice, et la plus légère chanson lui fait presque oublier toutes ses fatigues. La cadence harmonieuse

avec laquelle les forgerons frappent sur l' enclume le fer brulant, semble donner de la légèreté à la masse pesante de leurs marteaux. Il n' est pas jusqu' aux rameurs, dont le pénible travail ne trouve une sorte de soulagement dans cette espèce de concert que forme leur mouvement nombreux et uniforme. Les anciens se servoient avantageusement des instrumens de musique, comme on le fait encore aujourd' hui, pour exciter l' ardeur martiale dans le coeur des combattans ; et Quintilien attribue en partie la réputation de la milice romaine à l' effet que produisoit sur les légions le son guerrier des cors et des trompettes. J' ai dit que la musique étoit en usage chez toutes les nations : mais ce sont les grecs sur tout qui l' ont mise en honneur, et qui, par le cas qu' ils en faisoient, l' ont portée à un haut degré de perfection. C' étoit un mérite pour les plus grands hommes de s' y distinguer, et une sorte de honte pour eux d' être obligés d' avouer sur ce point leur ignorance. Nul héros n' a plus illustré la Grèce qu' Epaminondas : on comptoit au nombre de ses belles

p670

qualités d' avoir sù danser avec grace, et toucher les instrumens avec habileté. Plusieurs années auparavant, le refus que fit Thémistocle dans un repas de jouer quelque air sur la lyre, lui attira des reproches, et ne lui fit pas d' honneur. Ignorer la musique, passoit dans ces tems pour un défaut d' éducation. Aussi les plus célèbres philosophes qui nous ont laissé des traités sur la politique, comme Platon et Aristote, recommandent en particulier qu' on ait grand soin de faire apprendre la musique aux jeunes gens. Elle faisoit, chez les grecs, une partie essentielle de l' éducation. Outre qu' elle a une liaison nécessaire avec cette partie de la grammaire que l' on appelle *prosodie* , qui roule sur la longueur ou brièveté des syllabes dans la prononciation, sur la mesure des vers, sur leur rythme ou cadence, et principalement sur la manière d' accentuer les mots, les anciens étoient persuadés qu' elle pouvoit contribuer beaucoup à former le coeur des jeunes gens, en y introduisant une sorte d' harmonie, qui pût les porter à tout ce qui est honnête ; rien n' étant plus utile, selon Plutarque, que la musique, pour exciter en tout tems à toutes sortes d' actions vertueuses, et principalement lorsqu' il s' agit d' affronter les périls de la guerre. Il s' en faut bien que la musique fût autant estimée des romains dans les beaux tems de la république. Elle passoit alors pour peu honorable, comme l' observe Cornélius Népos, en faisant remarquer le différent

goût des nations sur plusieurs matières. Le reproche que fait Salluste à une dame romaine, de savoir mieux danser et chanter qu' il ne convenoit à une femme d' honneur et de probité, (...), marque assez ce que les romains pensoient de la musique. Pour la danse, ils en avoient une étrange idée, jusqu' à dire que,

p671

pour en faire usage, il falloit ou être ivre, ou avoir perdu la raison : (...). Telle étoit la sévérité romaine, jusqu' à ce que le commerce avec les grecs, et encore plus les richesses et l' opulence, les eurent fait donner dans des excès que l' on ne peut pas même reprocher aux grecs.

Les anciens attribuoient à la musique de merveilleux effets, soit pour exciter ou réprimer les passions, soit pour adoucir les moeurs, et humaniser des peuples naturellement sauvages et barbares.

Pythagore voiant de jeunes gens, échauffés des vapeurs du vin, et animés de plus par le son d' une flute dont on jouoit sur le mode phrygien, près de faire violence à une chaste maison, rendit à ces jeunes gens leur tranquillité et leur bon sens, en ordonnant à la musicienne de changer de mode, et de jouer plus gravement, suivant la cadence marquée par le pié appellé *spondée* .

Galien met une histoire presque toute pareille sur le compte d' un musicien de Milet, nommé Damon. Ce sont de jeunes gens ivres, qu' une joueuse de flute a rendu furieux en jouant sur le mode phrygien, et qu' elle radoucit par l' avis de ce même Damon, en passant du mode phrygien au dorien.

Nous apprenons de Dion Chrysostome, et de quelques autres, que le musicien Timothée, jouant un jour de la flute devant Alexandre Le Grand sur le mode appellé (...), qui étoit un mode guerrier ; ce prince courut aux armes aussitôt. Plutarque dit presque la même chose du joueur de flute Antigénide, qui, dans un repas, agita de telle manière ce même prince, que, s' étant levé de table comme un forcené, il se jetta sur ses armes, et mêlant leur cliquetis au son de la flute, peu s' en falut qu' il ne chargeât les convives. Parmi les effets merveilleux de la musique, on ne peut rien citer peutêtre de plus frappant, ni de mieux attesté, que ce qui regarde les arcadiens. Polybe, historien sage,

p672

exact, et qui mérite toute créance, est mon garant. J'abrègerai seulement son récit et ses réflexions. L'étude de la musique, dit-il, a son utilité pour tout le monde, mais elle est absolument nécessaire aux arcadiens. Ces peuples, en établissant leur république, quoique d'ailleurs très austères dans leur genre de vie, ont donné à la musique un si grand crédit, que non seulement ils enseignent cet art aux enfans, mais qu'ils contraignent même les jeunes gens de s'y appliquer jusqu'à l'âge de trente ans. Ce n'est point une honte parmi eux, que l'aveu d'ignorer les autres arts : mais c'est un deshonneur de n'avoir point appris à chanter, et de n'en pouvoir donner des preuves dans l'occasion.

Or, dit Polybe, il me paroît que leurs premiers législateurs, en faisant de pareils établissemens, n'ont point eu dessein d'introduire le luxe et la mollesse, mais seulement d'adoucir les moeurs féroces des arcadiens, et d'égaier par l'exercice de la musique leur caractère triste et mélancolique, causé sans doute en partie par la froideur de l'air qu'on respire dans presque toute l'Arcadie.

Mais les cynéthiens aiant négligé ce secours, dont ils avoient d'autant plus besoin qu'ils habitent la partie la plus rude et la plus sauvage de l'Arcadie, soit pour l'air, soit pour le climat, sont enfin devenus si féroces et si barbares, qu'il n'y a nulle ville en Grèce où l'on ait commis des crimes aussi grands et aussi fréquens, que dans celle de Cynéthe. Polybe termine ce récit, en avertissant qu'il y a si fort insisté pour deux raisons. La première, pour empêcher que quelqu'un des peuples d'Arcadie, sur le faux préjugé que l'étude de la musique n'est parmi eux qu'un amusement superflu, ne vienne à négliger cette partie de leur discipline. La seconde, pour engager les cynéthiens à donner la préférence à la musique, si jamais Dieu, (l'expression est remarquable) si jamais Dieu leur inspire de s'appliquer aux arts qui humanisent les peuples. Car c'est la seule voie, par laquelle ils puissent dépouiller leur ancienne férocité.

Je ne sais pas s'il est possible de rien trouver dans toute l'antiquité qui égale l'éloge que fait ici Polybe de la

p673

musique : et l'on sait quel homme c'étoit que Polybe. Joignons-y ce qu'en ont dit les deux plus grandes lumières de la philosophie ancienne, Platon et Aristote, qui en recommandent souvent l'étude, et en

relevent beaucoup les avantages. Peut-on desirer un témoignage plus authentique et plus favorable ? Mais, afin que l' autorité de ces grands hommes ne nous en impose point, je dois marquer ici de quel genre de musique ils entendent parler. Quintilien, qui pensoit comme eux sur cet article, nous expliquera leur sentiment : c' est dans un chapitre, où il avoit fait un magnifique éloge de la musique. " quoique les exemples que j' ai cités, dit-il, etc. "

c' est cette sorte de musique, dont les plus grands philosophes et les plus sages législateurs chez les grecs faisoient tant de cas, parce qu' elle apprivoise les esprits sauvages, qu' elle adoucit la rudesse et la dureté des caractères, qu' elle polit les moeurs, qu' elle rend les esprits plus capables de discipline, qu' elle lie la société d' une manière douce et agréable, et qu' elle donne de l' horreur de tous les vices qui portent à la dureté, à l' inhumanité, à la férocité.

p674

Elle n' est pas même inutile pour le corps, et contribue à la guérison de certaines maladies. Ce que l' on raconte des effets de la musique sur ceux qui ont été mordus de la tarentule, paroîtroit incroyable, s' il n' étoit appuyé sur des témoignages, ausquels on ne peut pas raisonnablement refuser sa croiance. La tarentule est une grosse araignée à huit yeux, et à huit pattes. Elle ne se trouve pas seulement vers Tarento, d' où elle a pris son nom, ou dans la pouille : il y en a dans plusieurs autres endroits de l' Italie, et dans l' île de Corse.

Peu de tems après qu' on a été mordu d' une tarentule, il survient à la partie une douleur très aiguë, et peu d' heures après un engourdissement. On tombe ensuite dans une profonde tristesse, on a peine à respirer, le poux s' affoiblit, la vûe se trouble et s' égare, enfin on perd la connoissance et le mouvement, et on meurt à moins que d' être secouru. La médecine emploie pour la guérison de cette maladie quelques remèdes, qui seroient inutiles, si la musique ne venoit à son secours.

Lorsqu' un homme mordu est sans mouvement et sans connoissance, un joueur d' instrumens essaie différens airs ; et, lorsqu' il a rencontré celui dont les tons et la modulation conviennent au malade, on voit que celui-ci commence à faire quelque léger mouvement, qu' il remue d' abord les doigts en cadence, ensuite les bras et les jambes, peu-à-peu tout le corps ; et enfin il se leve sur ses piés, et se met à danser, en augmentant toujours d' activité et de force. Il y en a

tel qui danse six heures sans se reposer. Après cela on le met au lit, et quand on le croit assez remis de sa première danse, on le tire du lit par le même air pour une danse nouvelle. Cet exercice dure plusieurs jours, tout au plus six ou sept, jusqu' à ce que le malade se trouve fatigué, et hors d' état de danser davantage, ce qui annonce sa guérison. Car, tant que le venin agit sur lui, il danseroit, si l' on vouloit, sans aucune discontinuation, et enfin il mourroit d' épuisement de forces. Le malade qui commence à se sentir las, reprend peu-à-peu la connoissance et le bon sens, et revient comme d' un

p675

profond sommeil, sans se souvenir de ce qui s' est passé pendant son accès, non pas même de sa danse. Le fait est singulier, mais très certain : c' est aux médecins à en expliquer la cause.

Li auteurs qui ont inventé ou perfectionné la musique et les instrumens.

les historiens profanes attribuent la découverte des premières régles de la musique à leur Mercure fabuleux, d' autres à Apollon, d' autres à Jupiter même. Ils ont voulu par là, sans doute, nous faire entendre que l' invention d' un art si utile, ne pouvoit être attribuée qu' aux dieux, et qu' on avoit tort d' en faire honneur à quelque homme que ce fût.

Le traité de Plutarque sur la musique, expliqué et éclairci par les savantes remarques de Mr Burette, me fournira la plus grande partie de ce que j' ai à dire sur l' histoire de ceux qui passent pour avoir le plus contribué à la perfection de cet art. Je me contenterai d' indiquer simplement les plus anciens, qui ne sont presque connus que dans la fable, sans m' attacher à l' ordre des tems.

Amphion.

Amphion est regardé par quelques-uns comme l' inventeur de la *cithare* ou lyre, car ces deux instrumens étoient peu différens, comme je le marquerai dans la suite, et souvent les auteurs les confondent.

On conjecture que la fable de Thèbes bâtie au son de la lyre d' Amphion, est postérieure au tems d' Homère, qui n' en parle point, et qui n' auroit pas manqué d' en orner son poème s' il l' eût connue.

Amphion eut pour contemporains Linus, Anthès, Piérius, Philammon. Ce dernier fut pere du fameux Thamyras, la plus belle voix de son tems, le rival des muses même,

p676

et qui aiant été livré à la vengeance de ces déesses,
pour peine de son audace perdit la vûe, la voix,
l' esprit, et même l' usage de sa lyre.

Orphée.

La reputation d' Orphée étoit florissante dès le
tems de l' expédition des argonautes, du nombre desquels
il fut, c' est-à-dire avant la guerre de Troie. Il
avoit eu pour maître dans la musique Linus, aussi
bien qu' Hercule. L' histoire d' Orphée est connue de
tout le monde.

Hyagnis.

On pretend qu' Hyagnis fut le plus ancien joueur de
flute. Il fut pere de Marsyas, à qui l' invention de
la flute est aussi attribuée. Ce dernier osa provoquer
Apollon, qui ne demeura vainqueur dans ce combat
qu' en joignant sa voix au son de sa lyre. Le vaincu
fut écorché tout vif.

Olympe.

Il y a eu deux Olympes, l' un et l' autre fameux
joueurs de flute. Le plus ancien, mysien d' origine,
vivoit avant la guerre de Troie. Il étoit disciple
de Marsyas. Il excelloit aussi dans l' art de toucher
les instrumens à cordes.

Le second Olympe étoit phrygien, et florissoit du
tems de Midas.

Démodoque. Phémus.

Homere parle avec éloge de ces deux musiciens en
plusieurs endroits de l' odyssee. Démodoque avoit
composé deux poèmes : l' un sur la prise de Troie,
l' autre sur les noces de Vénus et de Vulcain.

Homère les lui fait chanter l' un et l' autre chez
Alcinoüs roi des phéaciens en présence d' Ulysse. Il
parle de Phémus comme d' un chanteur inspiré des
dieux mêmes. C' est lui qui par le chant de ses poésies
mises en musique, et accompagnées des sons de sa

p677

lyre, égaie ces festins où les poursuivans de
Pénélope emploient les journées entières.

L' auteur de la vie d' Homère attribuée à Hérodote,
assure que Phémus s' établit à Smyrne ; qu' il y
enseigna la grammaire et la musique à la jeunesse, et
qu' il y épousa Crithéïde, qui d' un commerce
illégitime avoit eu pour fils Homère même, à
l' éducation duquel ce beau-pere donna ses soins, après
l' avoir adopté.

Terpandre.

Les auteurs ne sont point d' accord entr' eux sur la
patrie de Terpandre, ni sur le tems où il a vécu.
Eusébe le place dans la Xxxiiie olympiade. Cette

époque doit être avancée, s' il est vrai que ce poète musicien fut le premier qui remporta le prix aux jeux carniens, institués à Lacédémone seulement dans la Xxvie olympiade.

Outre cette victoire, qui fit grand honneur à l' habileté de Terpandre dans la poésie musicale, il signala encore ce même art en d' autres occasions des plus importantes. On a fort parlé de la sédition qu' il sut calmer à Lacédémone par ses chants mélodieux accompagnés des sons de la cithare. Il remporta aussi quatre fois de suite le prix aux jeux pythiques.

Il paroît que l' ancien Olympe et Terpandre, aiant trouvé, dans leur jeunesse, la lyre montée seulement de trois ou quatre cordes, s' en servirent telle qu' ils la trouvèrent alors, et s' y distinguèrent par le charme de leur exécution. Dans la suite, pour perfectionner cet instrument, ils y firent des additions l' un et l' autre, sur tout Terpandre, qui y fit entrer jusqu' à sept cordes.

Ce changement déplut fort aux lacédémoniens, chez qui il étoit défendu très expressément de rien changer dans l' ancienne musique, et d' y rien innover.

Plutarque rapporte que Terpandre fut condamné à l' amende par les ephores pour avoir augmenté d' une seule corde le nombre de celles qui composoient la lyre ordinaire ; et que la sienne fut pendue à un clou. D' où il s' ensuivroit que la lyre de ce tems-là étoit déjà montée de six cordes.

p678

Par ce qu' on lit dans Plutarque, il paroît que Terpandre composoit d' abord des poésies lyriques d' une certaine mesure, propres à être chantées et accompagnées de la cithare. Ensuite il mettoit ces poésies en musique, de façon que celle-ci pût s' accommoder au jeu de la cithare, qui alors ne rendoit précisément que les mêmes sons chantés par la voix du musicien. Enfin Terpandre notoit cette musique sur les vers mêmes de chacun des cantiques de sa composition, et quelquefois il en faisoit autant pour les poésies d' Homère : après quoi il étoit en état de les exécuter lui-même, ou de les faire exécuter dans les jeux publics.

On proposoit des prix de poésie et de musique, car l' une n' alloit guère sans l' autre, dans les quatre grands jeux de la Grèce, sur tout dans les pythiques, dont ils faisoient la première et la plus considérable partie. La même chose se pratiquoit aussi dans plusieurs autres villes du même pays, où l' on célébroit de pareils jeux avec une grande solennité, et un grand concours de spectateurs.

Phrynis.

Phrynis étoit de Mitylène, capitale de l' île de Lesbos. Il fut l' écolier d' Aristoclite pour la cithare, et il ne pouvoit tomber en meilleures mains ; ce maître étant un des descendans du fameux Terpandre. On dit qu' il fut le premier qui remporta le prix de cet instrument aux jeux des panathénées célébrés à Athènes la 4 e année de la Lxxxe olympiade. Il n' eut pas le même bonheur, lorsqu' il disputa ce prix contre le musicien Timothée.

On doit regarder Phrynis comme l' auteur des premiers changemens arrivés dans l' ancienne musique, par raport au jeu de la cithare. Ces changemens consistoient, en premier lieu dans l' addition de deux nouvelles cordes aux sept qui composoient cet instrument avant lui ; en second lieu dans le tour de la modulation, qui n' avoit plus cette ancienne simplicité noble et mâle.

Aristophane lui en fait un reproche dans la comédie des *nuées* , où la justice parle ainsi de l' ancienne éducation des jeunes gens. *ils*

p679

alloient ensemble chez le joueur de cithare... où ils apprenoient à chanter l' hymne de la redoutable pallas, ou quelque autre cantique, entonnant les sons conformément à l' harmonie qu' ils tenoient de leurs ancêtres. Si quelqu' un d' entr' eux s' avoient de chanter d' une manière bouffonne, ou de mêler dans son chant quelque inflexion de voix semblable à celles qui régnerent aujourd' hui dans les airs de phrynis, on le châtoit sévèrement.

Phrynis s' étant présenté pour quelques jeux publics à Lacédémone avec sa cithare à neuf cordes, l' ephore Ecprépès se mit en devoir d' en couper deux, et lui laissa seulement à choisir entre celles d' en haut ou celles d' en bas. Timothée, peu de tems après, s' étant trouvé en pareil cas aux jeux carniens, les ephores en usèrent de même à son égard.

Timothée.

Timothée, poète-musicien des plus célèbres, naquit à Milet, ville ionienne de Carie, la 3 e année de la Lxxxiiiie olympiade. Il florissoit en même tems qu' Euripide et Philippe de Macédoine. Il excelloit dans la poésie lyrique et dithyrambique.

Il s' appliqua particulièrement à la musique, et à toucher la cithare. Ses premiers essais ne réussirent pas, et il fut sifflé de tout le peuple. Un si triste succès étoit capable de le décourager pour toujours ; et il songeoit en effet à renoncer absolument à un art, pour lequel il ne se croioit point né. Euripide le desabusa de cette fausse pensée, et lui rendit le

courage, en lui faisant espérer un succès éclatant pour l' avenir. Plutarque, en rapportant ce fait, auquel il joint les exemples de Cimon, de Thémistocle, de Démosthène, qui furent aussi ranimés par de semblables conseils, remarque avec raison que c' est rendre un grand service au public que d' encourager ainsi de jeunes gens en qui l' on reconnoit un fond d' esprit et d' heureux talens, et d' empêcher qu' ils ne se rebutent pour quelques fautes qu' ils auront pu commettre dans un âge sujet à des écarts, ou pour quelques mauvais succès

p680

qu' ils auront eus d' abord dans l' exercice de leur profession.

Euripide ne s' étoit pas trompé dans ses vûes et dans son espérance. Timothée devint le plus habile joueur de cithare de son tems. Il perfectionna cet instrument en y ajoutant, selon Pausanias, quatre cordes ; ou selon Suidas, deux seulement, la dixième et la onzième aux neuf qui composoient la cithare avant lui. Les auteurs varient extrêmement sur cette matière, et souvent même se contredisent.

Cette innovation dans la musique n' eut pas une approbation générale. Les lacédémoniens la condamnèrent par un decret public que Boéce nous a conservé. Il est écrit dans le dialecte du pays, dont la lettre (...), qui est la consonne dominante, rend la prononciation très rude. Il commence par ces mots ; (...) et il contient en substance : que Timothée de Milet étant venu dans leur ville, avoit marqué faire peu de cas de l' ancienne musique, et de l' ancienne lyre : qu' il avoit multiplié les sons de celle-là, et les cordes de celle-ci : qu' à l' ancienne manière de chanter simple et unie, il en avoit substitué une plus composée, où il avoit introduit le genre chromatique : que dans son poème sur l' accouchement de Séméle il n' avoit point gardé la décence convenable : que, pour prévenir les suites de pareilles innovations qui ne pouvoient être que préjudiciables aux bonnes moeurs, les rois et les ephores avoient réprimandé publiquement Timothée, et avoient ordonné que sa lyre seroit réduite aux sept cordes anciennes, et qu' on en retrancheroit toutes les cordes nouvellement ajoutées, etc. Cette histoire se trouve dans Athénée, avec cette circonstance, que comme on se mettoit en devoir de couper ces nouvelles cordes conformément au decret, Timothée aiant aperçu dans ce même endroit une petite statue d' Apollon, dont la lyre avoit autant de cordes que la sienne, il la montra aux juges, et fut renvoyé absous.

Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples. On dit qu' il prenoit une fois plus de ceux qui venoient à lui pour apprendre à jouer de la flute (ou de la cithare,)

p681

après avoir eu un autre maître. Sa raison étoit qu' un habile homme qui succède à ces demi-savans a toujours deux peines pour une : celle de faire oublier au disciple ce qu' il avoit appris, qui est la plus grande ; et celle de l' instruire de nouveau.

Archiloque.

Archiloque s' étoit rendu également célèbre pour la poésie et pour la musique. J' en parlerai dans la suite sous le titre de poète. Ici je le considère seulement comme musicien ; et de tout ce que Plutarque en dit sous cette qualité, je ne rapporterai que le seul endroit où il lui attribue *l' exécution musicale des vers iambiques, dont les uns ne font que se prononcer pendant le jeu des instrumens, au lieu que les autres se chantent* .

Ce passage, dit Mr Burette, nous apprend que dans la poésie iambique il y avoit des iambes qui n' étoient que *déclamatoires* , qui ne faisoient que se réciter ou se prononcer ; et qu' il y en avoit d' autres qui se chantoient. Mais ce que ce même passage offre peutêtre de moins connu, c' est que ces iambes *déclamatoires* étoient accompagnés des sons de la cithare, et des autres instrumens à percussion ou à cordes. Il reste à savoir de quelle manière s' exécutoit un tel accompagnement. Selon toutes les apparences, le joueur de cithare ne se contentoit pas de donner au poète ou à l' acteur le ton général de sa déclamation, et de l' y soutenir par la monotonie de son jeu. Mais, comme le ton du déclamateur varioit suivant les divers accens qui modifioient la prononciation de chaque mot, ensorte que cette déclamation pouvoit se noter ; il falloit que l' instrument de musique fît sentir toutes ces modifications, et marquât exactement le rythme ou la cadence de la poésie qui lui servoit de guide, et qui, en vertu de cet accompagnement, quoique non chantée, en devenoit beaucoup plus expressive et plus affectueuse. à l' égard de la poésie *chantante* , l' instrument qui l' accompagnoit, s' y conformoit servilement, et ne faisoit entendre que les mêmes sons entonnés par la voix du poète-musicien.

p682

Aristoxene.

Aristoxene naquit à Tarente ville d' Italie. Il étoit fils du musicien Mnésias. Il s' appliqua également à la musique et à la philosophie. Il fut en premier lieu disciple de son pere, puis du pythagoricien Xénophile, et enfin d' Aristote, sous lequel il eut Théophraste pour compagnon d' étude. Aristoxéne vivoit donc, comme on le voit, sous Alexandre Le Grand et sous ses premiers successeurs.

De quatre cens cinquante trois volumes que Suidas dit qu' il a composés, il ne nous reste aujourd' hui que ses trois livres des *elémens harmoniques* ; et c' est le plus ancien traité de musique qui soit venu jusqu' à nous.

Il attaqua vivement le systéme musical de Pythagore. Ce philosophe, en vûe d' établir une certitude et une constance invariable dans les sciences et les arts en général, et dans la musique en particulier, essaia d' en soustraire les préceptes aux témoignages et aux rapports infidèles des sens, pour les assujettir aux seuls jugemens de la raison. Il voulut, conformément à ce dessein, que les consonnances musicales, loin d' être soumises au jugement de l' oreille, qu' il regardoit comme une mesure arbitraire et trop peu certaine, ne se réglassent qu' en vertu des seules proportions des nombres, qui sont toujours les mêmes. Aristoxéne soutint qu' aux règles mathématiques et aux raisons des proportions, il falloit joindre le jugement de l' oreille, à laquelle il appartient principalement de régler ce qui concerne la musique. Il attaqua encore le systéme de Pythagore sur plusieurs autres points.

Sotérique, l' un des interlocuteurs que Plutarque introduit dans son traité sur la musique, est persuadé que le sentiment et la raison doivent concourir dans le jugement que l' on porte sur les diverses parties de la musique ; ensorte que le premier ne prévienne point la seconde par trop de vivacité, ni ne lui manque au besoin par trop de foiblesse. Or le sens dont il s' agit ici, et qui est l' ouïe, reçoit nécessairement trois impressions à la fois : celle du

p683

son , celle du *tems* ou de la *mesure* , et celle de la lettre ; le progrès desquelles fait connoître la *modulation, le rythme, et les paroles* . Et comme le sentiment ne peut apercevoir séparément ces trois choses, ni les suivre chacune en particulier ; il paroît que l' ame seule ou la raison a droit de juger de ce que cette continuité de *son, de rythme, et de*

paroles peut avoir de bon ou de mauvais.

l'ancienne musique étoit simple, grave, mâle.

quand et comment elle s'est corrompue.

comme chez les anciens la musique étoit, par son origine et par sa destination naturelle, consacrée au culte des dieux et au règlement des moeurs, ils donnoient la préférence à celle qui se distinguoit par sa gravité et par sa simplicité. L'une et l'autre dominèrent l'ontemps et par rapport à la voix, et par rapport aux instrumens de musique. Olympe, Terpandre, et leurs disciples, avoient d'abord employé peu de cordes dans la lyre, et peu de variété dans les chants. Cependant, dit Plutarque, tout simples qu'étoient les airs de ces deux musiciens, qui ne rouloient que sur trois ou quatre cordes, ils faisoient l'admiration de tous les bons connoisseurs.

La cithare, très simple d'abord sous Terpandre, conserva quelque tems cet avantage. Il n'étoit point permis de composer à discrétion des airs sur cet instrument, ni d'en changer le jeu, soit pour l'harmonie, soit pour la cadence ; et l'on avoit grand soin de conserver à chacun des anciens airs le ton ou le caractère qui lui étoient propres : d'où vient qu'on les appelloit *nomes*, comme devant servir de loix et de modèles.

L'introduction des rythmes dans le genre dithyrambique ; la multiplication des sons de la flute par Lasus, de même que celle des cordes de la lyre par Timothée ; et quelques autres nouveautés introduites par Phrynis, par Ménalippide, et par Philoxène, causèrent une grande révolution dans l'ancienne musique. Les poètes comiques, sur tout Phérecrate et Aristophane, s'en plainquirent très souvent et très fortement. On vit, dans leurs

p684

pièces, la musique personnifiée accuser avec vivacité et amertume ces musiciens de l'avoir totalement dépravée et corrompue.

Plutarque, en plusieurs endroits de ses ouvrages, se plaint aussi de ce qu'à l'ancienne musique, mâle, noble, et divine, et qui n'avoit rien que de grave et de majestueux, les modernes ont substitué celle du théâtre, qui n'inspire que la mollesse et le dérèglement. Tantôt il allégué l'autorité de Platon, pour prouver que la musique, mere de la consonnance, de la décence, et de l'agrément, n'a pas été donnée aux hommes par les dieux pour les seules délices, et l'unique chatouillement des oreilles ; mais pour remettre l'ordre et l'harmonie dans les facultés de l'ame, souvent dérangées par l'erreur et par la

volupté. Tantôt il avertit qu' on ne peut trop se précautionner contre les plaisirs dangereux d' une musique dépravée et desordonnée, et il indique les moyens de se tenir en garde contre une pareille corruption. Il déclare ici que la musique lascive, les chansons dissolues et licentieuses corrompent les mœurs, et que les musiciens et les poètes doivent emprunter de gens sages et vertueux les sujets de leurs compositions. Là il cite le témoignage de Pindare, qui assure que Dieu fit entendre à Cadmus une musique sublime et régulière, fort différente de cette musique douceuse, molle, délicate, qui s' est mise en possession des oreilles humaines. Enfin, il s' explique là dessus encore plus précisément au IXe livre de ses *symposiaques* . " la musique dépravée qui régné aujourd' hui, etc. " je laisse aux lecteurs le soin d' appliquer

p685

à notre tems ce que Plutarque dit du sien, au sujet de la musique et du théâtre. Il n' est pas étonnant que Plutarque se plaigne ainsi de la dépravation qui s' étoit généralement glissée dans la musique de son tems, et qui l' avoit si fort avilie. Avant lui, Platon, Aristote, et leurs disciples avoient fait la même plainte ; et cela dans un siècle si favorable à la perfection de tous les beaux arts, et si fécond en grands hommes de toute espèce. Comment s' est-il pu faire, que lors même que l' on cultivoit avec tant de succès l' éloquence, la poésie, la peinture, la sculpture ; la musique, pour laquelle on n' avoit pas moins d' attention, se soit tellement dégradée ? Sa grande liaison avec la poésie en a été la principale cause, et l' on peut dire que ces deux soeurs ont eu à peu près la même destinée. Renfermées d' abord l' une et l' autre dans l' imitation parfaite de la belle nature, elles n' avoient pour but que d' instruire en divertissant, et d' exciter des mouvemens également utiles au culte des dieux et au bien de la société. Pour cela elles emploioient les expressions, les tours, les rythmes ou cadences les plus convenables. La musique en particulier, toujours simple, toujours pleine de noblesse et de décence, se contenoit dans les bornes que lui avoient prescrit les grands maîtres, et sur tout les philosophes et les législateurs, qui étoient la plupart et poètes et musiciens. Mais les spectacles du théâtre, et le culte de certaines divinités, de Bacchus entr' autres, dérangerent fort, dans la suite des tems, de si sages réglemens. Ils firent naître la poésie dithyrambique, poésie des plus licentieuses dans l' expression, dans

le rythme, dans les sentimens. Il lui falut une musique de même genre, et par conséquent fort éloignée de cette noble simplicité de l' ancienne. La multitude des cordes, les traits, les diminutions, la broderie s' y introduisirent à l' excès, et donnèrent lieu aux justes plaintes des personnes les plus habiles et du meilleur goût en ce genre.

p686

Iv différens genres et différens modes de la musique ancienne. Manière de noter les chants.

pour dire un mot en général de la musique ancienne, et en donner une légère idée, il faut savoir qu' il y a trois sortes de symphonies : la vocale, l' instrumentale, et celle que forme l' union des voix et des instrumens. Les anciens ont connu ces trois sortes de symphonies ou de concerts.

Il faut encore remarquer que la musique ne reconnoissoit d' abord que trois modes, qui étoient à un ton de distance l' un de l' autre. Le plus grave des trois s' appelloit le *dorien* ; le plus aigu étoit le *lydien* ; le *phrygien* tenoit le milieu entre les deux précédens : ensorte que le mode *dorien* et le *lydien* comprenoient entr' eux l' intervalle de deux tons ou d' une tierce majeure. En partageant cet intervalle par demi-tons, on fit place à deux autres modes, l' *ionien* et l' *eolien* ; dont le premier fut inséré entre le *dorien* et le *phrygien* , le second entre le *phrygien* et le *lydien* . On ajouta encore de nouveaux modes, qui tiroient leurs dénominations des cinq premiers, en y joignant la préposition (...), *sur*, pour ceux d' enhaut, et la préposition (...), *sous*, pour ceux d' en bas. l' *hyperdorien*, l' *hypériorien*, etc. L' *hypodorien*, l' *hypoïonien*, etc. dans quelques livres du plainchant moderne, et à la fin de quelques breviaires, on a raporté à ces différens modes, les différens tons qui sont en usage dans les chants de l' eglise. Le premier et le second ton appartiennent au mode dorien : les troisième et quatrième au mode phrygien : les autres au mode lydien et mixolydien.

Le chant de l' eglise est dans le genre diatonique, qui est le plus grave, et qui convient le mieux au culte divin.

Je reviens à la première division. La symphonie vocale suppose nécessairement plusieurs voix, parce qu' une seule personne ne peut chanter en même tems diverses parties. Lorsque plusieurs voix concertoient ensemble, elles chantoient ou à l' unisson, ce qui s' appelloit *homopholie* ; ou à l' octave, et même à la double octave, et cela se nommoit

antiphonie . On conjecture aussi qu' il y avoit une troisième manière en usage parmi les anciens, qui consistoit à chanter à la tierce.

La symphonie instrumentale, chez les anciens, recevoit les mêmes différences que la vocale, c' est-à-dire que plusieurs instrumens pouvoient concerter ensemble à l' unisson, à l' octave, et à la tierce.

Pour avoir tous les accords de musique sur deux cordes d' instrument, de même matière, également grosses, et également tendues, il n' y a qu' à faire que leurs longueurs soient l' une à l' autre dans de certains rapports de nombre. Par exemple, si les deux cordes sont égales en longueur, elles sont à l' unisson : si elles sont comme 1 à 2, elles donnent l' octave : si elles sont comme 2 à 3, c' est la quinte : comme 3 à 4, c' est la quarte : comme 4 à 5, c' est la tierce majeure, etc.

Il y avoit même parmi les anciens, ainsi que parmi nous, quelques instrumens, sur lesquels un musicien seul pouvoit exécuter une sorte de concert. Telles étoient la double flute et la lyre.

Le premier de ces instrumens étoit composé de deux flutes, unies de manière qu' elles n' avoient ordinairement qu' une embouchure commune pour les deux tuyaux. Ces flutes étoient ou égales, ou inégales, soit pour la longueur, soit pour le diamètre ou la grosseur. Les flutes égales rendoient un même son : les inégales rendoient des sons différens, l' un grave, l' autre aigu. La symphonie, qui résultoit de l' union des deux flutes égales, étoit ou à l' unisson, lorsque les deux mains du joueur touchoient en même tems les mêmes trous sur chaque flute ; ou à la tierce, lorsque les deux mains touchoient différens trous. La diversité des sons, produite par l' inégalité des flutes, ne pouvoit être que de deux espèces, suivant que ces flutes étoient à l' octave, ou seulement à la tierce : et dans l' un et l' autre cas, les mains du joueur touchoient en même tems les mêmes trous sur chaque flute, et formoient par conséquent un concert ou à l' octave, ou à la tierce.

Par la lyre on entend ici généralement tout instrument de musique, dont les cordes sont tendues à vuide.

Les anciens avoient plusieurs instrumens de ce genre, qui différoient entr' eux par leur figure, par leur grandeur, ou par le nombre de leurs cordes ; et ausquels ils donnoient divers noms, quoiqu' ils les aient souvent

pris l' un pour l' autre. Les principaux étoient. 1 la *cithare* , (...), d' où dérive notre terme françois *guitarre* , qui désigne un instrument tout différent. 2 la *lyre* , (...), autrement appelée (...), et en latin *testudo* , parce que sa base ressembloit à l' écaille d' une tortue, animal, dont la figure (dit-on) avoit donné la première idée de cet instrument. 3 le (...), ou l' instrument triangulaire, qui seul a passé jusqu' à nous sous le nom de *harpe* .

La lyre, comme je l' ai déjà dit, a fort varié pour le nombre des cordes. Celle d' Olympe et de Terpandre n' en avoit d' abord que trois, dont ces musiciens savoient diversifier les sons avec tant d' art, que, s' il en faut croire Plutarque, ils l' emportoient de beaucoup sur ceux qui jouoient d' une lyre plus composée. En ajoutant une quatrième corde à ces trois premières, on rendit le *tétracorde* complet ; et c' étoit la différente manière dont on accordeoit ces quatre cordes, qui constituoit les trois genres *diatonique*, *chromatique*, et *enharmonique* . Le genre *diatonique* appartient à la musique commune et ordinaire. Dans le genre *chromatique* , la musique étoit plus molle par l' affoiblissement des sons qu' on baissoit d' un demi ton, et dont on étoit averti par une marque colorée, d' où est venu le nom de chromatique, du mot grec (...), *couleur*. ce qu' on appelle aujourd' hui le b mol, appartient à la musique chromatique. Dans la musique enharmonique au contraire on élevoit les sons d' un demi ton, ce qu' on marquoit, comme on fait encore aujourd' hui, par une dièse. Dans la musique *diatonique* , le chant ne pouvoit pas faire ses progressions par des intervalles moindres que les sémi-tons majeurs. La modulation de la musique *chromatique* emploioit les sémi-tons mineurs. Dans la musique *enharmonique* la progression du chant se pouvoit faire par des quarts de ton.

p689

Macrobe, parlant de ces trois genres, dit que l' enharmonique n' est plus en usage à cause de sa difficulté : que le chromatique est décrié, parce que la musique, en ce genre, est trop molle et trop efféminée : et que le diatonique tient le milieu entre les deux.

L' addition d' une cinquième corde produisit le *pentacorde* . La lyre à sept cordes, ou l' *heptacorde* , a été la plus en usage et la plus célèbre de toutes. Cependant, quoiqu' on y trouvât les sept voix de la musique, l' octave y manquoit encore. Simonide l' y mit enfin, selon Pline, en y ajoutant une huitième corde. Lontems après lui, Timothée

milésien, qui vivoit sous Philippe roi de Macédoine vers la Cviie olympiade, multiplia, comme nous l' avons observé, les cordes de la lyre jusqu' au nombre de onze. Ce nombre fut encore porté plus loin.

La lyre à trois ou quatre cordes n' étoit susceptible d' aucune symphonie. On pouvoit, sur le *pentacorde* , jouer deux parties à la tierce l' une de l' autre. Plus le nombre des cordes se multiplioit sur la lyre, plus on trouvoit de facilité à composer sur cet instrument des airs, qui fissent entendre en même tems différentes parties. La question est de savoir si les anciens ont profité de cet avantage.

Cette question, agitée depuis environ deux siècles au sujet de l' ancienne musique, et qui consiste à savoir si les grecs et les romains ont connu en ce genre ce qu' on appelle *contrepoint* , ou concert à plusieurs parties, a produit divers écrits pour et contre. Le plan de mon ouvrage me dispense d' entrer dans l' examen de cette difficulté, dont j' avoue d' ailleurs que je ne suis point capable.

Il n' est pas inutile de savoir comment les anciens notoient leurs chants. Chez eux le système général de la musique étoit divisé en dix-huit sons, dont chacun avoit son nom particulier. Ils avoient inventé des caractères qui marquoient chaque ton : (...), *des signes* . Toutes ces figures étoient composées d' un monogramme, formé de la première lettre du nom particulier de chacun des dix-huit sons du système général. Ces signes, qui servoient dans la musique vocale et dans l' instrumentale, s' écrivoient au-dessus des paroles, et ils y étoient rangés sur

p690

deux lignes, dont la supérieure étoit pour le chant, et l' inférieure pour l' accompagnement. Ces lignes n' avoient guères plus d' épaisseur que des lignes d' écriture ordinaire. Nous avons encore quelques manuscrits grecs, où ces deux espèces de notes se trouvent écrites de la manière que je viens d' exposer. On en a tiré les hymnes à Calliope, à Némésis, et à Apollon, aussibien que la strophe d' une des odes de Pindare. Mr Burette nous a donné tous ces morceaux avec la note antique et la note moderne.

On s' est servi des caractères inventés par les anciens pour écrire les chants musicaux, jusques dans l' onzième siècle, que Gui D' Arezzo trouva l' invention de les écrire, comme on le fait aujourd' hui, avec des notes placées sur différentes lignes, de manière que la position de la note en marque l' intonation. Ces notes ne furent d' abord que des points, où il n' y avoit rien qui en marquât la durée. Mais Jean De

Meurs, né à Paris, et qui vivoit sous le règne du roi Jean, trouva le moyen de donner à ces points une valeur inégale par les différentes figures de rondes, de noires, de croches, de doubles-croches, et autres qu' il inventa, et qui ont été adoptées par les musiciens de toute l' Europe.

V s' il faut préférer la musique moderne à l' ancienne.

la fameuse querelle au sujet des anciens et des modernes s' est fort échauffée à cette occasion, parce que, si la musique ancienne a ignoré le *contrepoint* , on prétend que c' est un titre incontestable de préférence pour la moderne. Je ne sai, en supposant même le fait, qui pourra bien toujours demeurer douteux, si la conséquence est si certaine. Ne se peut-il pas faire que les anciens aient porté la musique pour tout le reste à un degré de perfection où les modernes n' aient pu atteindre, comme cela est arrivé en d' autres arts ? (je ne dis pas que cela soit, je ne parle que de la possibilité ;) pour lors la découverte du *contrepoint* devrait-elle donner une préférence absolue aux derniers sur les autres ? Les plus habiles peintres de l' antiquité,

p691

comme Apelle, n' emploioient dans leurs tableaux que quatre couleurs. Loin que ce fût pour Plin une raison de rien diminuer de leur mérite et de leur réputation, il les en admiroit encore davantage, d' avoir laissé si loin derrière eux tous les peintres qui les avoient suivis, quoique ceux-ci eussent mis en usage un grand nombre de nouvelles couleurs.

Il en faudra toujours revenir au fond, et examiner si en effet la musique des derniers tems l' emporte sans contestation sur celle des anciens : et c' est ce qu' il ne paroît pas possible de décider. Il n' en est pas de la musique comme de la sculpture. Dans celle-ci on peut juger le procès sur les pièces qui se produisent de part et d' autre. On a des statues et des bas reliefs de l' antiquité, dont on peut faire la comparaison avec les nôtres : et nous avons vû que Michel-Ange, sur ce point, passoit condamnation, et reconnoissoit de bonne foi la supériorité des anciens. Il n' est parvenu jusqu' à nous aucun ouvrage de la musique ancienne qui puisse nous en faire sentir l' excellence, ni nous faire juger, sur notre expérience propre, si elle étoit aussi parfaite que la nôtre. Les merveilleux effets qu' on prétend qu' elle produisoit, ne paroissent pas des preuves fort décisives.

Il nous reste des traités didactiques, tant grecs que latins, qui peuvent nous instruire de la théorie de

cet art : mais peut-on en conclure quelque chose de bien sûr pour la pratique ? Cela peut nous donner quelque jour, quelque ouverture : mais il y a bien loin des préceptes à l' exécution. De simples traités de poésie suffiroient-ils pour nous faire connoître si les poètes modernes doivent être préférés aux anciens ? Dans l' incertitude qui restera toujours par rapport à la question dont je parle, il y a un préjugé bien favorable pour les anciens, qui doit au moins, ce me semble, faire suspendre le jugement. On convient que les grecs avoient un génie merveilleusement propre pour les arts, qu' ils les ont cultivés avec un succès extraordinaire, et qu' ils les ont portés pour la plupart à un très haut degré de perfection. Architecture, sculpture, peinture, on ne leur

p692

dispute point cette louange. Or de tous ces arts, il n' y en a aucun qui ait été cultivé si anciennement ni si généralement que la musique. Ce n' étoient pas quelques particuliers seulement qui s' y appliquoient, comme dans les autres arts : c' étoient généralement tous ceux qui étoient élevés avec quelque soin. L' étude de la musique faisoit une partie essentielle de l' éducation de la jeunesse. Elle étoit d' un usage général pour les fêtes solennelles, pour les sacrifices, et sur tout pour les repas, presque toujours accompagnés de concerts, qui en faisoient toute la joie et le principal assaisonnement. Il y avoit des disputes publiques, et des récompenses pour ceux qui s' y distinguoient par un mérite singulier. Elle dominoit d' une manière particulière dans les choeurs et dans les tragédies. On sait jusqu' à quelle magnificence et jusqu' à quelle perfection tout le reste fut porté à Athènes dans ces spectacles. N' y auroit-il eu que la musique qu' on y eût négligée ? Croit-on que ces oreilles attiques, si fines et si délicates pour le son des mots dans le simple discours, le fussent moins par rapport aux concerts de voix et d' instrumens qui régnoient dans ces choeurs, et qui faisoient le plaisir d' Athènes le plus sensible et le plus ordinaire ? Pour moi, je ne puis m' empêcher de croire que les grecs, portés comme ils l' étoient au divertissement, élevés et nourris dans le goût des concerts, avec tous les secours dont j' ai parlé, avec ce génie inventif et industriel pour tous les arts qu' on leur connoit, ont excellé dans la musique comme dans tout le reste. C' est la seule conclusion que je tire de tout le raisonnement que je viens de faire, sans prétendre donner la préférence aux anciens sur les modernes.

Je n' ai point parlé de la perfection où ont pu parvenir les chantres israélites sur tout ce qui regarde le son de la voix, et celui des instrumens, pour ne point mêler une musique toute sainte et toute consacrée à la religion avec une musique toute profane, et entièrement livrée à l' idolatrie, et à tous les excès qui en étoient la suite. Il est à présumer que ces chantres, à qui l' ecriture paroît donner une espèce d' inspiration et de don de

p693

prophétie, non pour composer des pseumes prophétiques, mais pour les chanter d' une manière vive, ardente, et pleine de zèle, avoient porté la science du chant jusqu' où elle pouvoit aller. C' étoit sans doute un genre de musique grand, noble, sublime, où tout étoit proportionné à la majesté du Dieu qui en étoit l' objet, et l' on peut ajouter qui en étoit l' auteur : car il avoit bien voulu former lui-même ses ministres et ses chantres, et leur enseigner comment il vouloit que ses louanges fussent célébrées.

Rien n' est admirable comme l' ordre même que Dieu avoit établi parmi les lévites pour l' exercice de cet auguste ministère. Ils étoient au nombre de quatre mille, partagés en différens corps, dont chacun avoit son chef, et le genre aussi bien que le tems de ses fonctions marqués. Deux cens quatre-vingts huit étoient destinés à apprendre aux autres à chanter et à toucher les instrumens. On voit un échantillon de cet ordre merveilleux dans la distribution que David fit des parties de la musique sainte, avec laquelle il voulut solenniser le transport de l' arche de la maison d' Obédédon dans la citadelle de Sion. Toute la troupe des musiciens étoit divisée en trois choeurs. Le premier avoit des instrumens de cuivre concaves, fort retentissans, semblables à nos timbales, sinon qu' ils n' étoient pas couverts de peaux, mais étoient dans leur vuide traversés de barres doublées, qu' on frapoit en différens endroits. Ces sons se marioient fort bien avec les trompettes sacerdotales qui précédoient ; et par leurs mouvemens vifs, perçans, coupés, étoient très propres à réveiller l' attention des spectateurs. La seconde troupe des chantres sacrés, composée de dessus, touchoit un autre instrument. Le troisième choeur étoit composé de basses, qui servoient à nourrir et à soutenir ces dessus, avec lesquels ils étoient toujours d' accord, parce qu' ils

p694

étoient conduits par le même maître des chantres. Il est aisé de comprendre que les lévites, en aussi grand nombre qu'ils étoient, destinés de père en fils à cet unique exercice, instruits par les plus savans maîtres, et formés par une longue et continuelle expérience, devoient acquérir une extrême habileté, et saisir enfin toutes les beautés et toutes les délicatesses d'un art où ils passoient leur vie entière.

Voilà la vraie destination de la musique. Le plus noble usage que les hommes en puissent faire, c'est de l'employer à rendre un hommage continuel de louange et d'adoration à la majesté suprême du Dieu qui a créé et qui conduit l'univers. Un ministère si saint est réservé à ses fidèles enfans. (...).

L. 24 ARTS SC. CH. 6 MUS. ART. 2

Des parties de la musique propres aux anciens. Je traiterai dans ce second article des autres parties de la musique usitées chez les anciens, mais inconnues parmi nous, et je les confondrai souvent ensemble, parce qu'elles ont une liaison naturelle, et qu'il seroit difficile de les séparer sans tomber dans des redites. Je ferai grand usage de ce qui est dit sur ces matières dans les réflexions critiques de Mr l'abbé Du Bos sur la poésie et sur la peinture. *La déclamation du théâtre composée, et réduite en notes.*

Les anciens avoient pour le théâtre une déclamation composée, et qui s'écrivait en notes, sans être pour cela un chant musical : et c'est dans ce sens qu'il faut prendre quelquefois dans les auteurs latins ces mots, *canere*, *cantus*, et même *carmen*, qui ne signifient pas toujours un chant proprement dit, mais une certaine manière de déclamer ou de lire. Suivant Bryennius, la déclamation se composoit avec

p695

les accents, et par conséquent on devoit se servir pour l'écrire en notes des caractères mêmes qui servoient à marquer ces accents. Il n'y en avoit d'abord que trois, l'aigu, le grave, et le circonflexe. Ils montèrent ensuite jusqu'à dix, marqués chacun par un caractère différent. On en voit les noms et les figures dans les anciens grammairiens. L'accent est la règle certaine qui enseigne comment il faut élever ou abaisser la voix dans la prononciation de chaque

syllabe. Comme on apprenoit l'intonation de ces accens en même tems qu' on apprenoit à lire, il n' y avoit presque personne qui n' entendît cette espèce de notes. Outre le secours des accens, les syllabes avoient dans la langue grecque et dans la langue latine une quantité réglée, savoir des brèves et des longues. La syllabe brève valoit un tems dans la mesure, et la syllabe longue en valoit deux. Cette proportion entre les syllabes longues et les syllabes brèves étoit aussi constante que la proportion qui est aujourd' hui entre les notes de différente valeur. Comme deux notes noires doivent, dans notre musique, durer autant qu' une blanche, dans la musique des anciens deux syllabes brèves ne duroient ni plus ni moins qu' une longue. Ainsi, lorsque les musiciens grecs ou romains mettoient en chant quelque composition que ce fût, ils n' avoient, pour la mesurer, qu' à se conformer à la quantité des syllabes sur lesquelles ils posoient chaque note.

Je ne puis m' empêcher de remarquer ici en passant, qu' il est fâcheux que parmi nous les musiciens qui composent le chant des hymnes et des motêts, n' entendent pas le latin, et ignorent la quantité des mots ; d' où il arrive souvent que sur des syllabes qui sont brèves, et sur lesquelles on devoit couler légèrement, on insiste et on s' arrête longtemps, comme si elles étoient longues. C' est un défaut considérable, et contraire aux plus communes règles de la musique. J' ai dit que la déclamation des acteurs sur le théâtre étoit composée et écrite en notes, qui déterminoient le ton qu' il falloit prendre. Entre plusieurs passages qui le démontrent, je me contente d' en choisir un, tiré de Cicéron,

p696

où il parle de Roscius, son contemporain et son ami intime. Personne n' ignore que Roscius étoit devenu un homme de très grande considération, par l' habileté singulière dans son art, et par sa réputation de probité. On étoit si bien prévenu en sa faveur, que lorsqu' il jouoit moins bien qu' à l' ordinaire, on disoit de lui qu' il se négligeoit, ou qu' il étoit incommodé. (...). Enfin, la plus grande louange qu' on donnoit à un homme qui excelloit dans sa profession, étoit de dire que c' étoit un Roscius dans son genre. Cicéron, après avoir dit qu' un orateur qui devient vieux, peut ralentir sa déclamation, apporte pour preuve et pour exemple de ce qu' il avance Roscius, qui déclaroit que, lorsqu' il se sentiroit vieillir, il déclamerait beaucoup plus lentement, et que, pour y réussir, il obligerait les instrumens à ralentir le

mouvement de la mesure. (...). En effet Cicéron, dans un ouvrage postérieur à celui que je viens de citer, fait dire à Atticus que cet acteur avoit ralenti sa déclamation, en obligeant le joueur de flute qui l'accompagnoit de ralentir lui-même les sons de son instrument. (...).

Il est évident que le *chant*, (car souvent on l'appelloit ainsi) que le chant des pièces dramatiques qui se récitoient sur les théâtres des anciens, n'avoit ni passages, ni ports de voix cadencés, ni tremblemens soutenus, ni les autres caractères de notre chant musical : en un mot, que ce chant n'étoit autre chose qu'une déclamation comme la nôtre. Cette récitation ne laissoit pas d'être composée, puisqu'elle étoit soutenue d'une basse continue, dont le bruit étoit proportionné, selon toutes les apparences, au bruit que fait un homme qui déclame.

Cette pratique nous paroît absurde, et presque incroyable,

p697

mais elle n'en est pas moins certaine ; et, en matière de faits, il est inutile d'y opposer des raisonnemens. On ne peut parler que par conjecture sur la composition que pouvoit jouer la basse continue dont les acteurs étoient accompagnés en déclamant. Peut-être ne faisoit-elle que jouer de tems en tems quelques notes longues qui se faisoient entendre aux endroits où l'acteur devoit prendre des tons, dans lesquels il étoit difficile d'entrer avec justesse ; et par là elle rendoit à l'acteur le même service que Gracchus tiroit de ce joueur de flutes qu'il tenoit auprès de lui en haranguant, afin qu'il lui donnât à propos les tons concertés.

li gestes du théâtre composés, et réduits en notes.
ce n'est pas seulement le ton que la musique régloit par rapport à la déclamation, elle régloit encore le geste. Cet art étoit appelé (...) par les grecs, et (...) par les romains. Platon dit que cet art consiste dans l'imitation de tous les gestes et de tous les mouvemens que les hommes peuvent faire. Ainsi il ne faut pas restreindre le sens de *saltation* à celui que nous donnons dans notre langue au mot de *danse*. Cet art, comme le remarque Platon, avoit beaucoup plus d'étendue. Il étoit destiné, non seulement à former les attitudes et les mouvemens qui servent ou pour la bonne grace, ou pour certaines danses artificielles accompagnées de sauts ; mais encore à régler le geste, tant des acteurs de théâtre, que des orateurs, et même à enseigner certaine manière de

gesticuler dont nous traiterons bientôt, qui se faisoit entendre sans le secours de la parole. Quintilien conseille d'envoyer les enfans, pour quelque tems seulement, dans les ecoles où l'on enseignoit l'art de la saltation, mais simplement pour y prendre la grace et l'air aisé dans l'action, et non pour se former sur

p698

le geste du maître de danse, dont celui de l'orateur doit être très différent. Il marque que cet usage étoit fort ancien, et qu'il s'étoit maintenu jusqu'à son tems sans être blâmé. Cependant Macrobe nous a conservé le fragment d'une harangue du second Scipion l'africain, dans laquelle le destructeur de Carthage parle avec chaleur contre cet usage. " nos jeunes gens, dit-il, etc. " le témoignage d'un homme aussi sage qu'étoit Scipion, est d'un grand poids dans la matière dont il s'agit, et donne lieu à bien des réflexions. Quoiqu'il en soit, nous voyons que les anciens prenoient un soin extraordinaire de se perfectionner dans le geste ; et ce soin étoit commun aux comédiens et aux orateurs. On sait combien Démosthène y donna d'application. Roscius disputoit quelquefois avec Cicéron à qui exprimeroit mieux la même pensée en plusieurs manières différentes, chacun selon son art, Roscius par le geste, Cicéron par la voix. Il paroît que Roscius rendoit par le geste seul le sens de la phrase que Cicéron venoit de composer et de réciter. On jugeoit ensuite lequel des deux avoit le mieux réussi dans sa tâche. Cicéron changeoit ensuite les mots ou le tour de la phrase, sans que le sens du discours en fût énérvé ; et il falloit que Roscius à son tour rendît le sens par d'autres gestes, sans que ce changement affoiblît l'expression de son jeu muet.

p699

l'iii déclamation et geste partagés sur le théâtre entre deux acteurs.

on sera moins surpris de ce que je viens de rapporter au sujet de Roscius, quand on saura que les romains partageoient souvent la déclamation théâtrale entre deux acteurs, dont l'un prononçoit, tandis que l'autre faisoit des gestes. C'est encore ici une de ces choses qu'on a peine à concevoir, tant elles sont éloignées de nos usages, et tant elles nous paroissent bizarres.

Tite-Live nous apprend ce qui donna occasion à cette coutume. Livius Andronicus, poète célèbre, et qui le premier donna sur le théâtre de Rome une pièce régulière l' an de Rome 514, environ six-vingts ans après que le spectacle dramatique eut commencé à s' y introduire, jouoit lui-même dans une de ses pièces. C' étoit alors la coutume que les poètes dramatiques montassent eux-mêmes sur le théâtre pour y représenter un personnage. Le peuple, qui se donnoit la liberté de faire répéter les endroits qui lui plaisoient, à force de crier *bis* , c' est-à-dire *encore une fois* , fit réciter si lontems Andronicus qu' il s' enroua. Hors d' état de déclamer davantage, il fit trouver bon au peuple qu' un esclave, placé devant le joueur d' instrumens, récitât les vers ; et tandis que cet esclave récitait, Andronicus fit les mêmes gestes qu' il avoit faits en récitant lui-même. On remarqua que son action alors étoit beaucoup plus animée, parce qu' il employoit toutes ses forces et toute son attention à faire les gestes, pendant qu' un autre étoit chargé du soin et de la peine de prononcer. De là, continue Tite-Live, naquit l' usage de

p700

partager la déclamation entre deux acteurs, et de réciter, pour ainsi dire, à la cadence du geste des comédiens. Et cet usage a si bien prévalu, que les comédiens ne prononcent plus eux-mêmes que les dialogues. On trouve le même récit dans Valère Maxime, et il est confirmé par plusieurs autres passages.

Il est donc certain que souvent la prononciation et le geste se trouvoient partagés entre deux acteurs ; et c' étoit sur des règles fixes de musique qu' ils mesuroient et le son de leur voix, et le mouvement des mains et de tout le corps.

Nous sommes frappés du ridicule qu' il auroit dans deux personnes sur le théâtre, dont l' une feroit des gestes sans parler, tandis que l' autre réciteroit sur un ton pathétique les bras croisés. Mais il faut se souvenir, en premier lieu, que les théâtres des anciens étoient bien plus vastes que les nôtres ; en second lieu, que les acteurs jouoient masqués, et que par conséquent on ne pouvoit pas de loin distinguer sensiblement aux mouvemens de la bouche et des muscles du visage s' ils parloient, ou s' ils ne parloient pas. On choisissoit sans doute un *chanteur* , (j' appelle ainsi celui qui prononçoit) dont la voix approchât, autant qu' il est possible, de la voix du comédien. Ce chanteur se plaçoit sur une espèce d' estrade, laquelle étoit vers le bas de la scène.

Mais comment la musique rythmique s' y prenoit-elle, pour asservir à une même mesure et pour faire tomber en cadence et le comédien qui récitait, et le comédien qui faisait les gestes ? C' est une de ces choses dont S Augustin dit qu' elles étoient connues de tous ceux qui montoient sur le théâtre, et que pour cela même il ne croioit pas devoir l' expliquer. Il est difficile de concevoir comment les anciens s' y prenoient pour faire agir ces deux acteurs d' un concert si parfait, qu' ils parussent presque n' en faire qu' un : mais le fait est certain. Nous savons qu' ils battoient la mesure sur leur théâtre, et qu' ils y marquoient ainsi le rythme que l' acteur qui récitait, l' acteur qui faisait les gestes, les chœurs, et même les instrumens devoient suivre comme une règle commune. Quintilien,

p701

après avoir dit que les gestes sont autant assujettis à la mesure que les chants mêmes, ajoute que les acteurs qui font les gestes doivent suivre les signes que marquent les piés, c' est-à-dire la mesure qui se bat, avec autant de précision que ceux qui exécutent les modulations. Il entend par là les acteurs qui prononcent, et les instrumens qui les accompagnent. Il y avoit, auprès de l' acteur qui représentoit, un homme chaussé avec des souliers de fer, qui frapoit du pié sur le théâtre. On peut croire que c' étoit cet homme-là qui battoit avec le pié une mesure dont le bruit devoit se faire entendre de tous ceux qui devoient la suivre.

L' extrême délicatesse des romains (il en faut dire autant des grecs) pour tout ce qui concernoit le théâtre, et les dépenses énormes qu' ils faisoient pour ces sortes de représentations, nous donnent lieu de croire qu' ils en avoient porté toutes les parties à une grande perfection ; et que par conséquent le partage qu' ils avoient fait de la déclamation entre deux acteurs, dont l' un parloit, et l' autre gesticuloit, n' avoit rien qui ne fût très agréable aux spectateurs. Un comédien, à Rome, qui faisoit un geste hors de mesure, n' étoit pas moins sifflé que celui qui manquoit dans la prononciation d' un vers. L' habitude d' assister aux spectacles avoit rendu le peuple même si délicat qu' il trouvoit à redire jusqu' aux inflexions et aux faux accords, lorsqu' on les répétoit trop souvent, quoique ces accords produisent un bon effet lorsqu' ils sont ménagés avec art. Les sommes immenses que les anciens consacroient à la représentation de trois tragédies de Sophocle couta plus aux athéniens que la guerre du Péloponnèse.

Quelles dépenses

p702

ne faisoient point les romains pour bâtir des théâtres et des amphithéâtres, et même pour paier leurs acteurs. Aesopus, célèbre acteur dans le tragique, contemporain de Cicéron, laissa en mourant à ce fils, dont Horace et Pline font mention comme d' un fameux dissipateur, une succession de deux millions cinq cens mille livres qu' il avoit amassés à jouer la comédie. Roscius, l' ami de Cicéron, avoit par an plus de soixante mille livres de gages : et il devoit en avoir davantage, si on en croit un autre auteur qui dit qu' il touchoit par jour des deniers publics cinq cens francs pour lui seul, sans les partager avec sa troupe. Jules-César donna plus de soixante mille livres à Labérius, pour engager ce poète à jouer lui-même dans une pièce qu' il avoit composée. J' ai rapporté ces faits, et il y en a une infinité d' autres pareils, pour faire mieux sentir jusqu' où alloit la passion des romains pour les spectacles. Or est-il vraisemblable qu' un peuple qui n' épargnoit rien pour ces jeux publics, qui en faisoit sa plus grande occupation ou du moins son plus sensible plaisir, qui se piquoit d' un goût fin et épuré pour tout le reste ; que ce peuple, dis-je, dont un seul mot mal prononcé, un seul ton mal pris, un seul geste mal concerté blessoit la délicatesse, eût souffert si lontems sur le théâtre ce partage de la voix et du geste entre deux acteurs, s' il avoit le moins du monde choqué ou les yeux ou les oreilles ? On peut croire, sans prévention, qu' un théâtre si estimé et si fréquenté avoit porté toutes choses à une grande perfection. C' étoit la musique qui en avoit presque tout l' honneur. Elle présidoit à la composition des pièces : car autrefois elle portoit ses droits et son domaine jusques-là, et étoit confondue avec la poésie. Elle régloit le ton et le geste des acteurs. Elle étoit appliquée à former la voix, à l' unir

p703

avec le son des instrumens, et à composer de cette union une agréable harmonie. Dans l' ancienne Grèce, les poètes faisoient eux-mêmes la déclamation de leurs pièces. (...), dit Cicéron en parlant des anciens poètes grecs qui avoient trouvé le chant et la figure des vers. L' art de composer la

déclamation des pièces de théâtre faisait à Rome une profession particulière. Dans les titres qui sont à la tête des comédies de Térence, on voit avec le nom de l'auteur du poème, et le nom du chef de la troupe de comédiens qui les avoient représentées, le nom de celui qui en avoit fait la déclamation en latin :

(...).

Cicéron se sert de la même expression, (...), pour désigner ceux qui composoient la déclamation des pièces de théâtre. Après avoir dit que Roscius déclamoit exprès certains endroits de son rôle d'un ton plus nonchalant que le sens des vers ne sembloit le demander, et qu'il plaçoit des ombres dans son geste pour relever davantage les endroits qu'il vouloit faire briller, il ajoute : " le succès de cette pratique est si certain, que les poètes, et les compositeurs de déclamation, s'en sont aperçus comme les comédiens, et ils savent tous s'en prévaloir, et la mettre en usage. " ces compositeurs de déclamation élevoient, rabaissoient avec dessein, varioient avec art la récitation. Un endroit devoit quelquefois se prononcer selon la note plus bas que le sens ne paroissoit le demander, mais c'étoit afin que le ton élevé où l'acteur devoit sauter à deux vers de là frapât davantage.

Iv art des pantomimes.

pour achever ce qui regarde la musique des anciens, il me reste à parler de la plus singulière et la plus merveilleuse de toutes ses opérations, mais non la plus utile ni la plus louable : c'est l'exercice des pantomimes.

p704

Les anciens, non contents d'avoir réduit, par les préceptes de la musique, l'art du geste en méthode, l'avoient tellement perfectionné, qu'il se trouva des comédiens qui osèrent entreprendre de jouer toutes sortes de pièces de théâtre sans ouvrir la bouche. Ils s'appellèrent *pantomimes*, parce qu'ils *imitoient* et exprimoient *tout* ce qu'ils vouloient dire avec les gestes qu'enseignoit l'art de la *saltation*, sans employer le secours de la parole.

Nous apprenons de Suidas et de Zozyne, que l'art des pantomimes naquit à Rome sous l'empire d'Auguste ; et c'est ce qui fait dire à Lucien que Socrate n'avoit vû la *danse* que dans son berceau. Zozyne compte même l'invention de cet art parmi les causes de la corruption des moeurs du peuple romain, et des malheurs de l'empire. Les deux premiers instituteurs du nouvel art furent Pylade et Bathylle, dont le

nom devint fort célèbre parmi les romains. Le premier réussissoit mieux dans les sujets tragiques, et l' autre dans les comiques.

Ce qui paroît surprenant, c' est que ces comédiens, qui entreprenoient de représenter des pièces sans parler, ne pouvoient pas s' aider des mouvemens du visage dans leur déclamation : ils jouoient masqués comme les autres comédiens. Ils commencèrent sans doute d' abord à exécuter à leur manière quelques scènes fort connues de tragédies et de comédies, afin de se faire entendre plus facilement des spectateurs, et ils parvinrent peu-à-peu jusqu' à pouvoir représenter des pièces entières.

Comme ils étoient dispensés de rien prononcer, et qu' ils n' avoient que des gestes à faire, on conçoit aisément que toutes leurs démonstrations étoient plus vives, et que leur action étoit beaucoup plus animée que celle des comédiens ordinaires. Aussi Cassiodore appelle-t-il les pantomimes des hommes dont les mains disertes avoient, pour ainsi dire, une langue au bout de chaque doigt : des hommes qui parloient en gardant le silence, et qui savoient faire

p705

un récit entier sans ouvrir la bouche : enfin des hommes que Polhymnie, la muse qui présidoit à la musique, avoit formés, afin de montrer qu' il n' étoit pas besoin d' articuler des mots pour faire entendre sa pensée.

Il falloit que ces représentations quoique muettes, causassent un sensible plaisir, et enlevassent les spectateurs. Sénèque le pere, qui exerçoit une des professions des plus graves et des plus honorées de son tems, confesse que son goût pour ces représentations des pantomimes étoit une véritable passion. Lucien dit qu' on y pleuroit comme aux pièces des autres comédiens. Il raconte aussi qu' un roi des environs du Pont Euxin, qui se trouvoit à Rome sous le règne de Néron, demandoit à ce prince avec beaucoup d' empressement un pantomime qu' il avoit vû jouer, pour en faire son interprète en toute langue. " cet homme, disoit-il, se fera entendre de tout le monde, au lieu que je suis obligé de paier un grand nombre de truchemens pour entretenir commerce avec mes voisins, qui parlent plusieurs langues différentes que je n' entens point.

Ce qui est certain, c' est que l' art des pantomimes charma les romains dès sa naissance, qu' il passa bientôt dans les provinces de l' empire les plus éloignées de la capitale, et qu' il subsista aussi lontems que l' empire. L' histoire des empereurs

romains fait plus souvent mention des pantomimes fameux que des orateurs célèbres.

Nous avons vû que cet art avoit commencé sous Auguste. Il plaisoit beaucoup à ce prince, et Bathylle enchantoit Mécène. Dès les premières années du règne de Tibère, le sénat fut obligé de faire un réglemeut pour défendre aux sénateurs d' entrer dans les maisons des pantomimes, et aux chevaliers romains de leur faire cortège dans les rues. Quelques années après il falut chasser de Rome les pantomimes. L' extrême passion que le peuple avoit pour leurs représentations, donnoit lieu de tramer des cabales pour faire applaudir l' un plutôt que l' autre, et ces cabales devenoient des factions. Ils prirent même des livrées différentes à l' imitation de ceux qui

p706

conduisoient les chariots dans les courses du cirque. Les uns s' appellèrent les bleus, et les autres les verds. Le peuple se partagea aussi de son côté, et toutes les factions du cirque, dont il est parlé si souvent dans l' histoire romaine, épousèrent des troupes de pantomimes, et excitèrent souvent de dangereux tumultes à Rome.

Les pantomimes furent encore chassés de Rome sous Néron, et sous quelques autres empereurs. Mais leur exil ne duroit pas, parce que le peuple ne pouvoit plus se passer d' eux, et parce qu' il survenoit des conjonctures où le souverain, qui croioit avoir besoin de la faveur de la multitude, cherchoit à faire des actions qui lui fussent agréables. Domitien les avoit chassés, et Nerva son successeur les fit revenir, quoiqu' il ait été un des plus sages empereurs. Quelquefois le peuple lui-même, fatigué des suites funestes qu' entraînoient après elles les cabales des pantomimes, demanda leur expulsion avec autant d' empressement, qu' il demandoit leur retour en d' autres tems. (...), dit Pline le jeune en parlant à Trajan. Il est des maux et des desordres qu' on ne peut arrêter que dans leur naissance, et qui, si on leur laisse le tems de croître et de s' accréditer, prennent le dessus, et deviennent plus forts que tous les remédes.

L. 25 SC. MILIT.

p709

Nous avons vû jusqu' ici l' homme établi,
par le moien des arts, dans la jouissance de
toutes les commodités de la vie. La terre,
cultivée par ses soins et par ses travaux, l' a
comblé de toutes sortes de biens. Le commerce
lui a amené des pays les plus éloignés tout ce qui
pouvoit manquer à celui qu' il habite : il a fait
descendre jusqu' aux entrailles de la terre et jusqu' au
fond de la mer, non seulement pour l' enrichir et
l' orner, mais encore pour lui fournir une infinité de
secours et d' instrumens nécessaires à ses usages
journaliers. Après qu' il s' est bâti des

p710

maisons, la sculpture et la peinture se sont efforcées
à l' envi d' embellir sa demeure ; et afin qu' il ne
manquât rien à sa satisfaction et à sa joie, la musique
est venue occuper ses momens de loisir par d' agréables
concerts, qui le délassent de ses travaux, et lui font
oublier toutes ses peines et tous ses chagrins s' il en
a. Que peut-il desirer davantage ? Heureux, s' il
pouvoit n' être point troublé dans la possession de ces
avantages qui lui ont tant couté ! Mais l' avidité et
l' ambition troublent cette félicité générale, et
rendent l' homme ennemi de l' homme. L' injustice s' arme
de la force pour s' enrichir des dépouilles de ses
freres. Celui qui, modéré dans ses desirs, et se
renfermant dans les bornes de ce qu' il possède, ne
sauroit point opposer la force à la force, deviendrait
bientôt la proie des autres. Il auroit à craindre que
des voisins jaloux et des peuples ennemis ne vinsent
troubler son repos, ravager ses terres, bruler ses
maisons, enlever ses biens, et l' emmener lui-même en
captivité. Il a donc besoin de forces et de troupes qui
le défendent contre la violence, et le mettent en
sûreté. Bientôt nous le verrons occupé de ce que les
sciences ont de plus élevé et de plus sublime : mais,
au premier bruit des armes, ces sciences, nées dans le
repos et ennemies du tumulte, sont saisies de fraieur,
et réduites au silence, à moins que l' art militaire ne
les prenne sous sa protection, et ne les mette sous sa
sauvegarde, qui seule assure la tranquillité publique.
C' est ainsi que la guerre devient nécessaire à
l' homme, comme la protectrice de la paix et du repos,
et uniquement occupée du soin de repousser la violence,
et de défendre la justice ; et c' est sous ce regard
que je croi qu' il m' est permis d' en parler. Je
parcourrai, le plus brièvement qu' il me sera possible,

toutes les parties de la science militaire, qui est,
à proprement parler, la science des princes et des
rois, et qui demande, pour y réussir, des talens
presque sans nombre,

p711

qu' il est bien rare de trouver réunis dans une seule
personne.

Comme j' ai traité ailleurs ce qui regarde la milice des
egyptiens, des carthaginois, des assyriens, et des
perses, j' en parlerai ici plus rarement. Je m' arrêterai
davantage sur les grecs, et principalement sur les
lacedémoniens et les athéniens, qui, de tous les
peuples de la Grèce, sont sans contestation les deux
qui se sont le plus distingués par la valeur et par la
science militaire. J' ai douté lontems si je parlerois
aussi des romains, qui paroissent étrangers à mon
sujet. Mais, tout bien pesé, j' ai cru devoir les
joindre aux autres peuples, afin qu' on pût, d' un même
coup d' oeil, connoitre, au moins légèrement, la
manière dont les anciens faisoient la guerre. C' est le
seul but que je me propose dans ce petit traité, et je
ne porte point mes vûes plus loin. Je n' ai pas oublié
ce qui arriva à un philosophe d' Ephése, qui passoit
pour le plus beau parleur de son tems. Dans une
harangue qu' il prononça devant Annibal, il s' avisa de
traiter à fond des devoirs d' un bon général. Le
harangueur fut applaudi par tout l' auditoire.
Annibal, pressé de dire ce qu' il en pensoit, répondit
avec une liberté militaire, qu' il n' avoit jamais
entendu un si méprisable discoureur. Je craindrois de
m' exposer à un pareil reproche, si, après avoir passé
toute ma vie dans l' étude des belles-lettres, je
prétendois donner des leçons de l' art militaire à ceux
qui en font profession.

L. 25 SC. MILIT. CHAP. 1

Ce premier chapitre renfermera ce qui regarde
l' entreprise et la déclaration de la guerre, le choix
du général et des officiers, la levée des troupes,
leurs vivres, leur paie, leurs armes, leur marche, la
construction du camp, et tout ce qui a raport aux
batailles.

L. 25 SC. MILIT. CHAP. 1 ART. 1

entreprise et déclaration de la guerre.

l'entreprise de la guerre.

il n'y a point de principe plus généralement reçu, que celui qui établit qu'on ne doit entreprendre la guerre que pour des causes justes et légitimes ; et il n'y en a guères qui soit plus généralement violé. On convient que les guerres entreprises uniquement par des vûes d'intérêt ou d'ambition, sont de vrais brigandages. La réponse du pirate à Alexandre Le Grand, si connue dans l'histoire, n'étoit-elle pas fort sensée ? Les scythes n'avoient-ils pas raison aussi de demander à ce ravageur de provinces pourquoi il venoit troubler le repos de peuples qui ne lui avoient fait aucun tort, et s'il ne leur étoit pas permis d'ignorer, dans le fond de leurs bois et de leurs deserts, qui étoit Alexandre, et d'où il venoit ? Quand Philippe, pris pour arbitre par deux rois de Thrace qui étoient freres, les chasse tous deux de leurs états, mérite-t-il un autre nom que celui de voleur et de brigand ? Ses autres conquêtes, quoique moins criantes, n'en étoient pas moins des brigandages, parce qu'elles étoient toutes fondées sur l'injustice, et que nulle voie de vaincre ne lui paroissoit honteuse : (...). La justice et la nécessité des guerres doivent donc être regardées comme un principe fondamental en matière de politique et de gouvernement.

Dans les états monarchiques, le prince seul, pour

l'ordinaire, a le pouvoir d'entreprendre une guerre : et c'est une des raisons qui rendent sa place si formidable. Car, s'il a le malheur de l'entreprendre sans une cause légitime et nécessaire, il répond de tous les crimes qui s'y commettent, de toutes les suites funestes qu'elle entraîne après elle, de tous les ravages qui en sont inséparables, et de tout le sang humain qui y est répandu. Qui peut ne point frémir à la vûe d'un tel objet, et d'un compte si redoutable ?

Les princes ont des conseils, qui peuvent leur être d'un grand secours, s'ils ont eu soin de les remplir de personnes sages, éclairées, expérimentées, pleines d'amour et de zèle pour le bien public, sans ambition, sans vûe d'intérêt, et sur tout infiniment éloignées de tout déguisement et de toute flatterie. Quand Darius proposa dans son conseil de porter la guerre contre les scythes, Artabane son frere

entreprit inutilement d'abord de le détourner d'un dessein si injuste et si déraisonnable : ses raisons, quelque solides qu'elles fussent, ne tinrent point contre les louanges outrées et les flateries excessives des courtisans. Il ne réussit pas mieux dans le conseil qu'il donna à son neveu Xerxès, de n'aller point attaquer les grecs. Comme celui-ci avoit marqué clairement son goût, faute essentielle dans ces rencontres, on n'eut garde de s'y opposer, et la délibération ne fut que pour la forme. Dans l'une et dans l'autre occasion, la douleur du sage prince qui disoit librement son avis, étoit de voir que ces deux rois ne comprenoient point *quel malheur c'est de s'accoutumer à ne point mettre de bornes à ses desirs, à n'être jamais content de ce qu'on possède, et à vouloir aller toujours en avant* : ce qui est la cause de presque toutes les guerres. Dans les républiques grecques, c'étoit l'assemblée du peuple qui décidoit de la guerre en dernier ressort, ce qui étoit sujet à de grands inconvénients. Il est vrai qu'à Sparte l'autorité du sénat, et sur tout des ephores, et à Athènes celle de l'aréopage et du conseil des quatre-cens, à qui il appartenoit de préparer les affaires, et de former les avis, servoient, pour ainsi dire, de contre-poids

p714

à la légèreté et à l'imprudence du peuple : mais ce remède n'avoit pas toujours son effet. On reprochoit deux défauts tout opposés aux athéniens, la trop grande précipitation, et la trop grande lenteur. C'est contre le premier qu'on avoit fait une loi, qui ordonnoit qu'on ne pourroit décerner la guerre qu'après une mûre délibération de trois jours. Et dans les guerres contre Philippe on a vû combien Démosthène se plaignoit de la nonchalance des athéniens, dont leur ennemi savoit bien profiter. Cette lenteur, dans les républiques, vient de ce qu'à moins que le péril ne soit évident, les particuliers sont distraits par différentes vûes et différens intérêts, qui les empêchent de se réunir promptement dans une même résolution. Aussi, quand Philippe eut pris Elatée, l'orateur athénien, effrayé du danger pressant où se trouvoit la république, fit abroger la loi dont je viens de parler, et fit conclure la guerre sur le champ.

Les affaires s'examinèrent et se décidèrent avec beaucoup plus de maturité et de sagesse chez les romains, quoique le peuple y fût maître aussi de la décision. Mais l'autorité du sénat étoit grande, et prévaloit presque toujours dans les affaires

importantes. Il étoit fort attentif, sur tout dans les commencemens de la république, à mettre, dans les guerres, la justice de son côté. Cette réputation de bonne foi, d' équité, de justice, de modération, de desintéressement, ne servit pas moins, que la force des armes, à l' accroissement de la république romaine, et l' on attribuoit sa puissance à la protection des dieux, qui récompensent ainsi sa justice et sa bonne foi. On remarquoit, avec admiration, que les romains, dans tous les tems, avoient toujours mis pour base de leurs entreprises la religion, et qu' ils en avoient rapporté aux dieux et le principe et la fin. Le motif le plus puissant que pussent employer les généraux pour animer les troupes à bien combattre, étoit de

p715

leur représenter que la guerre qu' ils faisoient étant juste, et la seule nécessité leur aiant mis les armes à la main, ils pouvoient certainement compter sur la protection des dieux : au lieu que ces mêmes dieux, ennemis et vengeurs de l' injustice, ne manquoient jamais de se déclarer contre ceux qui entreprenoient des guerres illégitimes en violant la foi des traités.

li déclaration de la guerre.

une suite des principes d' équité et de justice que je viens d' établir, étoit de ne point commencer actuellement la guerre, qu' on n' eût auparavant signifié par des hérauts publics aux ennemis les griefs qu' on avoit contre eux, et qu' on ne les eût exhortés à réparer les torts qu' on prétendoit en avoir reçus. Il est du droit naturel de tenter les voies de douceur et d' accommodement, avant que d' en venir à une rupture ouverte. La guerre est le dernier des remèdes : avant que de l' employer, il faut avoir essayé de tous les autres. L' humanité veut qu' on donne lieu aux réflexions et au repentir, et qu' on laisse le tems d' éclaircir des doutes et de dissiper des soupçons, que des démarches équivoques ont pu faire naître, et qui souvent se trouvent sans fondement réel quand on les approfondit. Cette coutume étoit anciennement et généralement observée chez les grecs. Polynice, avant que de former le siège de Thèbes, envoya Tydée vers son frere Ethéocle, pour tenter des voies d' accommodement. Il paroît par Homère que les grecs députèrent Ulysse et Ménélas vers les troiens, pour les sommer de leur rendre Héléne,

avant que d' avoir fait contr' eux aucun acte d' hostilité ; et on lit la même chose dans Hérodote. On voit une foule de pareils exemples dans toute la suite de l' histoire des grecs.

Il est vrai que c' est un moien presque sûr de remporter de grands avantages sur les ennemis, que de tomber tout d' un coup sur eux, et de les attaquer subitement, sans leur avoir laissé rien entrevoir de ses desseins, et sans leur avoir donné le tems de se mettre en état de défense. Mais ces incursions imprévûes, sans aucun préalable et sans aucune dénonciation antérieure, étoient justement regardées comme des entreprises injustes, et vicieuses dans le principe. C' est, selon la remarque de Polybe, ce qui avoit si fort décrié les etoliens, et les avoit rendu si odieux comme brigands et voleurs, parce que n' aiant pour règle que leur intérêt, ils ne connoissoient ni les loix de la guerre ni celles de la paix, et que tout moien de s' enrichir et de s' aggrandir leur paroissoit légitime, sans s' embarrasser s' il étoit contre le droit des gens d' attaquer subitement des voisins, qui ne leur avoient fait aucun tort, et qui se croioient en sureté à l' ombre et sous la sauvegarde des traités.

Les romains n' étoient pas moins exacts que les grecs à observer cette cérémonie de la déclaration de guerre : c' étoit Ancus Marcius, le quatrième de leurs rois, qui l' avoit établie. L' officier public, (il s' appelloit *fécial*) la tête couverte d' un voile de lin, se transportoit sur les frontières du peuple contre lequel on se préparoit à faire la guerre, et dès qu' il y étoit arrivé, il exposoit à haute voix les griefs du peuple romain, et la satisfaction qu' il demandoit pour les torts qu' on lui avoit faits, prenant Jupiter à témoin en ces termes, qui renfermoient une horrible imprécation contre lui-même, et encore plus contre le peuple dont il n' étoit que la voix. *grand dieu, si c' est contre l' équité et la justice que je viens ici au nom du peuple romain demander satisfaction, ne souffrez point que je revoie jamais ma patrie.* il répétoit la même chose, en changeant seulement quelques termes, à la première personne qu' il rencontroit, puis à l' entrée de la ville, et dans

la place publique. Si au bout de trente trois jours on ne faisoit point satisfaction, le même officier

retournant vers le même peuple ; prononçoit publiquement ces paroles : *écoutez, Jupiter, Junon, et Quirinus : et vous, dieux du ciel, dieux de la terre, dieux des enfers, écoutez. Je vous prends à témoin qu' un tel peuple (on le nommoit) est injuste, et refuse de nous faire satisfaction. Nous délibérerons à Rome dans le sénat sur les moiens de nous faire rendre la justice qui nous est dûe.* au retour du fécial à Rome, on mettoit l' affaire en délibération ; et si le plus grand nombre des suffrages étoit pour faire la guerre, le même officier retournoit sur les frontières du même peuple, et e présence au moins de trois personnes il prononçoit une certaine formule de déclaration de guerre : après quoi il jettoit sur les terres du peuple ennemi une lance, qui marquoit que la guerre étoit déclarée.

Cette cérémonie se conserva lontems chez les romains. Lorsqu' il s' agit de déclarer la guerre à Philippe et à Antiochus, on consulta les féciaux pour savoir s' il faloit la leur dénoncer à eux-mêmes en personne, ou s' il suffiroit de le faire à la première place de leur obéissance. Dans les beaux tems de la république ils auroient cru se deshonorer que d' agir furtivement, et d' employer la mauvaise foi, ou même l' artifice. Ils marchaient la tête levée. Ils laissoient ces petites ruses et ces indignes finesses aux carthaginois et à d' autres peuples qui leur ressembloient, chez qui il étoit plus glorieux de tromper l' ennemi, que de le vaincre par la force ouverte.

Les hérauts d' armes et les féciaux, étoient fort respectés chez les anciens, et considérés comme des personnes sacrées et inviolables. Cette déclaration faisoit partie du droit des gens, et étoit regardée comme nécessaire et indispensable. Elle n' étoit point précédée de certains

p718

écrits publics que nous appellons *manifestes* , et qui contiennent les prétentions bien ou mal fondées de l' une ou de l' autre partie, et les raisons dont on les appuie. On les a substitués à la place de cette cérémonie auguste et solennelle, par laquelle les anciens faisoient intervenir dans la déclaration de guerre la majesté divine, comme témoin et vengeresse de l' injustice de ceux qui entreprendroient ces guerres sans raison et sans nécessité. Un motif de politique a encore rendu nécessaires ces manifestes dans la situation où sont à l' égard les uns des autres les princes de l' Europe, liés ensemble par le sang, par des alliances, par des ligues offensives ou

défensives. Il est de la prudence du prince qui déclare la guerre à son ennemi, de ne pas s'attirer en même tems sur les bras tous les alliés de celui qu'il attaque. C'est pour détourner cet inconvénient qu'on fait aujourd'hui des manifestes, qui tiennent lieu des cérémonies anciennes que je viens d'exposer, et qui renferment quelquefois la raison qui a déterminé à commencer la guerre sans la déclarer.

J'ai parlé de prétentions bien ou mal fondées. Car les états et les princes qui se font la guerre, ne manquent pas, de part et d'autre, à justifier leurs entreprises par des raisons spécieuses ; et ils pourroient s'exprimer comme fit un préteur latin, dans une assemblée où l'on délibéroit sur ce qu'on répondroit aux romains, qui, sur des soupçons de révolte, avoient mandé les magistrats du Latium. " il me semble, messieurs, dit-il, que dans la conjoncture présente, nous devons moins nous embarrasser de ce que nous avons à dire, que de ce que nous avons à faire : car, quand nous aurons bien pris notre parti, et bien concerté nos mesures, il ne sera pas difficile d'y ajuster des paroles. " (...).

L. 25 SC. MILIT. CHAP. 1 ART. 2

p719

choix du général et des officiers. Levée des soldats.

Le choix du général et des officiers.

c'est un grand avantage pour les rois d'être maîtres absolus du choix des généraux d'armée et des officiers ; et une des plus grandes louanges qu'on puisse leur donner, est de dire que la réputation connue et le mérite solide sont les seuls motifs qui les y déterminent. En effet, peut-on apporter trop d'attention à un choix, qui égale en quelque sorte un particulier à son souverain, en le rendant dépositaire de toute sa puissance, de toute sa gloire, et de toute la fortune de ses états ? C'est principalement à ce caractère qu'on reconnoit les princes capables de gouverner, et c'est ce qui a toujours fait le succès de leurs armes. On ne voit point que le grand Cyrus, que Philippe, qu'Alexandre son fils aient jamais confié le commandement de leurs troupes à des généraux sans mérite et sans expérience. Il n'en est pas ainsi sous les successeurs de Cyrus, ni sous ceux d'Alexandre, où l'intrigue, la cabale, le crédit d'un favori présidoient ordinairement à ce choix, et

donnoient presque toujours exclusion aux meilleurs sujets. Aussi le succès des guerres répondoit-il à de tels commencemens. Je n' ai pas besoin d' en citer des exemples : l' histoire en est remplie.

Je passe aux républiques. à Sparte, les deux rois étoient, par leur rang même, en droit et en possession de commander, et dans les premiers tems ils marchaient ensemble à la tête des armées : mais une division arrivée entre Cléomène et Démarate donna lieu à une loi, qui ordonnoit qu' un seul des rois commanderoit les troupes ; et elle fut observée dans la suite, si ce n' est dans des cas extraordinaires. Les lacédémoniens comprirent que l' autorité s' affoiblit dès qu' elle est partagée, qu' il est rare que

p720

deux généraux puissent lontems s' accorder, que les grandes entreprises ne peuvent guères réussir que sous la conduite d' un seul homme, et que rien n' est plus funeste à une armée que le partage du commandement. Cet inconvénient devoit être bien plus grand à Athènes, où, par la constitution même de l' etat, il devoit toujours y avoir dix commandans, parce qu' Athènes étant composée de dix tribus, chacune fournissoit le sien ; et le commandement rouloit par jour entre ces dix chefs. D' ailleurs c' étoit le peuple qui les choisissoit, et cela chaque année. C' est ce qui donna lieu à un bon mot de Philippe, qui admiroit le bonheur des athéniens, de pouvoir trouver chaque année à point nommé dix capitaines, au lieu qu' à peine avoit-il pu, pendant tout son règne, en trouver un seul.

Il faloit pourtant bien que les athéniens, sur tout dans des tems de crise, fussent attentifs à ne nommer pour généraux que des citoyens d' un vrai mérite. Depuis Miltiade jusqu' à Démétrius De Phalère, c' est-à-dire pendant près de deux cens ans, on compte un nombre considérable de grands hommes qu' Athènes mit à la tête de ses armées, qui portèrent la gloire de leur patrie à un si haut point de réputation. Pour lors toute jalousie cessoit, et l' on n' avoit en vûe que le bien public. On en voit un bel exemple dans la guerre que Darius porta contre les grecs. Le danger étoit extrême. Les athéniens se trouvoient seuls contre une armée innombrable. Des dix généraux, cinq étoient pour donner le combat, cinq pour se retirer. Miltiade, qui étoit à la tête des premiers, aiant engagé dans son parti le polémarque, (c' étoit un officier qui avoit droit de suffrage dans le conseil de guerre, et qui décidoit en cas de partage) la bataille fut résolue. Tous ces généraux, reconnoissant

la supériorité de Miltiade sur eux, quand leur jour fut venu, lui cédèrent le commandement. Ce fut pour lors que se donna la célèbre bataille de Marathon. Il arrivoit quelquefois que le peuple, se laissant gouverner à ses orateurs, et suivant en tout leur caprice, mettoit en place des sujets indignes. On peut se souvenir du

p721

crédit absolu qu'avoit sur les esprits de la multitude le fameux Cléon, qui fut chargé du commandement dans les premières années de la guerre du Péloponnèse, quoique ce fût un homme brouillon, emporté, violent, sans tête et sans mérite. Mais ces exemples sont rares, et ils ne se multiplièrent à Athènes que dans les derniers tems : et ce fut une des principales causes de sa ruine.

Le philosophe Antisthène fit sentir un jour aux athéniens, d'une manière plaisante mais spirituelle, l'abus qui se commettoit parmi eux dans les promotions aux charges publiques. Il leur proposa d'un air sérieux en pleine assemblée, d'ordonner par un décret que désormais les ânes seroient employés à labourer la terre aussi bien que les beufs et les chevaux. Comme on lui répondit que les ânes n'étoient point nés pour le labour : *vous vous trompez, leur dit-il, c'est tout un. Ne voyez-vous pas que des citoyens, d'ânes et d'ignorans qu'ils étoient, deviennent tout d'un coup d'habiles généraux, par cette raison seule que vous les avez nommés ?*

à Rome, c'étoit aussi le peuple qui nommoit les généraux, c'est-à-dire les consuls, et les préteurs. Ils n'étoient en place qu'un an. Quelquefois on leur continuoit le commandement sous le nom de proconsuls ou de propréteurs. Ce changement annuel de généraux étoit un grand obstacle à l'avancement des affaires, qui demandent, pour réussir, d'être continuées sans interruption. Et c'est le grand avantage des états monarchiques, où les princes, absolument libres, maîtres des affaires et des tems, disposent de tout à leur gré, sans être asservis à aucune nécessité. Au lieu que, chez les romains, un consul

p722

arrivoit quelquefois après coup, ou étoit rappelé avant le tems pour tenir les assemblées. Quelque diligence qu'il fît pour arriver, avant que son

prédécesseur lui eût remis le commandement, et qu' il se fût instruit de l' état de l' armée, connoissance absolument préalable à toute entreprise, il se passoit toujours un tems considérable, qui lui faisoit perdre l' occasion d' agir, et d' attaquer à propos l' ennemi.

Souvent, d' ailleurs, il trouvoit en arrivant les affaires en mauvais état par la faute de son prédécesseur, et une armée ou composée en partie de troupes nouvellement levées et sans expérience, ou corrompue par la licence et le défaut de discipline.

Fabius fit faire une partie de ces réflexions au peuple romain lorsqu' il l' exhortoit à choisir un consul capable de tenir tête à Annibal.

Le court espace d' un an, et l' incertitude d' une prolongation du commandement, faisoient à la vérité que les habiles généraux mettoient tout le tems à profit : mais souvent aussi c' étoit pour eux une raison de mettre fin à leurs entreprises plutôt qu' ils n' auroient fait sans cela, et à des conditions moins avantageuses à la république, dans la crainte qu' un successeur ne vînt profiter de leurs travaux, et ne leur enlevât l' honneur d' avoir glorieusement terminé la guerre. Un véritable zèle pour le bien public, et une grandeur d' ame parfaitement desintéressée, auroient pu écarter de telles considérations. Je ne sai s' il y en a des exemples. On reproche au grand Scipion même, j' entends le premier, d' avoir eu cette foiblesse, et de n' avoir pas été insensible à cette crainte. Une vertu assez pure pour négliger un intérêt si vif et si piquant, paroît au-dessus des forces de l' homme : du moins elle est bien rare.

L' autorité des consuls resserrée, pour le tems, dans des bornes si étroites, étoit, il faut l' avouer, un grand inconvénient.

p723

Mais le danger de donner atteinte à la liberté publique, en continuant plus lontems le même homme dans le commandement de toutes les forces de l' état, obligeoit de passer par dessus cet inconvénient par la crainte d' un plus grand.

La nécessité des affaires, la distance des lieux, et d' autres raisons obligèrent enfin les romains à continuer le commandement des armées à leurs généraux pour plusieurs années. Mais il en arriva réellement l' inconvénient que l' on avoit appréhendé ; et les généraux devinrent par cette durée du commandement les tyrans de leur patrie. Entr' autres exemples je pourrois citer Sylla, Pompée, et sur tout César.

Le choix des généraux étoit ordinairement réglé sur le mérite des personnes : et les citoyens de Rome

avoient en même tems une grande ressource et un puissant motif pour en user de la sorte. Ce qui leur facilitoit ce choix, étoit la connoissance parfaite qu' ils avoient des sujets qui aspiraient au commandement, avec lesquels ils avoient servi plusieurs campagnes, qu' ils avoient vûs en action, dont ils avoient eu le tems d' examiner et de comparer par eux-mêmes, et avec leurs camarades, le caractère, les talens, les succès, et les qualités capables des plus hauts emplois. Cette connoissance qu' avoient les citoyens romains du mérite de ceux qui demandoient le consulat, déterminoit ordinairement leurs suffrages en faveur des officiers en qui ils avoient reconnu, dans les campagnes précédentes, de l' habileté, du courage, de la bonté, de l' humanité. " il a pris soin de moi, disoient-ils, lorsque j' ai été blessé : il m' a fait part du butin : c' est sous sa conduite que nous nous rendîmes maîtres du camp des ennemis, et que nous remportames une telle victoire ;

p724

il a toujours partagé la peine et la fatigue avec le soldat ; on ne peut dire s' il est plus heureux que courageux. " de quel poids étoient de tels discours !

Le motif qui portoit les citoyens romains à examiner et à peser avec soin le mérite des contendans, étoit l' intérêt personnel de ceux qui faisoient le choix, qui devant la plupart servir sous leurs ordres, étoient fort attentifs à ne pas confier leur vie, leur honneur, le salut de la patrie à des généraux qu' ils n' estimoient point, et dont ils n' auroient point attendu un heureux succès. C' étoient les soldats même, qui, dans les comices, choisissoient ces généraux. On sait qu' ils s' y connoissent, et l' on voit par l' expérience qu' ils s' y trompent rarement. On remarque encore aujourd' hui, que quand ils vont à la petite guerre, ils choisissent toujours entr' eux sans complaisance ceux qui sont les plus capables de les commander. C' est par cet esprit que Marius fut choisi malgré son général Métellus. C' est ainsi que Scipion Emilien fut préféré par le jugement avantageux du soldat.

Il faut pourtant avouer que la nomination des commandans n' étoit pas toujours réglée par des vûes publiques et supérieures ; et que la cabale, l' adresse à s' insinuer dans l' esprit du peuple, à le flater, à entrer dans ses passions, y avoient quelquefois part. C' est ce qu' on a vû à Rome à l' égard de Térentius Varro, et à Athènes à l' égard de Cléon. Le peuple est toujours peuple, c' est-à-dire léger, inconstant,

capricieux, passionné : mais celui de Rome l' étoit moins qu' un autre. Il a donné, en plusieurs occasions, des exemples d' une modération et d' une sagesse qu' on ne peut assez admirer, se rendant de bonne grace aux avis des anciens ; oubliant avec noblesse ou ses penchans, ou même ses haines, en faveur du bien public, et renonçant volontairement au choix qu' il avoit fait de personnes peu capables de soutenir le poids des affaires, comme il arriva, lorsque le consulat fut continué à Fabius après la remontrance que lui-même avoit faite de l' incapacité de ceux qui avoient été nommés : démarche

p725

odieuse en toute autre conjoncture, mais qui pour lors fit beaucoup d' honneur à Fabius, parce qu' elle étoit l' effet de son zèle pour la république, au salut de laquelle il ne craignoit point de sacrifier en quelque sorte sa propre réputation.

Les armées ordinaires du peuple romain, lorsque les deux consuls marchaient ensemble, étoient de quatre légions : chaque consul en commandoit deux. Elles s' appelloient première, seconde, troisième, et ainsi du reste, selon l' ordre où elles avoient été levées. Outre les deux légions que commandoit chaque consul, il avoit encore le même nombre d' infanterie, et le double de cavalerie, fournis par les alliés. Depuis l' association des peuples d' Italie au droit de bourgeoisie, cet ordre souffrit plusieurs changemens. Les quatre légions destinées aux consuls n' étoient pas toutes les forces de Rome. Il y avoit d' autres corps de troupes commandées par des préteurs, des proconsuls, etc.

Quand les consuls se trouvoient joints ensemble, leur autorité étant égale, ils commandoient alternativement, et avoient chacun leur jour, comme il arriva à la bataille de Cannes. Souvent l' un d' eux, reconnoissant dans son collègue un mérite supérieur, lui cédoit volontairement ses droits.

Agrippa Furius en usa de la sorte à l' égard du célèbre T Quintius Capitolinus : et celui-ci, pour répondre à l' honnêteté et à la générosité de son collègue, lui communiquoit tous ses desseins, lui faisoit honneur de tous les succès, et l' égaloit à lui en tout. Dans une autre occasion, les tribuns militaires, qui avoient été substitués

p726

aux consuls, et qui étoient pour lors au nombre de six, avouèrent que dans le tems de crise où l' on se trouvoit, un seul d' entr' eux étoit digne du commandement, c' étoit le grand Camille, et ils déclarèrent tous qu' ils avoient résolu de laisser entre ses mains toute l' autorité, persuadés que la justice qu' ils rendoient à son mérite les combloit eux-mêmes de gloire. Une démarche si généreuse fut suivie d' un applaudissement général. Tous s' écrièrent qu' on n' auroit jamais besoin de recourir à la souveraine puissance de la dictature, si la république avoit toujours de tels magistrats, unis entr' eux si parfaitement, également prêts à obéir ou à commander, mettant en commun toute la gloire, loin de vouloir l' attirer chacun à soi seul en particulier. C' étoit un grand avantage pour une armée d' avoir un général tel que Tite-Live le décrit dans la personne de Caton, qui fût capable de descendre dans le dernier détail, qui donnât ses soins et son attention aux petites et aux grandes choses ; qui prévît de loin et préparât tout ce qui peut être nécessaire à une armée ; qui ne se contentât pas de donner des ordres, mais qui veillât par lui-même à les faire exécuter ; qui commençât par donner à toutes les troupes l' exemple d' une exacte et sévère discipline ; qui le disputât avec le dernier des soldats pour la sobriété, les veilles, et la fatigue ; en un mot, qui n' eût d' autre distinction dans l' armée que celle du commandement, et de l' honneur qui y est attaché.

p727

Après qu' on avoit nommé les consuls et les préteurs, on procédoit à l' élection des tribuns, qui étoient au nombre de vingt-quatre, six pour chaque légion. C' étoit sur eux que rouloit tout le détail des différens soins qui regardent l' armée. Pendant le tems de la campagne qui étoit de six mois, ils commandoient successivement deux à deux ensemble dans la légion pendant deux mois : c' étoit le sort qui en régloit l' ordre. Ce furent d' abord les consuls qui nommèrent ces tribuns ; et c' étoit un grand avantage pour le service, que les généraux fissent eux-mêmes le choix des officiers. Dans la suite, de vingt-quatre tribuns, le peuple en nomma six, vers l' an de Rome 393, et environ cinquante ans après, c' est-à-dire l' an de Rome 444, il en nomma jusqu' à seize. Mais, dans les guerres importantes, il avoit quelquefois la modération et la sagesse de renoncer à son droit, et d' abandonner entièrement ce choix à la prudence des

consuls et des préteurs, comme cela arriva dans la guerre contre Persée roi de Macédoine, dont Rome craignoit beaucoup les suites.

De ces vingt-quatre tribuns, quatorze devoient avoir servi au moins cinq ans ; et les autres dix ans : conduite pleine de sagesse, et bien propre à inspirer du courage aux troupes par l'estime et la confiance qu'elle leur donne pour leurs officiers ! Ils avoient soin même de distribuer tellement ces tribuns, que dans chaque légion il y en eût de plus âgés et de plus expérimentés mêlés avec ceux qui étoient plus jeunes, pour les instruire, et les former au commandement.

p728

Les préfets des alliés, (...), étoient dans les troupes alliées ce que les tribuns étoient dans les légions. On les tiroit d'entre les romains, comme on peut l'inférer de ces paroles de Tite-Live, (...). Ce qui est confirmé par les noms de ceux qui se trouvent nommés dans Tite-Live. Cette pratique, qui laissoit aux romains l'honneur du commandement en chef parmi les alliés, et qui ne donnoit à ceux-ci que la qualité de premiers officiers subalternes, étoit l'effet d'une sage politique pour tenir les alliés dans la dépendance, et pouvoit contribuer beaucoup au succès des entreprises, en faisant régner dans toutes les troupes un même esprit et une même conduite. Je n'ai point parlé des officiers appelés *legati*, lieutenans. Ils tenoient le premier rang après le consul pour le commandement, et servoient sous ses ordres, comme parmi nous les lieutenans généraux servent sous le maréchal de France ou sous le lieutenant général le plus ancien qui commande en chef l'armée. Il paroît que c'étoient les consuls qui choisissoient ces lieutenans. Il en est fait mention dès les premiers tems de la république. Dans la bataille du lac de Régille, c'est-à-dire l'année de Rome 255, T. Herminius lieutenant se distingua d'une manière particulière. Fabius Maximus, si connu par sa sage conduite contre Annibal, ne dédaigna pas de devenir lieutenant de son fils qui avoit été nommé consul. Celui-ci, en cette qualité, étoit précédé de douze licteurs qui marchoient l'un après l'autre, dont une des fonctions étoit de faire rendre au consul les honneurs qui lui étoient dûs. Fabius le père, au devant duquel son fils étoit allé, aiant passé les onze premiers licteurs toujours à cheval ; le consul ordonna au douzième de faire son devoir. Ce licteur aussitôt cria à haute voix à Fabius qu'il eût à descendre de cheval. Ce vénérable vieillard obéit sur le champ, et adressant la parole à son fils, *j'ai*

voulu voir, lui dit-il, si vous saviez que vous êtes consul . On sait que la proposition que fit le grand Scipion L' Africain de servir comme lieutenant sous le consul son frere, détermina

p729

le sénat à donner à celui-ci la Grèce pour département.

On a remarqué sans doute, dans tout ce que j' ai rapporté jusqu' ici des romains, un esprit d' intelligence et de conduite, qui fait bien voir que l' heureux succès de leurs armes n' étoit point l' effet du hazard, mais de la sagesse et de l' habileté qui régnoient dans toutes les parties du gouvernement.

li levée des soldats.

les lacédémoniens, à proprement parler, étoient un peuple de soldats. Ils ne cultivoient ni les arts, ni les sciences. Ils n' exerçoient point le trafic. Ils ne s' appliquoient pas davantage à l' agriculture, abandonnant le soin de leurs terres à des esclaves, qu' on appelloit *ilotés* . Toutes leurs loix, tous leurs réglemens, toute leur éducation, en un mot toute la constitution de leur république, tendoient à en faire des hommes de guerre. C' avoit été là l' unique but de leur législateur, et l' on peut dire qu' il y réussit parfaitement. Jamais on ne vit de meilleurs soldats, plus faits à la fatigue, plus endurcis aux exercices militaires, plus formés à l' obéissance et à la discipline, plus remplis de courage et d' intrépidité, plus sensibles à l' honneur, plus dévoués à la gloire et au bien de la patrie.

On en distinguoit de deux sortes : les uns, que l' on appelloit proprement *spartiates* , qui habitoient dans Sparte même ; les autres, qu' on nommoit seulement *lacédémoniens* , qui demeuroient à la campagne. Les premiers étoient la fleur de l' état, et en remplissoient toutes les charges. Ils étoient presque tous capables de commander. On sait le merveilleux changement qu' un seul d' entr' eux, (c' étoit Xanthippe) envoyé au secours des carthaginois, causa dans leur armée ; et comment Gylippe, autre spartiate, sauva Syracuse. Tels étoient aussi les *trois cens* , qui aiant à leur tête Léonide, arrêtèrent lontems aux Thermopyles l' armée innombrable des perses. Le nombre des spartiates montoit pour lors à huit mille hommes, ou un peu plus.

p730

L'âge de porter les armes, étoit depuis trente ans jusqu'à soixante. On destinoit à la garde de la ville ceux qui étoient plus ou moins âgés. Ce n'étoit que dans une extrême nécessité qu'on mettoit les armes entre les mains des esclaves. à la bataille de Platée, les troupes que Sparte fournit montoient à dix mille hommes, savoir cinq mille lacédémoniens, et autant de spartiates. Chacun de ceux-ci avoit avec lui sept ilotes, dont le nombre par conséquent montoit à trente-cinq mille. Ces derniers étoient armés à la légère. Il y avoit fort peu de cavalerie à Lacédémone. La marine pour lors y étoit inconnue. Ce ne fut que fort tard, et contre le plan de Lycurgue, qu'on s'y appliqua : et jamais cette république n'eut de nombreuses flotes.

Athènes étoit beaucoup plus grande et plus peuplée que Sparte. On y comptoit, du tems de Démétrius De Phalère, vingt mille citoyens, dix mille étrangers établis dans la ville, quarante mille esclaves.

Tous les jeunes athéniens se faisoient inscrire dans un registre public à l'âge de dix-huit ans, et prêtoient alors un serment solennel, par lequel ils s'engageoient à servir la république et à la défendre de toutes leurs forces en toute occasion. Ce serment les obligeoit jusqu'à l'âge de soixante ans. Chacune des dix tribus, qui formoient le corps de l'état, fournissoit un certain nombre de soldats selon le besoin, pour servir ou par terre, ou sur mer : car la puissance navale d'Athènes devint, par succession de tems, fort considérable. On voit dans Thucydide que les troupes des athéniens, au commencement de la guerre du Péloponnèse, étoient de treize mille hommes de pié armés pesamment, de seize cens archers, et d'à peu près autant de cavaliers, ce qui pouvoit faire en tout seize mille hommes : sans compter seize autres mille hommes, qui demeuroient pour la garde de la ville, de la citadelle, et des ports, citoyens aussi au dessous ou au dessus de l'âge militaire, ou étrangers établis dans la ville. La flote étoit pour lors de trois cens galères. Je marquerai dans l'article suivant quel ordre on y gardoit. Ces troupes, et de Sparte et d'Athènes, étoient peu

p731

nombreuses, mais pleines de courage, aguerries, intrépides, et l'on pourroit presque dire invincibles. Ce n'étoient point des soldats levés au hasard, souvent sans feu ni lieu, insensibles à la gloire, indifférens à un succès qui les touche peu, qui n'eussent rien à perdre, qui fissent de la guerre un métier de

mercénaires, qui vendissent leur vie pour une faible paie. C' étoit l' élite des deux peuples du monde les plus belliqueux ; des soldats déterminés à vaincre ou à mourir, qui ne respiroient que guerre et que combats, qui n' avoient en vûe que l' honneur et la liberté de leur patrie, qui dans une bataille croioient voir à leurs côtés leurs femmes et leurs enfans, dont le salut étoit confié à leurs armes et à leur courage. Voila quelles étoient les levées qu' on faisoit dans la Grèce. Parmi de telles troupes, on n' entendoit point parler de désertion, ni de punitions que la loi imposât aux déserteurs. Un soldat pouvoit-il être tenté de renoncer pour toujours à sa famille et à sa patrie ?

Il en faut dire autant des romains dont il nous reste à parler. Chez eux, c' étoient les consuls, qui, pour l' ordinaire, faisoient les levées : et comme on en nommoit de nouveaux tous les ans, on faisoit aussi tous les ans de nouvelles levées.

L' âge pour entrer dans la milice étoit de dix-sept ans. On n' y admettoit que des citoyens, et de cet âge, ou au dessus, si ce n' est dans des cas extraordinaires et dans des besoins pressans, où l' on en recevoit de moins âgés. Une seule fois la nécessité obligea d' armer des esclaves : mais auparavant, chose remarquable, on leur demanda à chacun en particulier s' ils s' engageoient volontairement et de plein gré, parce qu' on ne croioit pas pouvoir se fier à des soldats enrôlés par ruse ou par force. Quelquefois on alloit jusqu' à armer ceux qui étoient détenus dans les prisons pour dettes ou pour crimes : mais ce cas étoit fort rare.

p732

Les troupes romaines n' étoient donc composées que de citoyens. Ceux d' entr' eux qui étoient pauvres, *proletarii*, *capite censi* n' étoient point enrôlés. On vouloit des soldats dont le bien répondît à la république du zèle qu' ils auroient à la défendre. La plus grande partie de ces citoyens séjournoit à la campagne, pour prendre soin eux-mêmes de leurs terres, et pour faire valoir leur bien par leurs mains. Ceux qui habitoient à Rome, avoient chacun leur portion de terre qu' ils cultivoient de même. Ainsi toute cette jeunesse romaine étoit accoutumée à supporter les fatigues les plus rudes ; à souffrir le soleil, la pluie, la gelée ; à coucher durement, et souvent au milieu des champs et en plein air ; à vivre sobrement et sagement, et à se contenter de peu. Elle ne savoit ce que c' étoit que les délices, avoit les membres endurcis à toutes sortes de travaux, et par son séjour

à la campagne avoit contracté l'habitude de manier le fer, de creuser des fossés, et de porter de pesans fardeaux. Autant soldats que laboureurs, ces romains, en s' enrollant, ne faisoient que changer d' armes et d' instrumens. Les jeunes gens qui demeuroient à la ville n' étoient pas élevés beaucoup plus délicatement que les autres. Les exercices continuels du champ de mars, les courses soit à pié soit à cheval, toujours suivies de la coutume de passer le Tibre à la nage pour essuier leur sueur, étoient un excellent apprentissage pour

p733

le métier de la guerre. De tels soldats devoient être bien intrépides. Car moins on connoit les délices, moins on redoute la mort.

Avant que de procéder à la levée des troupes, les consuls avertissoient le peuple du jour où devoient s' assembler tous les romains en âge de porter les armes. Le jour venu, et tous ces romains se trouvant à l' assemblée ou dans le capitolé ou dans le champ de mars, les tribuns militaires tiroient les tribus au sort l' une après l' autre, et appelloient à eux celle qui leur étoit échue. Ensuite parmi ces citoiens ils faisoient leur choix, les prenant chacun à son rang, quatre à quatre, à peu près égaux en taille, en âge, et en force ; et procédoient ainsi de suite, jusqu' à ce que les quatre légions fussent complètes.

Après qu' on avoit achevé la levée, chaque soldat prétoit serment entre les mains ou des consuls ou des tribuns. Par ce serment ils promettoient *de s' assembler à l' ordre du consul, et de ne point quitter le service sans son ordre : d' obéir aux ordres des officiers, et de faire leur possible pour les exécuter : de ne point se retirer par crainte ni pour prendre la fuite, et de ne point quitter leur rang .*

Ce n' étoit point ici une simple formalité, ni une cérémonie purement extérieure qui n' influât en rien sur la conduite. C' étoit un acte de religion très sérieux, accompagné quelquefois des plus terribles imprécations, qui faisoit une forte impression sur les esprits, qui étoit jugé d' une nécessité absolument indispensable, et sans lequel les soldats ne pouvoient point combattre contre l' ennemi. Les grecs, aussi bien que les romains, faisoient prêter à leurs troupes ce serment, ou un pareil ; et ils étoient fondés à le faire sur un grand principe. Ils savoient qu' un particulier, par lui-même, n' a aucun droit sur la vie des autres hommes : qu' il faut que le prince, ou la république, qui en ont reçu le pouvoir de Dieu, lui

mette les armes à la main : que ce n' est qu' en vertu de ce pouvoir, dont il est revêtu par son serment, qu' il peut tirer l' épée contre l' ennemi : et que, sans ce pouvoir, il se rend coupable de tout le sang qu' il répand, et commet autant d' homicides qu' il tue d' ennemis.

p734

Le consul qui faisoit la guerre dans la Macédoine contre Persée, aiant licentié une légion dans laquelle servoit le fils de Caton Le Censeur, ce jeune officier, qui ne cherchoit qu' à se distinguer dans quelque action, ne se retira point avec la légion, et demeura dans le camp. Son pere écrivit aussitôt au consul, pour le prier que, s' il vouloit bien souffrir encore son fils dans l' armée, il lui fît prêter un nouveau serment, parce qu' étant dégagé du premier, il n' avoit plus droit de combattre contre les ennemis. Et il écrivit dans le même esprit à son fils, en l' avertissant de ne point combattre, qu' il n' eût prêté de nouveau le serment.

C' est en conséquence de ce même principe, que le grand Cyrus loua extrêmement l' action d' un officier, qui, aiant le bras levé pour fraper l' ennemi, dès qu' il eut entendu sonner la retraite, s' arrêta tout court, regardant ce signal comme une défense de passer outre. Que ne doit-on point attendre d' officiers et de soldats ainsi accoutumés à l' obéissance, et si pleins de respect pour l' ordre du général, et pour les loix de la discipline ?

Les tribuns des soldats à Rome, après le serment, marquoient aux légions le jour et le lieu où elles devoient se trouver. Quand elles étoient assemblées au jour marqué, des plus jeunes et des moins riches on en faisoit les armés à la légère : ceux qui les suivoient en âge étoient les hastaires : les plus forts et les plus vigoureux composoient les princes : et on prenoit les plus anciens soldats pour en faire les triaires.

On donnoit ordinairement deux légions à chaque consul. Le nombre des soldats d' une légion n' a pas toujours été le même. Elle n' étoit d' abord que de trois mille hommes. Elle fut depuis augmentée successivement jusqu' à quatre mille, cinq mille, six mille, et quelque chose de plus. Le nombre le plus ordinaire étoit de quatre mille deux cens hommes de pié, et trois cens hommes de cheval. Il étoit tel du tems de Polybe, et je m' y arrêterai.

p735

La légion se divisait en trois corps, qui étoient *hastati*, les hastaires ; *principes*, les princes ; *triarii*, les triaires. Qu' on me passe ces noms, je ne puis les exprimer autrement. Les deux premiers corps étoient composés chacun de douze cens hommes, et le troisième de six cens seulement.

Les *hastaires* formoient la première ligne : les *principes* la seconde : les *triaux* la troisième. Ce dernier corps étoit composé des soldats les plus âgés, les plus expérimentés, et les plus braves de l' armée. Il falloit que le danger fût grand et bien pressant, pour qu' on en vînt jusqu' à cette troisième ligne. D' où vient cette expression proverbiale, *res ad triaros rediit*.

Chacun de ces trois corps se divisait en dix parties ou dix *maniples*, dont chacun étoit de six vingts hommes pour les hastaires et les princes, et de soixante seulement pour les triaires.

Chaque maniple avoit deux centuries ou compagnies. La centurie, anciennement et dans sa première institution sous Romulus, avoit cent hommes, d' où elle avoit tiré son nom. Depuis elle n' en eut que soixante parmi les hastaires et les princes, et que trente parmi les triaires. On nommoit *centurions* les chefs de ces centuries ou de ces compagnies. J' expliquerai bientôt la distinction de leurs rangs.

Outre ces trois corps, il y avoit dans chaque légion des armés à la légère sous différens noms, *rorarii*, *accensi* ; et dans les tems postérieurs, *velites*. Ils étoient aussi au nombre de douze cens. Ils ne faisoient pas proprement un corps séparé, mais ils étoient répandus dans les trois autres corps selon le besoin. Leurs armes étoient une épée, une javeline, *hasta* une *parme*, c' est-à-dire un bouclier léger. On choissoit pour ce corps les soldats les plus jeunes et les plus agiles.

Au tems de Jules-César, il n' est plus parlé de rangs distingués d' *hastaires*, de *principes*, ni de *triaux*, quoique l' armée fût presque toujours rangée sur trois lignes. La légion pour lors se divisa en dix parties, qu' on appelloit *cohortes*. Chaque cohorte étoit comme un abrégé

p736

de la légion. Elle avoit six vingts hastaires, six vingts princes, soixante triaires, et six vingts armés à la légère, ce qui fait en tout quatre cens vingt. Et c' est précisément la dixième partie d' une légion composée de quatre mille deux cens hommes de pié. La cavalerie, chez les romains, étoit peu nombreuse :

trois cents chevaux pour plus de quatre mille hommes de pié. Elle se divisoit aussi en dix compagnies, *alas* dont chacune étoit composée de trente hommes. Les cavaliers étoient choisis entre les plus riches des citoyens ; et dans la distribution du peuple romain par centuries, dont Servius Tullius fut l' auteur, ils composoient les dix-huit premières centuries. Ce sont les mêmes qui sont dans la suite connus dans l' histoire sous le nom de chevaliers romains, et qui formèrent un troisième ordre mitoyen entre le sénat et le peuple. La république leur fournissoit un cheval, et son entretien.

Jusqu' au siège de Veies, il n' y eut point d' autre cavalerie dans les armées romaines. Alors ceux qui avoient la quantité de bien requise pour être admis dans la cavalerie, mais qui n' avoient point de cheval entretenu aux dépens du public, ni par conséquent le rang de cavaliers ou chevaliers, s' offrirent à servir dans la cavalerie, en se fournissant eux-mêmes de chevaux. Leur offre fut acceptée.

Depuis ce tems, il y eut deux sortes de cavaliers dans les armées romaines : les uns, à qui le public fournissoit un cheval, *equum publicum*, et c' étoient les vrais chevaliers romains ; les autres, qui s' en fournissoient eux-mêmes, et servoient *equo suo* , et qui n' avoient point le titre ni les prérogatives de chevaliers.

Mais le cheval entretenu aux dépens du public fut toujours comme le titre constitutif du chevalier romain : et lorsque les censeurs dégradèrent un chevalier romain, c' étoit en lui ôtant ce cheval.

p737

Outre les citoyens qui formoient les légions, il y avoit dans l' armée romaine les troupes des alliés : c' étoient des peuples de l' Italie, que les romains avoient soumis, et à qui ils avoient laissé l' usage de leurs loix et de leur gouvernement, à condition de leur fournir un certain nombre de troupes. Ils fournissoient pareil nombre d' infanterie que les romains, et ordinairement le double de cavalerie. Entre les alliés on faisoit choix des mieux faits et des plus braves, tant cavaliers que fantassins, qui devoient être auprès des consuls : ceux-là s' appelloient *extraordinaires* . On prenoit pour cela le tiers de la cavalerie, et la cinquième partie de l' infanterie. Le reste étoit placé, moitié sur l' aile droite, moitié sur la gauche, les romains se réservant ordinairement le centre.

L' armée romaine, comme on le voit par tout ce que j' ai dit jusqu' ici, étoit composée seulement de citoyens et

d' alliés. Ce ne fut que la sixième année de la seconde guerre punique que les romains admirèrent des mercénaires dans leurs troupes ; ce qui ne fut point ou rarement pratiqué dans la suite du tems de la république. C' étoient des celtibériens, et il se trouva qu' ils composoient la plus grande partie de l' armée de Cn Scipion en Espagne. Faute essentielle, qui lui couta la vie ; et peu s' en falut qu' elle ne coutât à Rome la perte de l' Espagne, et peut-être la ruine de son empire. C' est un exemple, remarque sagement Tite-Live, qui doit apprendre aux généraux romains à ne jamais souffrir dans leurs armées un plus grand nombre d' étrangers que d' autres troupes. On sait que la revolte des troupes étrangères mit plus d' une fois Carthage à deux doigts de sa perte. Elle n' avoit presque point d' autres soldats ; et c' étoit le grand défaut de sa milice. Ce mélange de troupes étrangères et barbares, et leur supériorité en nombre dans les armées romaines,

p738

furent une des principales causes de la ruine entière de l' empire romain en occident.

Je reviens aux centurions, dont je dois expliquer les divers rangs. J' ai dit que dans chaque manipule il y avoit deux centuries, et par conséquent deux centurions. Celui qui commandoit la première centurie du premier manipule des triaires, appellés aussi (...), étoit le plus considérable de tous les centurions, et avoit place dans le conseil avec le consul et les premiers officiers : (...). On l' appelloit (...), pour le distinguer de celui qui commandoit la seconde centurie du même manipule, lequel étoit appelé (...). Il en étoit de même des autres centuries. Le centurion qui commandoit la seconde centurie du manipule des mêmes triaires, s' appelloit (...); et ainsi jusqu' au dixième, qui s' appelloit (...).

On gardoit le même ordre parmi les hastaires et les princes. Le premier centurion des princes s' appelloit (...); le second, (...); et ainsi du reste jusqu' au dixième. De même parmi les hastaires, (...), etc.

Les centurions passaient d' un ordre inférieur à un ordre supérieur, non simplement par l' antiquité, mais par le mérite.

Cette distinction de degrés et de places d' honneur, qui ne s' accordoit qu' à la bravoure et à des services réels et connus, jettoit parmi les troupes une émulation incroyable, qui tenoit tout en haleine et dans l' ordre. Un simple soldat devenoit centurion, et passant ensuite par tous les différens degrés, il pouvoit s' avancer jusqu' aux premières places. Cette

vûe, cette espérance les soutenoit au milieu des plus rudes fatigues, les animoit, les empêchoit de faire des fautes ou de se rebuter, et les portoit aux actions les plus courageuses. C' est ainsi que se forme une armée invincible.

Les officiers étoient fort vifs pour conserver ces distinctions et ces prééminences. J' en rapporterai un exemple,

p739

qui est très propre au sujet que je traite, c' est-à-dire à la levée des troupes, qui fait beaucoup d' honneur aux soldats romains, et qui montre de quelle modération et de quelle sagesse leur sensibilité pour la gloire étoit accompagnée.

Quand le peuple romain eut résolu de porter la guerre contre Persée dernier roi de Macédoine, entre plusieurs autres mesures que l' on prit pour en assurer le succès, le sénat ordonna que le consul chargé de cette expédition leveroit autant de centurions et de soldats vétérans qu' il lui plairoit du nombre de ceux qui n' auroient pas cinquante ans passés. Vingt-trois centurions, qui avoient été (...), refusèrent de prendre les armes, à moins qu' on ne leur accordât le même rang qu' ils avoient eu dans les campagnes précédentes. L' affaire fut portée devant le peuple. Après que Popilius, qui avoit été consul deux ans auparavant, eut plaidé la cause des centurions, et le consul la sienne propre, un des centurions qui en avoient appelé au peuple, aiant obtenu la permission de parler, s' expliqua de la sorte.

" messieurs, je m' appelle Sp Ligustinus. Je suis de la tribu crustumine, originaire du pays des sabins. Mon pere m' a laissé un arpent de terre, et une petite cabane, où je suis né, et où j' ai été élevé ; et j' y habite actuellement. Dès que je fus en âge de me marier, il me donna pour femme la fille de son frere. Elle ne m' a rien apporté en mariage hors la liberté, la chasteté, et une fécondité suffisante pour les plus riches maisons. Nous avons six fils, et deux filles, mariées toutes deux. De mes six fils, quatre ont pris la robe virile, et deux portent encore la robe de l' enfance. J' ai commencé à porter les armes sous le consulat de P Sulpicius et de C Aurélius. J' ai servi deux ans en qualité de simple soldat dans l' armée qui fut employée en Macédoine contre le roi Philippe. La troisième année T Quintius Flaminius, pour me récompenser de mon courage, me fit capitaine

p740

de centurie dans le dernier manipule des hastaires. Je servis ensuite comme volontaire en Espagne sous Caton ; et ce général, si juste estimateur du mérite, me jugea digne d' être mis à la tête du premier manipule des hastaires. Dans la guerre contre les etoliens et contre le roi Antiochus, je suis monté au même rang parmi les princes. J' ai fait encore depuis plusieurs campagnes, et dans un assez petit nombre d' années j' ai été fait quatre fois primipile, j' ai été récompensé trente-quatre fois par les généraux, j' ai reçu six couronnes civiques, j' ai fait vingt deux campagnes, et je passe cinquante ans. Quand je n' aurois pas rempli toutes mes années de service, quand mon âge ne me donneroit pas mon congé, substituant quatre de mes enfans à ma place, je mériterois bien d' être exempté de la nécessité de servir. Mais dans tout ce que j' ai dit, je n' ai prétendu que faire voir la justice de ma cause. Du reste, tant que ceux qui feront des levées me jugeront en état de porter les armes, je ne refuserai point le service. Les tribuns me mettront au rang qu' il leur plaira, c' est leur affaire : la mienne est de faire en sorte que personne n' ait le rang au dessus de moi pour le courage, comme tous les généraux sous qui j' ai eu l' honneur de servir, et tous mes camarades, me sont témoins que je me suis toujours conduit. Pour vous, centurions, malgré votre appel, comme pendant votre jeunesse même vous n' avez jamais rien fait contre l' autorité des magistrats et du sénat, il me semble qu' il convient qu' à l' âge où vous êtes vous vous montriez soumis au sénat et aux consuls, et que vous trouviez honorable toute place qui vous mettra en état de rendre service à la république. " quand il eut fini, le consul, après l' avoir comblé de louanges devant le peuple, sortit de l' assemblée, et le conduisit dans le sénat. Là on lui rendit de publiques actions de grâces au nom de cette auguste compagnie, et les tribuns militaires lui assignèrent pour marque et pour prix de son courage

p741

et de son zèle le primipile, c' est-à-dire la première place dans la première légion. Les autres centurions, renonçant à leur appel, ne firent plus difficulté de s' enrôler.

Rien n' est plus propre que de pareils faits à nous donner une juste idée du caractère romain. Quel fonds de bon sens, d' équité, de noblesse même et de grandeur d' ame dans ce soldat ! Il parle de son ancienne pauvreté sans honte, et de ses glorieux services sans ostentation. Il ne s' entête point mal à propos sur un

faux point d'honneur. Il défend modestement ses droits, et y renonce. Il apprend à tous les siècles à ne point disputer contre la patrie, à faire céder le bien public à ses intérêts particuliers, et il est assez heureux pour entraîner dans son sentiment tous ceux qui se trouvoient dans le même cas, et qui s'étoient associés à lui. De quelle force est l'exemple ! Il ne faut quelquefois qu'un bon esprit pour ramener tous les autres à la raison.

L. 25 SC. MILIT. CHAP. 1 ART. 3

préparatifs de la guerre.

je renferme dans cet article ce qui regarde les vivres, la paie des soldats, leurs armes, et quelques autres soins que doivent prendre les généraux avant que de se mettre en marche.

Des vivres.

L'ordre que l'on gardoit pour les vivres chez les romains nous est plus connu, que celui des grecs : c'étoit le questeur qui étoit chargé de ce soin. La ration de blé que l'on donnoit à chaque soldat pour sa nourriture journalière étoit à peu près la même chez les deux peuples, c'est-à-dire un (...), ou la huitième partie d'un boisseau romain : il y avoit six boisseaux dans le médimne. Le choenix étoit aussi la nourriture ordinaire des esclaves par jour.

p742

On donnoit donc au soldat romain piéton quatre boisseaux de blé pour un mois ; c'est ce qui s'appelloit (...) : c'est-à-dire trente-deux choenix, ce qui faisoit un peu plus d'un choenix par jour. Le piéton des alliés en recevoit autant.

Le cavalier romain recevoit par mois deux médimnes de blé, c'est-à-dire douze boisseaux, parce qu'il avoit deux domestiques, ce qui faisoit quatre-vingts seize choenix, sur le pié d'un peu plus d'un choenix par tête chaque jour. Ce cavalier avoit deux chevaux, l'un pour lui, l'autre pour porter son bagage, le blé, l'orge, etc. Il recevoit aussi par mois, pour ces deux chevaux, sept médimnes d'orge, qui font quarante deux boisseaux, sur le pié d'un boisseau et d'un peu plus de trois choenix par jour pour les deux chevaux.

Il falloit qu'un cavalier eût un certain revenu pour soutenir la dépense qu'on ne pouvoit se dispenser de faire pendant la campagne. C'est pourquoi il arrivoit quelquefois qu'un citoyen, quoique de famille patricienne, étoit obligé par la pauvreté de servir

dans l'infanterie.

Le cavalier des alliés recevoit par mois un médimne et un tiers, c'est-à-dire huit boisseaux de blé, parce qu'il n'avoit qu'un cheval, et par conséquent un seul domestique ; et cinq médimnes d'orge pour ce cheval, qui font trente boisseaux, sur le pié d'un boisseau par jour.

La quantité de blé croissoit pour les officiers à proportion de leur paie, dont il sera parlé dans la suite.

On doubloit quelquefois la portion de blé aux soldats par honneur et par récompense, comme il paroît par plusieurs endroits de Tite-Live.

La fourniture publique de blé, dont le soin, comme je l'ai dit, regardoit les questeurs, étoit portée ou dans les vaisseaux, ou sur des chariots, ou sur des bêtes de somme : mais les soldats fantassins portoient sur leurs épaules la

p743

portion de blé qu'on leur distribuoit pour un certain tems, ce qui diminueoit beaucoup l'attirail des bagages.

Quatre boisseaux de blé, qui étoit la mesure qu'on en donnoit à chaque soldat pour un mois, étoient un pesant fardeau, sans compter tout ce que le soldat portoit outre cela. Il est certain qu'il étoit quelquefois chargé de quatre boisseaux : mais c'étoit sans doute dans des occasions extraordinaires, comme dans une marche forcée, ou dans une expédition prompte et dans un pays ennemi. Il y a toute apparence qu'ordinairement ils ne portoient du blé que pour douze, quinze, ou vingt jours tout au plus ; et ce poids diminueoit tous les jours par la consommation journalière.

On peut demander pourquoi on donnoit plutôt du blé à porter aux soldats que du pain cuit. Peut-être cette coutume étoit-elle passée de la ville dans le camp : car dans la ville les distributions publiques se faisoient, non en pain cuit, mais en blé. D'ailleurs le poids du blé étoit plus léger que celui du pain cuit. Pline marque que le poids d'un boisseau de blé en grain augmente précisément d'un tiers, quand il est réduit en pain de munition. Cette différence est considérable. Mais d'un autre côté on trouve que c'étoit un grand embarras pour les soldats de préparer eux-mêmes leur pain, de moudre le blé, et de le faire cuire. Quoique ce fût par chambrées, qu'on appelloit (...), ce soin nous paroît fort embarrassant. Mais, pour en bien juger, il faut se transporter en esprit dans les tems et dans les pays

dont il s'agit, et se rendre attentif aux coutumes qui y régnoient. Le soldat romain, occupé à moudre le blé et à le faire cuire, ne pratiquoit dans le camp que ce qu'il faisoit tous les jours à la ville en tems de paix. Sa farine lui fournissoit je ne sai combien de mêts. Outre le pain ordinaire, il en faisoit de la bouillie, qu'il

p744

aimoit fort : il la méloit avec du lait : il en assaisonna les légumes : il en faisoit promptement des galettes cuites sur une petite platine mise sur des charbons ardents, ou sur de la cendre chaude, comme on le pratiquoit anciennement pour régaler les hôtes, et comme le pratique encore aujourd'hui tout l'orient, où l'on préfère beaucoup ces galettes à notre meilleur pain.

Il y avoit de certaines occasions où l'on donnoit du pain cuit aux soldats. Quand L. Quintius Cincinnatus fut créé dictateur contre les eques, il ordonna à toute la jeunesse capable de porter les armes de se trouver dans le champ de mars avant le coucher du soleil avec des pains cuits pour cinq jours, et avec douze pieux chacun. Il chargea ceux des citoyens qui étoient plus âgés de cuire ce pain pour les jeunes pendant que ceux-ci seroient occupés à préparer leurs armes, et à se fournir de pieux. Cela se faisoit principalement quand on s'embarquoit sur mer, parce qu'il y avoit moins de commodités sur les vaisseaux pour cuire du pain, que sur terre.

Mais, pour l'ordinaire, c'étoit le soldat lui-même qui avoit soin de moudre son blé, ou dans de petits moulins qu'il portoit avec lui, ou sur des pierres ; et de faire cuire le pain, non dans des fours, mais sur des charbons, ou sous la cendre.

Au blé que l'on donnoit aux soldats, on ajoutoit du sel, des légumes, du fromage et quelquefois du lard, et de la chair de porc.

La boisson répondoit à cette nourriture. Il étoit rare qu'à l'armée on usât du vin. Caton l'Ancien ne bûvoit que de l'eau : dans les grandes chaleurs seulement il y méloit du vinaigre. L'usage de cette boisson étoit commun dans les armées : on la nommoit (...). Chaque soldat étoit obligé d'en avoir une bouteille dans son équipage. L'empereur Pescennius avoit interdit toute autre boisson à son armée : (...). L'expression, (...), semble

p745

marquer que cette interdiction étoit générale, et pour les officiers aussibien que pour le simple soldat. Cette boisson (...) étoit propre à desaltérer promptement, et à corriger le vice des eaux qu' ils rencontroient dans leur marche. Hippocrate dit que le vinaigre est rafraichissant : (...) : c' est pourquoi on en donnoit aux moissonneurs et à ceux qui travailloient à la campagne. Aristote nous apprend que les carthaginois, en tems de guerre, s' abstenoient de vin. J' entends dire que ce qui embarrasse le plus les gens de guerre dans la lecture de l' histoire ancienne, c' est l' article des vivres ; et leur embarras n' est point sans fondement. On ne voit point que ni les grecs ni les romains eussent la précaution de préparer des magasins de fourrage, de faire des dépôts de vivres, d' avoir un munitionnaire en office, et de se faire suivre d' un grand nombre de caissons. On est effraïé de ce qui est dit de l' armée de Xerxès roi de Perse, qui montoit, en comptant tout l' attirail dont elle étoit suivie, à plus de cinq millions de personnes, et pour la nourriture de laquelle il faloit, selon la supputation d' Hérodote, plus de six cens mille boisseaux de blé par jour. Comment fournir à une telle armée une quantité si énorme de blé, et du reste à proportion ?

Il faut se souvenir que le même Hérodote a eu soin d' avertir que Xerxès avoit travaillé pendant quatre ans aux préparatifs de cette guerre. Un nombre considérable de vaisseaux chargés de blé et d' autres munitions de bouche cotoioit toujours l' armée de terre, et il en survenoit perpétuellement de nouveaux qui ne la laissoient manquer de rien, le trajet de l' Hellespont jusqu' à la mer de Grèce et à l' île de Salamine étant très court, et cette expédition ne dura pas un an. Mais elle ne doit point être tirée à conséquence, étant extraordinaire, et l' on peut dire unique.

Dans les guerres que les grecs se faisoient les uns aux autres, leurs troupes étoient peu nombreuses et accoutumées à une vie sobre ; elles ne s' éloignoient pas beaucoup de leur pays, et elles y revenoient presque toujours régulièrement tous les hivers. Ainsi l' on voit qu' il ne leur étoit

p746

pas difficile d' avoir des vivres en abondance, sur tout pour les athéniens qui étoient maîtres de la mer. Il en faut dire autant des romains, chez qui le soin des vivres étoit infiniment moins embarrassant qu' il ne l' est maintenant chez la plupart des peuples de

l' Europe. Leurs armées étoient beaucoup moins nombreuses, et elles avoient beaucoup moins de cavalerie. Une légion de quatre mille fantassins faisoit un corps (à notre manière) de six ou sept bataillons : et n' aiant que trois cens chevaux, elle ne formoit que deux escadrons. Ainsi une armée consulaire d' environ seize mille fantassins, en comptant les romains et leurs alliés, étoit composée d' à peu près vingt-cinq de nos bataillons, et n' avoit que huit ou neuf de nos escadrons. Aujourd' hui, par raport à vingt-cinq bataillons, nous avons souvent plus de quarante escadrons. Quelle diminution de fourrages et de vivres !

Il ne faloit point alors quatre ou cinq mille chevaux pour le train d' artillerie : point de boulangers, ni de fours : point de caissons en grand nombre à quatre chevaux chacun.

Outre cela, la manière sobre dont on vivoit à l' armée, réduite à l' exact nécessaire, épargnoit une multitude infinie de domestiques, de chevaux, de bagages, qui maintenant épuise nos magasins, affame nos armées, jette toujours une lenteur dans l' exécution des entreprises, et souvent y apporte un obstacle insurmontable. Cette manière de vivre n' étoit pas seulement pour les simples soldats, elle leur étoit commune avec les officiers, et avec les généraux. On a vû des empereurs même, c' est-à-dire des maîtres de l' univers, Trajan, Adrien, Pescennius, Alexandre Sévère, Probe, Julien, et plusieurs autres, non seulement vivre sans luxe, mais se contenter

p747

d' un plat de bouillie ou de pois, d' un morceau de fromage ou de lard, et faire gloire de s' égaler aux derniers des soldats. On comprend aisément de quel poids étoient de tels exemples, et combien ils contribuoiert à diminuer l' attirail d' une armée, à entretenir parmi les troupes le goût de frugalité et de simplicité, et à en écarter tout luxe et tout faste.

Ce n' est point sans raison que les auteurs que j' ai cités à la marge, font tous remarquer que ces empereurs affectoiert de manger à découvert, et à la vûe de toutes les troupes. (...). Ce spectacle attiroit, instruisoit, consolait le soldat, et annobliroit la mauvaise chere qu' il faisoit par la ressemblance avec celle de ses maîtres : (...).

Comparons une armée de trente mille hommes, composée d' officiers et de soldats tels qu' en avoient les grecs et les romains, robustes, sobres, aguerris, et endurcis à toutes sortes de fatigues, avec nos armées de cent mille hommes, et l' attirail fastueux qui les

suit : y a-t-il un général un peu sensé et entendu qui ne préférât la première ? C' est avec de pareilles troupes que les grecs ont arrêté toutes les forces de l' orient, et que les romains ont vaincu et soumis tous les autres peuples. Quand reviendra-t-on à une si louable coutume ? Ne se trouvera-t-il point quelque général d' armée d' un mérite et d' un rang supérieur, et en même tems d' un esprit solide et sensible à la vraie gloire, qui comprenne combien il y auroit d' honneur de se montrer libéral, généreux, magnifique pour les sentimens et les actions, et de répandre à pleines mains l' argent pour animer les soldats, ou pour aider des officiers dont le revenu ne répond pas toujours à leur naissance ni à leur mérite ; et de se réduire dans tout le reste, je ne dis pas à cette simplicité et à cette pauvreté des anciens maîtres du monde, (une si sublime vertu est au dessus des forces de notre siècle) mais à une honnête et noble modestie, qui pourroit peut-être, par la force de l' exemple bien puissant dans ceux qui commandent, donner le ton à tous les généraux, et réformer le mauvais et pernicieux goût de la nation ?

p748

Le soin des vivres a toujours été, et sera toujours, ce qui doit occuper un bon général. La maxime de Caton, que *la guerre nourrit la guerre* , est bonne dans des pays abondans et pour de petites armées : celle des grecs est plus généralement vraie, que *la guerre ne fournit point à l' ordre et à point nommé des vivres* . Il faut en avoir fait provision, et pour le présent, et pour l' avenir. Un des principaux avis que Cambyse roi des Perses donna à son fils Cyrus, qui devint si célèbre dans la suite, fut de ne point s' engager dans aucune expédition, qu' il ne se fût auparavant informé par lui-même si l' on avoit pourvû à la subsistance des troupes. Paul Emile ne voulut point partir pour la Macédoine, qu' il ne se fût assuré du transport des vivres. Si Cambyse et Darius eussent pris ce soin, ils ne se seroient point exposés à faire périr leurs armées, le premier dans l' Ethiopie, l' autre dans la Scythie. Celle d' Alexandre auroit été affamée, si l' on avoit suivi le sage conseil de Memnon, le plus habile des généraux de ce tems-là, qui vouloit qu' on ravageât dans l' Asie Mineure une certaine étendue de pays, par où ce prince devoit nécessairement passer. Avant la bataille de Cannes, Annibal n' avoit pas pour dix jours de vivres : un délai de quelques semaines le réduisoit à la dernière extrémité. César, avant celle de Pharsale, étoit près de périr faute de

vivres, si Pompée eût voulu, ou plutôt s' il eût pu attendre encore dix ou douze jours. La famine est un ennemi, contre lequel l' habileté et le courage des commandans et des soldats ne peuvent rien, et que le nombre des troupes ne fait que fortifier.

li paie des soldats.

chez les grecs les soldats faisoient d' abord la guerre à leurs dépens. Cela étoit très naturel, puisque c' étoient les citoyens mêmes qui s' unissoient pour défendre leurs biens, leurs familles, et leur vie, et qu' ils y étoient personnellement intéressés.

La pauvreté dont Sparte fit longtemps profession, donne lieu de croire qu' elle ne stipendioit point ses troupes. Tant

p749

que les spartiates demeuroient en Grèce, la république leur fournissoit la portion des repas publics, et un habit par an. Il entroit un peu de viande dans cette fourniture, et il y avoit un officier particulier pour leur en faire la distribution. Nous avons vû qu' Agésilas, pour mortifier Lysandre, qui avoit rempli les premières places de la république, lui fit donner cette charge, qui n' étoit de nulle considération. Les spartiates, pendant la guerre, se contentoient de cette fourniture, en y ajoutant les petits pillages pour subsister plus au large. Depuis que Lysandre eut r' ouvert l' entrée de Sparte à l' or et à l' argent, et y eut formé un trésor public, comme les lacédémoniens étoient souvent transportés hors de leur territoire dans l' Asie Mineure, il n' y a pas de doute que la république n' ait été obligée alors de fournir à leur subsistance par des secours particuliers. On voit qu' à la prière du même Lysandre, le jeune Cyrus augmenta à ceux qui servoient sur les galères de Lacédémone la solde que les perses avoient coutume de leur paier, et que de trois oboles il la fit monter à quatre, ce qui débaucha beaucoup de matelots aux athéniens. Le fort de Sparte n' étoit pas la marine. Quoiqu' elle fût arrosée de la mer au levant et au midi, ses côtes n' étoient pas favorables pour des vaisseaux, et elle n' avoit que le seul port de Gythée, qui n' étoit pas fort grand ni fort commode. Aussi sa flote étoit peu nombreuse, et n' avoit presque que des étrangers pour matelots. On ne sait pas certainement quelle paie Sparte donnoit aux troupes qui la servoient par terre, ni si elle fournissoit aux uns et aux autres la nourriture.

Periclès établit le premier une paie aux soldats athéniens, qui jusques-là avoient servi gratuitement la république. Outre qu' il étoit bien aise de se

concilier par ce moien les bonnes graces du peuple, un motif plus pressant l'obligea d'introduire ce changement. Il faisoit la guerre au loin dans la Thrace, dans la Quersonnese, dans les iles, dans l'Ionie pendant plusieurs mois de suite, sans molester ni vexer les alliés. Il étoit impossible que des bourgeois éloignés si lontems de leurs biens, de leurs métiers, et des autres moiens de gagner leur vie, (car on

p750

sait que la plupart étoient artisans, comme les lacédémoniens le leur reprochèrent) pussent servir sans avoir quelques secours. C'étoit une justice que la république leur devoit, et Périclès agit moins en magistrat populaire, qu'en juge équitable. Seulement il prévint, en sage politique, les desirs du peuple par rapport à une démarche qui devenoit nécessaire. La paie ordinaire des matelots étoit trois oboles, qui font la moitié d'une dragme, c'est-à-dire cinq sols : la paie des troupes de terre, quatre oboles, c'est-à-dire un peu plus de six sols et demi : celle des hommes de cheval, une dragme, dix sols. On avoit établi un assez bon ordre pour subvenir aux dépenses de la guerre. Les quatre anciennes et primitives tribus d'Athènes s'étoient multipliées jusqu'à dix. Alors, pour le paiement de ce qui s'imposoit, on tira de chaque tribu six-vingts citoyens, qui faisoient en tout douze cens, que l'on partagea en quatre compagnies de trois cens, et en vingt classes, dont chacune étoit encore divisée en deux parties, l'une des citoyens les plus riches, l'autre de ceux qui l'étoient moins. C'étoit sur ces citoyens riches et opulens, mais plus les uns que les autres, que tomboient les charges publiques. Quand il arrivoit quelque urgente et subite nécessité, qu'il falloit lever des troupes, ou équiper une flotte, on faisoit la répartition des dépenses entre ces citoyens à proportion de leurs revenus : les plus riches faisoient les avances, afin que la république fût servie promptement ; et les autres prenoient du tems pour les rembourser, et pour paier leur quotepart. Il paroît par l'exemple de Lamachus, qui fut envoyé avec Nicias pour commander au siège de Syracuse, que les généraux athéniens servoient à leurs frais. Plutarque observe que ce Lamachus, qui étoit fort pauvre, se trouvant hors d'état de fournir aux dépenses de la guerre comme les autres, envoya au peuple un mémoire de celles qu'il avoit faites pour sa propre personne, où il faisoit entrer en ligne de compte sa nourriture journalière, ses vêtemens, et

jusqu' à sa chaussure.
Les soldats romains, dans les premiers tems

p751

de la république, la servoient gratuitement, et sans recevoir de paie. Les guerres pour lors ne se faisoient pas loin de Rome, et n' étoient pas de longue durée. Dès qu' elles étoient terminées, les soldats retournoient chez eux, et prenoient soin de leurs biens, de leurs terres, et de leurs familles. Ce ne fut que plus de trois cens quarante ans depuis la fondation de Rome, que le sénat, à l' occasion du siège de Veies, qui fut fort long, et continué sans interruption pendant l' hiver contre la coutume, ordonna, sans en être requis, que la république paieroit aux soldats une somme réglée pour le service qu' ils lui rendroient. Ce decret, d' autant plus agréable au peuple, qu' il ne paroissoit l' effet que de la pure libéralité du sénat, causa une joie universelle, et tous les citoyens s' écrièrent qu' ils étoient prêts de répandre leur sang et de sacrifier leur vie pour une patrie si bienfaisante. Le sénat romain fit paroître en cette occasion la même sagesse que Périclès avoit montrée à Athènes. Les soldats faisoient entendre d' abord sourdement, puis d' une manière assez ouverte, leurs plaintes et leurs murmures contre la longueur du siège, qui les mettoit dans la nécessité de demeurer éloignés de leur famille pendant l' hiver même, et causoit par cette longue absence le dépérissement de leurs héritages, qui demeuroient incultes, et devenoient incapables de fournir à leur subsistance. Ce furent là les vrais motifs de la démarche du sénat, qui accorda habilement comme une grace ce que la nécessité alloit lui arracher par les invectives de quelque tribun du peuple, qui s' en seroit fait honneur. Pour fournir à cette paie, on imposa un tribut sur les citoyens à proportion de leur revenu. Les sénateurs donnèrent

p752

l' exemple, qui entraîna après eux tous les autres malgré l' opposition des tribuns du peuple. Il paroît que personne n' en étoit exempt, pas même les augures ni les pontifes. Ils s' en étoient dispensés pendant quelques années par voie de fait, et de leur autorité privée. Les questeurs les firent assigner pour se voir

condanner au paiement de toutes ces années. Ils en appellèrent au peuple, qui les condamna. Quand la guerre étoit terminée, et qu' on avoit fait un butin considérable sur les ennemis, on en employoit quelquefois une partie à restituer aux particuliers les sommes qu' on avoit exigées d' eux pour les frais de la guerre : en quoi l' on voit une bonne foi bien admirable, et bien rare. Le tribut dont je parle subsista jusqu' au triomphe de Paul Emile sur les macédoniens, qui fit entrer tant de richesses dans le trésor public, qu' on jugea à propos d' abolir pour toujours cette imposition.

Quoique le soldat ne servît ordinairement que la moitié de l' année, il recevoit la solde pour une année entière, comme il paroît par plusieurs endroits de Tite-Live ; et elle lui étoit payée à la fin de la campagne : quelquefois aussi de six mois en six mois. Ce que j' ai dit jusqu' ici de la paie, ne regarde que les fantassins.

Elle fut aussi accordée trois ans après aux cavaliers pendant le même siège de Veies. C' étoit la république qui leur fournissoit des chevaux : ils avoient eu la générosité, dans un pressant besoin de l' état, de déclarer qu' ils s' en fourniroient eux-mêmes à leurs propres dépens.

La paie des soldats n' a pas toujours été la même : elle a varié selon les tems. Elle fut d' abord de trois as seulement par jour pour les piétons : (un peu plus de trois sols ;) il y avoit alors dix as au denier, qui étoit de même poids et de même prix que la dragme chez les grecs. Le denier fut depuis porté à seize as, l' année de Rome 536, sous la dictature de Fabius. Et pour lors la paie monta de trois sols à cinq sols. La modicité de cette paie ne doit pas nous étonner, vû celle du prix des vivres. Polybe nous apprend que de son tems le boisseau de froment ne valoit

p753

ordinairement en Italie que quatre oboles, c' est-à-dire six sols et demi, et le boisseau d' orge la moitié. Un boisseau de froment suffisoit à un soldat pour huit jours.

Jules-César, pour s' attacher davantage les soldats, doubla leur paie, et la fit monter jusqu' à dix sols : (...).

Il y eut encore quelques changemens sous les empereurs : mais je ne croi pas devoir entrer dans ce détail.

Polybe, après avoir marqué que la paie journalière des piétons étoit d' un peu plus de trois sols, ajoute

que celle des centurions étoit de six sols et demi ; et celle des cavaliers de dix sols.

De cette paie journalière du simple soldat, résultoit une somme totale pour toute l'année, laquelle somme, sur le pié de cinq sols par jour, qui étoit la paie ordinaire du tems de Polybe, faisoit près de cent livres sans y comprendre la ration de blé qu'on leur fournissoit pour chaque jour, et quelques autres vivres. Je prends ici l'année sur le pié de douze mois chacun de trente jours, qui font trois cens soixante jours ; et il paroît qu'on la prenoit quelquefois de la sorte par rapport à la paie militaire. Quand elle fut doublée par Jules-César, cette somme annuelle montoit à près de deux cens livres.

Sur cette somme annuelle, on retenoit une partie pour les habits, les armes, et les tentes. C'est Tacite qui le marque : (...).

Pour ce qui regarde les grands officiers, les consuls, les proconsuls, les lieutenans, les préteurs, les propréteurs, les questeurs, il ne paroît point que la république paiât leurs services autrement que par l'honneur. Elle leur fournissoit les frais nécessaires et indispensables pour leur commission : les vétemens, les tentes, les chevaux, les mulets, et tout l'équipage militaire. Ils avoient un certain nombre d'esclaves réglé, qui n'alloit pas fort loin, et qu'il ne leur étoit pas libre d'augmenter, la loi ne leur permettant

p754

d'en prendre de nouveaux qu'à la place de ceux qui seroient morts. Dans les provinces par où ils passoient ils n'exigeoient des alliés que du fourrage pour leurs chevaux, et du bois pour eux. Encore ceux qui se piquoient d'imiter le parfait desintéressement des anciens, ne l'exigeoient point. C'est ainsi que se conduisoit Cicéron, comme il le marque lui-même en écrivant à son ami Atticus. "on ne fait aucune dépense, dit-il, ni pour moi, ni pour mes lieutenans, ni pour le questeur, ni pour aucun autre officier. Je n'accepte ni le fourrage, ni le bois, quoique la loi Julia le permette. Je souffre seulement qu'on fournisse à mes gens une maison et quatre lits : encore souvent logent-ils sous des tentes." l'esprit du gouvernement des romains, étoit que leurs commandans et leurs magistrats ne fussent aucunement à charge aux alliés. C'est une conduite si pleine de sagesse et d'humanité, qui rendoit l'autorité des romains si respectable et si aimable ; et l'on peut dire avec vérité qu'elle contribua plus, que la force de leurs armes, à les rendre maîtres de l'univers.

Tite-Live nous apprend le nom de celui qui le premier donna atteinte à la loi Julia, qui régloit les dépenses qu' on pouvoit exiger des alliés ; et son exemple n' eut que trop d' imitateurs, qui enchérèrent bientôt sur lui. C' étoit L Posthumius. Il étoit mécontent des habitans de Préneste, parce que dans un séjour qu' il y avoit fait n' étant encore que simple particulier, ils ne lui avoient pas fait le traitement qu' il croioit lui être dû. Quand il fut nommé consul, il songea à s' en venger. Devant passer par leur ville pour aller à son département, il leur fit savoir qu' ils eussent à envoyer leur premier magistrat à sa rencontre, à lui préparer un logement au nom et aux dépens du public, et à lui tenir prêtes pour son départ les bêtes de somme

p755

qui lui étoient nécessaires. Avant lui, dit Tite-Live, aucun magistrat n' avoit été à charge aux alliés, ni exigé d' eux aucune dépense. La république leur fournissoit des mulets, des tentes, et tout l' attirail nécessaire à un commandant, afin qu' ils ne pussent rien exiger de tel des alliés. Comme l' hospitalité étoit pour lors fort en honneur et en usage, ils logeoient chez leurs amis particuliers, et ils se faisoient un plaisir de les recevoir à leur tour à Rome quand ils y venoient. Lorsqu' on envoioit des lieutenans pour quelque prompt expédition, les villes par où ils passaient recevoient ordre de leur fournir un cheval, et rien de plus. Quand le consul auroit eu un juste sujet de plainte contre les prénestins, il n' auroit pas dû profiter ou plutôt abuser de l' autorité que lui donnoit sa charge, pour le leur faire sentir. Leur silence, soit qu' il vînt d' une modération ou d' une timidité excessive, les empêcha de porter leurs plaintes au peuple romain, et autorisa dans la suite les magistrats à aggraver de jour en jour ce nouveau joug, comme si l' impunité du premier exemple eût été une marque d' approbation du côté de Rome, et fût devenue pour eux un titre légitime.

Les anciens, loin d' en user ainsi, et de chercher à ' enrichir aux dépens des alliés, ne songeoient qu' à les protéger et à les défendre. Ils se croioient bien payés des services qu' ils avoient rendus à l' état par la gloire de leurs belles actions : et souvent, après de grandes victoires et d' illustres triomphes, ils mouroient dans le sein de la pauvreté, où ils avoient toujours vécu. L' histoire des grecs et des romains en fournit beaucoup d' exemples.

l'ii armes anciennes.

mon dessein n' est pas de parcourir ici toutes les

sortes d' armes dont se servoient les soldats parmi toutes les nations. Je me renfermerai principalement, selon ma

p756

coutume, dans ce qui regarde les grecs et les romains, qui avoient, sur la matière dont il s' agit, beaucoup d' usages communs. Les romains les avoient empruntés pour la plupart des toscans, et des nations grecques qui habitoient dans l' Italie. Florus remarque que Tarquin L' Ancien, originaire de Corinthe, introduisit à Rome, en beaucoup de choses, ce qui se pratiquoit dans la Grèce.

Les armes étoient anciennement d' airain, puis de fer. Les poètes prennent souvent l' un pour l' autre.

L' armure des grecs, aussibien que de la plupart des autres nations, étoit, dès les tems les plus reculés, le casque, la cuirasse, le bouclier, la lance, et l' épée. Ils emploioient aussi l' arc et la fronde.

Le casque étoit une arme défensive, pour couvrir la tête et le cou. Il étoit de fer ou d' airain, souvent en forme de tête, ouvert par le devant, et laissant le visage découvert. Il y avoit des casques, et sur tout ceux à la grecque, qui pouvoient se rabattre sur le visage, et le couvrir. On y mettoit sur le haut des figures d' animaux, de lions, de léopards, de griffons, et d' autres. On les ornoit d' aigrettes qui flotoient au vent, et en relevoient la beauté.

La cuirasse s' appelloit en grec (...), nom qui a passé aussi dans la langue latine, qui emploia encore plus communément celui de *lorica* . On fabriquoit d' abord les cuirasses de fer ou d' airain en deux pièces, comme on les fait encore aujourd' hui : ces deux pièces s' attachoient sur les côtés avec des boucles.

Alexandre ne laissa à la cuirasse que celle de ces deux parties qui couvroit la poitrine, afin que la crainte d' être blessé au dos qui étoit sans défense empêchât les soldats de fuir.

Il y avoit des cuirasses d' un métal si dur, qu' elles étoient absolument à l' épreuve des coups. Zoïle, habile ouvrier dans ce genre, en offrit deux à Démétrius surnommé Poliorcète. Et, pour en montrer l' excellence, il fit lancer une flèche par une machine appelée catapulte, qui n' étoit qu' à vingt-six pas de distance. Avec quelque

p757

force que la flèche fut lancée, à peine effleura-t-elle la cuirasse, et y laissa-t-elle quelque trace.

Plusieurs nations faisoient les cuirasses de lin, ou de laine : c' étoient des cottes d' armes à plusieurs doublures, qui résistoient aux coups, ou du moins qui en diminuoient la force. Celle dont Amasis fit présent aux lacédémoniens, étoit d' un travail merveilleux, ornée de figures de plusieurs sortes d' animaux, et brochée d' or. Ce qu' il y avoit de plus admirable dans cette cuirasse, c' est que chacun des fils, quoiqu' il fût fort délié, étoit composé de trois cens soixante plus petits fils, qu' on distinguoit aisément.

J' ai dit que la cuirasse s' appelloit en latin *lorica* . Ce mot vient de *lorum* , courroie, lanière de cuir, parce qu' elle étoit faite de cuir de bête. Et c' est de là aussi que vient le mot de *cuirasse* . La cuirasse des légionnaires romains consistoit en des courroies, dont ils étoient ceints depuis les aisselles jusqu' à la ceinture. On en faisoit aussi de cuir couvert de lames de fer disposées en forme d' écailles, ou d' anneaux de fer passés l' un dans l' autre, qui faisoient des chaînes entrelassées.

C' est ce qu' on nomme en françois *cotte de mailles* , et en latin (...).

Avec le *thorax* des grecs, le soldat étoit beaucoup moins capable de mouvemens, d' agilité, de force : au lieu que les bandes de cuir qui se couvroient successivement, laissoient au soldat romain toute la liberté de l' action, et en le couvrant comme une veste le défendoient contre les traits.

Le bouclier étoit une arme défensive, propre à couvrir le corps. Il y en avoit de différentes sortes.

(...). Ce bouclier étoit long, et quelquefois d' une grandeur si démesurée, qu' il couvroit un homme presque tout entier. Tels étoient ceux des égyptiens, dont parle Xénophon. Il falloit qu' il fût bien grand chez les lacédémoniens, pour qu' on pût rapporter dessus ceux qui avoient été tués. De là venoit cet ordre célèbre que donna une mere spartaine à son fils, lorsqu' il partoit pour la guerre : (...).

p758

C' étoit la dernière honte de revenir du combat sans son bouclier : apparemment parce que cela laissoit entrevoir qu' on l' avoit quitté pour fuir plus promptement, n' aiant d' autre attention que celle de sauver sa vie. On se souvient qu' Epaminondas blessé à mort dans la célèbre bataille de Leuctres, quand on l' eut rapporté dans sa tente, demanda d' abord avec inquiétude et empressement si son bouclier étoit sauvé.

clypeus, (...). On le confond souvent avec *scutum*. Il est néanmoins constant qu'ils étoient différens, puisque dans le cens ou dénombrement que fit faire Servius Tullius, on attribua le *clypeus* à ceux de la première classe, et le *scutum* à ceux de la seconde. En effet le *scutum* étoit long et carré : le *clypeus*, rond et plus court. L'un et l'autre avoit été en usage chez les romains dès le tems des rois. Depuis le siège de Veies, le *scutum* devint plus commun. Les macédoniens se servirent toujours du *clypeus*, sinon peut-être dans les derniers tems.

Le bouclier des légions romaines étoit convexe, de la forme d'une tuile à canal. Il avoit, selon Polybe, quatre piés de long, et deux piés et demi de large. Ces boucliers étoient anciennement de bois, dit Plutarque dans la vie de Camille : mais ce capitaine romain les fit couvrir de lames de fer, afin qu'ils eussent la force de résister aux coups.

parma, étoit un petit bouclier rond, plus léger et plus court que le *scutum* dont se servoit l'infanterie pesamment armée. Cette *rondache* étoit le bouclier des soldats armés à la légère, et de la cavalerie.

pelta, étoit à peu près la même chose que ce qu'on appelloit *cetra*. Ce bouclier étoit léger, coupé comme une demie lune, ou comme un demi cercle. Epée. Les formes en étoient fort différentes, et en grand nombre : je ne m'amuserai point à les rapporter. Je me contente de remarquer qu'il y avoit des épées longues

p759

et sans pointe, qui ne servoient qu'à fraper de taille, comme étoient celles des gaulois, dont il sera bientôt parlé. Il y en avoit d'autres plus courtes, plus fortes, qui frapoient d'estoc et de taille, c'est-à-dire de la pointe et du tranchant, telles qu'étoient les sabres espagnols, que les romains empruntèrent d'eux, et dont ils se servirent toujours avec avantage. Avec ces sabres ils coupoient des bras entiers, enlevoient des têtes, et faisoient des blessures horribles.

La manière dont on portoit anciennement l'épée, n'étoit pas uniforme. Les romains la portoit pour l'ordinaire sur la cuisse droite, apparemment pour laisser un mouvement plus libre au bouclier qui étoit au côté gauche : mais, en certains monumens, on voit de leurs soldats qui la portoit sur la gauche. Il est remarquable, que ni les grecs ni les romains, les deux peuples du monde les plus belliqueux, ne

portoient point l' épée hors les tems de guerre. Aussi le duel n' étoit-il point connu chez eux. Les piques ou lances étoient d' usage presque parmi tous les peuples. Celles qu' on voit dans les monumens faits du tems des empereurs romains, sont d' environ six piés et demi de longueur, en y comprenant le fer. La sarisse des macédoniens étoit d' une si prodigieuse longueur, qu' on auroit peine à croire qu' une telle arme eût pu être d' usage, si tous les anciens ne convenoient sur ce point. On lui donne seize coudées, qui font plus de quatre toises de long. L' arc et les fleches sont de l' antiquité la plus reculée. Il y avoit peu de nations qui ne s' en servissent. Les crétois passoient pour d' excellens archers. On ne voit point que les romains aient fait usage de l' arc dans les premiers tems de la république. Ils s' en servirent depuis :

p760

mais il paroît qu' ils n' avoient guères d' autres archers que ceux des troupes auxiliaires. La fronde étoit encore un instrument de guerre fort usité chez plusieurs nations. Les Baléares, ou les peuples des îles que nous appellons Majorque et Minorque, excelloient à la fronde. Ils avoient tant de soin d' y exercer leurs jeunes gens, qu' ils ne leur donnoient point de pain à déjeuner qu' après qu' ils avoient touché le but. Les baléares étoient fort employés dans les armées des carthaginois et dans celles des romains, et ils contribuoient beaucoup au gain des batailles. Tite Live fait mention de quelques villes d' Achaïe, Egium, Patres, Dymes, dont les habitans étoient encore plus habiles à la fronde que les baléares. Ils jettoient plus loin leurs pierres, et avec plus de force et de certitude, sans manquer jamais la partie du visage à laquelle ils en vouloient. La fronde lançoit les pierres avec tant de roideur, que ni bouclier ni casque n' en pouvoient soutenir l' impétuosité ; et l' adresse de ceux qui la manioient étoit quelquefois telle, selon le témoignage de l' écriture, qu' ils auroient pu même fraper un cheveu, sans que la pierre se fût détournée d' un côté ni d' autre. Au lieu de pierres on mettoit quelquefois des balles de plomb dans la fronde, qui portoient beaucoup plus loin. Javelots. Il y en avoit de deux sortes, qui sont : *hasta* . Je l' appelle *javeline* . C' étoit une espèce de dard, assez semblable à une flèche, dont le bois avoit pour l' ordinaire trois piés de long, et un doigt de grosseur. La pointe étoit longue de quatre doigts, et si amenuisée, qu' au premier coup elle se

faussoit, de sorte que les ennemis ne pouvoient la renvoyer. Les armés à la légère s' en servoient. Ils avoient à la main droite plusieurs javelines, qu' ils lançoient de loin : mais, quand il falloit en

p761

venir aux mains, ils les transportoient à la gauche, pour être en état de se servir de l' épée. Tite Live leur donne sept javelines.

pilum. je l' appelle *javelot* : il étoit plus gros et plus fort que la javeline. Les légionnaires le lançoient sur l' ennemi avant que d' en venir aux mains. Quand ils n' en avoient ni le tems ni l' espace, ils le jettoient à terre, et fondoient sur l' ennemi l' épée à la main.

Les cavaliers avoient presque les mêmes armes que les fantassins : le casque, la cuirasse, l' épée, la lance, et un bouclier plus petit et plus léger.

On voit dans Homère, que, dès le tems de la guerre de Troie, les personnes les plus distinguées montoient avec un ecuier sur des chars bien attelés, pour se faire plus vivement jour dans les bataillons, et pour combattre du haut de ces chars avec plus d' avantage.

On s' en desabusa bientôt par le double inconvénient d' être arrêté tout court par des haies, des ravins, des fossés ; ou de rester sans issue au milieu des ennemis quand les chevaux étoient blessés.

On introduisit dans la suite l' usage des chariots armés de faux, qu' on plaçoit au front de la bataille, pour commencer par mettre en desordre l' ennemi. Cette manière de combattre eut d' abord un grand cours parmi tous les peuples d' orient, et fut regardée comme fort propre à décider de la victoire. Les peuples les plus habiles dans le maniement des armes, comme les grecs et les romains ne l' adoptèrent point, voiant par expérience que les cris des troupes ainsi attaquées, les traits des soldats armés à la légère, et, plus que tout cela encore, l' inégalité du terrain, rendoient tout l' appareil de ces chars inutile, et souvent même pernicieux à ceux qui l' avoient employé.

Les nations qui avoient chez elles des éléphants, comme

p762

celles de l' orient et de l' Afrique, crurent que ces animaux aussi dociles, que redoutables par leur force et par leur taille, pourroient leur être fort utiles dans les combats. En effet, instruits et conduits avec

art, ils leur rendirent de grands services. Ils portoient sur leur dos leur conducteur, et étoient placés ordinairement devant le front de l' armée. Partant de là, ils rompoient les rangs les plus serrés avec une impétuosité qu' on ne pouvoit soutenir, écrasoient par leur masse énorme des bataillons entiers, et jettoient par tout l' épouvante et le desordre. Pour en tirer encore plus d' utilité on éleva sur leur dos des tours, qui étoient comme des bastions portatifs, du haut desquels les soldats d' élite qui y étoient enfermés, lançoient avec avantage des traits contre les ennemis, et achevoient de les mettre en déroute.

Cet usage a subsisté lontems chez les nations dont j' ai parlé, d' où il passa chez les autres peuples, qui avoient connu par une funeste expérience combien ces animaux étoient capables de contribuer à la victoire. Alexandre aiant vaincu les peuples soumis à l' empire des perses, et ensuite ceux des Indes, commença à se servir des éléphants dans ses expéditions ; et ses successeurs, dans les guerres qu' ils se firent les uns aux autres, en rendirent l' usage fort commun. Pyrrhus en fit passer en Italie, et les romains apprirent de ce général, et ensuite d' Annibal, l' avantage qu' on en pouvoit tirer dans un jour de bataille. Ce fut dans la guerre contre Philippe qu' ils s' en servirent pour la première fois.

Mais cet avantage, quelque grand qu' il parût, étoit contrebalancé par des inconvéniens qui en dégoutèrent peu à peu. Les généraux, instruits par l' expérience, rendoient inutile l' effort des éléphants, en ordonnant à leurs troupes de s' ouvrir pour leur laisser un passage libre. Outre cela, les cris effraians de l' armée ennemie, joints à une grêle de traits et de pierres lancées de divers côtés par les archers et les frondeurs, les troubloient, les effarouchoient,

p763

les mettoient en fureur, et souvent les obligeoient de se tourner contre leurs propres troupes, et d' y faire le ravage qu' ils devoient porter parmi les ennemis. Pour lors, celui qui les conduisoit étoit forcé, pour éviter ce malheur, de leur enfoncer dans la tête un poinçon, qui les faisoit tomber morts dans l' instant. Les chameaux, outre qu' on les emploioit pour porter le bagage, servoient aussi dans les combats. Ils avoient cela de commode, que dans les pays arides et sablonneux ils supportoient aisément la soif. Cyrus en fit grand usage dans la bataille contre Crésus, et ils contribuèrent beaucoup à la victoire qu' il y remporta, parce que les chevaux des ennemis n' en pouvant soutenir

l'odeur, furent mis aussitôt en desordre. On voit dans Tite-Live des archers arabes montés sur des chameaux avec des épées longues de six piés, afin de pouvoir atteindre l'ennemi du haut de ces grands animaux. Quelquefois deux archers arabes montoient ensemble le même chameau adossés l'un contre l'autre, afin de pouvoir, même en fuyant, lancer des flèches contre ceux qui les poursuivoient.

Ni les éléphants, ni les chameaux n'approchoient point du service que le cheval rend à une armée. Cet animal paroît né pour les combats. Il a dans son air, dans son encolure, dans sa marche quelque chose de guerrier, comme Job le marque si bien dans l'admirable description qu'il en fait.

En plusieurs pays, les cavaliers et les chevaux étoient tout couverts de fer : c'est ce qu'on appelloit (...).

Mais, ce que nous avons de la peine à comprendre, chez tous les peuples anciens les chevaux n'avoient ni étriers, ni selle ; et les cavaliers étoient sans bottes. L'éducation, l'exercice, l'habitude les avoient accoutumés à se passer de ces secours, et à ne pas même s'apercevoir qu'ils leur manquoient. Il y avoit des cavaliers, tels que les numides, qui ne connoissoient pas même l'usage des brides pour conduire leurs chevaux, et qui cependant, par le seul ton de la voix, ou par l'impression du talon et de l'éperon, les faisoient avancer, reculer, arrêter, tourner

p764

à droite et à gauche, en un mot leur faisoient faire toutes les évolutions de la cavalerie la mieux disciplinée. Quelquefois, menant ensemble deux chevaux, ils sautoient de l'un sur l'autre dans le fort même du combat, pour soulager le premier lorsqu'il étoit fatigué. Ces numides, aussi bien que les parthes, n'étoient jamais plus terribles, que quand ils sembloient prendre la fuite par crainte et par lâcheté. Car alors, tournant tout-à-coup visage, ils lançoient leurs traits et leurs flèches contre l'ennemi qui ne s'attendoit à rien moins, et tomboient sur lui avec plus d'impétuosité qu'auparavant.

J'ai rapporté jusqu'ici ce que j'ai trouvé de plus important par rapport aux armes des anciens. De tout tems les grands capitaines ont voulu qu'on prît un soin particulier de l'armure des soldats. Ils ne se soucioient pas beaucoup qu'elle fût brillante par l'or et l'argent : ils laissoient cette vaine parure à des peuples mous et efféminés, tels que les perses. Ils cherchoient un éclat plus vif, plus martial, et plus propre à inspirer la terreur, tel qu'est celui de

l'acier et de l'airain.

Ce n'est pas seulement à l'éclat, c'est sur tout à la qualité des armes, que les grands capitaines ont été attentifs. On a admiré avec raison l'habileté du grand Cyrus, qui, à son arrivée chez Cyaxare son oncle, changea l'armure des troupes. La plupart ne se servoient presque que de l'arc et du javelot, et ne combattoient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit. Il les arma de boucliers, de cuirasses, et d'épées ou de haches, pour les mettre en état de combattre de près, et d'en venir tout d'un coup aux mains avec les ennemis, dont, par ce moyen, la multitude devenoit inutile. Iphicrate, célèbre général des athéniens, fit plusieurs changemens utiles dans l'armure des soldats, pour ce qui regarde les boucliers, les piques, les épées, les cuirasses. Philopémen de même, comme je l'ai marqué en son lieu, changea l'armure des achéens, qui étoit, avant

p765

lui, très défectueuse ; ce qui ne contribua pas peu à les rendre supérieurs à tous leurs ennemis. On a vû beaucoup d'autres exemples pareils, qu'il seroit trop long de rapporter ici ; mais qui montrent de quel secours est pour une armée l'habileté d'un général appliqué à réformer tout ce qui peut être défectueux, et combien il est dangereux de vouloir toujours s'en tenir aux usages établis de longue main, et de n'oser y faire aucun changement.

Nul peuple ne fut plus éloigné de cette scrupuleuse crainte que les romains. Aiant étudié avec attention tout ce qui se pratiquoit de plus utile chez leurs voisins et chez leurs ennemis, ils surent bien en profiter, et par les divers changemens qu'ils introduisirent dans leurs troupes tant pour l'armure que pour le reste de la milice, ils les rendirent invincibles.

L. 25 SC. MILIT. CHAP. 1 ART. 4

Les soins préliminaires du général.

tout ce que nous avons vû jusqu'ici, la levée des troupes, leur paie, leurs armes, leurs vivres, n'est, pour ainsi dire, que le mécanisme de la guerre. Il est d'autres soins encore plus importans, qui dépendent de la tête et de l'habileté du général.

Ceux qui se sont le plus distingués dans la science de l'art militaire, ont toujours cru que le prince ou le

général doit avant tout régler l' état de la guerre, examiner s' il faut attaquer ou se tenir sur la défensive, former son plan pour l' un ou pour l' autre de ces partis, avoir une exacte connoissance du pays où il porte ses armes, s' instruire du nombre et de la qualité des troupes des ennemis, pressentir s' il se peut leurs desseins, prendre de loin les mesures capables de les déconcerter, prévoir tous les cas qui peuvent arriver pour s' y préparer, et tenir toutes ses résolutions si couvertes et si cachées, que rien n' en échape et n' en transpire au dehors. Je ne sai si jamais le secret a été gardé plus inviolablement qu' il l' a été parmi nous dans la guerre qui vient d' être terminée ;

p766

ce qui n' est pas une médiocre louange pour le ministère.

On a vû, dans la guerre contre Philippe, les sages précautions que prit Paul Emile avant que d' entrer en campagne, pour se mettre au fait de tout : précautions, qui furent la principale cause de la victoire qu' il remporta sur ce prince.

C' est de ces soins préliminaires que dépend le succès des entreprises. Voila par où commença Cyrus, dès qu' il fut arrivé chez Cyaxare son oncle, qui n' avoit point songé à prendre aucune de ces mesures.

C' est une chose admirable de voir les ordres que donne ce même Cyrus avant que de marcher contre l' ennemi, et le détail immense où il entre sur tous les besoins de l' armée.

On devoit traverser pendant quinze jours des pays qui avoient été ravagés, et où l' on ne trouveroit ni vivres ni fourrages : il ordonne qu' on en porte pour vingt jours, et que les soldats, au lieu de se charger de bagage, convertissent ce poids-là en une pareille charge de munition de bouche, sans s' embarrasser de lits ni de couvertures pour le sommeil, dont la fatigue leur tiendra lieu. Ils étoient accoutumés à boire du vin : et de peur que le changement subit de boisson ne les rendît malades, il les avertit d' en porter une certaine quantité avec eux, et de s' accoutumer peu à peu à s' en passer entièrement, et à se contenter d' eau. Il leur recommande aussi de porter des viandes salées, des moulins à bras pour faire le pain, des médicamens pour les malades : de mettre dans chaque chariot de bagage une faucille et un hoiau, et sur chaque bête de voiture une hache et une faux, et d' avoir soin de se fournir de mille choses dont on a besoin. Il se charge de mener avec lui des maréchaux, des cordonniers, et d' autres ouvriers, avec toutes sortes d' outils convenables à leurs métiers. Au reste,

dit-il publiquement, tout marchand qui aura soin de faire apporter des vivres dans le camp, sera honoré et récompensé de moi et de mes amis ; et si quelqu' un même manque d' argent pour faire des provisions, pourvû qu' il me donne des suretés, et qu' il s' oblige de

p767

suivre l' armée, je l' assisterai de ce que j' aurai. Un tel détail, et j' en ai passé une partie, n' est point indigne d' un général, ni d' un grand prince tel qu' étoit Cyrus.

On voit par la harangue de Périclès aux athéniens au sujet de la guerre du Péloponnèse, combien ce grand homme, qui gouvernoit avec tant de sagesse les affaires de sa république, excelloit dans la science des armes, et combien sa prévoiance étoit vaste et profonde. Il régla l' état de la guerre, non pour une seule campagne, mais pour tout le tems que cette guerre dureroit, et il le régla sur la parfaite connoissance qu' il avoit, et qu' il donna aux athéniens, des forces de Lacédémone. Il les détermina à se renfermer dans leur ville, et à souffrir le ravage de leurs terres, plutôt que de hazarder un combat contre une armée beaucoup plus nombreuse que la leur, pendant que de son côté il iroit avec sa flote ravager toutes les côtes du Péloponnèse. Il leur recommanda sur tout de ne point former d' entreprises au dehors, et de ne point songer à de nouvelles conquêtes, moiennant quoi il leur promettoit une victoire assurée. Ce fut pour avoir méprisé ce dernier avis, et avoir porté leurs armes dans la Sicile, que les athéniens périrent.

Y a-t-il rien de plus sage et de mieux concerté, que le plan qu' Annibal forma d' aller attaquer les romains dans leur propre pays ! Il proposa le même dessein à Antiochus, qui auroit fort embarrassé les romains s' il l' avoit suivi : mais ce prince n' avoit ni assez d' étendue d' esprit, ni assez de discernement pour en comprendre toute l' utilité et la sagesse.

Peutêtre qu' Alexandre eût été arrêté tout court, réduit à la famine, et obligé de retourner dans son royaume, si Darius, suivant que nous l' avons remarqué plus haut, eût ravagé lui-même les terres par où son ennemi devoit passer, et s' il eût fait une puissante diversion dans la Macédoine, comme le lui conseilloit Memnon l' un de ses généraux, et l' un des plus habiles capitaines qu' ait eu l' antiquité.

Former de tels plans, ce n' est point faire la guerre au jour la journée et comme au hazard, en attendant que

p768

les événemens nous déterminent : c' est se conduire en grand homme, et agir avec connoissance de cause. Il est rare que des entreprises, concertées avec tant de sagesse, n' aient pas un heureux succès.

li départ et marche des troupes.

le commencement et la fin de la guerre, le départ et le retour des troupes, étoient toujours consacrés par des actes de religion et des sacrifices solennels.

On se souvient sans doute qu' entre plusieurs avis que Cambyse roi des perses donna à son fils Cyrus lorsqu' il partoit pour sa première campagne, il insista principalement sur la nécessité de n' entreprendre aucune action grande ou petite, pour soi ou pour les autres, sans avoir consulté les dieux, et sans leur avoir offert des sacrifices. Il exécuta ce conseil avec une exactitude merveilleuse. Quand il fut arrivé sur les frontières de la Perse, il immola des victimes aux dieux du pays, et à ceux de Médie dès qu' il y fut entré, pour implorer leur secours, et les prier de lui être favorables. Son historien ne rougit point de répéter plusieurs fois que ce prince, en toute occasion, avoit grand soin de s' acquitter de ce devoir, dont il faisoit dépendre tout le succès de ses entreprises. Xénophon lui-même, guerrier et philosophe, ne s' engageoit dans aucune démarche importante sans avoir auparavant consulté les dieux. Tous les héros d' Homère paroissent fort religieux, et ont recours à la divinité dans tous leurs besoins et tous leurs dangers.

Alexandre Le Grand ne sortit point d' Europe, et n' entra point en Asie, sans avoir invoqué les divinités qui présidoient à l' une et à l' autre.

Annibal, avant que de s' engager dans la guerre contre les romains, fit un voiage exprès à Cadiz, pour s' acquitter des voeux qu' il avoit faits à Hercule, et pour implorer sa protection par de nouveaux voeux dans la nouvelle expédition qu' il entreprenoit.

p769

Les grecs étoient fort religieux à s' acquitter de ce devoir. Leurs armées ne partoient point sans être accompagnées des aruspices, des sacrificateurs, et des autres interprètes de la volonté des dieux, dont ils croioient devoir s' assurer avant que de hasarder une bataille.

Mais de tous les peuples de la terre les romains ont été les plus exacts à recourir à la divinité, soit dans le commencement de leurs guerres, soit dans les grands dangers où ils se trouvoient quelquefois exposés, soit après leurs heureux succès ; et ils n' attribuoient le

bonheur de leurs armes qu' au soin qu' ils avoient de rendre ce culte à leurs dieux.

Ils se trompoient dans l' objet, non dans le principe ; et cette coutume générale de tous les peuples montre qu' on a toujours reconnu un être souverain, tout-puissant, appliqué à gouverner le monde, maître absolu de tous les événemens, et en particulier de ceux de la guerre, et attentif aux prières et aux vœux qu' on lui adressoit.

marche de l' armée.

quand tout étoit prêt, et qu' on s' étoit assemblé au lieu et au tems marqués, l' armée se mettoit en marche.

Pour éviter une trop grande longueur, je ne parlerai ici presque que des romains : on jugera des autres peuples à proportion.

C' est une chose étonnante de voir quelle étoit la charge des soldats dans la marche. Outre leurs armes, dit Cicéron, le bouclier, l' épée, le casque, (on pourroit ajouter les javelots ou la demie-pique) outre ces armes, qu' ils

p770

ne regardoient point comme un fardeau non plus que leurs épaules, leurs bras, et leurs mains, car ils disoient que les armes sont comme les membres d' un soldat : ils portoient des vivres pour quinze jours, et quelquefois plus, tout l' attirail de leur petit ménage, et un pieu chacun qui étoit assez pesant. Végèce recommande qu' on exerce les jeunes soldats à porter un poids de plus de quarante cinq de nos livres outre leurs armes, et à faire la marche ordinaire, afin que dans l' occasion et le besoin ils y soient tout accoutumés. Et telle étoit la pratique des anciens soldats romains.

La marche ordinaire de l' armée romaine, selon Végèce, étoit de vingt mille pas par jour, c' est-à-dire au moins de six lieues, en mettant pour chacune trois mille pas. Trois fois par mois, pour y accoutumer les soldats, on obligeoit tant les fantassins que les cavaliers à faire cette même marche. En supputant exactement tout ce que rapporte César d' une expédition subite qu' il fit pendant qu' il étoit occupé au siège de Gergovie, on voit qu' en vingt-quatre heures il parcourut cinquante mille pas. La marche étoit forcée. En la réduisant à la moitié, et à moins encore, ce sera la marche ordinaire, c' est-à-dire de six lieues. Xénophon marque régulièrement toutes les journées de marche des troupes qui retournèrent en Grèce après la mort du jeune Cyrus, et qui firent cette retraite si belle et si vantée dans l' histoire. Toutes ces marches, l' une portant l' autre, étoient chacune de six

parasanges, c' est-à-dire de plus de six de nos lieues.
Les marches ordinaires

p771

de nos armées ne sont pas maintenant à beaucoup près si fortes ; et l' on a de la peine à comprendre que celles des anciens pussent être si longues. Les mesures des anciens ont varié beaucoup, et c' est peut-être aussi ce qui donne lieu à cette différence de marche entr' eux et nous. Ou plutôt, c' est que leurs armées étoient moins nombreuses que les nôtres, moins embarrassées d' attirail, et composées d' hommes tout autrement exercés et robustes.

Le consul, et même le dictateur, marchaient à la tête des légions à pié, parce que la plus grande force des romains consistant dans l' infanterie, on crut qu' il falloit que le général demeurât à la tête des bataillons sans jamais les quitter. Mais, comme l' âge ou l' infirmité pouvoient mettre le dictateur hors d' état de soutenir cette fatigue, avant que de partir pour la campagne, il s' adressoit au peuple, pour lui demander qu' il le dispensât de cette loi établie par une ancienne coutume, et qu' il lui permît de monter à cheval. Suétone représente Jules-César comme infatigable, marchant à la tête de ses armées, quelquefois à cheval, mais ordinairement à pié, et la tête nue, quelque soleil ou quelque pluie qu' il fît. Pline loue Trajan de s' être accoutumé de bonne heure à marcher à pié à la tête des légions qu' il commandoit, sans jamais faire aucun usage ni de char, ni de cheval, quoiqu' il eût d' immenses espaces de pays à parcourir ; et il en usa toujours de la sorte depuis même qu' il fut devenu empereur. César dont je viens de parler, traversoit les rivières à la nage, ou sur un outre. C' étoit pour se mettre en état de le faire dans le besoin, et de supporter toutes les fatigues militaires, que les jeunes romains s' exerçoient à la course soit à cheval soit à pié, et que pleins de sueur après de si violens exercices ils se jettoient dans le Tibre pour le passer à la nage. On prenoit soin de former pendant quelques années ceux qu' on envoioit en recrues

p772

aux légions, et qui n' avoient point encore servi. On choisissoit les plus sains, les plus agiles, les plus robustes. On les exerçoit par des fatigues, des

marches, et des travaux, qu' on faisoit croître peu à peu ; et ceux que l' expérience montrait n' en être pas capables, on les renvoioit, et on ne retenoit que les soldats éprouvés, qui formoient un choix d' hommes d' élite.

C' est une telle éducation, mâle, dure, et robuste, qui forma à Rome, et beaucoup auparavant à Sparte, et dans la Perse du tems de Cyrus, des soldats infatigables et invincibles.

lii construction et fortification du camp.

je suppose l' armée en marche. Quoiqu' elle fût encore dans le territoire de Rome, quand elle n' auroit eu qu' une seule nuit à passer dans un endroit, elle y campoit dans toutes les formes, avec cette différence seulement, que le camp y étoit peut-être moins fortifié, que quand elle étoit en pays ennemi. De là vient cette manière de parler si ordinaire dans les auteurs latins, (...) au premier camp, au second camp : pour dire, au premier, au second jour de marche ; parce que, quelque court que dût être le séjour, on ne manquoit jamais d' y construire un camp. Il s' appelloit *stativa* , quand on y devoit demeurer quelques jours : (...).

Cette exactitude des romains, quand ils étoient dans leur propre pays, fait juger de celle qu' ils apportoient lorsqu' ils se trouvoient à la vûe ou près de l' ennemi. C' étoit chez eux une loi établie par un long usage, de ne point hazarder un combat que le camp ne fût achevé. Nous avons vû Paul Emile suspendre et arrêter l' ardeur de toute son armée qui demandoit à aller attaquer Persée, par cette unique ou principale raison, qu' on n' avoit point encore préparé le camp. On reprocha aux commandans de l' armée romaine, dans la guerre contre les gaulois, d' avoir manqué à cette sage précaution, et on attribua en partie à cette faute la perte de la bataille d' Allia.

Le

p773

succès des armes étant incertain, les romains vouloient être assurés d' une retraite en cas d' un échec. Le camp fortifié arrêtoit la victoire de l' ennemi, recevoit sûrement les troupes poussées, donnoit lieu d' en revenir à un second combat qui pouvoit être plus heureux, empêchoit une déroutte entière ; au lieu que, sans l' asyle du camp, une armée, bien composée d' ailleurs, étoit exposée à être défaite sans ressource, et à périr toute entière.

Le camp étoit de forme quarrée, contre la coutume des grecs qui le faisoient de forme ronde. Les citoiens et les alliés partageoient entr' eux également le travail. Si l' ennemi étoit proche, une partie de l' armée

demeuroit sous les armes, pendant que l' autre étoit occupée aux retranchemens. On commençoit par creuser les fossés plus ou moins profonds selon le besoin. Ils avoient au moins huit piés de large sur six de profondeur : mais souvent ils avoient dix ou douze piés de largeur, quelquefois plus, jusqu' à quinze et vingt. De la terre tirée du fossé, et jettée sur le bord du côté du camp, on formoit le parapet, et pour le rendre plus ferme on méloit à la terre du gazon coupé d' une certaine grandeur et d' une certaine forme. Sur la crête de ce parapet on enfonçoit les pieux. Je rapporterai en entier ce que Polybe remarque sur les pieux dont on formoit les retranchemens du camp, quoique je l' aie déjà fait ailleurs, parce que ç' en est ici la vraie place. Il en parle à l' occasion de Q Flamininus, qui donna ordre aux troupes de couper des pieux pour s' en servir au besoin. Cet usage, dit Polybe, qui chez les romains est aisé à pratiquer, passe chez les grecs pour impraticable. à peine, dans les marches, peuvent-ils soutenir leurs corps : pendant que les romains, malgré le bouclier qu' ils portent suspendu à leurs épaules, et les javelots qu' ils tiennent à la main, se chargent encore de pieux : et ces pieux sont fort différens de ceux des grecs. Chez ceux-ci les meilleurs

p774

sont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du jet. Les romains au contraire n' en laissent que deux ou trois, tout au plus quatre, et seulement d' un côté. De cette manière un homme peut en porter deux ou trois liés en faisceau, et l' on en tire beaucoup plus de service. Ceux des grecs sont plus aisés à arracher. Si le pieu planté est seul, comme les branches en sont fortes et en grand nombre, deux ou trois soldats l' enleveront facilement, et voila une porte ouverte à l' ennemi ; sans compter que tous les pieux voisins seront ébranlés, parce que les branches en sont trop courtes pour être entrelassées les unes dans les autres. Il n' en est pas ainsi chez les romains. Les branches sont tellement mêlées et insérées les unes entre les autres, qu' à peine peut-on distinguer le pié d' où elles sortent. Il n' est pas non plus possible de fourer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que serrées et tortillées ensemble elles ne laissent aucune ouverture, et que d' ailleurs les bouts en sont soigneusement aiguisés. Quand même on pourroit les prendre, il ne seroit pas facile d' en arracher le pié, et cela pour deux raisons. La première, parce qu' il entre si avant dans la terre, qu' il en devient inébranlable : et la

seconde, parce que par les branches ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu' on ne peut en enlever un, qu' on n' en enleve plusieurs. En vain deux ou trois hommes réuniroient leurs efforts pour l' arracher. Que si cependant, à force de l' agiter et de le secouer, on vient à bout de le tirer de sa place, l' ouverture qu' il laisse est presque imperceptible. Trois avantages donc de ces sortes de pieux. On les trouve en quelque endroit que l' on soit : ils sont faciles à porter : et c' est pour le camp une barrière sure, et qui ne peut être rompue aisément. à mon avis (c' est la conclusion que tire Polybe de tout ce qu' il a dit) il n' est pas de pratique militaire chez les romains qui mérite plus qu' on l' imite.

La forme, la dimension, et la distribution des différentes parties du camp étoient toujours les mêmes, de sorte que les soldats savoient tout d' un coup en quel endroit devoient être leurs tentes. Il n' en étoit pas ainsi chez les grecs. Quand il s' agissoit de camper, ils choisissoient toujours le lieu le plus fort par sa situation, tant pour s' épargner

p775

la peine de conduire un fossé autour du camp, que parce qu' ils se persuadoient que des fortifications faites par la nature même étoient beaucoup plus sures que celles de l' art. De là venoit la nécessité de donner à leur camp, selon la nature des lieux, toutes sortes de formes, et d' en varier les différentes parties : ce qui causoit une confusion qui ne permettoit pas au soldat de savoir au juste ni son quartier, ni celui de son corps.

La forme et la distribution du camp des romains souffre de grandes difficultés, et donne lieu à de grandes disputes parmi les savans. Je rapporterai ici celle que Polybe nous a laissée, en tâchant de l' éclaircir en quelques endroits, et d' y suppléer quelques parties qu' il a omises.

Il s' agit de l' armée d' un seul consul, composée du tems de Polybe, premièrement de deux légions romaines, dont chacune avoit quatre mille deux cens hommes de pié, et trois cens hommes de cheval, en second lieu des troupes des alliés, de pareil nombre d' infanterie, et ordinairement du double de cavalerie : ce qui faisoit en tout tant pour les romains que pour les alliés dix-huit mille six cens hommes. Pour mieux comprendre la disposition de ce camp, il faut se souvenir de ce qui a été dit auparavant des différentes parties dans lesquelles la légion romaine étoit divisée.

Iv disposition du camp des romains selon Polybe.

après qu' on a pris le lieu pour le camp, dit Polybe, et l' on choisit toujours celui qui est le plus propre pour aller à l' eau et au fourrage, on destine pour la tente du général, que j' appellerai autrement prétoire, un endroit un peu plus élevé que le reste, d' où il puisse plus facilement voir tout ce qui se passe, et envoyer ses ordres. On plante un drapeau à l' endroit où la tente doit être mise, et autour l' on mesure un espace quarré, en sorte que les quatre côtés soient éloignés du drapeau de cent piés, et que le terrain que le consul occupe soit de quatre arpens. Autour de sa tente sont dressés, l' autel où l' on offre les sacrifices, et le tribunal où se rend la justice. Le consul commande deux légions, dont chacune a six tribuns, qui font douze en tout. Leurs tentes sont

p776

placées sur une ligne droite, parallèle à la face du prétoire, et qui en est distante de cinquante piés. C' est dans cet espace de cinquante piés que sont les chevaux, les bêtes de charge, et tout l' équipage des tribuns. Leurs tentes sont tournées de façon qu' elles ont derrière elles le prétoire, et devant tout le reste du camp. Les tentes des tribuns également distantes les unes des autres, remplissent en travers autant de terrain que les légions.

Pour placer les légions, on laisse un espace de cent piés de largeur parallèle aux tentes des tribuns, qui forme une rue, dont la longueur égale la largeur du camp, et partage tout le camp en partie supérieure et partie inférieure.

Au dessous de cette rue sont placées les tentes des légions. L' espace qu' elles occupent est partagé au milieu en deux parties égales par une rue large de cinquante piés, et qui coupe toute la longueur du camp. C' est là que sont logées de côté et d' autre tout de suite et sur une même ligne, la cavalerie, les triaires, les princes, les hastaires. Entre les triaires et les princes il y a de côté et d' autre une rue de la même largeur que celle du milieu, et qui perce comme elle toute la longueur de cet espace. Il est aussi coupé en large par une rue qui s' appelloit la cinquième, parce qu' elle étoit après le cinquième manipule.

Comme chacun des quatre corps qu' on vient de nommer se divisoit en dix parties : la cavalerie en dix compagnies, chacune de trente hommes ; les trois autres corps en dix manipules, chacun de six vingts hommes, excepté ceux des triaires qui n' en avoient que la moitié : le logement de la cavalerie, des triaires, des princes, et des hastaires, étoit partagé

séparément, chacun en dix quarrés dans la longueur de l' espace marqué ci-devant. Chacun de ces quarrés avoit cent piés tant en long qu' en large, excepté ceux des triaires qui n' avoient que cinquante piés de largeur, à raison de leur moindre nombre. Il en a déjà été parlé.

Les tentes, soit de la cavalerie ou de l' infanterie, sont disposées de la même sorte, et tournées vers les rues.

p777

On loge d' abord la cavalerie des deux légions vis-à-vis l' une de l' autre, et séparées par un espace de cinquante piés, qui est celui de la rue du milieu. La cavalerie de deux légions ne faisant que six cens hommes, chaque quarré contenoit de chaque côté trente cavaliers, qui font la dixième partie de trois cens. à côté de la cavalerie sont logés les triaires, un manipule derrière une compagnie de cavalerie, l' un et l' autre dans la même forme. Ils se touchent par le terrain, mais les triaires tournent le dos à la cavalerie, et ici chaque manipule a la moitié moins de largeur que de longueur, parce que les triaires sont moins nombreux que les autres corps.

à cinquante piés et vis-à-vis des triaires, espace qui forme en long une rue de chaque côté, on place les princes sur le bord de l' intervalle.

Au dos des princes on met les hastaires, qui tournés à l' opposé se touchent par le terrain.

Jusqu' ici on a préparé le logement des deux légions romaines, qui formoient l' armée d' un consul, et montoient à huit mille quatre cens hommes de pié, et six cens chevaux. Reste à loger les troupes des alliés.

Leur infanterie étoit égale à celle des romains, et leur cavalerie plus nombreuse de la moitié. En ôtant, pour les extraordinaires, de l' infanterie la cinquième partie, c' est-à-dire seize cens quatre-vingts hommes, et de la cavalerie le tiers, c' est-à-dire quatre cens hommes, il restoit en tout sept mille cinq cens vingt hommes à loger tant de cavalerie que d' infanterie.

à cinquante piés et vis-à-vis des hastaires romains, espace qui forme de côté et d' autre une nouvelle rue, campe la cavalerie des alliés, sur cent trente trois piés de largeur, et quelque chose de plus.

Derrière cette cavalerie, et sur la même ligne, campe leur infanterie, sur deux cens piés de largeur.

à la tête de chaque manipule sont d' un côté et d' autre les tentes des centurions. Il faut sans doute en dire autant des capitaines de cavalerie, quoique Polybe n' en parle point. De l' espace qui reste derrière les tentes des tribuns, et aux deux côtés de la tente du

consul, on en

p778

prend une partie pour le marché, et l' autre pour le questeur, le trésor, et les munitions.

à droite et à gauche, à côté et au-dessus de la dernière tente des tribuns, vis-à-vis le prétoire, et en droite ligne, est le logement de la cavalerie extraordinaire ; et des autres cavaliers volontaires.

Toute cette cavalerie a vûe, une partie sur la place du questeur, et l' autre sur le marché. Elle ne campe pas seulement auprès du consul : elle l' accompagne souvent dans les marches : en un mot elle est pour l' ordinaire à portée du consul et du questeur, pour exécuter leurs ordres.

L' infanterie romaine extraordinaire et la volontaire sont adossées aux cavaliers dont on vient de parler, et sur la même ligne. Ils font pour le consul et le questeur le même service que les cavaliers.

Au dessus de cette cavalerie et de cette infanterie est une rue large de cent piés, et qui perce toute la largeur du camp.

Au dessus de cet espace est logée la cavalerie extraordinaire des alliés, aiant vûe sur le marché, le prétoire, et le trésor, qui est la place du questeur.

L' infanterie extraordinaire des alliés est adossée à leur cavalerie, et est tournée vers le retranchement et l' extrémité du camp.

Ce qui reste d' espace vuide des deux côtés, est destiné aux étrangers et aux alliés qui viennent plus tard que les autres.

Toutes choses ainsi rangées, on voit que le camp forme une figure quarrée, et que tant par le partage des rues que par la disposition du reste, il ressemble beaucoup à une ville. Et c' est l' idée qu' en avoient les soldats, qui regardoient le camp comme leur patrie, et les tentes comme leurs maisons.

p779

Ces tentes, pour l' ordinaire, étoient de peaux : d' où vient cette expression fort usitée dans les auteurs, (...). Les soldats se joignoient plusieurs ensemble, et faisoient chambrée, ce qui s' appelloit *contubernium* . Elle étoit composée ordinairement de huit ou dix soldats.

Du retranchement aux tentes il y a deux cens piés de distance : et ce vuide est d' un très grand usage soit

pour l' entrée, soit pour la sortie des légions. Car chaque corps s' avance dans cet espace par la rue qu' il a devant lui, et les troupes ne marchant point par le même chemin ne courent pas risque de se renverser et de se fouler aux piés. De plus, on met là les bestiaux et tout ce qui se prend sur l' ennemi, et on y fait garde pendant la nuit. Un autre avantage considérable, c' est que, dans les attaques de nuit, il n' y a ni feu ni trait qui puisse être jetté jusqu' à eux ; ou, si cela arrive, ce n' est que très rarement, et les soldats n' en peuvent pas beaucoup souffrir, étant à une si grande distance, et à couvert sous leurs tentes. Si le camp de Syphax et d' Asdrubal en Afrique eût eu dans tout son circuit un tel vuide, Scipion n' auroit pas pu venir à bout de le bruler entièrement en une seule nuit.

Par le calcul exact du camp tel que Polybe le décrit, chaque face contient 2016 piés, qui font 336 toises : et la totalité de la superficie du camp contient 4064256 piés qui font 112896 toises en quarré.

Quand le nombre des troupes augmentoit, on se contentoit d' augmenter la mesure et l' étendue du camp, sans en changer la forme. Lorsque le consul Livius Salinator reçut dans son camp les troupes de Néron son collègue, on n' augmenta point l' espace du camp : on serra seulement les troupes, parce que celles de Néron ne devoient pas y demeurer lontems ; et c' est ce qui trompa Asdrubal. (...).

Polybe ne marque point le lieu où étoient campés les lieutenans, qui tenoient le premier rang après le consul ; les préteurs, et les autres officiers. Il y a beaucoup d' apparence qu' ils n' étoient pas fort éloignés de la tente du consul, avec lequel ils avoient un raport continuel, aussi bien que les tribuns.

p780

Il ne parle pas non plus des portes du camp. Il y en avoit quatre, selon Tite-Live. (...). Il les nomme ensuite : *l' extraordinaire, la droite principale, la gauche principale, la questorienne* . Elles ont encore d' autres noms, ce qui forme de grandes difficultés pour concilier ensemble les auteurs. On croit que la porte *extraordinaire* s' appelloit de la sorte, parce qu' elle étoit près de l' endroit où campoient les extraordinaires ; et qu' elle étoit la même que la prétorienne, nommée ainsi parce qu' elle étoit voisine du prétoire. La porte opposée à celle-là, et qui étoit à l' autre extrémité du camp, s' appelloit *décumane* , parce qu' elle étoit voisine des dixième manipules de chaque légion ; et il y a apparence

qu' elle est la même que la *questorienne* nommée par Tite-Live dans l' endroit cité. Je n' entre point dans un plus grand détail sur ces portes, ce qui demanderoit de longues dissertations.

Mais on ne peut assez admirer l' ordre, la disposition, la symmétrie de toutes les parties du camp des romains, qui ressemble plutôt à une ville qu' à un camp : la tente du général placée dans un lieu éminent, au milieu des autels et des images des dieux, qui sembloient leur rendre la divinité présente ; et environnée de toutes parts des principaux officiers toujours prêts à recevoir et à exécuter ses ordres.

Quatre grandes rues qui répondent aux quatre portes du camp, coupées par beaucoup d' autres rues, toutes parallèles les unes aux autres. Une infinité de tentes, tirées comme au cordeau, placées dans une distance égale, et rangées avec une parfaite symmétrie.

Et ce camp si vaste, si étendu, si diversifié dans ses parties, qui paroîtroit avoir coûté un travail et un tems infini, étoit souvent l' ouvrage d' une heure ou deux, et sembloit être sorti tout-à-coup de terre.

Tout cela n' est pourtant encore rien en comparaison de ce qui fait comme l' ame du camp : je veux dire la sagesse du commandement, l' attention et la vigilance du général, la parfaite soumission des officiers subalternes, le dévouement des soldats aux ordres de leurs chefs, et la discipline militaire,

p781

observée avec une exactitude et une sévérité sans exemple : qualités qui ont mis le peuple romain au dessus de toutes les nations, et qui enfin l' en ont rendu maître. Il falloit que la manière de camper des romains fût bien excellente et bien parfaite, puisqu' ils l' ont observée inviolablement pendant tant de siècles et avec un si grand succès, et qu' il est presque sans exemple que leurs ennemis aient pu les forcer dans leur camp.

On a renoncé à cette coutume de fortifier régulièrement le camp, regardée par les romains comme une des parties les plus essentielles de la science et de la discipline militaire. Le nombre des troupes dont les armées sont maintenant composées, et qui occupent un terrain considérable, paroît n' être point susceptible de ce travail, qui deviendroit infini. Les peuples d' Asie, dont les armées étoient bien plus nombreuses que les nôtres, ne manquoient jamais d' environner au moins leur camp de fossés très profonds, n' eût-ce été que pour un jour ou pour une nuit ; et souvent ils les fortifioient de bonnes pallissades. Xénophon remarque que c' étoit le grand

nombre même de leurs troupes qui leur rendoit cette pratique aisée.

On convient que nul peuple n' a porté à un plus haut degré de perfection la connoissance et la pratique de toutes les parties de l' art militaire, que le peuple romain : mais il faut avouer qu' il a excellé sur tout dans la science des campemens, et dans celle de ranger une armée en bataille. Aussi est-ce ce qu' a le plus admiré en lui Polybe, bon juge en cette matière, et qui avoit été lontems témoin de l' excellente discipline qui se gardoit parmi les troupes romaines. Quand Philippe pere de Persée, et avant lui Pyrrhus, prévenus d' estime pour les grecs, et pleins de mépris pour toutes les autres nations qu' ils traitoient de barbares, envisagèrent pour la première fois la distribution et l' ordre du camp des romains, ils s' écrièrent pleins de surprise et d' admiration : *ce n' est pas là certes une disposition barbare* . Mais ce qui doit le plus nous étonner, et ce qu' on a peine même à concevoir, tant nos moeurs en sont éloignées,

p782

c' est ce caractère d' un peuple endurci aux travaux les plus rudes, et invincible aux fatigues les plus accablantes. On voit ici ce que peut une bonne éducation, et une heureuse habitude contractée dès la plus tendre jeunesse. La plupart de ces soldats, quoique citoyens romains, avoient soin de leur bien, et cultivoient eux-mêmes leurs héritages. Hors du tems de guerre, ils s' exerçoient aux travaux les plus pénibles. Leurs mains, accoutumées à manier tous les jours le hoiau, à fouir la terre, à conduire une pesante charue, ne faisoient que changer d' exercices, et trouvoient même du soulagement dans ceux que la discipline militaire leur imposoit ; comme on dit que les spartiates n' étoient jamais plus à leur aise qu' à l' armée et dans le camp, tant leur vie, dans tout autre tems, étoit dure et austère.

Il n' est pas jusqu' à la propreté, (qui le croiroit ?) dont on ne prît un soin particulier dans le camp romain. Comme la grande rue, située devant le prétoire, étoit fort fréquentée par les officiers et les soldats qui y alloient prendre l' ordre, et par cette raison exposée à beaucoup de malpropreté ; il y avoit des soldats chargés de la balaier tous les jours en hiver, et d' y jeter de l' eau en été pour empêcher la poussière.

V fonctions et exercices des soldats et des officiers romains dans leur camp.

le camp étant préparé de la manière dont on vient de

l' exposer, les tribuns assemblés prennent le serment de tout ce qu' il y a d' hommes dans chaque légion tant libres qu' esclaves. Tous jurent l' un après l' autre, et le serment qu' ils font consiste à promettre qu' ils ne voleront rien dans le camp, et que ce qu' ils trouveront dans le camp ils le porteront aux tribuns.

On avoit déjà fait prêter un pareil serment aux soldats dans le tems de leur enrôlement : j' ai différé jusqu' ici à le rapporter, afin qu' étant joint à l' autre on en sente mieux la force. Par ce premier serment " le soldat promet de ne rien voler soit seul soit avec plusieurs dans l' armée ou à

p783

dix mille pas de l' armée, et de porter au consul, ou de rendre au légitime possesseur, ce qu' il aura trouvé qui passera le prix d' un sesterce, c' est-à-dire deux sols et demi, excepté certaines choses qui sont mentionnées dans le serment. " quand on parle ici de dix mille pas loin de l' armée, ce n' est pas qu' au delà de cet espace il fût permis aux soldats de voler : mais pour lors, ce qu' ils avoient trouvé, ils n' étoient point obligés de le porter au consul. Parmi les exceptions étoit le fruit d' un arbre, *pomum* . Frontin, sur ce qu' en avoit écrit Marcus Scaurus, rapporte néanmoins comme un exemple mémorable de l' abstinence romaine, de ce qu' un arbre fruitier s' étant trouvé dans l' enceinte du camp, on en étoit sorti le lendemain sans que personne y eût touché. C' étoit Scaurus qui commandoit alors l' armée.

Ce serment montre jusqu' où les romains portoient l' attention et l' exactitude à empêcher dans l' armée toute rapine et toute violence, puisque non seulement le vol est interdit au soldat avec une sévérité inexorable, mais qu' on ne lui permet pas même de profiter de ce qu' il a rencontré sur son chemin, et que le hasard lui a présenté. En effet les loix traitent de vol ce qu' on retient ainsi du bien d' autrui après l' avoir trouvé, soit qu' on en connoisse le maître, ou qu' on l' ignore. (...).

J' ai dit que le vol étoit défendu avec une sévérité inexorable. On en voit un exemple bien terrible, même sous les empereurs. Un soldat avoit volé une poule à un paysan, et l' avoit mangée avec les neuf autres soldats de la chambrée. L' empereur Pescennius Niger les condanna tous dix à la mort, et ce ne fut qu' aux instantes prières de toute l' armée qu' il leur laissa la vie, en les obligeant de donner chacun au paysan dix poules, et leur imposant une note d' infamie publique tant que dureroit cette guerre. Que de crimes une telle rigidité est capable d' arrêter ! Quel

spectacle qu' un camp si bien réglé ! Mais quelle différence entre des soldats soumis et disciplinés de la sorte au milieu du paganisme, et nos maraudeurs, qui se disent chrétiens, et qui ne craignent ni Dieu ni les hommes ! La

p784

clôture du camp étoit un bon rempart contre les desordres et la licence ; et nous verrons bientôt, que, dans la marche même, la sévérité de la discipline tenoit lieu de haie et de clôture.

Un ordre merveilleux régnoit dans tout le camp et de jour et de nuit, pour le mot du guet, pour les sentinelles, pour les corps de garde, et c' est ce qui en faisoit la sureté et le repos. Pour rendre la garde plus sûre et moins accablante, on divisoit la nuit en quatre parties ou quatre veilles, et le jour en quatre stations. Chacun avoit sa fonction marquée soit pour le lieu soit pour le tems ; et, dans le camp, tout étoit compassé et arrangé comme dans une famille bien réglée.

J' ai déjà parlé ailleurs de la simplicité des anciens pour le vivre, et pour l' équipage. Le second Scipion L' Africain ne permettoit au soldat d' avoir qu' une marmite, une broche, et un pot de bois. On n' en trouva pas davantage dans le meuble d' Epaminondas, ce fameux général des thébains. Les anciens généraux de Rome n' étoient pas plus magnifiques. On ne savoit à l' armée ce que c' étoit que vaisselle d' argent : il n' y en avoit que pour les sacrifices, une coupe et une salière. L' argent brilloit aussi dans l' ornement des chevaux. L' heure du diner et du souper étoit indiquée par un certain signal. Nous avons vû que la plupart des empereurs romains prenoient leurs repas en public, et souvent même en plein air. On a remarqué que Pescennius ne se servoit point du secours des toits contre la pluie. Les repas de ces empereurs,

p785

aussi bien que ceux des anciens généraux dont parle Valère Maxime, étoient tels, qu' ils pouvoient les prendre librement en public : les mêts qu' on y servoit n' avoient rien qu' il falût cacher aux yeux des soldats, qui voioient avec joie et admiration que leurs maîtres n' étoient pas mieux nourris qu' eux. Ce qu' il y avoit de plus admirable dans la discipline des romains, étoit l' exercice continuel où l' on tenoit

les soldats, soit dans le camp, soit hors du camp, de sorte que jamais ils ne demeuroient oisifs. Les soldats de nouvelle levée faisoient régulièrement l'exercice deux fois le jour, et les anciens une fois. On les formoit à toutes les évolutions et à toutes les parties de l'art militaire. On les obligeoit de nettoier exactement leurs armes, et de les tenir toujours propres et luisantes. On leur faisoit faire des marches forcées pendant un assez long espace chargés de leurs armes et de plusieurs pieux, et souvent dans des lieux difficiles et escarpés. On les accoutumoit à garder toujours leurs rangs même dans le trouble et dans la confusion, et à ne perdre jamais de vûe leurs étendars. On les mettoit aux mains les uns contre les autres dans des combats simulés, dont les officiers, les généraux, et le consul même étoient témoins, et auxquels ils faisoient gloire de prendre part en personne. Lorsqu'il n'y avoit point d'ennemi à combattre, on occupoit les troupes à des ouvrages considérables, tant pour les tenir en haleine que pour l'utilité publique. Tels sont en particulier les grands chemins, appelés pour cette raison *viae militares*, et qui sont le fruit de cette sage et salutaire pratique.

Qu'on juge si, parmi ces exercices, qui étoient presque continuels, on pouvoit trouver lieu à ces indignes divertissemens,

p786

qui entraînent également la perte du tems et du bien. Cette manie, cette fureur du jeu, qui, à la honte de notre siècle, a forcé les rempars du camp et les loix de la discipline militaire, eût été regardée chez les anciens comme le plus sinistre et le plus effrayant de tous les prodiges.

L. 25 SC. MILIT. CHAP. 1 ART. 5

des batailles.

il est tems de faire sortir nos troupes de leur camp, soit grecs soit romains, et de les mettre en campagne pour en venir aux mains avec les ennemis.

I c' est du général principalement que dépend le succès des batailles.

c' est ici que paroît le mérite guerrier dans toute son étendue. Pour juger si un général étoit digne de ce nom, les anciens examinoient la conduite qu'il avoit gardée dans une bataille. Ils n'en attendoient pas le succès du nombre des troupes qui ne sert souvent qu'à

embarrasser, mais de sa prudence et de son courage, cause et garant de la victoire. Ils le regardoient comme l'ame de l'armée, qui en régle les mouvemens, à la voix de qui tout obéit, et dont, pour l'ordinaire, la conduite bonne ou mauvaise entraîne le gain ou la perte d'une bataille. Tout étoit desespéré chez les carthaginois lorsque Xanthippe le lacédémonien y arriva. Sur le récit qu'on lui fit de ce qui s'étoit passé dans le combat, il en attribua le mauvais succès uniquement à l'incapacité des chefs ; et il le fit bien voir. Il n'avoit amené avec lui ni infanterie, ni cavalerie, mais il savoit en faire usage. Tout changea en peu de tems, et l'on connut qu'une bonne tête vaut mieux que cent mille bras. Les trois défaites des romains par Annibal leur montrèrent quelles étoient les suites d'un mauvais choix. La guerre contre Persée avoit traîné en

p787

longueur pendant trois ans par la faute des trois consuls qui en avoient été chargés : Paul Emile la termina glorieusement en moins d'une année. C'est dans ces occasions qu'on sent quelle différence il y a entre un homme et un homme.

Le premier soin d'un général, et qui demande un grand fond de jugement et de prudence, est d'examiner s'il est à propos ou non de donner une bataille : car les deux partis peuvent être également dangereux.

Mardonius périt misérablement avec son armée de trois cens mille hommes, pour n'avoir pas suivi le conseil d'Artabaze qui l'exhortoit à ne point donner de combat, et à employer plutôt l'or et l'argent contre les grecs que le fer. Ce fut contre l'avis du sage Memnon que les généraux de Darius engagèrent la bataille du Granique, qui porta le premier coup à l'empire des perses. L'aveugle témérité de Varron, malgré les remontrances de son collègue et les avis de Fabius, précipita la république dans la malheureuse journée de Cannes, au lieu qu'un délai de quelques semaines auroit peut-être ruiné Annibal pour toujours. Persée au contraire manqua l'occasion de battre les romains, pour n'avoir pas profité de l'ardeur de son armée, et ne les avoir pas attaqués brusquement après la défaite de leur cavalerie qui avoit jetté le trouble et la consternation dans leurs troupes. César étoit perdu après la journée de Dyrrhachium, si Pompée eût su profiter de son avantage. Il y a des instans décisifs pour les grandes entreprises.

L'important est de prendre sagement son parti, et de saisir le moment favorable, qui ne revient plus quand on l'a manqué : et le tout dépend ici de la prudence

du général. Il y a un partage de soins et de devoirs dans l' armée. La tête ordonne, les bras exécutent. *ne songez*, disoit Othon à ses soldats, *qu' à vos armes et à combattre*

p788

vaillamment ; laissez-moi le soin de prendre de justes mesures, et celui de conduire votre valeur. li soin de consulter les dieux et de haranguer les troupes avant le combat.

c' est dans le moment de donner une bataille que les anciens se croioient le plus obligés de consulter les dieux, et de se les rendre favorables. Ils les consultoient par le vol ou le chant des oiseaux, par l' inspection des entrailles des bêtes immolées, par la manière dont mangeoient les poulets sacrés, et par d' autres choses pareilles. Ils travailloient à se les rendre propices par les sacrifices, par les voeux, par les prières. Plusieurs d' entre les généraux, surtout dans les premiers tems, s' acquittoient de ces devoirs de bonne foi, et avec des sentimens religieux, qu' ils pousoient quelquefois jusqu' à une superstition puérite et ridicule : d' autres les méprisoient dans le fond de l' ame, ou même s' en moquoient ouvertement ; et l' on ne manquoit pas d' attribuer à ce mépris irréligieux les malheurs que souvent leur ignorance ou leur témérité leur attiroient. Jamais prince ne témoigna plus de respect pour les dieux que le grand Cyrus. Près de fondre sur Crésus, il entonne l' hymne du combat, et toute l' armée y répond par de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Paul Emile, avant que de combattre contre Persée, immola de suite à Hercule jusqu' à vingt beufs, sans trouver dans toutes ces victimes aucun signe favorable : ce ne fut qu' au vingt et unième qu' il crut en voir qui lui promettoient la victoire. Nous avons aussi des exemples contraires. Epaminondas, non moins brave mais moins superstitieux que Paul Emile, voiant qu' on vouloit l' empêcher de donner la bataille de Leuctres en lui annonçant de mauvais augures, répondit par un vers d' Homère, dont le sens est : *il n' y a qu' un seul bon augure, qui est de combattre pour sa patrie* . Un consul romain, déterminé absolument à combattre l' ennemi dès qu' il en approcheroit, se tint, pendant tout le voiage, bien clos et couvert dans sa litière, pour ne point voir de mauvais augure qui

p789

pût rompre son dessein. Un autre fit plus, et voiant que les poulets ne mangeoient point, il les jetta dans la mer, en disant : *qu' ils boivent donc, puisqu' ils ne veulent pas manger* . Ces exemples d' irréligion étoient rares, et le sentiment contraire prévaloit. Il y avoit, sans doute, de la superstition dans plusieurs de ces cérémonies : mais les sacrifices, les voeux, les prières, qui précédoient toujours les batailles, étoient une preuve qu' on n' en attendoit le succès que de la divinité qui seule en disposoit.

Après avoir rendu ces devoirs aux dieux, on se tournoit du côté des hommes, et le commandant exhortoit ses soldats. C' étoit une coutume généralement établie chez tous les peuples, de haranguer les troupes avant le combat, et cette coutume étoit fort raisonnable, et pouvoit contribuer beaucoup à la victoire. Il est juste, quand on est près de marcher contre les ennemis, et d' en venir aux mains, d' opposer à la crainte de la mort qui paroît pour lors prochaine des motifs puissans, et capables, sinon d' étouffer entièrement cette crainte gravée dans le fond de la nature, du moins de la combattre et de la vaincre. Ces motifs, tels que sont l' amour de la patrie, l' obligation de la défendre au prix de son sang, le souvenir des victoires passées, la nécessité de soutenir l' honneur de la nation, l' injustice d' un ennemi violent et cruel, le danger où se trouveront exposés les peres, les meres, les femmes, les enfans des soldats : ces motifs, dis-je, et beaucoup d' autres pareils, représentés par la bouche d' un général qu' on aime et qu' on respecte, peuvent faire une forte impression sur l' esprit des soldats. L' éloquence militaire consiste moins dans les paroles, que dans un certain air d' autorité qui impose, et encore plus dans l' inestimable avantage d' être aimé des troupes, qui peut en tenir lieu.

Ce n' est pas, comme le remarque Cyrus, que de pareilles harangues puissent changer en un moment leur disposition, et de timides et lâches que seroient les soldats, les rendre tout-à-coup hardis et intrépides : mais elles réveillent, elles animent le courage qui leur étoit naturel, et y ajoutent une nouvelle force et une nouvelle vivacité.

p790

Pour juger sainement de la coutume de haranguer les troupes généralement et constamment employée chez tous les anciens, il faut se transporter dans les siècles où ils vivoient, et faire une attention particulière à leurs moeurs et à leurs usages.

Les armées, chez les grecs et chez les romains,

étoient composées des mêmes citoyens, à qui dans la ville et en tems de paix on avoit coutume de communiquer toutes les affaires. Le général ne faisoit dans le camp ou sur le champ de bataille, que ce qu' il auroit été obligé de faire à la tribune des harangues. Il honoroit ses troupes, et attiroit leur confiance et leur affection, en leur faisant part de ses desseins, de ses motifs, de ses moies. Par là il intéressoit le soldat au succès. Le spectacle seul des généraux, des officiers, des soldats assemblés, leur communiquoit à tous un courage et une ardeur réciproque. C' est l' effet de toutes les assemblées : elles réveillent, elles remuent. Chacun se pique d' y faire bonne contenance, et oblige son voisin à l' imiter. On se rassure dans sa crainte par la valeur des autres. La disposition des particuliers devient celle de tout le corps, et donne le ton aux affaires.

Il y avoit des occasions importantes, où il étoit plus nécessaire de réveiller la bonne volonté et le zèle du soldat : lors, par exemple, qu' il faloit faire une marche difficile et forcée, pour se tirer d' une situation fâcheuse, ou pour en prendre une plus commode : lorsqu' on avoit besoin de courage, de patience, de constance pour supporter une disette, un manquement de choses nécessaires, un état pénible à la nature : lorsqu' on songeoit à tenter une entreprise difficile, périlleuse, mais très utile par le succès : lorsqu' il faloit consoler, rassurer, ranimer après un échec : lorsqu' il s' agissoit de faire une retraite hazardeuse à la vûe de l' ennemi, ou dans un pays dont il étoit maître : enfin lorsqu' il ne faloit plus qu' un généreux effort pour terminer une guerre, ou une entreprise importante.

Dans ces occasions et d' autres semblables, les généraux ne manquoient jamais de parler publiquement aux troupes, pour sonder leurs dispositions par les acclamations plus ou moins fortes ; pour les informer des raisons qu' on

p791

avoit de prendre tel ou tel parti, et les y faire entrer ; pour dissiper les faux bruits qui exagéroient les difficultés, et abbattoient le courage ; pour leur faire envisager les remèdes qu' on préparoit à leurs maux, et le succès qu' on en espéroit ; pour les instruire des précautions qu' on avoit à prendre, et des motifs de ces précautions. Le général avoit intérêt de flater le soldat en lui faisant confidence de ses desseins, de ses craintes, de ses expédiens, afin de l' engager à y prendre part, et d' agir de concert avec son général, et par les mêmes motifs. Ce général, au

milieu de ses soldats, qui tous étoient, comme lui, non seulement membres de l' état, mais admis à partager l' autorité du gouvernement, se regardoit comme un pere au milieu de sa famille.

On a de la peine à comprendre comment il se pouvoit faire entendre des troupes. Il faut se souvenir que chez les grecs et les romains les armées étoient peu nombreuses. Celles des premiers n' alloient guères pour l' ordinaire qu' à dix ou douze mille hommes ; et celles des romains rarement au double, je ne parle pas des derniers tems. Les généraux s' y faisoient entendre, comme les orateurs se faisoient entendre dans la place publique, où étoit la tribune aux harangues. Le peuple n' entendoit pas tout : mais néanmoins tout le peuple étoit instruit à Rome et à Athènes, tout le peuple délibéroit et décidoit, et personne ne se plaignoit de n' avoir pas entendu. Il suffisoit que les plus anciens, les plus considérables, les principaux des manipules et des chambrées se trouvassent à la harangue, dont ensuite ils rendoient compte aux autres. On voit dans la colonne Trajane l' empereur haranguant les troupes de dessus un tribunal de gazon élevé au dessus de la tête des soldats, les principaux officiers autour de lui sur la plate-forme, et la foule répandue tout autour. On ne sauroit croire combien peu de place occupe une multitude d' hommes sans armes, qui se tiennent debout, et qui se pressent : car les harangues ordinaires se faisoient dans le camp au soldat tranquille et desarmé. D' ailleurs on s' accoutumoit de jeunesse à parler dans l' occasion avec une voix forte et distincte.

p792

Quand les armées étoient plus nombreuses, et qu' on étoit près de donner le combat, il y avoit une manière de haranguer les troupes qui étoit fort simple et fort naturelle. Le général, monté à cheval, parcouroit les rangs, et disoit quelques mots aux différens corps pour les animer. Alexandre en usa ainsi à la bataille d' Issus. Darius, à celle d' Arbelles, fit à peu près la même chose, mais d' une manière différente. De dessus son char il harangua ses troupes, tournant ses yeux et ses mains vers les officiers et les soldats qui l' environnoient. Ni l' un ni l' autre sans doute ne pouvoient être entendus que de ceux qui étoient le plus près d' eux : mais ceux-ci faisoient bientôt passer le gros de leurs discours au reste de l' armée. Justin, abrégiateur de Trogue Pompée, excellent historien qui vivoit du tems d' Auguste, rapporte en entier une harangue, que son auteur met dans la bouche de Mithridate. Elle est fort longue, ce qui ne doit

pas paroître étonnant, parce que Mithridate ne la fait pas dans le moment d' une bataille, mais simplement pour animer ses troupes contre les romains qu' il avoit déjà vaincus en plusieurs combats, et qu' il songeoit encore à attaquer de nouveau. Son armée étoit de près de trois cens mille hommes, et composée de vingt-deux nations différentes, qui avoient chacune leur langue particulière, et Mithridate les savoit toutes, de sorte qu' il n' avoit pas besoin de truchemens pour leur parler. Justin, en rapportant la harangue dont il s' agit, dit simplement que Mithridate convoqua l' assemblée des soldats : (...).

Mais comment s' y prit-il pour se faire entendre à ces vingt-deux nations ? Répéta-t-il à chacune d' elles le long discours qui est rapporté dans Justin ? Cela n' est pas vraisemblable. Il seroit à souhaiter que l' historien se fût expliqué plus clairement, et nous eût donné quelque lumière sur ce point. Peut-être se contenta-t-il de parler lui même

p793

à sa nation, et d' instruire les autres de ses vûes et de ses desseins par des truchemens.

Annibal en usa de la sorte. Près de donner la bataille contre Scipion en Afrique, il crut devoir exhorter ses troupes : et comme tout étoit différent entr' elles, langage, coutumes, loix, armes, vêtemens, intérêts, il employa aussi différens motifs pour les animer.

" aux troupes auxiliaires, il proposa une récompense présente et une augmentation de solde sur le butin qu' on feroit. Il réveilla les sentimens de haine particuliers et naturels aux gaulois contre les romains. Pour les liguriens, qui habitoient un pays de montagnes âpres et stériles, il leur montra les campagnes fertiles de l' Italie comme le fruit de leur victoire. Il représenta aux maures et aux numides la dure et violente domination de Masinissa, à laquelle ils seroient soumis s' ils étoient vaincus. Il anima ainsi ces différentes nations, par différentes vûes de crainte et d' espérance. Quant à ce qui regarde les carthaginois, tout fut mis en usage d' une manière vive et touchante : le danger de leur patrie, leurs dieux pénates, les tombeaux de leurs ancêtres, l' épouvante et la consternation de leurs peres et meres, de leurs femmes, de leurs enfans ; enfin le sort de Carthage, que le succès de la bataille alloit ou ruiner et réduire pour toujours à l' esclavage, ou rendre maitresse de l' univers, tout étant extrême dans ce qu' elle avoit à craindre ou à espérer. " voila un fort beau discours. Mais comment se fit-il entendre à ces diverses nations ? Tite-Live le marque. Il parla

lui-même aux carthaginois, et chargea les chefs de chaque nation de leur parler en conformité de ce qu' il leur avoit dit.

De même le général assembloit quelquefois les officiers de son armée, et après leur avoir exposé ce qu' il souhaitoit qu' on dît aux troupes de sa part, il les renvoioit chacun dans leurs corps ou dans leurs compagnies, pour

p794

leur faire le raport de ce qu' ils avoient entendu, et pour les animer au combat. Arrien le marque en particulier d' Alexandre Le Grand avant la fameuse bataille d' Arbelles.

l'ii manière de ranger les armées en bataille, et de donner le combat.

la manière de ranger les armées en bataille n' étoit pas uniforme chez les anciens, et elle ne pouvoit pas l' être, parce qu' elle dépend des circonstances qui varient à l' infini, et demandent par conséquent divers arrangemens. L' infanterie, ordinairement, étoit placée au centre sur une ou plusieurs lignes, et la cavalerie sur les deux ailes.

à la bataille de Thymbrée, toutes les troupes de Crésus, tant de pié que de cheval, étoient rangées sur une même ligne, et avoient trente hommes de profondeur : excepté les egyptiens, dont le nombre montoit à six vingts mille hommes. Ils étoient partagés en douze gros corps ou bataillons quarrés de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front, et autant de profondeur. Il ne fut pas possible à Crésus de leur faire changer cet arrangement auquel ils étoient accoutumés ; ce qui rendit inutile la plus grande partie de ces troupes qui étoient les meilleures de l' armée, et ne contribua pas peu à la perte de la bataille. Les troupes persannes combattoient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur. Cyrus, à qui il importoit de former le plus grand front qu' il lui seroit possible pour ne pas être envelopé par les ennemis, dédoubla ses files, et les mit sur douze de hauteur seulement. On sait quel fut le succès de ce combat.

Dans la bataille de Leuctres, les lacédémoniens, qui avoient tant de leurs propres troupes que de celles des alliés, vingt-quatre mille hommes d' infanterie et seize cens chevaux, étoient rangés sur douze de hauteur ; et les thébains sur cinquante, quoiqu' ils n' eussent que six mille fantassins, et quatre cens chevaux. Cela paroît contre les régles. Le dessein d' Epaminondas étoit de tomber d' abord avec tout le poids de son épais bataillon sur la

phalange des lacédémoniens, bien sûr, que s' il pouvoit l' enfoncer, tout le reste de l' armée seroit bientôt mis en déroute. Et en effet c' est ainsi que la chose arriva.

J' ai fait ailleurs la description de la phalange macédonienne, si célèbre chez les anciens. Elle se divisoit ordinairement, selon Polybe, en dix corps, dont chacun étoit composé de seize cens hommes, rangés sur cent de front, et seize de profondeur. Quelquefois on doubloit ou l' on dédoubloit ce dernier nombre selon l' exigence des cas. Le même Polybe donne à un escadron huit cens chevaux, rangés pour l' ordinaire sur cent de front, et sur huit de hauteur : il parle de la cavalerie persanne.

Pour ce qui regarde les romains, leur coutume de ranger l' infanterie sur trois lignes dura assez longtemps, et fut assez uniforme. Entr' autres exemples, celui de la bataille de Zama entre Scipion et Annibal peut suffire pour nous donner une juste idée de la manière dont les romains et les carthaginois rangeoient leurs troupes.

Scipion plaça les hastaires à la première ligne, laissant des intervalles entre les cohortes. Il mit à la seconde les princes, postant leurs cohortes, non vis-à-vis les espaces de la première ligne, comme c' étoit la coutume chez les romains, mais derrière les cohortes des hastaires, laissant des intervalles qui enfiloiéent ceux de la première ligne ; et cela à cause du grand nombre d' éléphants qui étoient dans l' armée ennemie, ausquels on vouloit laisser un passage libre. Les triaires étoient sur la troisième ligne, et formoient comme un corps de réserve. La cavalerie étoit répandue sur les deux ailes : celle d' Italie à la gauche, commandée par Lélius ; celle des numides à la droite, commandée par Masinissa. Il jeta dans les espaces de la première ligne des armés à la légère, et leur donna ordre de commencer le combat, de manière pourtant que s' ils étoient poussés, ou ne pouvoient soutenir le choc des éléphants, ils se retirassent, ceux qui courroient le mieux, derrière toute l' armée par les intervalles directs, et ceux qui se verroient envelopés, par les espaces de traverse à droite et à gauche.

Pour ce qui est de l' autre armée, plus de quatre-vingts

éléphants en couvroient le front. Annibal plaça en suite les étrangers soudoiés, au nombre d' environ

douze mille liguriens, gaulois, baléares, maures : derrière cette première ligne, les africains et les carthaginois. C' étoit l' élite de son armée, et il les destinoit pour tomber sur l' ennemi quand il seroit fatigué et affoibli par le combat : et à la troisième ligne, qu' il éloigna de la seconde de plus de cent pas, les troupes qui étoient venues d' Italie avec lui, ausquelles il ne se fioit pas, parce qu' elles avoient été arrachées par force de leur pays, et qu' il ne savoit s' il devoit les regarder comme ennemies ou alliées. Il mit sur l' aile gauche la cavalerie des alliés numides, et sur la droite celle des carthaginois.

Je souhaiterois que Polybe ou Tite-Live nous eussent marqué quel étoit le nombre des troupes de part et d' autre, et quelle profondeur les généraux leur avoient donnée en les rangeant en bataille. Dans la bataille de Cannes, qui précéda celle-ci de quelques années, il n' est fait nulle mention des hastaires, des princes, des triaires, qui formoient ordinairement les trois lignes de l' armée romaine. Tite-Live, sans doute, la suppose comme une chose d' usage, et connue de tout le monde.

Il étoit assez ordinaire, sur tout à certains peuples, de jeter de grands cris, et de fraper de leurs épées sur leurs boucliers, en s' avançant vers l' ennemi pour l' attaquer. Ce bruit, joint à celui des trompettes, étoit fort propre à étoufer en eux par une sorte d' étourdissement toute crainte du danger, et à leur inspirer un courage et une hardiesse qui n' envisageoit plus que la victoire, et bravoit la mort.

Quelquefois les troupes alloient à pas lent et de sang froid au combat : quelquefois, quand elles approchoient de l' ennemi, elles s' élançoient contre lui avec impétuosité par une course rapide. Nous avons vû de grands hommes partagés de sentimens sur ces deux sortes d' attaques. à la journée des Thermopyles l' espion de Xerxès trouva les spartiates qui se préparoient au combat en peignant leurs chevelures. Jamais pourtant danger ne fut plus grand. Cette bravade ne convenoit qu' à des soldats déterminés, comme ceux-là, à vaincre ou à périr : d' ailleurs c' étoit leur coutume ordinaire.

p797

Les armés à la légère commençoient ordinairement l' action, et lançoient leurs traits, leurs flèches, leurs pierres contre les éléphants s' il y en avoit, ou contre les chevaux, ou contre l' infanterie, pour tâcher d' y jeter le desordre ; après quoi ils se retiroient à travers les vuides de leurs troupes derrière la

première ligne, d' où ils continuoient leurs décharges par dessus la tête des soldats.

Les romains commençoient le combat par lancer leurs javelots contre l' ennemi, puis ils en venoient aux mains ; et c' étoit là où paroissoit le courage, et où se faisoit le grand carnage.

Quand on étoit venu à bout d' enfoncer l' ennemi, et de le mettre en fuite, le grand danger étoit, comme il l' est encore, de le poursuivre avec trop d' ardeur, et d' oublier ce qui se passoit dans le reste de l' armée. Nous avons vû que la perte de la plupart des batailles venoit de cette faute, d' autant plus à craindre qu' elle paroît venir de bravoure et de courage. Lélius et Masinissa, dans la bataille de Zama, après avoir mis en desordre et en fuite les ennemis, ne se livrèrent pas à une ardeur indiscrete ; mais revenant promptement de la poursuite, ils rejoignirent le gros, et tombant sur les derrières d' Annibal, ils passèrent au fil de l' épée la plus grande partie de ses phalanges.

Lycurgue avoit ordonné, qu' après avoir assez poursuivi l' ennemi pour s' assurer la victoire, on cessât de le faire ; et cela pour deux raisons. La première, parce que faisant la guerre grecs contre grecs, l' humanité demandoit qu' on ne poussât pas à toute outrance des peuples voisins, et en quelque sorte compatriotes, et qui par la fuite s' avouoient vaincus. La seconde, parce que les ennemis, comptant sur cette coutume, étoient portés à mettre leur vie en sureté par la retraite, plutôt qu' à s' opiniâtrer au combat, où ils savoient qu' il n' y avoit point de quartier à espérer pour eux.

Il faut que l' attaque d' une armée par les flancs et par les derrières soit bien avantageuse, puisque dans la plupart des batailles elle est ordinairement suivie de la victoire. Aussi voit-on, dans tous les combats, que le principal

p798

soin des habiles généraux étoit de se mettre en sureté contre ce danger.

On a dû être étonné de voir si peu de cavalerie dans l' armée romaine : trois cens chevaux pour quatre ou cinq mille hommes de pié. Il est vrai qu' ils faisoient un excellent usage du peu qu' ils en avoient. Tantôt ils sautoient par terre, et combattoient à pié, leurs chevaux étant accoutumés à demeurer cependant immobiles. Tantôt ils recevoient en croupe des fantassins armés à la légère, qui descendoient de cheval et y remontoient avec une vitesse admirable. Quelquefois les cavaliers lâchoient leurs chevaux à

toute bride contre les ennemis, qui ne pouvoient en aucune sorte soutenir une si violente attaque. Mais enfin tout cela se réduisoit à peu de chose, et nous avons vû que la supériorité d' Annibal dans ses quatre premières batailles venoit principalement de sa cavalerie.

Les romains avoient d' abord fait la guerre à des voisins, dont les pays étoient fourrés, embarrassés par des vignes et des oliviers, situés près des montagnes des Apennins, où la cavalerie avoit peu de liberté pour agir et pour s' étendre. Les peuples voisins avoient la même raison pour se charger de peu de cavalerie ; et on s' accoutuma ainsi de part et d' autre à s' en passer. La légion romaine fut établie sur le pié de trois cens chevaux, dont les alliés fournissoient le double. Cette coutume, dans les tems suivans, tint lieu de loi.

L' armée des perses étoit sans cavalerie, quand Cyrus en reçut le commandement. Il en sentit bientôt le besoin, et en assez peu de tems il en forma une fort nombreuse, à laquelle principalement il fut redevable de ses conquêtes. Les romains furent obligés d' en faire autant quand ils tournèrent leurs armes du côté de l' orient, et qu' ils eurent affaire à des peuples dont les principales forces consistoient en cavalerie. Ils avoient appris d' Annibal l' usage qu' il en faloit faire.

Je ne voi pas que dans les armées des anciens il soit fait mention d' hopitaux pour les malades et les blessés. Ils en prenoient soin sans doute. Homère parle de plusieurs illustres médecins qui étoient dans l' armée des grecs au

p799

siège de Troie ; et l' on sait qu' ils faisoient aussi les fonctions de chirurgiens. Le jeune Cyrus, dans l' armée qu' il menoit au secours de son oncle Cyaxare, ne manqua pas de mener avec lui bon nombre d' habiles médecins. César marque en plus d' un endroit dans ses commentaires qu' au sortir d' une bataille on portoit les blessés dans la ville la plus voisine. Il y a plusieurs exemples de généraux qui alloient visiter les blessés dans leurs tentes : ce qui est une preuve que dans une chambrée, composée de sept ou huit camarades, et formée de citoyens d' une même ville, et d' un même quartier de la ville, les soldats prenoient soin de leurs blessés.

Tite-Live parle souvent de cartel, c' est-à-dire de l' accord qui se fait entre les peuples pour le rachat des prisonniers pendant la guerre. Après la bataille de Cannes, Annibal s' étant rendu maître du petit

camp des romains, convint de rendre les citoyens romains chacun pour trois cens pièces de monnaie appelées *quadrigati*, qui étoient des deniers : c'est-à-dire pour cent cinquante livres ; les alliés pour deux cens ; les esclaves pour cent. Les romains aiant pris Erétrie ville d' Eubée, où il y avoit une garnison de macédoniens, fixèrent le prix de leur rachat à trois cens pièces de monnaie aussi, c'est-à-dire à cent cinquante livres. Annibal, voiant que les romains étoient déterminés à ne point racheter leurs prisonniers qui s' étoient rendus à l' ennemi, les avoit vendus à différens peuples. Les achéens en avoient acheté un assez grand nombre. Quand les romains eurent rétabli la Grèce en liberté, les achéens, par reconnoissance, leur remirent tous ces prisonniers, et paièrent à leurs maîtres par tête cinq cens deniers, c'est-à-dire deux cens cinquante livres ; ce qui, selon Polybe, monta pour le total à cent talens, ou cent mille écus : car les prisonniers se trouvèrent, dans l' Achaïe seule, au nombre de douze cens.

Je ne croi pas que l' usage des lettres en chiffres fût connu chez les anciens. Il est pourtant bien nécessaire, pour faire passer des avis secrets à des officiers ou éloignés de l' armée, ou enfermés dans une ville, ou dans d' autres occasions. Pendant que Q Cicéron étoit assiégé dans son

p800

camp par les gaulois, César lui écrivit, pour lui donner avis qu' il marchoit à son secours avec plusieurs légions, et qu' il arriveroit promptement. La lettre étoit écrite en grec, de peur que, si elle tomboit entre les mains des ennemis, elle ne leur apprît que César étoit en marche. La précaution ne paroît pas fort sûre. Celle des signaux, dont j' ai parlé ailleurs, ne l' étoit pas beaucoup plus : outre que l' usage en étoit fort difficile et fort embarrassant.

Je devois rapporter un usage commun chez les romains, et qui est fort remarquable. C' étoit la coutume chez eux, quand ils étoient rangés en bataille, tout prêts à prendre leurs boucliers, et à ceindre leurs robes, de faire leur testament sans rien écrire, en nommant seulement leur héritier devant trois ou quatre témoins. C' est ce qu' on appelloit, (...).

Après le peu que j' ai dit des batailles, n' aiant pas osé m' engager plus avant dans une matière qui n' est point de mon ressort, je passe aux récompenses et aux punitions qui suivoient le bon ou le mauvais succès d' un combat.

Iv punitions. Récompenses. Trophées. Triomphes.

Solon avoit raison de dire que les deux grands mobiles qui font agir les hommes, et qui les mettent en mouvement, sont la crainte et l'espérance, et qu'un bon gouvernement ne peut subsister sans les punitions et les récompenses, parce que l'impunité enhardit le crime, et que souvent la vertu, si elle est négligée et sans honneur, devient languissante et s'affoiblit. Cette maxime est encore plus vraie en particulier par rapport au gouvernement militaire, qui, donnant plus de lieu à la licence, demande aussi que la règle et la discipline y soient resserrées par des liens plus fermes et plus vigoureux.

Il est vrai qu'on peut abuser de ce principe surtout pour la punition, et le porter trop loin. Chez les carthaginois, les généraux qui avoient été malheureux dans la guerre, étoient ordinairement punis de mort, comme si le

p801

malheur étoit un crime, et qu'il ne pût jamais arriver qu'un excellent capitaine perdît une bataille sans qu'il y eût de sa faute. Ils pousoient la rigueur bien plus loin. Car ils condamnoient à mort celui qui avoit pris de mauvaises mesures, quoiqu'il eût bien réussi. Chez les gaulois, quand on faisoit la levée des troupes, tous les jeunes gens capables de porter les armes devoient se trouver à l'assemblée un certain jour. Celui qui arrivoit le dernier étoit condamné à mort, et on lui faisoit souffrir les plus cruels supplices. Quelle brutalité !

Les grecs, quoique très sévères pour le maintien de la discipline militaire, étoient plus humains. à Athènes le refus de porter les armes, bien plus criminel qu'un retardement de quelques heures ou de quelques momens, étoit puni seulement par un interdit public et par une espèce d'excommunication, qui fermoit au coupable l'entrée aux assemblées du peuple et aux temples des dieux. Mais jeter son bouclier pour fuir, quitter son poste, se rendre déserteur, c'étoit un crime capital, et puni de mort.

à Sparte c'étoit une loi inviolable de ne jamais prendre la fuite quelque supérieure en nombre que pût être l'armée ennemie, de ne jamais quitter son poste, de ne point livrer ses armes. Ceux qui avoient manqué contre ces règles, étoient diffamés pour toujours. Non seulement on les excluait de toutes sortes de charges et d'emplois, des assemblées, des spectacles ; mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par les mariages, et on leur faisoit impunément mille outrages en public. Au contraire on rendoit de grands honneurs à ceux qui s'étoient comportés vaillamment dans le

combat, ou qui étoient morts les armes à la main pour la défense de la patrie.
La Grèce étoit pleine de statues des grands hommes

p802

qui s' étoient distingués dans les combats. On ornoit leurs tombeaux d' inscriptions magnifiques, qui éternisoient leur nom et leur mémoire. Ce qui se pratiquoit sur ce sujet à Athènes étoit d' une force merveilleuse pour animer le courage parmi les citoyens, et pour leur inspirer des sentimens d' honneur et de gloire. Au retour d' une bataille on rendoit publiquement les derniers devoirs à ceux qui avoient été tués. On exposoit pendant trois jours consécutifs les ossemens des morts à la vénération du peuple, qui s' empressoit à y jeter des fleurs, et à y faire bruler de l' encens et des parfums. Ensuite on menoit en pompe ces ossemens dans autant de cercueils qu' il y avoit de tribus à Athènes, et on les conduisoit au lieu destiné pour leur sépulture. Tout le peuple accompagnoit cette religieuse cérémonie. La marche avoit quelque chose d' auguste et de majestueux, et ressembloit plutôt à un glorieux triomphe qu' à un lugubre convoi.

Quelques jours après, et ceci passe encore de beaucoup tout ce que je viens de dire, un des athéniens les plus qualifiés prononçoit devant tout le peuple l' oraison funébre de ces illustres morts. Le grand Périclès fut chargé de cette commission après la première campagne de la guerre du Péloponnèse. Thucydide nous a conservé son discours, et l' on en trouve un sur le même sujet dans Platon. Le but de cette oraison funébre étoit de relever le courage de ces généreux soldats qui avoient répandu leur sang pour la patrie, de porter les citoyens à l' imitation de leur exemple, et surtout de consoler leurs proches. On exhortoit ceux-ci à modérer leur douleur par la vûe de la gloire dont leurs parens étoient comblés pour toujours. " vous n' avez jamais, " disoit-on aux peres et meres, " demandé aux dieux que vos enfans fussent exemtés de la loi commune qui condanne tous les hommes à la mort, mais seulement qu' ils fussent gens de bien et d' honneur. Vos voeux sont exaucés ; et la gloire dont vous les voiez honorés doit essuier vos larmes, et changer vos gémissemens en actions de graces. " souvent, par une figure ordinaire aux orateurs sur tout dans les grands sujets, on mettoit ces vives exhortations dans la

p803

bouche des morts mêmes, qui sembloient sortir de leurs tombeaux pour animer et consoler leurs peres et leurs meres.

On ne s'en tenoit pas à de simples discours, et à de stériles louanges. La république, comme une mere tendre et compatissante, se chargeoit de la nourriture et de la subsistance des vieillards, des veuves, et des enfans orphelins qui avoient besoin de ces secours. Ces derniers étoient élevés convenablement à leur état jusqu' à l' âge où ils pouvoient porter les armes : et pour lors publiquement, sur le théâtre, et en présence de tout le peuple, ils étoient revêtus d' une armure complete, et mis au nombre des soldats de la république.

Manquoit-il quelque chose à la pompe funébre dont je viens de parler, et ne sembloit-elle pas en quelque sorte transformer en héros et en conquérans de pauvres soldats et de simples bourgeois d' Athènes ? Les honneurs qu' on rend parmi nous à nos plus illustres généraux, ont-ils quelque chose de plus vif et de plus touchant ? C' est par là que se perpétuoient dans la nation ce courage, cette grandeur d' ame, cette ardeur pour la gloire, ce zèle et ce dévouement pour la patrie, qui rendoient les grecs insensibles aux plus grands dangers, et à la mort même. Car, comme le remarque Thucydide à l' occasion de ces honneurs funébres, *les grands hommes se forment, où le mérite est le mieux récompensé* .

Les romains n' étoient ni moins exacts que les grecs à punir les fautes contre la discipline militaire, ni moins attentifs à récompenser les belles actions. La punition étoit proportionnée au crime, et n' alloit pas toujours à la mort. Tantôt une parole de mépris suffisoit pour punir des troupes : une autre fois le général les punissoit en leur refusant la part qu' ils auroient eue au butin. Quelquefois on les renvoioit à l' écart, et on refusoit leurs services contre l' ennemi. Assez ordinairement on les faisoit travailler aux retranchemens du camp en simple tunique et sans ceinturon. L' ignominie étoit souvent plus sensible que la mort même. Les troupes de César mutinées

p804

demandoient avec des plaintes séditieuses qu' on les licenciât. César ne leur dit qu' un mot, les appelant *quirites* , comme qui diroit, messieurs, au lieu qu' il avoit coutume de les appeller *soldats*, ou *camarades* ; et sur le champ il leur donna leur congé. Ce mot fut pour eux un coup de foudre. Ils se crurent dégradés et entièrement deshonorés ; et ils ne

cessèrent de le presser par les prières les plus touchantes et les plus humbles, jusqu' à ce qu' il leur eût accordé en grace de porter encore les armes pour lui. Cette punition, qui cassa les soldats, s' appelloit *exauctoratio* .

L' armée romaine, par la faute du consul Minucius qui la commandoit, étoit assiégée dans son camp par les eques, et près d' être prise. Cincinnatus, nommé dictateur pour cette expédition, courut à son secours, le délivra, et se rendit maître du camp des ennemis plein de richesses. Il punit l' armée consulaire en ne lui donnant aucune part au butin, et obligea Minucius de se démettre du consulat, et de servir dans l' armée en qualité de lieutenant, ce qu' il fit sans plainte et sans murmure. " alors, remarque l' historien, les esprits se soumettoient avec tant de douceur à ceux en qui ils sentoient la supériorité de mérite réunie avec l' autorité, que cette armée, plus sensible au bienfait qu' à l' ignominie, décerna au dictateur une couronne d' or du poids d' une livre, et lors qu' il partit le salua comme son patron et son protecteur.

Après la bataille de Cannes, où plus de quarante mille romains étoient demeurés sur la place, environ sept mille soldats, qui se trouvèrent dans les deux camps, se voyant sans ressource et sans espérance, livrèrent leurs armes et leurs personnes à l' ennemi, et furent faits prisonniers. Dix mille qui avoient pris la fuite aussibien que Varron, se sauvèrent par différens endroits, et enfin se réunirent à

p805

Canuse auprès du consul. Quelque instance que ces prisonniers et leurs parens fissent dans la suite pour obtenir leur rachat, et dans quelque disette de soldats que fût Rome alors, jamais le sénat ne put se résoudre de racheter des soldats qui avoient eu la lâcheté de se rendre à l' ennemi, et à qui plus de quarante mille hommes tués sous leurs yeux n' avoient pu inspirer le courage de mourir pour leur patrie les armes à la main. Les dix mille autres, qui s' étoient sauvés par la fuite, furent relegués en Sicile, avec défense de retourner en Italie, tant que dureroit la guerre contre les carthaginois. Ils demandoient avec d' instantes prières qu' on les menât contre l' ennemi, et qu' on leur donnât lieu de laver dans leur propre sang l' ignominie de leur fuite. Le sénat demeuroit inflexible, ne croiant pas devoir confier la défense de la république à des soldats qui avoient abandonné leurs compagnons dans le combat. Enfin, sur les remontrances et les vives sollicitations du proconsul Marcellus, il leur accorda leur demande, mais à

condition qu' ils ne mettroient point le pié dans l' Italie, tant que l' ennemi y demeureroit. On punit aussi très sévèrement tous les cavaliers de l' armée de Cannes relegués en Sicile. Dans la première revûe qui se fit par censeurs après cette bataille, on leur ôta à tous leurs chevaux que la république leur fournissoit, ce qui emportoit la dégradation du rang de chevaliers romains : on déclara que leurs années de service jusques-là ne leur seroient point comptées, et qu' ils seroient obligés d' en faire encore dix en se fournissant eux-mêmes de chevaux ; c' est-à-dire de servir tout autant d' années que s' ils n' eussent jamais porté les armes : car les chevaliers n' étoient obligés qu' à dix campagnes.

Le sénat, plutôt que de racheter les prisonniers, ce qui auroit moins couté, aima mieux armer huit mille esclaves ; et il leur fit espérer la liberté s' ils combattoient vaillamment. Ils avoient déjà servi près de deux ans avec beaucoup de courage : la liberté tarδοit toujours à venir, et ils aimoient mieux la mériter que de la demander, avec

p806

quelque ardeur qu' ils la souhaitassent. Il se présenta une occasion importante, où elle leur fut montrée comme le fruit prochain de leur courage. Ils firent des merveilles dans le combat, excepté quatre mille qui montrèrent quelque timidité. Après la bataille, ils furent tous déclarés libres. La joie fut incroyable. Gracchus qui les commandoit, leur dit : *avant que de vous avoir égalé tous par le titre de la liberté, je n' ai point voulu mettre de différence entre le courageux et le timide. Il est pourtant juste qu' il y en ait.* alors il fit promettre avec serment à tous ceux qui avoient mal fait leur devoir, que, tant qu' ils serviroient, en punition de leur faute ils ne prendroient leur nourriture que debout, excepté en cas de maladie : ce qui fut accepté et exécuté avec une parfaite soumission. C' étoit de toutes les punitions militaires la plus légère et la plus douce.

Les punitions que j' ai rapportées jusqu' ici ne touchoient guères qu' à l' honneur : il y en avoit d' autres qui alloient jusqu' à la perte de la vie. Une de celles-là s' appelloit *fustuarium* , la bastonade. Elle se faisoit ainsi. Le tribun prenant un bâton, ne faisoit qu' en toucher le criminel, et aussitôt après tous les légionnaires fondoient sur lui à coups de bâtons et de pierres, ensorte que le plus souvent il perdoit la vie dans ce supplice. Si quelqu' un en échapoit, il n' étoit pas pour cela sauvé entièrement. Le retour dans sa patrie lui étoit

interdit pour toujours, et aucun de ses parens n' auroit osé lui ouvrir sa maison. On punissoit de ce supplice la garde qui ne s' étoit point trouvée à son poste ; par où l' on peut juger de l' exactitude avec laquelle la discipline étoit observée par rapport aux gardes nocturnes, d' où dépendoit la sureté et le salut de toute l' armée : tous ceux aussi qui abandonnoient leur poste, soldats ou officiers, étoient traités de la même sorte. Velleius Paterculus en cite un exemple dans un des premiers officiers d' une légion, qui

p807

fut exposé à la bastonnade, pour avoir pris honteusement la fuite dans le combat : c' étoit du tems d' Antoine et du jeune César. Mais, ce qui paroît bien plus étonnant, on condannoit à la même peine ceux qui voloient dans le camp. Il faut se souvenir du serment que prétoient les soldats en y entrant. Quand la faute étoit générale dans une légion ou dans une cohorte, comme il n' étoit pas possible de faire mourir tous les coupables, on les décimoit par le sort, et celui dont le nom étoit tiré le dixième étoit mis à mort. Ainsi la crainte tomboit sur tous, et la peine sur un petit nombre. Les autres étoient condamnés à ne recevoir que de l' orge au lieu de blé, et à camper hors du retranchement, au risque d' être attaqués par les ennemis. On voit dans Tite-Live un exemple de la décimation dès les commencemens de la république. Crassus, lorsqu' il se mit à la tête des légions qui s' étoient laissé battre par Spartacus, rappella l' ancien usage des romains interrompu depuis plusieurs siècles, de décimer les soldats qui avoient mal fait leur devoir : et cette punition eut un très heureux effet. Ce genre de mort, dit Plutarque, est accompagné d' une grande ignominie ; et comme cette exécution se fait devant toute l' armée, elle y répand la fraieur et l' horreur.

La décimation fut aussi employée sous les empereurs par rapport aux chrétiens, dont le refus d' adorer les idoles, ou de persécuter les fidèles, étoit regardé et puni comme une révolte sacrilège. On traita ainsi la légion thébaine sous Maximien. Cet empereur la fit décimer jusqu' à trois fois de suite sans pouvoir vaincre la pieuse résistance de ces généreux soldats. Maurice leur commandant, de concert avec tous les autres officiers, écrivit à l' empereur une lettre fort courte, mais bien admirable. *nous sommes, seigneur, vos soldats, mais les serviteurs de Dieu. Nous vous devons le service, et à lui notre innocence. Nous ne pouvons point vous obéir pour renoncer Dieu : ce Dieu, qui est notre créateur et notre maître ; ce*

le vôtre aussi, seigneur, soit que vous le vouliez, ou non. tout le reste de la légion fut mis à mort sans faire la moindre résistance, et elle alla joindre les légions des anges, pour louer éternellement avec elles le dieu des armées.

Ces punitions qui alloient jusqu' à la mort, étoient rares du tems de la république. On savoit que c' étoit un crime capital de quitter son poste, ou de combattre sans ordre : et l' exemple des peres qui n' avoient pas épargné leurs propres fils, inspiroit une juste terreur, qui prévenoit de telles fautes, et faisoit respecter les régles de la discipline militaire. Il y avoit dans ces exécutions sanglantes une dureté qui revolte la nature, et qu' on n' oseroit néanmoins condamner absolument ; parce que si tout grand exemple tient quelque chose de l' injustice, d' un autre côté ce qui s' y trouve de contraire à l' intérêt des particuliers, est compensé par l' utilité qui en revient au public.

Un général est quelquefois obligé de sévir contre des soldats, pour arrêter par leur supplice ou une revolte qui commence, ou un violement ouvert de la discipline. Alors il deviendroit cruel s' il agissoit avec douceur, et ressembleroit à un chirurgien qui par une fausse compassion aimeroit mieux laisser périr le corps entier, que de couper un membre gangrené. Ce qui est à éviter dans ces occasions, c' est de paroître agir par passion et par haine : car pour lors les remèdes employés à contretems ne servent qu' à aigrir le mal. C' est ce qui arriva dans le premier exemple de décimation que j' ai cité, où Appius s' étoit tellement rendu odieux aux soldats, qu' ils aimèrent mieux se laisser battre par les ennemis, que de vaincre avec lui et pour lui. C' étoit un esprit dur, et d' une roideur inflexible. Papirius, lontems après, se conduisit plus sagement

dans un cas à peu près semblable. Ses soldats, exprès pour le mortifier, se relâchèrent dans le combat, et l' empêchèrent de vaincre. En habile homme, il sentit d' où venoit le mal : il reconnut qu' il devoit tempérer sa sévérité, et adoucir son humeur trop impérieuse. Il le fit, et réussit si bien, qu' il regagna parfaitement

l' affection des soldats. Une pleine victoire en fut la suite. Il faut bien de l' art et de la prudence pour punir utilement.

C' étoit bien plus par la vûe des récompenses et par des sentimens d' honneur, que les romains engageoient les troupes à faire leur devoir. Après la prise d' une ville, ou le gain d' une bataille, le général donnoit ordinairement le butin aux soldats, mais avec un ordre admirable que décrit Polybe dans le récit de la prise de Carthagène. C' est, dit-il, un usage établi chez les romains, que, sur le signal qu' en donne le général, les troupes se dispersent dans la ville qui a été prise pour butiner : on porte ensuite ce que l' on a pris chacun à sa légion. Après que le butin a été vendu à l' encan, les tribuns en partagent le prix en parties égales, qui se donnent non seulement à ceux qui sont en différens postes, mais encore à ceux qui ont été laissés à la garde du camp, aux malades, et aux autres qui ont été détachés pour quelque fonction que ce soit. Et de peur qu' il ne se commette quelque infidélité dans cette partie de la guerre, on fait jurer aux soldats, avant qu' ils se mettent en campagne et le premier jour qu' ils sont assemblés, qu' ils ne mettront rien à part du butin, et qu' ils apporteront fidèlement tout ce qu' ils auront gagné. Quel amour de l' ordre, quel soin de la discipline, quel respect pour l' équité, au milieu du tumulte des armes, et dans l' ardeur même de la victoire ! Le jour du triomphe, le général faisoit encore une distribution d' argent plus ou moins forte selon les différens tems de la république, mais toujours assez modique, jusqu' au tems des guerres civiles.

p810

Souvent on méloit l' honneur à l' intérêt, et le soldat étoit bien plus sensible à l' un qu' à l' autre : combien plus les officiers ! P Décus tribun, avec un détachement qu' il conduisit au péril de sa vie sur une hauteur, avoit sauvé l' armée entière par une des plus belles actions dont il soit parlé dans l' histoire. à son retour, le consul, en présence de toutes les troupes, le combla de louanges, et outre beaucoup d' autres présens militaires, il lui donna une couronne d' or, cent beufs, et de plus un autre beuf d' une grosseur et d' une beauté extraordinaire, entièrement blanc, et qui avoit les cornes dorées. Il accorda aux soldats qui avoient accompagné le tribun dans cette expédition double ration de blé pour tout le tems qu' ils serviroient : et pour le présent il leur donna à chacun deux beufs et deux habits. Les légions, pour marquer aussi leur reconnaissance, présentèrent à

Décimus une couronne de gazon ; c' étoit la marque d' un siège qu' on avoit fait lever : et ses propres soldats lui en accordèrent autant. Il immola à Mars le beuf aux cornes dorées, et donna les cent beufs à ses soldats : les légions les gratifièrent chacun d' une livre de farine, et d' un demisetier de vin.

Calpurnius Pison, surnommé Frugi par vénération pour ses vertus et pour sa grande frugalité, aiant récompensé diversement la plupart de ceux qui l' avoient aidé à finir la guerre de Sicile, se crut obligé aussi de reconnoitre, mais à ses propres frais, les services d' un de ses fils qui s' y étoit le plus signalé. Il déclara publiquement qu' il avoit mérité une couronne d' or, et lui en assura une par son testament du poids de trois livres : lui décernant l' honneur comme général, et payant le prix de la couronne comme pere. (...).

La couronne d' or étoit un présent qui ne s' accordoit guères qu' aux principaux officiers. Il y en avoit plusieurs autres pour différens objets. La couronne *obsidionale* , dont j' ai déjà parlé, pour avoir délivré des citoiens ou des troupes d' un siège : elle étoit de gazon, et c' étoit de toutes la plus glorieuse. La couronne *civique* , pour avoir sauvé la vie à un citoiens : elle étoit de chêne, en mémoire,

p811

dit-on, de ce qu' autrefois les hommes se nourrissoient de glands. La couronne *murale* , pour avoir le premier monté à l' assaut, et sauté sur le mur : elle étoit ornée d' espèces de crénaux, tels qu' il s' en trouve aux murs des villes. La couronne *navale* , qui avoit comme des becs de vaisseaux. Elle se donnoit au général de la flote qui avoit gagné une bataille.

Les exemples en sont très rares. Agrippa, qui en obtint une, s' en fit beaucoup d' honneur :

(...).

Outre ces couronnes, (et il y en avoit encore quelques autres) les généraux faisoient présent aux soldats ou officiers qui s' étoient signalés d' une manière particulière, d' une épée, d' un bouclier, et d' autres armes ; et quelquefois aussi d' habits militaires distingués. Nous avons vû un officier qui avoit été récompensé trente quatre fois par les commandans, et qui avoit remporté six couronnes civiques.

Ces présens, ces couronnes étoient pour eux des titres de noblesse, qui, dans la concurrence avec des rivaux sur des dignités et des rangs, leur méritoient souvent la préférence ; et ils ne manquoient pas de s' en parer dans des cérémonies publiques. Ils attachoient aussi

aux portes de leurs maisons les dépouilles prises par eux sur les ennemis ; et il n' étoit pas permis à un acquereur de les en arracher. Sur quoi Pline fait une belle réflexion, mais qu' il n' est pas possible de rendre en termes aussi énergiques que les siens. " les maisons, dit-il, etc. "

p812

les louanges données en présence de toute l' armée ne faisoient pas moins d' impression sur leur esprit ; et c' est de quoi un bon général n' est pas avare dans l' occasion. Agricola, dit Tacite, n' envioit et ne déroboit à personne la gloire qui lui étoit dûe : soit centurion, soit préfet, chacun trouvoit en lui un témoin équitable de ses belles actions, qu' il ne manquoit pas de faire valoir. César aiant appris avec quel courage Q Cicero, frere du grand orateur, avoit défendu son camp contre les troupes nombreuses des gaulois, releva en public la grandeur de cette action, loua en général toute la légion, et apostropha en particulier ceux des centurions, et des tribuns que Cicéron lui marqua s' être le plus distingués. Dans une autre occasion, un centurion, nommé Scéva, avoit beaucoup contribué à la défense et à la conservation d' un fort. On apporta à César son bouclier percé de deux cens trente coups de flèches. César, surpris et charmé d' une telle bravoure, lui fit présent sur le champ de deux cens mille sesterces (vingt cinq mille livres) et le fit passer tout d' un coup du huitième rang des centurions au premier en le nommant primipile, place très honorable comme je l' ai marqué ailleurs, et qui ne reconnoissoit au dessus de soi que les tribuns, les lieutenans, et le général.

Rien n' égaloit cette dernière sorte de récompense pour inspirer du courage aux troupes. On avoit sagement établi dans une légion plusieurs degrés d' honneur et de distinction, dont aucun ne s' accordoit à la naissance, ou ne s' achetoit à prix d' argent. Le mérite seul y conduisoit, du moins c' étoit la voie la plus ordinaire. Quelque distance qu' il y eût entre un simple fantassin et le consulat, la porte lui en étoit ouverte : le chemin en étoit fraié : et l' on avoit plusieurs exemples de citoyens, qui de degré en degré étoient enfin parvenus à cette suprême dignité. Quelle ardeur croit-on qu' une telle vûe excitât dans des troupes ! Les hommes sont capables de tout, quand on les sait prendre par des motifs d' honneur et de gloire. Il me reste à dire un mot des trophées et des triomphes.

Les trophées, chez les anciens, étoient dans leur origine un amas d'armes et de dépouilles des ennemis, élevé par le vainqueur dans le champ de bataille, dont on a fait ensuite la représentation en pierre et en marbre. On ne manquoit jamais, aussitôt après la victoire, d'ériger un trophée, et il étoit regardé comme une chose sacrée, parce qu'on l'offroit toujours à quelque divinité : c'est pourquoi on n'osoit pas le renverser. Il n'étoit pas permis non plus, quand il tomboit de vétusté, de le rétablir ; et Plutarque en apporte une belle raison, qui marque dans les anciens des sentimens d'humanité bien estimables. *il y a, dit-il, quelque chose d'odieux, etc.* c'est dans le même esprit que les anciens grecs n'approuvoient que les trophées de bois, et non ceux de pierre, pour ne pas perpétuer les inimitiés.

On ne remarque pas la même humanité dans les triomphes des romains, dont je dois encore parler. Les généraux, aussibien que les soldats et les officiers, avoient aussi en vûe des récompenses. Le titre d'*imperator* accordé après une victoire, et des supplications, c'est-à-dire des processions publiques, des sacrifices, des prières ordonnées à Rome pendant un certain nombre de jours pour remercier les dieux de l'heureux succès de leurs armes, flatoient agréablement leur ambition. Mais le triomphe étoit au dessus de tout. Il y en avoit de deux sortes, le petit, et le grand.

Le petit triomphe s'appelloit *ovatio*. Le général alors n'étoit point monté sur un char, ni revêtu des habits triomphaux, ni couronné de laurier. Il entroit dans la ville à pié, ou, selon d'autres, à cheval, avec une couronne de myrte, et suivi de son armée. On n'accordoit que cette sorte de triomphe, quand la guerre ou n'avoit pas été déclarée, ou avoit été contre un peuple peu considérable, ou enfin n'avoit pas été suivie d'une assez grande défaite des ennemis.

Le triomphe ne pouvoit être accordé régulièrement qu'à un dictateur, à un consul, ou à un préteur qui eût

commandé en chef. C'étoit au sénat à décerner cet honneur, après quoi l'affaire étoit portée et mise en délibération devant l'assemblée du peuple, où souvent elle trouvoit de grandes difficultés. Plusieurs triomphoient pourtant malgré le sénat ; pourvû que le peuple leur eût accordé cet honneur. Mais s'ils ne pouvoient l'obtenir ni de l'un ni de l'autre ordre, alors ils alloient triompher sur le mont Albain, qui

étoit dans le voisinage de la ville. On prétend que, pour obtenir l' honneur du triomphe, il falloit qu' il y eût eu au moins cinq mille ennemis de tués dans le combat.

Après que le général avoit fait aux soldats la distribution d' une partie du butin, et qu' il avoit rempli quelques autres cérémonies, la pompe se mettoit en marche, et entroit dans la ville par la porte triomphale pour se rendre au Capitole. à la tête étoient les joueurs d' instrumens, qui faisoient retentir l' air de leur symphonie. Ils étoient suivis des beufs qui devoient être immolés en sacrifice, ornés de bandelettes et de fleurs, et plusieurs aiant les cornes dorées. Ensuite on faisoit passer en revûe tout le butin et toutes les dépouilles, ou rangées artistement sur des chariots, ou portées sur les épaules de jeunes gens superbement vêtus. On voioit écrits en gros caractères les noms des nations vaincues, et la représentation des villes qui avoient été prises. Quelquefois on méloit dans la pompe des animaux extraordinaires amenés des pays qu' on avoit soumis, des ours, des panthères, des lions, et des éléphans. Mais ce qui attiroit le plus l' attention et la curiosité des spectateurs, étoient les illustres captifs qui marchaient enchaînés devant le char du vainqueur, des officiers considérables, des généraux d' armée, des princes, des rois, avec leurs femmes et leurs enfans. Suivoit le consul, (je suppose que c' en étoit un) monté sur un char superbe attelé de quatre chevaux, revêtu de l' auguste et majestueux habit du triomphe, le front ceint d' une couronne de laurier, portant aussi en main une branche du même arbre, et quelquefois accompagné de ses jeunes enfans assis auprès de lui. Derrière le char marchoit toute l' armée, la cavalerie d' abord, puis l' infanterie. Tous les

p815

soldats étoient couronnés de laurier, et ceux qui avoient reçu des couronnes particulières et d' autres marques d' honneur, ne manquoient pas d' en faire parade en une telle cérémonie. Ils célébroient à l' envi les louanges de leur général, et y méloient quelquefois des railleries et des satyres assez piquantes contre lui, qui ressentoient la liberté militaire, mais dont la joie de cette cérémonie émousoit toute la pointe, et adoucissoit toute l' amertume.

Dès que le consul tournoit de la place publique vers le Capitole, les prisonniers étoient conduits dans la prison ; et, ou on les y faisoit mourir sur le champ, ou on les retenoit dans les liens souvent tout le

reste de leur vie. En entrant dans le Capitole, le vainqueur faisoit aux dieux cette prière, qui est bien remarquable. *plein de reconnaissance et de joie, etc.* cette prière étoit suivie de l'immolation des victimes, et d'un magnifique repas qui se donnoit dans le Capitole aux dépens soit du public, soit quelquefois du triomphateur même. On peut voir dans Plutarque la longue et belle description qu'il fait du triomphe de Paul Emile.

Il faut avouer que c'étoit ici un beau jour pour un général d'armée ; et il n'est pas étonnant qu'on fît tous les efforts possibles pour mériter une distinction si flateuse, et une gloire si brillante. Rome aussi n'avoit rien de plus magnifique ni de plus majestueux que cette pompeuse cérémonie. Mais le spectacle des captifs, objet lugubre de compassion si de tels vainqueurs en étoient capables, en souilloit et en effaçoit tout l'éclat. Quel inhumain plaisir !

p816

Quelle barbare joie ! Voir traîner devant soi des princes, des rois, des princesses, des reines, de tendres enfans, de foibles vieillards ! On peut se souvenir des marques simulées d'amitié, des fausses promesses, des caresses perfides du jeune César, surnommé depuis Auguste, à l'égard de Cléopâtre, pour engager cette princesse à se laisser conduire à Rome, c'est-à-dire à venir orner son triomphe, et à lui procurer la cruelle satisfaction de voir à ses piés, dans l'état le plus humiliant qu'il soit possible d'imaginer, la plus puissante reine du monde. Mais elle connut bien le piège. Il me semble qu'une telle conduite, de tels sentimens, deshonnorent l'humanité.

En rapportant les récompenses que Rome accordoit aux soldats, j'en ai oublié une qui étoit bien importante, c'est l'établissement des colonies. Quand les romains commencèrent à porter leurs armes et leurs conquêtes hors de l'Italie, ils punirent les peuples qui leur avoient résisté avec trop d'opiniâtreté en les privant d'une partie de leurs terres, qu'ils accordoient à ceux des citoyens romains qui étoient pauvres, et surtout aux soldats vétérans qui avoient rempli tout le tems de leur milice. Par là ces derniers se trouvoient établis tranquillement avec un revenu raisonnable, et suffisant pour l'entretien de leur famille. Ils devenoient peu à peu les plus considérables des villes où on les envoioit, y occupoient les premières places, et en remplissoient les principales dignités. Rome, par ces établissemens qui étoient l'effet d'une sage et profonde politique,

outre qu' elle récompensoit avantageusement ses soldats, tenoit en bride par leur moien les peuples conquis, les formoit aux moeurs et aux manières romaines, et leur en faisoit prendre peu à peu les coutumes et l' esprit. La France a établi dans les derniers tems une nouvelle espèce de récompense militaire, qui mérite de trouver ici sa place.

V établissement de l' hotel roial des invalides.

on ne voit point que ni les grecs, ni les romains, ni aucun autre peuple, aient fait des établissemens

p817

publics pour le soulagement des gens de guerre, que de longs travaux ou que leurs blessures auroient mis hors d' état de servir. Il étoit réservé à Louis XIV d' en donner aux autres princes l' exemple, que l' Angleterre a déjà commencé d' imiter ; et l' on peut dire que parmi un nombre infini de grandes actions qui ont illustré son règne, rien n' égale le glorieux établissement de l' hotel roial des invalides.

Il paroît depuis peu un livre sur l' hotel roial des invalides, qui répond en quelque sorte à la magnificence de cet établissement par la beauté et le nombre des planches et des gravûres, où tout ce qui regarde la fondation, les revenus, les dépenses, les bâtimens, la discipline, le gouvernement temporel et spirituel de cette maison, sont exposés dans le dernier détail. On est obligé aux personnes qui prennent soin de transmettre ainsi et de conserver à la postérité une connoissance exacte de faits si mémorables. Pour moi, je ne songe qu' à en donner une idée en racourci.

Tout annonce ici la grandeur et la magnificence de son auguste fondateur. On est saisi d' étonnement à la vûe d' un vaste et superbe édifice, capable de contenir près de quatre mille personnes, où l' art a su réunir tout ce qui peut fraper les yeux au dehors par la pompe et l' éclat, et tout ce qui peut servir au dedans pour les usages et les commodités de la vie.

Là, dans un tranquille repos, des officiers et des soldats, à qui leurs blessures ou leur âge ne permettent pas de continuer leurs services, et que la médiocrité de leur fortune met hors d' état de pouvoir se secourir ; là, ces braves guerriers, libres de tout soin et de toute inquiétude ; logés, nourris, vêtus, entretenus, tant en maladie qu' en santé, d' une manière honnête et convenable à leur état, trouvent une retraite sûre et un asyle honorable, que la piété de Louis Le Grand et sa bonté paternelle leur ont préparé.

On conçoit aisément que la dépense, pour l' entretien

d' une telle maison, doit être immense. On y consomme communément cinq cens muids de blé par an, et environ

p818

deux mille trois cens muids de vin. Médecins, chirurgiens, apotiquaires, domestiques, tout abonde dans cette maison. Les infirmeries sont servies par trente-cinq filles de la charité avec une industrie et une propreté surprenantes.

Mais d' où tire-t-on les revenus nécessaires pour subvenir à tant de besoins et à tant de nécessités ? Qui le croiroit ? Et peut-on ici assez admirer la sagesse qui a présidé à cet ordre et à cet arrangement ? C' est l' officier même et le soldat qui contribuent avec joie, et sans presque s' en sentir, à un établissement, dans lequel ils espèrent de trouver un jour une retraite tranquille, et le terme de leurs travaux. Les fonds, pour toutes ces dépenses, proviennent de trois deniers pour livre de tous les paiemens qui se font à l' ordinaire et à l' extraordinaire des guerres. Cela paroît peu de chose en soi-même, mais le total monte à des sommes très considérables. Pendant la guerre qui finit en 1714, dont la dépense étoit de cent millions par an, ces trois deniers par livre produisirent douze cens cinquante mille livres par année.

Je n' ai rien dit encore de ce qu' il y a de plus admirable dans cet établissement, de ce qui en est comme l' ame, et qui fait le plus d' honneur à la mémoire de Louis Le Grand. Je ne parle pas seulement de ce temple superbe, où les maîtres les plus fameux en architecture, en peinture, en sculpture, les Mansards, les Decottes, les Coypelles, les Girardons, les Coustous, ont épuisé tout leur art pour décorer cet auguste monument. J' entends le soin charitable et l' attention chrétienne qu' a eu ce prince, après avoir pourvû avec une magnificence vraiment roiale à tous les besoins temporels des officiers et des soldats, d' avoir voulu qu' ils trouvassent aussi dans leur retraite tous les secours de la religion. Il arrive quelquefois que ces guerriers ne s' engagent dans le parti des armes que par des vûes d' intérêt ou d' ambition : que très habiles dans la science de la guerre, ils ignorent absolument celle de la religion : que pleins de zèle et de fidélité pour leur prince, ils ne se sont jamais mis en peine d' apprendre ce qu' ils doivent à leur dieu. Quel avantage et quelle consolation pour eux, de trouver, vers la fin de leur vie, dans le zèle et la charité

de religieux et éclairés ministres de Jesus-Christ, des instructions qui leur ont peut-être manqué pendant toute leur vie ; de repasser, dans l' amertume de leur coeur, des années souvent passées dans le desordre et le libertinage ; et de recouvrer par un repentir et une douleur sincères le prix de toutes leurs actions même les plus louables, qui étoient malheureusement perdues pour eux par le vice du motif.

On admire avec raison la pompe et la magnificence qui régissent dans ce temple. Mais un autre objet y présente aux yeux, dans quelque tems de la journée qu' on y entre, un spectacle bien plus digne d' admiration, et qu' on ne saurait voir sans être attendri jusqu' aux larmes : de vieux guerriers estropiés, boiteux, manchots, aveugles, prosternés humblement devant le dieu des armées, dont ils adorent la souveraine majesté dans un profond abaissement ; à qui ils rendent d' éternelles actions de grâces de les avoir délivrés de tant de dangers, et surtout de les avoir tirés des portes de l' enfer ; et vers qui, pleins d' une vive reconnaissance, ils ne cessent d' élever leurs mains et leurs voix, et de lui dire : souvenez-vous, seigneur, du prince qui nous a ouvert ce saint asyle, et faites-lui miséricorde en faveur de celle qu' il a exercée sur nous.

L. 25 SC. MILIT. CHAP. 2

des sièges de villes.

les anciens ne se sont pas moins distingués dans l' art de former et de soutenir des sièges, que dans celui de faire la guerre en pleine campagne. On convient qu' ils ont porté ces deux parties de la science militaire à un très haut degré de perfection, sur lequel il étoit difficile aux modernes de pouvoir enchérir. L' usage récent des mousquets, des bombes, des canons, et des autres armes à feu depuis l' invention de la poudre, a fait changer plusieurs choses dans la manière de faire la guerre, surtout

par rapport aux sièges de villes, dont la durée a été beaucoup abrégée par ce moien. Mais ces changemens n' ont pas été si considérables qu' on se l' imagine ordinairement, et ils n' ont rien ajouté à la gloire ni à la capacité des généraux.

Pour traiter avec quelque ordre ce qui regarde les sièges, je dirai d'abord un mot de la manière dont étoient faites les fortifications des anciens : puis je donnerai quelque idée des principales machines de guerre dont ils se servoient dans les sièges : enfin je passerai à l'attaque et à la défense des places. Mr Le Chevalier Follard a traité toutes ces parties avec beaucoup d'étendue dans les second et troisième volumes de ses remarques sur Polybe, et m'a servi de guide dans une matière, où j'avois besoin d'être conduit par un homme du métier qui fût habile et expérimenté.

L. 25 SC. MILIT. CHAP. 2 ART. 1

des anciennes fortifications.

quelque loin qu'on remonte dans l'antiquité, on trouve chez les grecs et chez les romains les villes fortifiées à peu près de la même manière, avec leurs fossés, leurs courtines, et leurs tours. Vitruve, en traitant de la construction des places de guerre de son tems, dit que les tours doivent s'avancer hors le mur, afin que, lorsque les ennemis s'en approchent, ceux qui sont à droit et à gauche leur donnent dans le flanc : et qu'elles doivent être rondes et à plusieurs pans, parce que celles qui sont quarrées sont bientôt ruinées par les machines de guerre et par les béliers, qui en rompent aisément les angles. Il ajoute, après quelques autres remarques, qu'il faut que près des tours le mur soit coupé en dedans de la largeur de la tour, et que les chemins ainsi interrompus ne soient joints et continués que par des solives posées sur les deux extrémités sans être attachées avec du fer, afin que si l'ennemi s'est rendu maître de quelque partie du mur, les assiégés puissent ôter ce pont de bois, et l'empêcher ainsi de passer aux autres parties du mur, et dans les tours.

p821

Les meilleures places des anciens étoient sur des hauteurs. On les environnoit quelquefois de deux et de trois enceintes de murailles et de fossés. Bérose, cité par Joséphe, nous apprend que Nabucodonosor fortifia Babylone d'une triple enceinte de murs de brique d'une force et d'une élévation surprenante. Polybe, en parlant de Syringe, capitale d'Hyrcanie, dont Antiochus forma le siège, dit que cette ville étoit entourée de trois fossés, larges chacun de quarante-cinq piés, et profonds de plus de vingt-deux ;

sur les deux bords desquels il y avoit double retranchement, et au dela une forte muraille. La ville de Jérusalem, dit Joséphe, étoit enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées, où il n' y en avoit qu' un, à cause qu' elles sont inaccessibles. On y avoit ajouté plusieurs autres ouvrages, un entr' autres, dont Joséphe dit, que s' il eût été mis en sa perfection, la ville auroit été imprenable. Les pierres, dont il étoit construit, avoient trente piés de long sur quinze de large, ce qui le rendoit si fort, qu' il étoit comme impossible de le saper, ni de l' ébranler par des machines. Tout cela étoit flanqué de tours d' espace en espace d' une épaisseur extraordinaire, et bâties avec un art merveilleux. Les anciens ne terrassoient pas ordinairement leurs murailles, ce qui rendoit les attaques d' insulte plus dangereuses. Car bien que l' ennemi eût gagné quelque endroit du dessus, il ne pouvoit pas encore s' assurer d' être le maître de la ville. Il faloit descendre, et se servir d' une partie des échelles par lesquelles on étoit monté ; et cette descente exposoit les soldats à un fort grand danger. Vitruve cependant remarque qu' il n' y a rien qui rende les rempars plus fermes, que quand les murs tant des courtines que des tours sont soutenus par de la terre. Car alors ni les béliers, ni les mines, ni toutes les autres machines, ne les peuvent ébranler. Les villes de guerre des anciens n' étoient pas toujours fortifiées de murs de maçonnerie. On les fermoit quelquefois de bons rempars de terre, qui avoient beaucoup de fermeté et de solidité. Le gazonnage ne leur étoit pas inconnu, non plus que l' art de soutenir les terres par des

p822

fascinages assurés et retenus par des piquets, et d' armer le haut du rempart d' une fraise de palissades qui régnoit autour, et d' une autre sur berme : et souvent ils en plantoient dans le fossé pour se défendre contre les attaques d' insulte.

On faisoit aussi des murs de poutres étendues en long, et traversantes les unes sur les autres, avec quelques espaces entr' elles en manière d' échiquier, et dont les vuides étoient remplis de terre et de pierres. Telles étoient à peu près les murailles de la ville de Bourges, dont César fait la description dans son septième livre de la guerre des Gaules.

Ce que je dirai dans la suite en expliquant la manière d' attaquer et de défendre les places, fera connoitre plus sensiblement quelles étoient les fortifications des anciens. On prétend que les modernes, sur ce

point, l' emportent de beaucoup sur eux. La chose n' est pas si incontestable, qu' elle ne puisse être révoquée en doute. On ne peut point ici faire de comparaison, parce que les moiens d' attaque et de défense sont entièrement différens. Les modernes ont retenu des anciens tout ce qu' ils ont pu. Le feu les a obligés de prendre d' autres précautions. Le même génie régné dans les uns et dans les autres. Les modernes n' ont rien imaginé que les anciens eussent pu employer, et qu' ils n' aient point mis en usage. Nous avons emprunté d' eux la largeur et la profondeur des fossés, l' épaisseur des murailles, les tours pour flanquer les courtines, les palissades, les retranchemens derrière les rempars et les tours, l' avantage de se procurer beaucoup de flancs : et la fortification aujourd' hui ne consiste qu' à multiplier les flancs ; ce que l' on peut faire plus facilement à cause des armes à feu. J' entends faire ces remarques à des personnes habiles et sensées, qui joignent à une profonde étude de la manière dont les anciens faisoient la guerre, une parfaite connoissance de celle dont on la fait aujourd' hui.

L. 25 SC. MILIT. CHAP. 2 ART. 2

p823

des machines de guerre.

les machines les plus ordinaires et les plus connues chez les anciens pour le siège des villes, sont la tortue, la catapulte, la baliste, la grue, le bélier, les tours mobiles.

l' la tortue.

la tortue étoit une machine composée d' une grosse charpente très solide et très forte. Sa hauteur, jusqu' aux sablières d' en haut, sur lesquelles étoit appuié le comble, étoit de douze piés. La base en étoit quarrée, et chaque face de vingt-cinq piés. Elle étoit couverte d' une espèce de matelas piqué, et composé de peaux crues, préparées avec différentes drogues pour la mettre en sureté contre les feux qu' on pouvoit lancer dessus. Cette lourde machine étoit soutenue sur quatre roues, ou peutêtre sur huit. On l' appelloit tortue, parce qu' elle servoit de couverture et de défense très forte et très puissante contre les corps énormes qu' on jettoit dessus ; et ceux qui étoient dessous s' y trouvoient en sureté, de même que la tortue l' est dans son écaille. Elle servoit également pour le comblement du fossé, et pour

la sappe.

Pour le comblement du fossé il falloit qu' on en joignît plusieurs ensemble à côté et fort près les unes des autres, et sur une même ligne. Diodore De Sicile, parlant du siège d' Halicarnasse par Alexandre Le Grand, dit que ce conquérant fit d' abord approcher trois tortues pour combler le fossé de la ville, et qu' il fit alors avancer ses béliers sur le comblement pour battre en brèche. Il est souvent parlé de cette machine dans les auteurs. Il y en avoit sans doute de différente forme, et de différente grandeur.

On croit que la machine, appelée *musculus* , dont César fit usage au siège de Marseille, étoit aussi une tortue,

p824

mais fort basse, et d' une très grande longueur : on l' appelleroit aujourd' hui une galerie de charpente. Il y a apparence que sa longueur étoit égale à la largeur du fossé. César la fit pousser jusqu' au pié des murailles, pour les ruiner par la sappe. Souvent néanmoins César distingue la tortue du *muscule* . Il y a encore plusieurs autres machines destinées à couvrir les soldats, (...) dont on faisoit usage dans les sièges de villes, que je n' entreprends point de décrire ici, pour éviter une ennuyeuse longueur. On peut les comprendre en général sous le nom de mantelets.

Outre la tortue, machine de bois dont j' ai parlé, il y en avoit une autre composée de soldats, qui peut être mise au nombre des machines de guerre. Plusieurs soldats, ramassés ensemble, mettoient leurs grands boucliers, qui avoient la forme d' une tuile à canal, les uns contre les autres par dessus leurs têtes. Bien dressés à cet exercice, ils formoient un toit si bien composé et si ferme, que quelque effort que les assiégés pussent faire, ils ne pouvoient ni le rompre, ni l' ébranler. On faisoit monter sur la première tortue des soldats qui en faisoient une seconde ; et par ce moien ils égaloint quelquefois la hauteur des murs de la ville qu' ils assiégeoient.

li catapulte. Baliste.

je joins ensemble ces deux machines, quoique les auteurs les distinguent : mais souvent aussi ils les confondent, et il seroit difficile d' en marquer au juste la différence. Elles étoient également destinées à lancer des traits, des flèches, des pierres. Il y en avoit de diverse grandeur, et qui, par cette raison, produisoient plus ou moins d' effet. Les unes servoient pour les batailles, et pourroient être appellées des pièces de campagne : les autres étoient

employées aux sièges, et c' étoit l' usage le plus ordinaire qu' on en faisoit. Il falloit que les balistes fussent plus pesantes et

p825

plus difficiles à voiturer que les catapultes ; car celles-ci, dans les armées, étoient toujours en plus grand nombre que les premières. Tite-Live, dans la description qu' il fait du siège de Carthagène, dit que l' on prit près de six-vingts grandes catapultes, et plus de deux cens quatre-vingts petites ; trente-trois grandes balistes, et cinquante-deux petites. Joséphe marque la même différence par raport aux romains, qui avoient au siège de Jérusalem trois cens catapultes, et quarante balistes.

Ces machines avoient une force que nous avons de la peine à comprendre, mais qui est attestée par tous les bons auteurs.

Végèce dit que la baliste pousoit des traits avec tant de rapidité et de violence, qu' elle brisoit tout ce qu' elle rencontroit. Athénée marque qu' Agésistrate en fit une d' un peu plus de deux piés seulement de longueur, qui jettoit des traits jusqu' à l' espace de près de cinq cens pas ; et une autre de trois piés environ, qui portoit à plus de cinq cens pas. Ces sortes de machines ressembloient assez à nos arbalètes. Il y en avoit de bien plus fortes, et qui lançoient à plus de cent vingt-cinq pas des pierres de trois cens livres pesant, et même plus.

On voit des effets surprénans de ces machines dans Joséphe. " les traits, dit-il, et la violence des catapultes faisoient périr bien des gens... etc. "

p826

lii le bélier.

l' usage du bélier est fort ancien, et l' invention en est attribuée à divers peuples. Il paroît difficile, et assez indifférent, d' en découvrir l' auteur.

Le bélier étoit ou suspendu, ou non suspendu.

Le bélier suspendu étoit composé d' une poutre d' un seul brin de bois de chêne, assez semblable à un mât de navire, d' une longueur et d' une grosseur prodigieuse, dont le bout étoit armé d' une tête de fer fondu proportionnée au reste, et de la figure de celle d' un bélier, ce qui lui fit donner ce nom, à cause qu' elle heurte les murailles comme le bélier fait de sa tête tout ce qu' il rencontre. Ce bélier devoit être d' une

grosseur conforme à sa longueur. Vitruve donne à celui dont il parle quatre mille talents de pesanteur, c'est-à-dire quatre cents quatre-vingts mille livres, ce qui n'est pas exorbitant. Cette terrible machine étoit suspendue et balancée en équilibre, comme la branche d'une balance, avec une chaîne ou de gros cables, qui la soutenoient en l'air, dans une espèce de bâtiment de charpente, qu'on faisoit avancer sur le comblement du fossé à une certaine distance du mur par le moyen de rouleaux ou de plusieurs roues. Ce bâtiment étoit mis en sûreté contre le feu des assiégés par différentes couvertures dont il étoit environné. Cette manière de faire agir le bélier paroît la plus aisée, et ne demande pas de grandes forces mouvantes. Il n'en faut pas de considérables pour mouvoir tout corps suspendu en l'air, quelque pesant qu'il puisse être. Mais il n'est pas si aisé de comprendre comment on faisoit le transport de ces béliers. Car il ne faut pas s'imaginer qu'on pût trouver des poutres d'une si immense grosseur et d'une longueur si extraordinaire par tout où l'on en avoit besoin ; et il est certain que les armées ne marchent jamais sans ces sortes de machines. Mr Le Chevalier Follard, au défaut de lumières qu'il ne trouve point sur ce sujet dans les écrivains de l'antiquité, imagine

p827

qu'on transportoit la poutre bélière sur un chariot à quatre roues d'une construction particulière, composé d'une charpente très forte, et la poutre suspendue court sur un fort montant, puissamment soutenu de toutes les pièces de charpente capables de résister aux plus grands efforts, le tout retenu et bandé par de fortes lames et des équerres de fer. Il y avoit une autre sorte de bélier qui n'étoit point suspendu. On voit sur la colonne trajane les daces, qui assiégent quelques romains dans une forteresse, et qui poussent un bélier à force de bras. Ils sont à découvert, ensorte que tant le bélier, que ceux qui le poussent, sont exposés aux traits des assiégés. Il ne pouvoit pas, de cette manière, produire un grand effet. On doute si les béliers, placés sur des tours mobiles, ou dans une espèce de tortue, étoient suspendus ou non, et il y a de fortes raisons pour et contre. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans cet examen. Je rapporterai bientôt les effets prodigieux du bélier. Comme c'étoit la machine la plus pernicieuse aux assiégés, on inventa bien des manières pour la rendre inutile. On lançoit du feu contre le toit qui la couvroit, et contre la charpente qui la soutenoit, pour la brûler avec le bélier. Pour amortir les coups

qu' il portoit, on suspendoit des sacs de laine à l' endroit où il devoit fraper. On opposoit au bélier d' autres machines pour en rompre la force, ou en détourner la pointe, lorsqu' il viendroit avec violence. Il y avoit beaucoup d' autres manières d' en empêcher l' effet. On en peut voir quelques-unes dans les sièges que j' ai indiqués au commencement de ce paragraphe. On raconte une action surprenante d' un juif, qui, au siège de Jotapat, jetta une pierre d' énorme grandeur sur la tête du bélier avec tant de violence, qu' il la détacha de la poutre, et la fit tomber. Il sauta ensuite du mur en bas, alla prendre cette tête au milieu des ennemis, et la porta sur le mur. Il reçut dans son corps cinq flèches qui le percèrent, et malgré ces blessures il se tint encore hardiment sur le mur, jusqu' à ce que, perdant son sang et ses forces, il tomba en bas du mur, avec la tête du bélier qu' il ne voulut jamais quitter.

p828

Iv tours mobiles.

Vegece fait une description de ces tours, qui en donne une idée assez claire. Les tours ambulatoires, dit cet auteur, sont faites d' un assemblage de poutres et de forts madriers, assez conforme à une maison. Pour les garantir contre le danger des feux lancés par ceux de la ville, on les couvre de peaux crues, ou de pièces d' étoffe faites de poil. Leur hauteur se proportionne à celle de leur base. Elles ont quelquefois trente piés en quarré et quelquefois quarante ou cinquante. Elles sont si hautes qu' elles surpassent les murailles, et même les tours des villes. Elles sont appuyées sur plusieurs roues selon les règles de la mécanique, par le moien desquelles on fait mouvoir facilement la machine, quelque grande qu' elle puisse être. La ville est en extrême danger, si l' on peut approcher la tour jusqu' à la muraille. Car elle a plusieurs escaliers pour monter d' un étage à l' autre, et fournit différentes façons d' attaques. Il y a en bas un bélier pour battre en brèche, et sur l' étage du milieu un pont-levis composé de deux poutres, avec ses gardes-foux garnis d' un tissu d' ozier, qui s' abat promptement sur le mur de la ville lorsqu' on en est à portée. Les assiégeans passent sur ce pont, et se rendent maîtres du mur. Sur les étages plus hauts il y a des soldats armés de pertuisannes, et des gens de trait qui tirent d' enhaut continuellement sur les assiégés. Quand les choses en sont là, la ville ne tient pas lontems. Car que peut-on espérer, lorsque ceux qui avoient mis toute leur confiance dans la hauteur de leurs rempars, en voient tout-à-coup

paraître un autre qui les domine.

L. 25 SC. MILIT. CHAP. 2 ART. 3

attaque et défense des places.

je joins ensemble l' attaque et la défense des places, pour abrégé cette matière, qui par elle-même a beaucoup

p829

d' étendue. Je n' en traiterai même que les parties les plus essentielles, et je le ferai le plus brièvement qu' il me sera possible.

lignes de circonvallation et de contrevallation.

lorsque les villes que l' on assiégeoit étoient extrêmement fortes et peuplées, on les environnoit par un fossé et un retranchement contre les assiégés, et par un autre fossé en dehors du côté de la campagne contre les troupes qui pourroient venir au secours de la ville : et c' est ce qu' on appelle lignes de contrevallation et de circonvallation. Les assiégeans établissoient leur camp entre ces deux lignes. Celles de contrevallation étoient contre la ville assiégée, les autres contre les entreprises du dehors.

Quand on prévoioit que le siège devoit traîner en longueur, souvent on le changeoit en blocus ; et pour lors les deux lignes dont je parle étoient des murs solides d' une forte maçonnerie, et flanqués de tours d' espace en espace. On en voit un exemple bien sensible dans le siège de Platée par les lacédémoniens et les thébains, dont Thucydide nous a laissé une longue description. " les deux lignes environnantes... etc. " c' est ainsi que Thucydide décrit ces deux murs environnans, qui n' étoient pas d' une grande circonférence, parce que la ville étoit fort petite. J' ai exposé ailleurs assez au long l' histoire de ce siège, ou plutôt de ce blocus, fort célèbre dans l' antiquité, et j' ai

p830

marqué comment, malgré ces fortifications, une partie de la garnison se sauva.

Le camp de l' armée romaine devant Numance embrassoit une bien plus grande étendue de terrain. Cette ville avoit vingt-quatre stades de circuit, c' est-à-dire une lieue. Scipion l' aiant investie, fit tirer une

circonvallation, qui devoit embrasser plus de deux fois autant de terrain que l'enceinte de la ville. Lorsque cet ouvrage fut fait, on ouvrit une autre ligne contre les assiégés à une distance raisonnable de la première, composée d'un rempart de huit piés d'épaisseur sur dix de hauteur, qu'on garnit d'une bonne palissade. Le tout étoit flanqué de tours à cent piés l'une de l'autre. Nous avons de la peine à comprendre ces immenses travaux des romains, une ligne de circonvallation qui a plus de deux lieues de circuit : mais rien n'est plus constant que ces faits. Avançons maintenant vers la place.

li approches du camp au corps de la place.

quoique les tranchées, les lignes obliques, les galeries souterraines, et d'autres pareilles inventions, ne paroissent ni souvent ni clairement exprimées dans les auteurs, on ne peut guères raisonnablement douter qu'elles n'aient été en usage tant chez les grecs que chez les romains. Est-il vraisemblable que chez les anciens, dont les généraux, entre beaucoup d'autres excellentes qualités, avoient celle d'épargner avec un grand soin le sang et la vie des soldats, on approchât d'une place et qu'on en fit le siège, sans prendre aucune précaution contre les machines des assiégés, dont les remparts étoient si bien garnis, et dont les coups étoient si meurtriers ? Quand il n'en seroit fait mention dans aucun des historiens, qui auroient pu, dans la description des sièges, omettre cette circonstance comme fort connue de tout le monde, on ne devoit pas présumer que de si habiles généraux eussent ignoré ou négligé une chose, d'un côté si importante, et de l'autre si facile, et qui devoit naturellement venir dans l'esprit de tout homme un peu versé dans l'attaque

p831

des places. Mais plusieurs historiens en parlent. Un seul nous tiendroit lieu de tous les autres : c'est Polybe dans le fragment où il parle du siège de la ville d'Echinne par Philippe. Il en termine la description par ces mots : *pour mettre à l'abri des traits... etc.*

lontems avant Philippe, Démétrius Poliorcète avoit employé le même moien au siège de Rhodes. Diodore De Sicile dit que *ce guerrier célèbre fit construire des tortues... etc.*

il est donc constant que l'usage des tranchées étoit fort connu chez les anciens, sans quoi ils n'auroient pu former aucun siège. Il y en avoit de différentes sortes. C'étoient ou des fossés parallèles au front de l'attaque, ou des communications creusées dans terre et

couvertes par dessus, ou ouvertes et tirées obliquement pour s' empêcher d' être enfilés. Ces tranchées sont souvent exprimées dans les auteurs par le mot latin *aggeres* , qui ne signifie pas toujours des cavaliers.

Ces cavaliers étoient des élévations de terre, sur lesquelles on plaçoit des machines ; et voici comme on les construisoit. On commençoit la terrasse sur le bord du fossé, et non loin en deça. On y travailloit à la faveur des mantelets qu' on élevoit fort haut, derrière lesquels les soldats travailloient à couvert des machines des assiégés. Ces sortes de mantelets n' étoient pas toujours de claies ou de fascinages, mais de peaux crues, de matelats, ou d' un rideau fait de gros cables ; le tout suspendu entre des mâts fort hauts, et plantés en terre : ce qui rompoit

p832

la force des coups qui s' amortissoient contre. On continuoit ce travail jusqu' à la hauteur de ces rideaux suspendus, qu' on guindoit plus haut à mesure que l' ouvrage s' élevoit. On remplissoit en même tems l' espace vuide de la terrasse avec des pierres, des terres, et toute autre matière ; pendant que d' autres régaloient et battoient les terres, pour rendre le terrain ferme, et capable de soutenir le poids des tours et des machines qu' on dressoit sur la plate-forme. De ces tours, et des batteries de balistes et de catapultes, partoient une grêle de pierres, de flèches, et de gros dards sur les rempars et les défenses des assiégés.

La terrasse que fit faire Alexandre Le Grand au roc de Coriénez est quelque chose de surprenant. Ce roc, qu' on estimoit imprenable, avoit deux mille cinq cens pas de hauteur, et sept à huit mille de tour. Il étoit escarpé de tous côtés, n' aiant qu' un sentier taillé dans le roc, où un homme à peine pouvoit monter. D' ailleurs il étoit ceint d' un profond abyme qui lui servoit de fossé, qu' il falloit remplir si l' on avoit envie d' en aborder. Toutes ces difficultés ne furent pas capables de rebuter Alexandre, qui ne trouvoit rien d' impossible à son courage, ni à sa fortune. Il commença donc à faire couper de hauts sapins qui environnoient le lieu en grand nombre, pour s' en servir comme d' échelle pour descendre dans le fossé. Ses soldats travailloient nuit et jour à le combler. Quoique toute l' armée fût employée successivement à cet ouvrage, on ne faisoit pas plus de trente piés par jour et un peu moins la nuit, tant il étoit difficile. Quand l' ouvrage fut plus avancé, et qu' on commença à approcher davantage du haut, on enfonça des pieux dans

les deux côtés du fossé à une distance raisonnable, (avec des poutres en travers) pour pouvoir soutenir la charge qu' on vouloit mettre dessus. Pour lors on forma comme un plancher et un pont de claies et de fascines, que l' on couvrit de terre jusqu' à la hauteur du bord du fossé, ensorte que l' armée fût en état d' avancer de plein pié jusqu' au roc. Jusques-là les barbares s' étoient moqués de l' entreprise, la croiant absolument impossible. Mais quand ils se virent en butte aux flèches des ennemis, qui travailloient à leur terrasse à couvert

p833

derrière des mantelets, ils commencèrent à perdre courage, demandèrent à capituler, et bientôt après livrèrent le roc à Alexandre.

Le comblement des fossés n' étoit pas toujours si difficile que celui dont je viens de parler, mais il demandoit toujours de grandes précautions et de grands travaux. Les soldats travailloient à couvert sous les tortues, et sous d' autres machines pareilles. Pour combler les fossés, ils se servoient de pierres, de troncs d' arbres, et de fascinages, le tout mêlé avec de la terre. Il faloit que ces sortes d' ouvrages fussent d' une très grande solidité, à cause du poids prodigieux des machines qui portoient dessus, qui eussent enfoncé, si cette espèce de chaussée avoit été composée seulement de fascinage. Si les fossés étoient remplis d' eau, on commençoit par les sécher en tout ou en partie par différentes saignées qu' on y faisoit.

Pendant qu' on pousoit ces travaux, les assiégés ne s' endormoient pas. Ils ouvroient plusieurs galeries souterraines par dessous le fossé jusqu' au comblement, pour en enlever la terre, qu' ils se donnoient de main en main jusques dans la ville : ce qui faisoit que l' ouvrage n' avançoit point, parce que les assiégés en enlevoient autant qu' on en mettoit. Ils emploioient encore une autre ruse plus efficace que la première, en pratiquant des chambres souterraines sous le travail des assiégeans. Après avoir ôté une partie des terres par dessous sans qu' il y parût, ils soutenoient le reste par des étais, c' est-à-dire par de grosses poutres, qu' ils enduisoient de matières grasses, et de godron. Ils remplissoient ensuite le vuide d' entre les poutres de bois sec, et de toutes sortes de matières faciles à s' enflammer, et ausquelles ils mettoient le feu : de sorte que les poutres venant à rompre, tout tomboit comme dans un gouffre avec les tortues, les béliers, et les hommes employés à les mettre en mouvement.

Les assiégeans usoient du même artifice pour faire

tomber les murs des villes. Darius assiégeant Calcédoine, les murs étoient si forts, et la ville si garnie de vivres, que les habitans ne se mettoient pas en peine du siège. Le roi ne fit point approcher ses troupes des murailles, et même il

p834

ne fit point le dégât dans le pays. Il se tint en repos, comme s' il eût attendu un renfort considérable. Mais, pendant que ceux de Calcédoine ne songeoient qu' à garder leurs rempars, il ouvrit à trois quarts de lieue de la ville une mine souterraine, qui fut conduite par les perses jusques sous la place du marché. Ils jugèrent qu' ils étoient directement sous ce lieu par les racines des oliviers qu' ils savoient être dans cette place, et ausquelles ils arrivèrent. Alors ils donnèrent jour à leur mine, et montant par cet endroit ils prirent la ville, pendant que les assiégés étoient encore occupés à la garde de leurs murailles. C' est ainsi que le dictateur A Servilius prit la ville de Fidènes, aiant fait faire plusieurs fausses attaques de différens côtés, pendant qu' une mine, creusée jusques sous la citadelle, y ouvrit une entrée à ses troupes. Un autre dictateur (c' étoit le célèbre Camille) ne mit fin au long siège de Veies que par cette ruse. Il entreprit de faire conduire une mine jusques sous le château. Et afin qu' on ne discontinuât point cet ouvrage, et que le travail qu' il faloit faire sous terre ne rebutât point les mineurs, il les partagea en six brigades, qui se relevoient de six heures en six heures. Le travail ne discontinuant ni le jour, ni la nuit, on perça enfin jusqu' au château, et la ville fut prise.

Dans le siège d' Athènes par Sylla, il est étonnant combien, de part et d' autre, on emploia de mines et de contre-mines. Les mineurs n' étoient pas lontems sans se rencontrer, et il se donnoit de furieux combats dans ces lieux souterrains. Les romains aiant pénétré jusques sous la muraille, en sapèrent une grande partie, et la mirent comme en l' air sur des bouts de poutres, ausquelles, sans perdre de tems, ils mirent le feu. La muraille tomba subitement dans le fossé avec un fracas et des ruines incroyables, et tous ceux qui étoient dessus y périrent. C' étoit-là une des manières d' attaquer les places.

p835

l'ii moïens dont on se servoit pour réparer les brèches.

les anciens emploioient plusieurs moïens pour se défendre contre l' ennemi lorsque la brèche étoit ouverte.

Quelquefois, mais plus rarement, on se servoit d' arbres coupés, qu' on étendoit sur tout le front de la brèche fort près à près les uns des autres, afin que les branches s' entrelassassent ensemble ; et les troncs étoient attachés ensemble par de forts liens, de sorte qu' il étoit impossible de séparer ces arbres, ce qui formoit une haie impénétrable, derrière laquelle étoit une foule de soldats armés de piques et de longues pertuisannes.

Les brèches étoient quelquefois faites avec tant de promptitude, soit par les sappes du dessus, soit par celles qui étoient pratiquées sous terre, soit enfin par les coups violens des béliers, que les assiégés se trouvoient tout d' un coup ouverts lorsqu' ils y pensoient le moins. Ils recouroient alors à un remède fort simple pour avoir le tems de se reconnoître, et de se remparer derrière la brèche. Ils jettoient au bas et sur les décombres de la brèche une quantité prodigieuse de bois sec et de matières combustibles, auxquelles on mettoit le feu ; ce qui causoit un tel embrasement, qu' il étoit impossible aux assiégeans de passer à travers la flamme, et d' approcher de la brèche. La garnison d' Haliarte en Béotie songea à employer ce moïen contre les romains.

Mais la voie la plus ordinaire étoit d' élever de nouveaux murs derrière les brèches, c' est ce qu' on appelle maintenant *retirades* . Ces murs n' étoient pas ordinairement parallèles à la muraille ruinée. Ils tiroient un rentrant en demi-cercle, dont les deux extrémités tenoient aux deux côtés de la muraille qui restoient encore en entier.

Ils ne manquoient pas de creuser un fossé très large et très profond devant ce mur, pour obliger les assiégeans de l' attaquer avec tout l' attirail des machines qu' on emploioit contre les murailles les plus fortes. Sylla aiant renversé à coups de béliers une grande partie du mur du Pirée, fit

p836

tout aussitôt attaquer la brèche, où il s' engagea un combat très furieux, de sorte qu' il fut obligé de faire sonner la retraite. Les assiégés profitant du relâche qu' elle leur donnoit, tirèrent promptement un second mur derrière la brèche. Sylla s' en étant aperçu, fit avancer ses machines pour le battre, jugeant bien qu' étant tout fraîchement fait, il ne

pourroit lontems résister contre leur violence. Il en vint à bout sans beaucoup de peine, et en même tems il fit monter à l' assaut. L' action fut vive et vigoureuse : mais enfin il fut repoussé avec perte, et obligé de quitter l' entreprise. L' histoire est pleine de pareils exemples.

lv attaque et défense des places par les machines.

les machines dont on faisoit le plus d' usage dans les sièges, étoient, comme je l' ai marqué auparavant, les catapultes, les balistes, les tortues, les béliers, les tours mobiles. Pour en bien connoitre la force, il ne faut que relire la description des sièges les plus importans dont il a été parlé dans cette histoire, tels que sont ceux de Lilybée en Sicile par les romains ; de Carthage, par Scipion ; de Syracuse, d' abord par les athéniens, puis par Marcellus ; de Tyr, par Alexandre ; de Rhodes, par Démétrius Poliorcète ; d' Athènes, par Sylla. Je n' en citerai ici qu' un seul, dont même je ne rapporterai que quelques circonstances détachées, mais très propres, ce me semble, à montrer la manière dont les anciens attaquoient et défendoient les places, et l' usage qu' ils faisoient des machines de guerre. C' est le fameux siège de Jérusalem par Tite, décrit fort au long par l' historien Joséphe, témoin oculaire de ce qu' il raconte.

La ville de Jérusalem étoit enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées où il n' y en avoit qu' un, parce qu' elles étoient inaccessibles.

Tite commença par faire couper tous les arbres qui étoient dans le voisinage, et emploia ce bois à faire élever plusieurs plate-formes. Il n' y avoit personne dans toute l' armée qui ne mît la main à l' oeuvre : les travailleurs

p837

avoient devant eux des claies et des gabions qui les mettoient en sureté. Les juifs de leur côté ne manquoient à rien de tout ce qui pouvoit servir pour leur défense : les rempars furent bientôt couverts d' un grand nombre de machines.

On attaqua d' abord le premier mur. Les terrasses étant achevées, Tite fit mettre les béliers en batterie, fit avancer les autres machines pour empêcher les efforts des assiégés, et fit battre le mur par trois différens endroits. Les juifs lançoient continuellement un nombre incroyable de feux et de traits contre les machines des ennemis, et contre ceux qui pousoient les béliers. Plusieurs même sortirent pour y mettre le feu, et on eut bien de

la peine à les repousser.

Tite avoit fait élever sur ses terrasses trois tours, de soixante-quinze piés de haut chacune, pour commander de là les rempars et les murs assiégés. Pendant la nuit une de ces tours tomba d' elle-même : ce qui causa un grand effroi dans toute l' armée. Elles incommodoient extrêmement les assiégés, parce qu' elles étoient pleines de machines faciles à transporter, de frondeurs et de gens de trait, qui les accabloient par une grêle continuelle de dards, de flèches, et de pierres, sans qu' ils sussent comment y remédier, parce qu' ils ne pouvoient élever de cavaliers qui égalassent la hauteur de ces tours, ni les renverser tant elles étoient fortes, ni les bruler parce qu' elles étoient toutes couvertes de plaques de fer. Ils furent donc obligés de se retirer hors de la portée de ces traits. Ainsi rien ne pouvant plus retarder l' effet des béliers, et ces redoutables machines s' avançant toujours, les juifs abandonnèrent ce premier mur après quinze jours de résistance. Les romains entrèrent sans peine par la brèche, et ouvrirent les portes au reste de l' armée.

Le second mur ne les arrêta pas lontems : Tite s' en rendit bientôt maître, aussibien que de la nouvelle ville. Les juifs aiant fait alors des efforts extraordinaires, vinrent à bout de l' en chasser, et ce ne fut qu' après quatre jours de combats continuels et très rudes qu' il les regagna.

Mais le troisième mur lui couta bien des peines et bien

p838

du sang, les juifs refusant de prêter l' oreille à aucune proposition de paix, et se défendant avec une opiniâtreté, qui tenoit moins du courage, que d' une fureur et d' une rage de gens desespérés.

Tite partagea son armée en deux, pour former deux attaques du côté de la forteresse Antonia, et il fit travailler ses troupes à élever quatre terrasses à chacune desquelles une légion étoit occupée. Quoique l' ouvrage ne fût interrompu ni jour ni nuit, il ne put être achevé qu' après plus de quinze jours, et pour lors on planta les machines dessus. Jean et Simon étoient à la tête des factieux qui dominoient dans la ville. Le premier fit miner jusqu' à la terrasse qui regardoit la forteresse Antonia, soutenir la terre avec des pieux, apporter une très grande quantité de bois enduit de poix résine et de bitume, et y mit ensuite le feu. Ces états aiant été bientôt consumés, la terrasse fondit, et en tombant fit un bruit épouvantable. Deux jours après, Simon attaqua les autres terrasses, sur lesquelles les assiégeans

avoient placé leurs béliers, et commençoient à battre le mur. Trois jeunes officiers, suivis de soldats déterminés comme eux, se jettèrent, des flambeaux à la main, à travers les ennemis comme s' ils n' eussent eu rien à craindre de tant de dards et de tant d' épées, et ne se retirèrent qu' après avoir mis le feu aux machines. Lorsque la flamme commença à s' élever, les romains accoururent du camp pour venir au secours de leurs machines. Les juifs les repousoient à coups de traits du haut des murs. Ils avoient jusqu' à trois cens catapultes et quarante balistes. Ils firent aussi de grosses sorties, et méprisant le péril ils en venoient aux mains avec ceux qui s' avançoient pour éteindre le feu. Les romains s' efforçoient de retirer leurs béliers, dont les couvertures étoient brulées : et les juifs, pour les en empêcher, demeuroient dans les flâmes sans lâcher prise. Cet embrasement passa de là aux terrasses, sans que les romains pussent y remédier. Ainsi, se voiant de tous côtés environnés du feu, et desespérant de pouvoir conserver leurs travaux, ils se retirèrent dans leur camp. Ils ne pouvoient se consoler d' avoir perdu en une heure, par la ruine de leurs

p839

travaux, ce qui leur avoit couté tant de tems et de peine. Plusieurs même, voiant leurs machines toutes brisées, desespéroient de pouvoir jamais prendre la place.

Mais Tite ne perdit pas courage. Aiant tenu un grand conseil de guerre, il proposa de conduire des lignes tout autour de la ville, et de l' environner de tranchées, pour ôter aux assiégés toute espérance de recevoir ou du secours, ou des vivres, qui commençoient à leur manquer. Cet avis fut généralement approuvé, et l' ardeur se remit dans les troupes. Mais ce qui paroît incroyable, et qui est véritablement digne des romains, c' est que ce grand ouvrage, qui paroissoit avoir besoin de trois mois pour s' exécuter, la ville aiant deux lieues de circuit, fut commencé et achevé en trois jours. La ville étant ainsi enfermée, on mit des troupes en garde dans les forts, dont les lignes étoient flanquées d' espace en espace. Tite, en même tems, commença à faire élever vers la forteresse Antonia quatre terrasses, plus grandes encore que les premières. Elles furent achevées en vingt et un jours, malgré la difficulté de trouver le bois nécessaire pour un tel ouvrage.

Jean, qui avoit à défendre la forteresse Antonia, voulant prévenir le péril où il se trouveroit si les

assiégeans faisoient brèche, ne perdoit point de tems pour se fortifier, et pour tenter toutes choses avant que les béliers fussent mis en batterie. Il fit une sortie avec les flambeaux à la main, pour mettre le feu aux travaux des ennemis : mais il fut contraint de revenir sans avoir pu en approcher.

Alors les romains avancèrent leurs béliers, pour battre la tour Antonia : mais voiant que malgré les coups redoublés ils ne pouvoient faire brèche, ils résolurent d'en venir à la sappe ; et se couvrant de leurs boucliers en forme de tortue contre la quantité de pierres et de cailloux dont les juifs les accabloient, ils travaillèrent si opiniâtement avec des leviers et avec leurs mains, qu'ils ébranlèrent quatre des pierres du fondement de la tour. La nuit obligea les uns et les autres à prendre un peu de repos : et cependant l'endroit du mur, sous lequel Jean avoit fait cette

p840

mine par le moien de laquelle il avoit ruiné les premières terrasses des romains, se trouvant affoibli des coups que les romains y avoient donnés, tomba tout d'un coup. Les juifs dans le moment élevèrent un autre mur derrière celui qui venoit de tomber.

Comme il étoit construit tout récemment, on espéroit qu'il seroit plus facile de le renverser : mais personne n'osoit monter le premier à l'assaut, tant le courage déterminé des juifs avoit jetté de terreur parmi les troupes. On fit pourtant quelques tentatives, qui ne réussirent pas. La providence leur ouvrit une autre voie. Quelques soldats, qui étoient de garde aux plate-formes, montèrent vers la fin de la nuit par la ruine du mur sans faire de bruit jusqu'à la forteresse Antonia. Ils trouvèrent les soldats du corps de garde le plus avancé endormis, et leur coupèrent la gorge. Etant ainsi maîtres du mur, ils firent sonner leurs trompettes qu'ils avoient eu soin d'apporter avec eux. à ce bruit, ceux des autres corps de garde s'imaginant que les romains étoient en grand nombre, furent saisis d'une telle fraieur qu'ils s'enfuirent. Tite arriva bientôt après avec une partie de ses troupes, et montant par les mêmes ruines poursuivit les fuiards jusqu'aux portes du temple. Les juifs en défendirent l'entrée avec un courage incroyable. L'action fut des plus vives, et dura au moins dix heures. Mais enfin la fureur et le desespoir des juifs, qui voioient que leur salut dépendoit du succès de ce combat, l'emportèrent sur la valeur et sur l'expérience des romains. Ceux-ci crurent devoir se contenter de s'être rendus maîtres de la forteresse Antonia, quoiqu'il

n' y eût eu qu' une partie de leur armée qui se fût trouvée à ce combat.

Il se passa plusieurs attaques que j' ometts. Le plus grand des béliers que Tite avoit fait construire et placer sur les plate-formes, battit continuellement durant six jours les murs du temple, sans pouvoir rien avancer non plus que les autres, tant ce superbe édifice étoit à l' épreuve de leurs efforts. Les romains aiant perdu l' espérance de réussir par ces sortes d' attaques, résolurent d' en venir à l' escalade. Les juifs, qui ne l' avoient pas prévû, ne purent

p841

les empêcher de planter leurs échelles. Mais jamais résistance ne fut plus grande que celle qu' ils firent. Ils renversoient ceux qui montoient, tuoient à coups d' épée ceux qui étoient déjà sur les derniers échelons, avant qu' ils pussent se couvrir de leurs boucliers, et renversèrent même des échelles toutes couvertes de soldats, ce qui couta la vie à plusieurs romains. Les autres furent obligés de se retirer, sans avoir pu faire réussir leur entreprise.

Les juifs firent de fréquentes sorties, où ils se battoient comme des furieux et des forcenés. Il en couta bien du sang aux romains. Mais enfin Tite se rendit maître du temple, auquel, malgré les défenses rigoureuses qu' il en avoit faites, un soldat mit le feu, qui le consuma entièrement. C' est ainsi que s' accomplit la prédiction que Jesus-Christ en avoit faite.

L. 25 SC. MILIT. CHAP. 3

de la marine des anciens.

j' ai déjà dit ailleurs quelque chose de la marine des anciens, de leurs vaisseaux, et de leurs troupes de mer. Je prie le lecteur d' y avoir recours, pour suppléer à une partie de ce qui pourra manquer ici. On ne peut rien dire de sûr touchant l' origine de la navigation. Ce qu' il y a de certain, c' est que le plus ancien vaisseau dont il soit parlé dans l' histoire est l' arche de Noé, dont Dieu lui-même avoit donné le dessein, et prescrit la forme et toutes les mesures, mais uniquement par rapport aux vûes qu' il avoit d' y renfermer la famille de Noé et tous les animaux de la terre et de l' air.

Cet art aura eu sans doute, comme tous les autres, des commencemens grossiers et imparfaits : de simples planches, des radeaux, des battelets, de petites

barques. La manière dont les poissons se meuvent dans l' eau, et les oiseaux dans l' air, aura pu faire naître aux hommes la

p842

pensée d' imiter par les rames et les voiles les secours que la nature a donnés à ces animaux. Quoiqu' il en soit, ils sont parvenus par degrés à construire des navires dans la perfection où nous les voions.

On peut diviser les vaisseaux en deux espèces : les vaisseaux de charge, qui servent pour le négoce et pour le transport ; et les vaisseaux de guerre, appelés souvent de longs vaisseaux.

Les premiers étoient de petits bâtimens, qu' on appelloit ordinairement *ouverts* , parce qu' ils n' avoient pas de pont. Ces petites barques n' avoient pas non plus à la proue ces éperons, qu' on appelloit *rostra* , dont on se servoit dans les combats pour fraper les vaisseaux ennemis, et les couler à fond.

Les navires longs qui servoient pour la guerre, étoient de deux sortes. Les uns n' avoient qu' un rang de rames de chaque côté, les autres en avoient plusieurs.

De ceux qui n' avoient qu' un rang de rames, quelques-uns avoient vingt rames ; d' autres trente ; d' autres cinquante, ou même cent. Rien n' est plus commun que ces noms de navires dans les auteurs grecs.

Les rameurs étoient placés, moitié d' un côté du vaisseau, moitié de l' autre, sur une même ligne.

Entre les vaisseaux à plusieurs rangs de rames, les uns en avoient deux seulement, *biremes*, d' autres trois, *triremes* : d' autres quatre,

quadrيرهmes : d' autres cinq, *quinqueremes* :

d' autres un plus grand nombre, comme on le verra dans la suite. Ceux dont il est le plus souvent parlé dans les auteurs, et dont les anciens faisoient le plus d' usage dans les combats, sont les *trirèmes* et les *quinquerèmes* : qu' on me permette de désigner par ces noms les vaisseaux qui avoient trois ou cinq rangs de rames.

On voit dans tous les auteurs anciens une distinction claire et évidente entre ces deux sortes de vaisseaux.

Les uns étoient appelés (...), *vaisseaux à trente rames* : (...), *vaisseaux à cinquante rames* etc. et ceux-là

p843

étoient mis au nombre des petits vaisseaux. Les autres étoient appelés (...), à *trois rangs de rames* : (...), à *cinq rangs de rames* ; etc. et ceux-ci étoient mis au nombre des grands vaisseaux. On verra bientôt la différence qu' il y avoit entre les uns et les autres pour le nombre de ceux qui les montoient. Ce qui distingue les derniers, c' est, outre la grandeur, qu' ils avoient plusieurs rangs de rames. Et Tite-Live le dit clairement : (...) ; aussibien que Virgile : (...). Il est donc incontestable qu' il y avoit chez les anciens des vaisseaux à plusieurs rangs de rames, à deux, à trois, à quatre, à cinq, à six, jusqu' à trente et quarante : mais il n' y avoit que ceux d' un moindre nombre de rangs de rames qui fussent d' usage : la plupart des autres n' étoient que pour la parade.

De savoir ce que c' étoit que ces divers rangs de rames et comment on pouvoit les mettre en mouvement, c' est ce qui fait la difficulté, et qui forme une grande dispute parmi les savans, laquelle, selon toutes les apparences, demeurera toujours indéécise. Les personnes, parmi nous, les plus habiles et les plus expérimentées dans la marine, croient la chose absolument impossible. Elle le seroit en effet, si l' on supposoit que ces divers rangs de rames étoient perpendiculairement les uns sur les autres. Mais on voit le contraire dans la colonne Trajane, où, dans les birèmes et les trirèmes, les rangs de dessous sont mis obliquement, et comme par degrés. Les raisonnemens qu' on oppose à l' opinion de ceux qui admettent plusieurs rangs de rames dans les vaisseaux, paroissent, il faut l' avouer, très forts et très concluans : mais quelle force peuvent avoir les meilleurs raisonnemens du monde contre des faits certains, et contre une expérience attestée par tous les anciens auteurs.

Il paroît que les rameurs étoient distingués par degrés. Ceux du plus bas, s' appelloient *thalamites* : ceux du milieu, *zugites* : ceux d' enhaut, *thranites* . Ces derniers avoient une paie plus forte que les autres, sans doute parce qu' ils manioient des rames plus longues et plus pesantes que celles des degrés inférieurs.

p844

C' est encore une question, si dans les grands vaisseaux chaque rame n' avoit qu' un rameur ; ou si elle en avoit plusieurs, comme en ont aujourd' hui les rames de nos galères. Dans les birèmes et les trirèmes de la colonne Trajane on ne voit sur chaque côté d' un banc qu' un rameur. Il y a beaucoup d' apparence que le

nombre en étoit multiplié dans les vaisseaux qui étoient plus grands. J' évite d' entrer dans des discussions qui me méneroient fort loin, et qui n' entrent point dans mon plan.

On trouve dans Athénée des descriptions de vaisseaux, dont la grandeur étonne, et paroît incroyable. Les deux premiers sont de Ptolémée Philopator roi d' Egypte. L' un d' eux étoit de quarante rangs de rames, et avoit quatre cens vingt piés de longueur, sur cinquante-sept de largeur. Quatre mille rameurs suffisoient à peine pour mettre en mouvement cette masse énorme. Elle fut mise en mer avec une machine, où il entra autant de bois qu' il en eût falu pour faire cinquante vaisseaux à cinq rangs de rames. Quel moien de concevoir l' usage des quarante rangs de rames dans ce vaisseau ? Aussi n' étoit-il que pour la parade.

L' autre vaisseau appelé *talamégue* , parce qu' il portoit des lits et des chambres, avoit de longueur trois cens douze piés et demi, et dans sa plus grande largeur quarante-cinq piés. Sa hauteur, en comptant la tente qu' on avoit mise sur le pont, étoit de près de soixante piés. Aux trois côtés du vaisseau, (le côté de la proue n' est point compté ici) on fit une double galerie l' une sur l' autre, d' une étendue immense. C' étoit un vrai palais portatif. Ptolémée l' avoit fait construire pour se promener sur le Nil avec toute sa cour. Athénée ne marque point combien il avoit de rangs de rames.

Le troisième vaisseau est celui que fit construire Hiéron li roi de Syracuse, sous la direction du fameux Archimède. Il étoit à vingt rangs de rames, et d' une magnificence incroyable. Aucun port de Sicile ne pouvant le contenir, Hiéron en fit présent à Ptolémée Philopator, et le fit conduire à Alexandrie. Quoique la sentine en fût très profonde, un seul homme la vuidoit par le moien d' une machine qu' Archimède avoit inventée.

p845

Ces vaisseaux, qui n' étoient que pour la parade, ne regardent point, à proprement parler, la matière que je traite. Il en faut dire autant de celui de Philippe pere de Persée, dont parle Tite-Live. Il avoit seize rangs de rames : mais il ne pouvoit presque être mis en mouvement à cause de sa grandeur. Ce qui m' étonne, c' est ce que dit Plutarque des galères de Démétrius Poliorcète ; et il a soin d' avertir qu' il parle dans l' exacte vérité, et sans aucune exagération. Ce prince, fort versé, comme on sait, dans les arts, et fort inventif par raport aux

machines de guerre, avoit fait construire aussi plusieurs galères à quinze et à seize rangs de rames, qui n' étoient point pour la simple ostentation, mais dont il faisoit un usage merveilleux dans les sièges et dans les combats. Lysimaque, ne pouvant ajouter foi à tout ce qu' on en disoit, l' envoya prier, quoique son ennemi, de faire voguer ses galères devant lui : et quand il eut vû leur mouvement prompt et léger, il s' en retourna surpris au delà de tout ce qu' on peut dire, et n' osoit presque en croire le témoignage de ses propres yeux. Ces vaisseaux étoient d' une beauté et d' une richesse étonnantes, mais leur légéreté et leur agilité paroissoient encore plus dignes d' admiration, que leur grandeur et leur magnificence. Mais renfermons-nous dans ceux qui étoient plus connus et plus communs, j' entends principalement les galères à trois, quatre, et cinq rangs de rames ; et voions l' usage qu' on en faisoit dans les combats. Il n' est point parlé dans Homère de vaisseaux à plusieurs rangs de rames : ce n' est que depuis la guerre de Troie que l' usage en a été établi : la date en est inconnue. On croit que ce sont les corinthiens qui les premiers changèrent l' ancienne forme des galères, et qui en construisirent à trois rangs de rames, et peutêtre aussi à cinq. Syracuse, colonie de Corinthe, se piqua, sur tout du tems de l' ancien Denys, d' imiter l' industrie de la ville à qui elle devoit son origine ; et vint même à bout de la surpasser, en

p846

perfectionnant ce que la première n' avoit fait qu' ébaucher. Les guerres qu' elle eut à soutenir contre Carthage l' obligèrent de donner tous ses soins et toute son application à la marine. Ces deux villes pour lors étoient les plus puissantes sur mer. La Grèce, en général, ne s'étoit point distinguée de bonne heure de ce côté-là. Le plan et le dessein de Lycurgue avoit été d' interdire absolument à ses citoyens l' usage de la marine ; et cela par deux motifs, également dignes de la sage et profonde politique de ce législateur. Sa première vûe étoit d' écarter de sa république tout commerce avec l' étranger, de peur que ce mélange n' altérât la pureté des moeurs, et n' affoiblît la sévérité des maximes qu' il y avoit établies. En second lieu, il vouloit ôter aux lacédémoniens toute envie de s' aggrandir, et toute espérance de faire des conquêtes, regardant cette funeste ambition comme la ruine des états. Sparte n' eut donc d' abord qu' un très petit nombre de vaisseaux.

Athènes n' en étoit guères mieux fournie dans les commencemens. Ce fut Thémistocle, qui, perçant dans l' avenir, et pressentant de loin ce qu' on avoit à craindre de la part des perses, tourna toutes les forces d' Athènes du côté de la mer, équipa sous un autre prétexte une nombreuse flote, et par cette sage prévoiance sauva la Grèce, procura à sa patrie une gloire immortelle, et la mit en état de devenir bientôt supérieure à tous les peuples voisins.

Pendant près de cinq siècles entiers, Rome, si l' on en croit Polybe, ignora absolument ce que c' étoit que vaisseau, que galère, que flote. Uniquement occupée à soumettre les peuples qui l' environnoient, elle n' en avoit pas besoin. Quand elle commença à faire passer ses troupes en Sicile, elle n' avoit pas une seule felouque en propre, et elle empruntoit de ses voisins des vaisseaux pour le transport de ses armées. Mais elle sentit bientôt qu' elle ne pourroit point résister aux carthaginois tant qu' ils seroient maîtres de la mer. Elle songea donc à leur en disputer l' empire, et à équiper une flote. Une quinquérème que les romains avoient prise sur les ennemis, leur en fit naître

p847

la pensée, et leur servit de modèle. En moins de deux mois ils construisirent cent galères à cinq rangs de rames, et vingt à trois rangs. Ils formèrent des matelots et des rameurs à une manoeuvre qui jusques-là leur avoit été inconnue, et dans le premier combat qu' ils donnèrent, ils vainquirent les carthaginois, c' est-à-dire la nation du monde la plus puissante sur mer, et la plus habile en fait de marine.

La flote de Xerxès, lorsqu' il partit d' Asie pour attaquer la Grèce, consistoit en plus de douze cens galères à trois rangs de rames, dont chacune portoit deux cens trente hommes ; et en trois mille galères de trente ou cinquante rames, et autres vaisseaux de transport, qui contenoient, l' une portant l' autre, quatre-vingts hommes. Les autres galères que fournirent les peuples d' Europe portoient chacune deux cens hommes. Celles qui partirent d' Athènes, pendant la guerre du Péloponnèse, pour attaquer les syracusains, en portoient autant. On peut donc supposer que la charge ordinaire de ces vaisseaux étoit deux cens hommes.

Je souhaiterois que les historiens eussent distingué clairement entre ces deux cens hommes, qui étoient la charge ordinaire des vaisseaux, combien il y en avoit pour la chiourme, et combien pour le combat. Plutarque, en parlant de ceux des athéniens qui se

trouvèrent à l' action de Salamine, marque que chacune des cent quatre-vingts galères dont leur flote étoit composée, n' avoit que dix-huit hommes de guerre, dont quatre tiroient de l' arc, et les autres étoient pesamment armés. C' est bien peu de monde.

Ce combat près de Salamine est un des plus célèbres de l' antiquité : mais nous n' en avons pas un détail bien précis. Les athéniens s' y distinguèrent par un courage invincible, et leur chef encore plus par son habileté et sa prudence. Il persuada aux grecs, non sans beaucoup de peine, de s' arrêter dans un détroit qui rendoit inutile le grand nombre des vaisseaux persans : et il attendit, pour engager l' action, qu' un certain vent, fort contraire aux ennemis, commençât à souffler.

p848

Le dernier combat des athéniens dans le port de Syracuse causa leur ruine. Parce qu' on craignoit extrêmement les éperons des galères ennemies, dont on avoit fait une triste expérience dans les actions précédentes, Nicias s' étoit muni de harpons de fer pour les accrocher, afin d' en rompre le coup, et d' en venir d' abord aux mains comme sur terre. Mais les ennemis qui s' en étoient aperçus, couvrirent de cuir la proue, et le haut des galères, pour ne pas donner tant de prise, et pour éviter d' en venir à l' abordage. Les décharges leur réussissoient bien mieux. Les athéniens furent accablés d' une grêle de pierres qui portoient toujours leur coup, au lieu que les dards et les traits qu' ils lançoient étoient presque toujours sans effet à cause du mouvement de la mer, et de l' agitation des vaisseaux. Leur ancienne gloire et leur puissance firent naufrage dans ce dernier combat.

Polybe fait une courte mais fort belle description de ce combat naval, qui fut à l' égard des romains comme un heureux augure pour l' avenir, et qui leur ouvrit l' entrée aux conquêtes qui devoient leur assurer l' empire de la mer. C' est celui de Myle en Sicile contre les carthaginois, sous la conduite du consul Duilius. Je l' ai rapporté dans l' histoire des carthaginois. Ce qu' il y a de particulier dans ce combat, est une machine de nouvelle invention, attachée au haut de la proue des vaisseaux romains, et qu' on appella *corbeau* . C' étoit une espèce de grue, guindée en haut et suspendue par des cordages, qui portoit à son extrémité un pesant cône de fer nommé corbeau, qu' on faisoit tomber avec impétuosité sur les vaisseaux ennemis, pour en enfoncer le plancher, et pour les accrocher. Cette machine fut la principale

cause de la victoire, qui fut la première que les romains remportèrent sur mer ; le même Polybe fait une description plus étendue d' un célèbre combat naval qui se donna près d' Ecnome ville de Sicile. Les romains, commandés par les consuls Attilius Régulus et L Manlius, avoient trois cens trente vaisseaux pontés, et cent quarante mille hommes, chaque vaisseau portant trois cens rameurs, et six-vingts soldats. La flote des carthaginois, commandée par Hannon et

p849

Amilcar, avoit trois cens cinquante vaisseaux, et plus de cent cinquante mille hommes. Le dessein des premiers étoit de porter la guerre en Afrique, et d' en faire le théâtre de la guerre ; ce que les autres avoient un extrême intérêt d' empêcher. Tout se prépara donc au combat.

L' ordonnance des romains ici fut toute extraordinaire. Ils ne se rangèrent point sur une ou plusieurs lignes comme c' étoit assez la coutume, de peur que les ennemis ne les doublassent à cause de leur nombre, et ils songèrent à faire front de tous côtés. D' ailleurs, comme la force des ennemis consistoit dans la légéreté de leurs vaisseaux, ils crurent devoir voguer obliquement, et prendre une ordonnance qu' on eût peine à rompre.

Pour cela, les deux vaisseaux à six rangs que montoient les consuls Régulus et Manlius, furent mis de front à côté l' un de l' autre. Ils étoient suivis chacun d' une file de vaisseaux : on appelloit l' une la première flote, et l' autre la seconde. Les bâtimens de chaque file s' écartoient et élargissoient l' intervalle à mesure qu' ils se rangeoient, et tournoient la proue en dehors. Les deux premières flotes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, on forma une troisième ligne de vaisseaux, qu' on nomma la troisième flote. Elle fermoit l' intervalle, et faisoit front aux ennemis : en sorte que cet ordre de bataille avoit la figure d' un triangle. Ces trois rangs composoient comme un corps séparé, qui étoit composé de trois flotes : car on les appelloit ainsi. Cette troisième ligne, ou troisième flote, remorquoit les vaisseaux destinés à transporter la cavalerie, qui formoient un second corps. Enfin la quatrième flote, ou les triaires, (c' est le nom qu' on lui donnoit) venoient après, et étoient à la queue, de telle sorte qu' ils débordoient des deux côtés la ligne qui les précédoit : et c' étoit là le troisième corps. De cette manière, l' ordre de bataille représentoit un coin ou un bec, dont le haut étoit creux, et la base solide ; mais fort dans son

tout, propre à l' action, et difficile à rompre.
Les carthaginois de leur côté rangèrent presque tous leurs vaisseaux sur une même ligne. L' aile droite, commandée par Hannon, et composée des galères les plus légères

p850

et les plus agiles, s' avançoit beaucoup en pleine mer, pour envelopper celles des ennemis qui lui étoient opposées, et avoit toutes les proues tournées vers eux. L' aile gauche, qui faisoit la quatrième partie de la flote, étoit rangée en forme de tenaille, c' est-à-dire en potence, et tiroit vers la terre. Amilcar, en qualité d' amiral, commandoit le centre, et cette aile gauche. Il usa de stratagème pour séparer les vaisseaux des romains. Ceux-ci se promettant une victoire assurée sur des vaisseaux à qui l' on avoit donné tant d' étendue, commencèrent par l' attaque du centre, qui eut ordre de se retirer peu-à-peu, comme cédant à l' ennemi, et se disposant à fuir. Les romains ne manquèrent pas de poursuivre les fuiards. Par cette manoeuvre, la première et la seconde flote (on a marqué auparavant ce qu' il faut entendre par ces mots) s' éloignoient de la troisième, qui remorquoit les vaisseaux de charge, et de la quatrième où étoient les triaires destinés à les soutenir. Quand elles furent à une certaine distance, alors, sur le signal qui fut donné du vaisseau d' Amilcar, les carthaginois fondent tous en même tems sur les vaisseaux qui poursuivoient. Les carthaginois l' emportoient sur les romains par la légèreté de leurs vaisseaux, par l' adresse et la facilité qu' ils avoient tantôt à s' approcher, tantôt à reculer : mais la vigueur des romains dans la mêlée, leurs corbeaux pour accrocher les vaisseaux ennemis, la présence des deux consuls qui combattoient à leur tête, et sous les yeux desquels ils bruloient de se signaler, ne leur inspiroient pas moins de confiance qu' en avoient les carthaginois. Tel étoit le choc de ce côté-là. En même tems Hannon, qui commandoit l' aile droite, vient tomber sur les vaisseaux des triaires, et y jette le trouble et la confusion. D' un autre côté, les carthaginois qui étoient en potence et proches de la terre, se rangent de front, et fondent sur les vaisseaux qui remorquoient. Ceux-ci lâchent aussitôt les cordes, et en viennent aux mains : de sorte que toute cette bataille étoit divisée en trois parties, qui faisoient autant de combats fort éloignés l' un de l' autre.

Comme des deux côtés les forces étoient à peu près égales, l' avantage d' abord le fut aussi. Enfin le corps que commandoit Amilcar ne pouvant plus résister, fut mis en fuite, et Manlius attacha à ses vaisseaux ceux qu' il avoit pris. Régulus en même tems vint au secours des triaires et des vaisseaux de charge, menant avec lui les bâtimens de la seconde flote qui n' avoient rien souffert. Pendant qu' il est aux mains avec Hannon, les triaires, qui se rendoient déjà, reprennent courage, et retournent à la charge avec vigueur. Les carthaginois, attaqués devant et derrière, ne purent résister plus longtemps, et prirent la fuite.

Sur ces entrefaites Manlius revient, et aperçoit la troisième flote aculée contre le rivage par les carthaginois de l' aile gauche. Les vaisseaux de charge et les triaires étant en sureté, ils se joignent Régulus et lui pour courir la tirer du danger où elle étoit : car elle soutenoit une espèce de siège, et auroit été entièrement défaite, si les carthaginois, par la crainte d' être accrochés et forcés d' en venir aux mains, ne se fussent contentés de la resserrer contre terre, sans oser l' attaquer. Les consuls étant arrivés fort à propos, entourèrent les carthaginois, et leur enlevèrent cinquante vaisseaux avec tout l' équipage.

Tel fut le succès de ce combat naval, dont l' avantage fut entièrement du côté des romains. Il y périt vingt-quatre de leurs bâtimens, et plus de trente des carthaginois. Nul vaisseau équipé des romains ne tomba en la puissance de l' ennemi, et ils en prirent plus de soixante-quatre.

Jamais les romains, même dans le tems de leurs plus grandes forces, ne mirent en mer de leur chef et en leur propre nom une flote aussi nombreuse que celle dont il est parlé ici ; et Polybe en fait la remarque. Quatre ans auparavant ils ignoroient absolument ce que c' étoit que flote : et en voici une de trois cens trente vaisseaux pontés qui met à la voile.

En voyant la rapidité avec laquelle ces bâtimens étoient construits, on seroit tenté de croire qu' ils étoient d' une très modique grandeur, et qu' ils ne pouvoient pas contenir

beaucoup de monde. On voit ici le contraire. Polybe nous apprend une circonstance, qui nulle part ailleurs

n' est marquée si clairement, et qu' il nous importoit extrêmement de savoir : c' est que chaque galère portoit trois cens rameurs, et six-vingts soldats. Combien faloit-il de place pour les agrès d' une telle galère, pour le magasin des vivres, pour le réservoir d' eau ! On voit dans Tite-Live qu' on y mettoit des vivres et de l' eau quelquefois pour quarante cinq jours, et d' autres fois sans doute pour un plus long espace.

Les corbeaux, dont il est souvent parlé dans les combats de mer, machine propre à accrocher les vaisseaux, nous apprennent que les anciens ne trouvoient point de moien plus efficace pour s' assurer la victoire, que de se joindre, et d' en venir aux mains. Ils portoit souvent dans leurs vaisseaux des balistes et des catapultes pour lancer des traits et des pierres. Quoique ces machines, qui leur tenoient lieu de nos canons, fissent des effets surprenans, ils ne s' en servoient que lorsque les vaisseaux étoient à une certaine portée, et ils en venoient à l' abordage le plutôt qu' il leur étoit possible. C' est là en effet, et ce n' est que là, que paroît véritablement le courage des troupes.

Les galères qui composoient ici les deux flotes, étoient à trois rangs de rames, ou tout au plus à cinq. Celles qui portoit les deux consuls étoient à six rangs. Dans le combat de Myle, l' amiral montoit une galère à sept rangs de rames. On juge aisément que ces galères des amiraux n' étoient pas pour la simple parade, et qu' elles devoient être dans le combat d' un plus grand usage que toutes les autres.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)